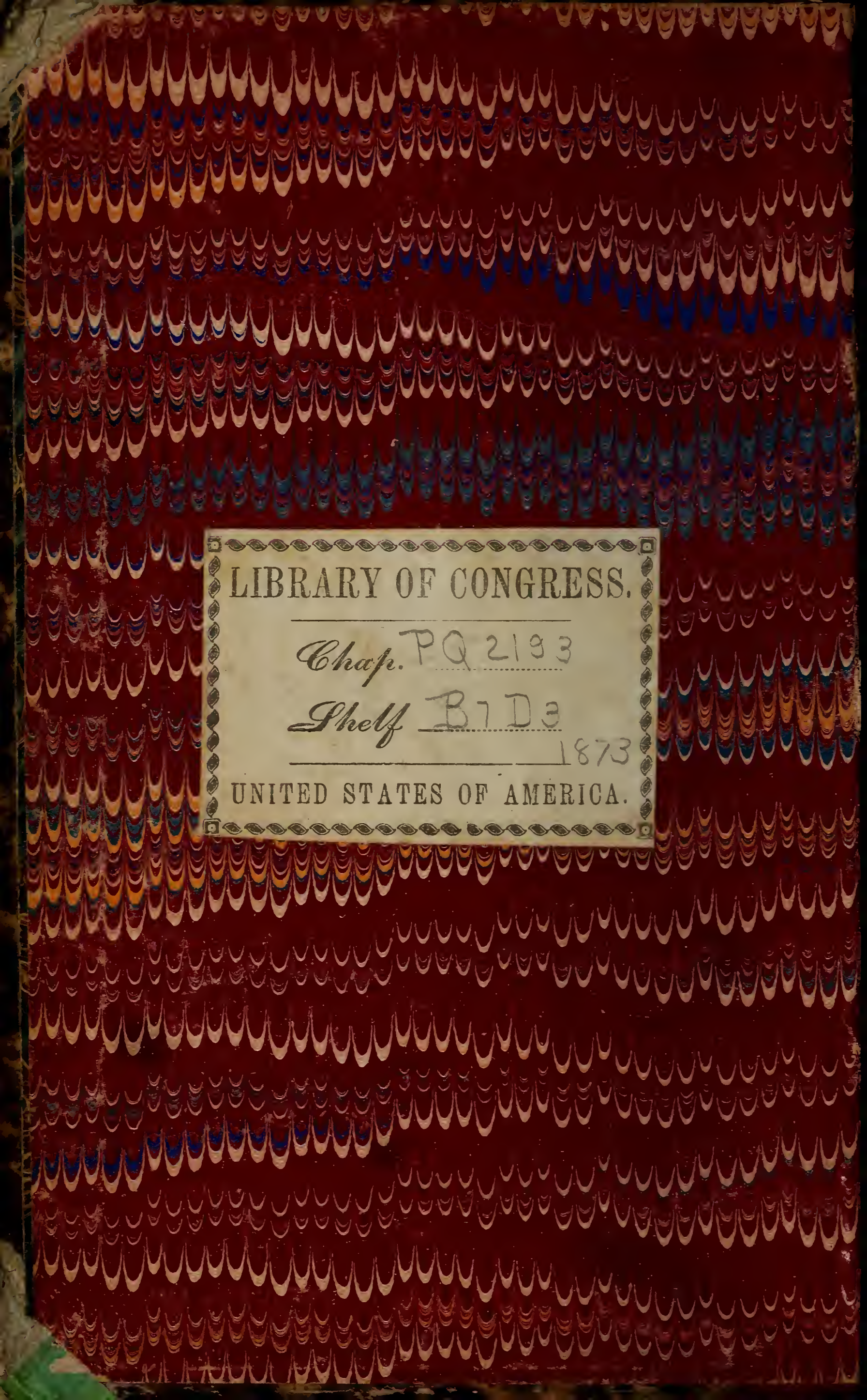
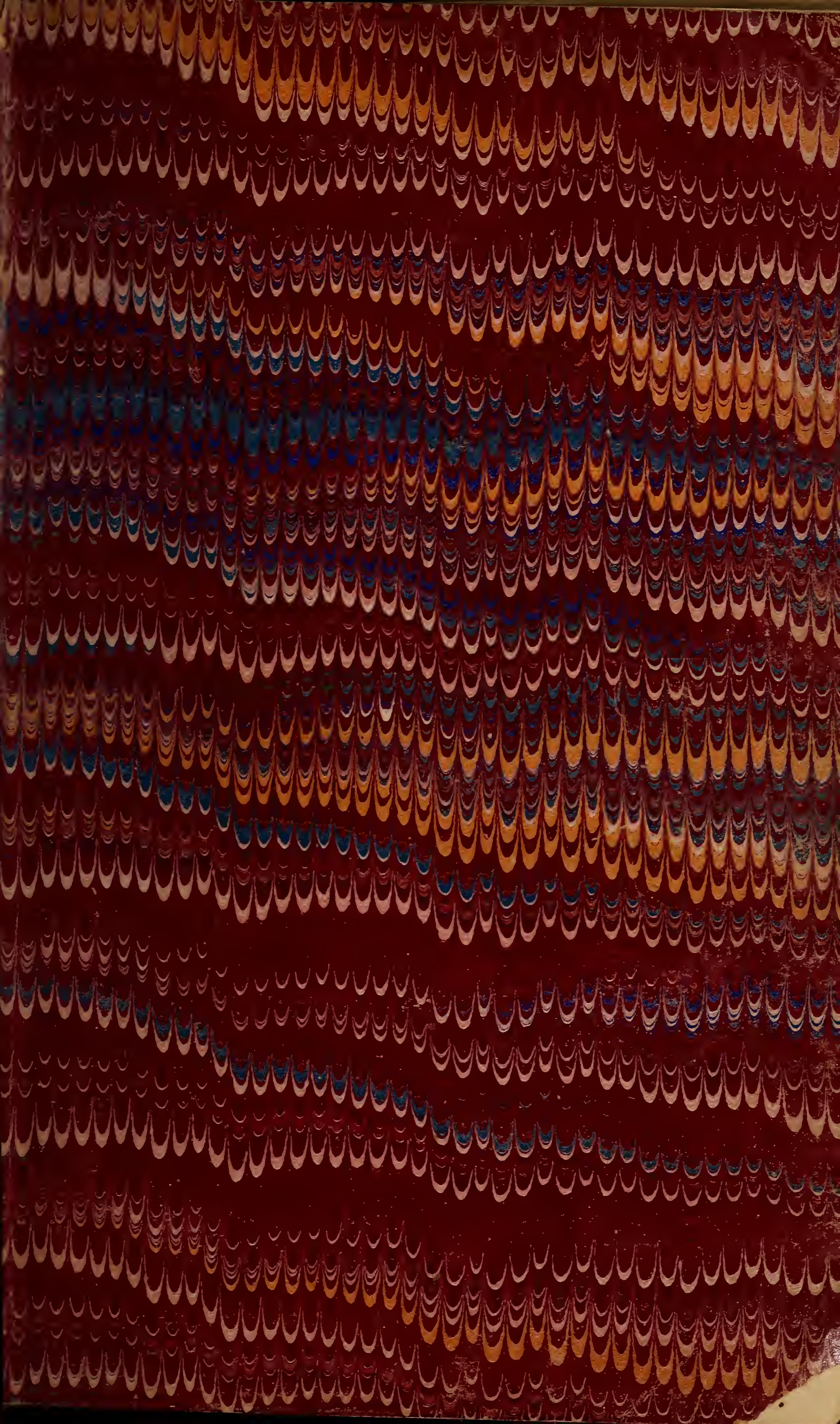



LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. PQ 2193
Shelf B7D3
1873
UNITED STATES OF AMERICA.



DACOLARD ET LUBIN

OUVRAGES D'ADOLPHE BELOT

ROMANS

Le Drame de la rue de la Paix, 3e édition.
Mademoiselle Giraud, ma Femme, 38e —
L'Article 47, 7e —
La Femme de Feu, 27e —
Deux Femmes, 3e édition.

THÉATRE

La Vengeance du Mari, drame en 3 actes.
Les Indifférents, comédie en 4 actes.
Le Secret de Famille, drame en 5 actes.
Les Souvenirs, comédie en 4 actes.
Les Maris a Système, comédie en 3 actes.
Le Drame de la rue de la Paix, drame en 5 actes.
L'Article 47, drame en 5 actes.

ROMANS EN COLLABORATION

Le Parricide, 1re partie de Dacolard et Lubin, écrit avec Jules Dautin.

La Vénus de Gordes, avec Ernest Daudet. 3e édition (*sous presse*).

DIVERSES PIÈCES DE THÉATRE EN COLLABORATION

Le Testament de César Girodot.
Les Parents terribles.
A la Campagne.
Miss Multon.
Le Passé de M. Joanne.
Le Vrai Courage.
La Fièvre du Jour.

DACOLARD

ET

LUBIN

SUITE

DU PARRICIDE

PAR

ADOLPHE BELOT ET JULES DAUTIN

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
GALERIE D'ORLÉANS, 17 & 19, PALAIS-ROYAL

1873

DACOLARD ET LUBIN

(DEUXIÈME PARTIE DU PARRICIDE)

I

Laurent avait enveloppé d'un foulard les meurtrissures et les tuméfactions violâtres qui lui marbraient une partie du visage, et Moule avait jeté sur ses habits tachés de boue un vieux pardessus que le propriétaire du clos, malgré le service qui venait de lui être rendu, n'avait prêté qu'avec mauvaise grâce.

Ainsi équipés, ils avaient plutôt l'air de malfaiteurs que de gens qui viennent d'en arrêter un. Aussi leur entrée à la gare et dans le wagon qui devait les ramener à Paris produisit-elle une impression peu flatteuse ; mais ils étaient trop absorbés l'un et l'autre pour y faire attention.

Chemin faisant, Laurent crut pouvoir demander à Moule ce qu'il avait découvert, et quelle révélation son agent venait de lui faire à voix basse.

— Je vous ai vu tressaillir, dit-il ; c'était donc important ?

— Je crois bien ! Jugez-en vous-même : On m'annonce que votre ancien domestique, François Houssdal, a été vu plusieurs fois, à la fin de juin et au commencement de juillet, en compagnie d'un nommé Lubin, chez Lannois, marchand de vins, rue de la Michodière... Vous entendez? À la fin de juin et au commencement de juillet.

— Oui, mais qu'est-ce que c'est que ce Lubin ?

— Un forçat libéré.

— L'assassin de ma mère !

— Lui ! jamais. Il ne toucherait pas à un enfant. Cependant il ne faudrait pas le lui confier, car c'est le plus atroce gredin que la terre ait porté. Mais il n'a jamais, que je sache, versé de sang, ni même commis la moindre effraction.

— Eh bien alors?...

— Si l'énergie lui manque, il a la ruse ; et ce qu'il ne fait pas lui-même, il le prépare et le fait exécuter par d'autres.

— Vous supposez donc qu'il a des complices ?

— Il en a un. Vous rappelez-vous la déposition de ce confiseur, M. Duval?

— Si je me la rappelle ! C'était un des arguments de ma défense. Ces deux individus qui descendaient, vers une heure et demie du matin, la rue de la Planchette, et qui se sont arrêtés tout-à-coup en entendant une ronde de nuit.

— Précisément. Eh bien, c'étaient eux qui rentraient à Paris, après avoir fait le coup...

— Je ne me trompais donc pas !... Et maintenant, où sont-ils, ces misérables?

— Lubin est écroué à la Conciergerie comme prévenu de rupture de ban et de complicité dans une tentative de vol qualifié.

— Bien... Et l'autre?

— L'autre, c'est différent, nous ne le tenons pas ; je ne sais même pas au juste qui il est,... bien que j'aie une foule de raisons de soupçonner un affreux bandit nommé Dacolard... Mais nous ne tarderons pas à être fixés sur ce point par Lubin lui-même. Ce sera votre affaire, à vous, de lui soutirer des confidences.

— Moi!... Et par quel moyen?

— Je vous dirai cela tout à l'heure... Vous devez même, si vous jouez bien votre rôle, découvrir où perche Dacolard. Mais il faudra un luron pour lui poser la main sur le collet ; ce n'est pas une poule mouillée, celui-là ; il sait jouer du couteau... il ne l'a que trop prouvé !

— Oui, fit Laurent d'une voix sombre ; mais s'il ne faut qu'un homme déterminé, comptez sur moi.

Il y eut un moment de silence ; puis ils parlèrent des circonstances qui avaient fait abandonner à Moule ses préventions, et l'avaient mis sur la trace des coupables.

— Je m'étais particulièrement attaché à cette affaire, dit l'inspecteur de police, et je savais, par vos derniers interrogatoires, quel serait votre système de défense. Cela m'avait donné à penser; non pas que

cette idée d'une machination fût nouvelle pour moi ; j'en ai vu des exemples, et j'ai vu aussi des accusés réellement coupables se prétendre victimes d'une fatalité ou d'une combinaison diabolique ; en somme, cela ne prouve rien. Mais je me disais que ce système, habilement développé, — et on pouvait pour cela s'en rapporter à votre avocat, — allait produire une forte impression sur le jury. Je ne m'étais pas trompé ! Votre procès, que j'ai suivi d'un bout à l'autre avec la plus grande attention, n'a pas modifié mes idées. Sans doute Me Glavon avait plaidé admirablement ; mais que m'importaient cette éloquence et cette conviction de commande? Quant à votre attitude si naturelle et si touchante, je n'y voyais qu'une comédie supérieurement jouée... Je vous en demande pardon aujourd'hui. Que voulez-vous ? c'est une des misères de notre métier : à force de supposer le mal, de ne voir partout que ruses et sous-entendus, on finit par douter des choses les plus simples, des expansions les plus sincères... Cependant il fallait bien que ces débats eussent agi sur moi à mon insu ; au sortir de l'audience, tout en déplorant la crédulité et la faiblesse du jury, je ne me sentais pas, au fond, très-irrité de votre acquittement. En un mot je me surprenais à hésiter...

Mais alors, quel était donc le coupable? C'était le cas de faire une nouvelle information, de nouvelles recherches. J'en dis un mot à la Préfecture ; on me demanda si je plaisantais. En effet, comment un vieux

routier comme moi avait-il pu se laisser prendre aux grimaces d'un accusé et de son avocat?

J'allais probablement oublier cette affaire, lorsque arriva votre lettre par laquelle vous demandiez à être employé dans la police. Elle me fut communiquée, et je dus convenir avec tout le monde que c'était de votre part un fier aplomb, une impudence rare; mais en même temps je conseillai de faire droit à votre demande : c'était le moyen de vous surveiller étroitement et de savoir si, comme on pouvait le supposer, vous aviez un complice. On ne fut pas de cet avis. Alors je me jurai à moi-meme d'avoir le mot de cette énigme, et je me mis à chercher seul.

Un passage de la plaidoirie de votre avocat qui m'était resté dans l'esprit, me servit de point de départ et me guida heureusement : C'est celui où M. Glavon cite, à l'appui de sa thèse, divers crimes préparés et exécutés dans les mêmes conditions que celui qui vous était imputé. Vous vous rappelez qu'il a particulièrement insisté sur une affaire de Villejuif?.. La voici, cette affaire : Il y a quinze ans de ça, un vieux rentier, en se levant un matin, — (il avait eu la chance de pas s'éveiller pendant la nuit, celui-là!) — trouve la fenêtre de son bureau ouverte, son secrétaire forcé, son argent — douze ou quinze mille francs — envolé. La police locale arrive, ramasse près du secrétaire un ciseau qui a servi à le forcer, et suit, à travers une petite cour et un parterre, les traces parfaitement distinctes du voleur ; ces traces

aboutissent à la maison voisine habitée par un forgeron, assez mauvais sujet, criblé de dettes. On interroge cet homme, il se trouble. Les empreintes de pas sont les siennes, — l'échelle qui a servi pour l'escalade est remisée sous son hangar, — le ciseau qui a fait une pesée sur le secrétaire lui appartient, il est forcé de le reconnaître ! Voilà bien une situation dans le genre de la vôtre, n'est-ce pas ?... On arrête ce pauvre diable, son affaire s'instruit rapidement, et il va être renvoyé devant la cour d'assises, quand le hasard fait découvrir à Paris les vrais coupables ; ils sont trois : — Pâtine, qui a travaillé chez le malheureux forgeron, a indiqué le coup ; — Lubin l'a préparé, — et Dacolard l'a exécuté seul pendant que les deux autres faisaient le guet... C'est moi qui ai arrêté Pâtine et Lubin dans un tripot de la rue de la Réunion, au Petit-Charonne.

Or, n'était-il pas possible que ces mêmes individus eussent commis le crime de la rue Cardinet ? C'était, en se plaçant dans votre hypothèse, la façon de procéder de Lubin, et il me semblait reconnaître dans l'exécution la main de Dacolard... Mais d'abord qu'étaient devenus ces drôles ? Je consultai leurs dossiers : Pâtine, condamné à quinze ans de travaux forcés, n'avait pas encore fini son temps, — inutile d'en parler ; — mais Dacolard, condamné à vingt ans, s'était évadé de Cayenne ; et Lubin, interné à Langres après l'expiration de sa peine, avait rompu son ban depuis plusieurs mois. Ainsi ces deux derniers avaient

pu se rencontrer à Paris et faire le coup ensemble : c'était d'autant plus vraisemblable, que leur signalement se rapportait à celui des deux vauriens remarqués rue de la Planchette par le témoin Dural. Je les fis rechercher activement.

Pendant ce temps, je ne vous perdais pas de vue ; je vous suivais rue du Delta, rue d'Argenteuil, et jusque dans cette usine de Puteaux. Je savais, jour par jour, ce que vous faisiez, et j'acquérais ainsi la conviction que vos protestations étaient sincères, et que votre démarche à la Préfecture n'était pas, comme on l'avait cru, une démonstration effrontée et hypocrite.

Il y a un mois, j'ai le plaisir de me trouver face à face avec Lubin. Sans paraître attacher une grande importance à cette rencontre, je me contentai de demander à ce drôle ce qu'il faisait à Paris, dont le séjour lui était interdit par suite de sa condamnation. Il me débita la rengaine habituelle des *libérés* : « A « Langres, où on l'avait interné, il était connu comme « un ancien forçat, et ne pouvait trouver d'ouvrage. « En venant à Paris, — où il n'était, du reste, arrivé « que de la veille ! — il avait voulu gagner honnête-« ment son pain et mettre ses petits talents au service « de la police. » Il faut vous dire que Lubin, pendant tout le temps qu'il a passé au bagne, n'a pas cesser de *moutonner* ses compagnons de chaîne.

Je montrai d'abord une grande répugnance à me servir de lui ; puis je m'adoucis peu à peu, en déplorant de n'avoir pas sous la main un homme intelligent

pour certaine besogne que j'expliquai. — « Mais c'est « mon affaire ! s'écria Lubin ; employez-moi, et vous « serez content. » — Je fis encore quelques difficultés ; enfin, après lui avoir fait jurer de travailler loyalement et de ne commettre aucun écart, je le lâchai.

— S'il n'était pas revenu ? s'écria Laurent.

— Il n'y avait pas de danger. C'était une véritable bonne fortune qui lui arrivait, et il n'avait garde de la repousser. Pensez donc ! être à la fois chien et loup, faire des rapports à la police, se débarrasser des camarades qui déplaisent ou dont on veut se venger ; et en même temps continuer son métier de voleur avec plus d'audace et de sécurité que jamais, car même lorsqu'on est pris sur le fait, on en est quitte pour lâcher ses complices en déclarant qu'on les avait attirés dans un traquenard... C'est une vraie bénédiction, c'est le rêve de tous ces bandits.

Aussi Lubin fut-il exact au rendez-vous que je lui avais donné. Comme il avait travaillé en conscience, je lui confiai une nouvelle tâche. Mais j'étais trop intéressé à connaître ses faits et gestes pour le laisser ainsi vaguer seul, et deux de mes agents étaient chargés de le surveiller étroitement.

On ne l'a pas surpris une seule fois en relations avec Dacolard, soit qu'ils aient évité de se rencontrer, soit que Dacolard ait quitté Paris. Mais un fait significatif n'a pas tardé à m'être révélé : Lubin voyait fréquemment votre ancien domestique, François Houssdal. De là, nouvelles recherches, lesquelles ont abouti

à ce que je vous ait dit tout à l'heure : nos deux gaillards se connaissaient déjà au moment du crime.

— Bien ! fit Laurent ; mais François ne peut pas être soupçonné de complicité, au moins dans l'exécution.

— Qu'importe ! Il est maintenant établi que Lubin et lui se voyaient dès cette époque ; ils trinquaient ensemble chez Lannois, et c'est par conséquent François Houssdal qui a livré à Lubin, ou qui lui a laissé prendre, comme on voudra, les objets destinés à vous compromettre. Voilà ce que personne ne contestera, et cela me suffit. Quant à l'exécution, c'est autre chose, et je me charge de trouver avant peu le bandit qui y a pris part... Mais ce n'est pas tout.

Lubin, continua Moule, fréquentait assidûment ce tripot de la rue de la Réunion, où François, en dernier lieu, avait été employé comme garçon de service. C'est là qu'ils se rencontraient maintenant ; et, comme ils n'avaient ni l'un ni l'autre aucun moyen d'existence, il fallait bien qu'ils vécussent de vols : Lubin conseillait, dirigeait ; l'autre exécutait, c'était dans l'ordre.

Dès lors, je n'eus pas de plus vif désir que de les surprendre ensemble en flagrant délit : grâce au système de défense que Lubin ne manquerait pas d'employer, il serait facile de les pousser à se charger réciproquement, et d'obtenir ainsi des révélations sur l'affaire de la rue Cardinet. Justement j'ai eu cette bonne chance il y a trois jours : j'ai surpris Lubin

et François au moment où ils étaient en train de dévaliser, vers deux heures du matin, un petit appartement de la rue Saint-Gilles, au Marais. Lubin seul m'est resté dans les mains ; l'autre a pu s'échapper. Je voudrais que vous eussiez vu Lubin en ce moment : il était superbe. « Un piége si habilement tendu !... « François allait être pincé, c'était inévitable, pour- « quoi étions-nous intervenus ?... Quel contre- « temps ! »

Et il se lamentait, et il plongeait ses doigts dans ses cheveux comme pour s'en arracher des poignées. Je me donnai l'air d'être dupe de ses grimaces ; — depuis deux jours il les répète devant le juge d'instruction. Mais ce qui sera drôle, c'est quand je le mettrai, un de ces matins, aux prises avec François Houssdal.

— Vous venez de me dire que François s'était sauvé.

— Il n'a pas quitté Paris, et j'ai sur son compte des indications telles que je le pincerai quand bon me semblera.

Pendant qu'ils causaient, le train était arrivé en gare. Un instant après ils montaient dans un fiacre et se dirigeaient vers la Préfecture de police.

II

Moule était attendu dans la cour de la Préfecture par un des agents qu'il employait à *remettre sur pied* cette déplorable affaire Dalissier.

— Eh bien, quoi de nouveau? lui demanda-t-il.

L'agent hésitait à cause de la présence de Laurent.

—Vous pouvez parler haut, dit Moule. M. Dalissier n'est pas de trop ici. Ces renseignements l'intéressent; il est même indispensable qu'il les connaisse.

L'agent commença son rapport. Il s'agissait des relations qui avaient dû se continuer entre Lubin et François Houssdal après l'affaire de la rue Cardinet; mais le rapport sur ce point était négatif.

— Au bal de l'*Ormeau*, au *Rendez-vous des amis*, dit l'agent, nulle trace de Lubin. Vous savez que François Houssdal allait de temps à autre avec sa maîtresse, Louise Mérécier, dans ces deux établissements. Cette fille, qui est depuis un mois à Saint-Lazare, a été interrogée, et elle a déclaré que dans aucune de ces excursions elle n'avait vu son amant causer avec qui que ce fût.

— Et chez Roussigné? demanda Moule.

— Ah! ici, c'est autre chose, dit l'agent. J'ai fait jaser Mme Roussigné; ç'a été d'abord un grand éloge de Mariette, qu'elle a fini cependant par appeler ingrate, attendu qu'il y a plus de trois mois qu'elle n'est venue la voir. Maintenant, pendant les deux mois qui ont

précédé l'assassinat de Mme Dalissier, une espèce de petit rentier, un bonhomme de cinquante ans environ, nommé M. Croisillat, venait tous les jours dans l'après-midi et restait de longues heures dans l'établissement. Il était toujours seul...

— Son signalement? demanda Moule.

— Il se rapporte parfaitement à celui de Lubin, dit l'agent, y compris cette légère boiterie dont Lubin n'a jamais pu se défaire; il tirait de la jambe...

— C'est lui! s'écria Moule. Je parie que depuis l'assassinat de Mme Dalissier on ne l'a pas revu?

— Non, pas une seule fois, au grand regret de Mme Roussigné, qui voyait en lui un aimable client et une bonne paye.

— Plus de doute! s'écria Moule. Et que faisait-il là, chez ces Roussigné?

— Il se donnait les airs d'un petit bourgeois désœuvré qui flâne et tue le temps; il allait s'accouder sur le bord du comptoir, et faisait le gentil et le galantin auprès de Mme Roussigné; mais il n'était jamais plus empressé que quand Mariette était là. Il parlait à ces dames de ses affaires: il était veuf, sans enfants, il s'ennuyait beaucoup; il avait quatre mille livres de rentes, et il ne se souciait guère de laisser cette fortune à des neveux qu'il connaissait à peine; il serait bien heureux de rencontrer une femme d'un certain âge, honnête, rangée, qui consentirait à partager cette modeste aisance avec lui, il ne tenait ni à la beauté, ni à l'éducation, ni aux belles manières;

ce qu'il voulait avant tout, c'étaient les qualités du cœur... Et en disant ces aimables choses, il regardait Mariette qui rougissait de plaisir. Mariette ne rêvait que d'un mariage avec Croisillat. Plus d'une fois il en avait été question entre elle et Mme Roussigné. Du reste, Mme Roussigné pense qu'il n'est pas impossible que Mariette et le petit rentier aient eu des rendez-vous, — *en tout bien tout honneur*, — en dehors de l'établissement.

— Allons ! fit Moule, tout y est, c'est complet ! — Vous voyez comme ça se dessine? dit-il à Laurent.

— Oui, fit celui-ci d'une voix sombre.

Moule donna à l'agent quelques ordres relatifs à Mariette.

— Il faut, dit-il, la chercher sans retard ; elle ne ne doit pas être difficile à retrouver. Vous vous informerez de ce qu'elle est devenue depuis le mois de septembre. Vous la ferez suivre et observer strictement sans qu'elle se doute de rien.

L'agent s'éloigna. Moule introduisit Laurent dans une petite pièce servant aux agents de tous grades, de passage à la Préfecture, pour la rédaction de leurs notes et de leur correspondance. Lui-même se mit devant une table et écrivit à la hâte son rapport sur l'affaire de la nuit précédente. Dans cet écrit, l'intervention et la conduite de Laurent étaient signalées avec les plus grands éloges.

Ensuite il se leva et dit à Laurent :

— Attendez-moi ici ; dans vingt minutes je reviens et je suis à vous.

Il se dirigea vers le bureau de l'employé supérieur préposé aux affaires criminelles, — le même qui, six mois avant, avait accueilli Laurent par un refus.

Le chef de bureau causait en ce moment avec le chef de la Sûreté.

— Bon ! pensa Moule, voilà mon affaire.

Il présenta son rapport. Torin avait déjà fait le sien. Les deux chefs félicitèrent Moule sur sa conduite et sur le résultat de son expédition.

— Trêve de compliments, fit Moule ; je n'en mérite pas. J'avais si bien pris mes mesures, que, sans l'intervention de ce jeune homme, je restais sur le terrain, et Desrues courrait encore.

— Ah ! çà, dit le chef de la Sûreté, comment ce Laurent Dalissier se trouvait-il là ?... Qu'est-ce qu'il venait faire ?

Moule expliqua en quelques mots ce qui s'était passé la veille au soir entre Laurent et lui.

— Encore cette idée d'entrer dans la police ! fit le chef de bureau : c'est donc une manie ?

— Oui, dit Moule ; mais comme je n'en sache pas de plus respectable et de plus touchante, j'appuierai cette fois encore, si vous le permettez, la demande de M. Dalissier.

— Décidément vous croyez à son innocence ?

— Oui, Monsieur ! il est aussi innocent de l'assassinat de sa mère que vous et moi.

— Alors, quel est l'assassin ? Vous le connaissez ?

— J'en connais un ; il ne s'agit plus maintenant que de découvrir l'autre.

Les deux chefs demandèrent des explications ; mais Moule éluda leurs questions et les supplia de ne pas insister.

— Je n'ai encore que des indications, dit-il, mais tellement précises, tellement fortes qu'une nouvelle conviction en est résultée pour moi ; laissez-moi, je vous prie, les vérifier et les compléter... Je fais de cela un point d'honneur, ajouta-t-il : dans cette affaire de la rue Cardinet, j'ai commis une faute énorme ; je demande la faveur d'être le seul à la réparer.

— Allons, soit ! dit le chef de la Sûreté. Et vous voulez sérieusement employer ce jeune homme à cette tâche ?

— Oui ; il le demande comme une grâce, et il serait cruel, après ce qu'il a souffert par notre faute à tous, de la lui refuser. Mais il y a mieux : je ne vois pas un seul agent qui puisse me servir aussi utilement que lui.

Le chef de bureau fit un geste d'incrédulité.

— Non, pas un seul ! insista Moule. D'abord, comme zèle, comme ardeur, je ne crains qu'une chose, c'est qu'il en ait trop. Intelligence, courage, muscle... Je l'ai vu à l'œuvre ! Mais trouvez-moi un seul agent qui consente (et c'est nécessaire pour le rôle que je lui destine) à se faire mettre le visage en capilotade comme il s'est fait mettre le sien, cette

nuit, par Desrues... Notez que depuis son procès, il a laissé croître sa barbe, et que je défie l'œil le plus exercé de le reconnaître. D'ailleurs, ceux qui ont fait le coup l'ont si peu vu...

— Allons! dit en souriant le chef de la Sûreté, je vois ce que vous voulez : comme toujours, carte blanche.

— Vous êtes-vous quelquefois repenti de me l'avoir donnée?

— Non, jamais. Aussi je ne vous refuserai pas aujourd'hui pour la première fois.

Moule remercia.

— Soyez tranquilles, dit-il aux deux hommes, avant peu je vous aurai remis cette affaire de la rue Cardinet sur le tapis, et pas à l'envers, cette fois.

Il s'inclina, sortit et courut rejoindre Laurent dans la petite pièce où il l'avait laissé.

III

Il le trouva en grande discussion, presque aux prises avec un gardien et un agent qui, en le voyant dans cet équipage, figure ecchymosée, vêtements tachés et lacérés, l'avaient pris pour quelque malfaiteur échappé à ses surveillants, et lui avaient posé la main sur le collet.

Moule parut enchanté de cette méprise, qu'il fit cesser d'un mot. Elle était, du reste, trop naturelle pour que Laurent s'en étonnât et s'en plaignît ; mais dès

qu'il fut seul avec l'inspecteur, il le pria de lui procurer du linge et des vêtements.

— Du tout! fit Moule; gardez-vous en bien! Il serait même bon que votre toilette fût un peu plus en désordre... Mais non! ajouta-t-il après une seconde de réflexion, cela aurait un air d'exagération; c'est suffisant comme cela.

Laurent se résigna à cette tenue dont il ne comprenait pas encore le côté utile et pratique.

— Nous avons pleins pouvoirs, reprit Moule; par conséquent nous sommes obligés de réussir. Je dis *nous*, car je vous ai associé à cette besogne, et je vous ai taillé la plus large part : c'est de vous surtout que le succès va dépendre. A l'œuvre donc!

— Soit! dit Laurent, mais par quoi commençons-nous? Il faut que vous me traciez mon rôle.

— C'est tout ce qu'il y a de plus simple, dit l'inspecteur de police : je vais vous conduire auprès de Lubin et vous enfermer avec lui dans le même cabanon.

A cette idée de se trouver en face de ce misérable, Laurent se redressa avec un frisson de colère; il aspira vigoureusement l'air, comme un athlète qui sent venir la lutte.

— J'espère, continua Moule qui vit ce mouvement que vous saurez contenir votre indignation et rester maître de vous : le moindre oubli de votre part perdrait tout. — Maintenant, voici pour votre gouverne le personnage auquel vous allez avoir affaire : Louis

Caignon, dit Ficelle, dit Lubin, dit Tantin, cinquante-deux ans, petit, malingre, grêle ; l'air doux, obséquieux, bonasse ; un petit œil bleuâtre, voilé, avec un éclair parfois... éclair de malice, de férocité ou de luxure ; pommettes saillantes ; nez de fouine aux ailes minces et mobiles ; mâchoire large et proéminente ; front fuyant : tout le crâne dans l'occiput ; dos légèrement voûté, un peu déjeté à gauche ; démarche lente, posée, circonspecte ; tire la patte comme un *cheval de retour* qu'il est...

État judiciaire : Une condamnation pour abus de confiance, — une pour recel, — à huit ans de travaux forcés pour complicité de vol qualifié (affaire de Villejuif, que je viens de vous raconter). Maintenant notez ceci : cinq condamnations pour outrage ou attentat à la pudeur, cinq ! Je vous ai dit que c'était un être immonde. A Brest, il eût été la honte du bagne, si le bagne pouvait avoir une honte.

Laurent frémit d'effroi et de dégoût.

— Et c'est avec un pareil être que je vais me trouver en contact ? dit-il.

— Est-ce que vous voudriez reculer ! Parlez, il est encore temps.

— Non ! non, s'écria Laurent. Dites-moi ce qu'il faut faire.

— Venez, vous allez le savoir.

Et il emmena Laurent dans la direction de la Conciergerie.

En revoyant les sombres couloirs qu'il avait autre-

fois traversés, Laurent sentit son cœur se serrer douloureusement. Il arriva, précédé de Moule, à la porte d'une cellule où celui-ci, après lui avoir recommandé le silence, frappa aussi discrètement que possible. Cette cellule servait de chambre à l'un des surveillants, qui bientôt vint leur ouvrir avec autant de précaution que Moule en avait mis à s'annoncer. Moule conduisit Laurent au fond de la cellule.

— Tenez-vous là, lui dit-il à voix basse, et, sans faire le moindre bruit, observez et écoutez jusqu'à ce que je vienne vous rejoindre.

En même temps, il faisait jouer un petit châssis appliqué contre le mur du fond : Laurent aperçut une étroite ouverture par laquelle, en se hissant sur une table disposée tout exprès, on pouvait plonger le regard dans la cellule contiguë. Moule referma cette sorte de guichet et sortit avec le surveillant.

Laurent, resté seul, monta sur la table, rouvrit le châssis avec précaution, poussa du doigt le papier de tenture crevassé, et regarda... Il fit un mouvement de surprise : la cellule où son œil venait de pénétrer était la même qu'il avait occupée autrefois : sur cette chaise de paille où il avait passé de longues heures dans de sombres réflexions, un homme était assis, immobile, la tête baissée, l'œil fixe, perdu, lui aussi, dans une triste méditation.

En toute autre circonstance, Laurent eût plaint cet homme; mais du premier coup d'œil il avait reconnu l'original du portrait que venait de tracer Moule, et

il sentit son cœur se gonfler de haine et de colère. Puis il sourit de dédain à voir la chétive stature du prisonnier : — Quoi ! c'est contre cela que je vais avoir à lutter ! pensa-t-il. Mais il se souvint que cet avorton était un type d'ignominie, de dissimulation, de ruse ; qu'il avait arrangé l'assassinat d'une mère de telle sorte qu'il avait failli, lui, le fils, monter sur l'échafaud : et qu'il n'aurait peut-être pas assez de force et d'habileté pour arracher à ce scélérat son masque et le nom de son complice !

Tout à coup Lubin tressaillit ; la porte de sa cellule venait de s'ouvrir et Moule entrait, l'air soucieux et maussade.

Il se leva et courut au devant de l'inspecteur de police.

— Ah ! c'est vous ! s'écria-t-il ; à la bonne heure ; vous, du moins, vous êtes intelligent, vous me comprenez....

— Est-ce bien sûr ? fit Moule ; il paraît, au contraire, que je ne suis qu'un naïf, et que je me suis laissé *refaire* par toi.

— Par exemple !... vous ne le croyez pas ?...

— Peu importe que je le croie ou non, si c'est vrai...

— Mais non ? ce n'est pas vrai, s'écria Lubin ; qui a pu vous dire cela ? le juge d'instruction, je parie !... un brave homme qui veut absolument que cette équipée de la rue Saint-Gilles ait été de ma part une tentative sérieuse... je vous demande un peu comme

c'est admissible!... Car enfin, si j'avais voulu réellement...

— Fais-moi grâce de tes raisons; je les connais.

— Pardon... c'est pour vous montrer comme ce juge d'instruction est singulier...

— Les juges d'instruction et toi, vous n'avez jamais pu vous entendre, c'est connu. Mais, en attendant, toutes ces histoires-là me causent, à moi, de sérieux désagréments.

— A vous, monsieur Moule? Oh! que je suis fâché!...

— On me fait des reproches, et je suis forcé de convenir que je les mérite. D'abord, je devais, après t'avoir empoigné, t'expédier immédiatement au Dépôt de la Préfecture.

— Si ce n'est que ça... m'y voilà maintenant au Dépôt...

— Je ne devais pas, continua Moule, employer un individu, taré, flétri par des condamnations infamantes...

— Qu'importe?... si je fais de bonne besogne...

— Précisément! elle ne vaut rien, ta besogne. Tu ne t'es pas borné à observer, tu as fait de la provocation...

— Oh! si peu...

— Assez, comme tu vois, pour qu'on te soupçonne d'avoir voulu faire tes affaires et non celles de la police. Pourquoi ne m'avais-tu pas prévenu?

— Je ne pensais pas que ce fût nécessaire...

— Ça ne pouvait nuire, en tout cas; et, si je ne t'avais pas suivi, si je n'avais pas été là quand tu dégringolais l'escalier?...

— Je courais chercher la police.

— Un peu tard, tu en conviendras...

— Un peu tard! répéta Lubin. Ainsi, voilà que vous aussi, monsieur Moule, vous donnez dans ces idées du juge d'instruction.

— Dame!... écoute donc...

— Ah! bien, alors, qu'est-ce que vous voulez? fit Lubin avec un geste de désespoir, du moment que, vous non plus, vous n'admettez pas ma bonne foi, c'est fini, je suis un homme perdu!... Ah! mon Dieu!...

Il se laissa tomber sur sa chaise en cachant son visage dans ses mains.

— Voyons! dit Moule, pas de ces démonstrations-là... ça ne prouve rien...

Lubin se releva, et, d'un air grave et pénétré :

— Je vous demande pardon, dit-il; mais, dans la position où je me trouve, quand personne, pas même vous, ne veut me rendre justice, un peu de découragement est bien permis. — Non! cela ne prouve rien; mais ce qui devrait peut-être prévenir en ma faveur, c'est que je n'en suis pas à débuter dans mes rapports avec l'administration. A Poissy, à Melun, à Brest, quoique *flétri par des condamnations infamantes*, on n'a pas dédaigné de m'employer, et je puis dire sans me vanter que j'ai rendu quelques services.

— C'est vrai, dit Moule.

— Je ne le regrette pas, continua Lubin ; cela m'a valu certaines douceurs. A Langres, j'ai cherché également à me rendre utile... Maintenant, j'en appelle à vous-même, depuis deux mois que vous avez bien voulu me prendre sous vos ordres, est-ce que je n'ai pas fait de mon mieux ? est-ce que je n'ai pas marché droit ?

— J'en conviens, dit Moule ; il n'y a que cette malheureuse affaire de la rue Saint-Gilles... Ne m'interromps pas avec tes protestations, j'en ai les oreilles rebattues ; d'ailleurs, ce n'est pas moi qu'il faut convaincre : je ne demande pas mieux que de te croire... Quand ce ne serait que par amour-propre et pour me laver de tous les reproches qu'on m'a faits à cause de toi ... là ! comprends-tu cette fois ? je te livre toute ma pensée.

— Oh ! ... monsieur Moule...

— Oui, mais le juge d'instruction ne sera pas aussi accommodant, lui ; il ne se contentera pas de raisonnements ; il lui faut des preuves, un de ces actes caractérisés ... qui établisse que, dans cette affaire de la rue Saint-Gilles, tu n'étais coupable que de maladresse ... car tu as été maladroit, négligent...

— Mon Dieu ! je ne dis pas ... fit Lubin ; c'est possible...

— C'est certain, dit Moule. Mais enfin, comme tu le rappelais tout à l'heure, tu as rendu de véritables services dans les divers établissements où tu as

séjourné ; moi-même, quoique on ait blâmé mon imprudence, je n'ai pas eu à me plaindre de toi : un seul fait un peu équivoque t'est reproché... Eh bien ! suppose que, par un hasard quelconque, ou plutôt grâce à ta sagacité que personne ne conteste, tu sois en mesure de fournir à la justice un renseignement important ; que tu aies, par exemple, découvert la preuve vainement cherchée jusqu'ici d'un des crimes qui ont le plus ému l'opinion publique dans ces derniers temps...

— Oh ! monsieur Moule, si j'avais un pareil bonheur...

— Tu conçois, ce serait un fier argument en ta faveur ; et, non-seulement on ne te chicanerait plus à propos de ton affaire de la rue Saint-Gilles, mais encore on te choierait pour avoir ton secret ; tu te ferais prier, tu dicterais tes conditions...

— Oui, c'est cela ! s'écria Lubin ; mais de quelle affaire s'agit-il ?... car vous aviez votre idée en venant ici...

— Certainement j'avais mon idée... Mais calme-toi ; on ne va pas t'élargir pour cela ; l'individu que je vais te donner à *moutonner* est comme toi pensionnaire à la Conciergerie...

— Qu'est-ce que ça me fait ? ça m'est bien égal, fit Lubin, qui, au fond, eût préféré un travail extérieur.

— Eh bien, écoute, voici la chose, dit Moule : J'ai ici, au cachot, un gars de vingt-cinq ans, beau, vigou-

reux, intelligent, presque féroce : il a assommé hier un des surveillants... il n'a pas d'antécédents ; mais du premier coup, il a fait aussi bien que toi dans le cours de ta longue carrière. Voici le fait : — Il s'appelle Paul Simonin. Il était instituteur primaire à Villaine, près Choisy. Destitué pour immoralité, il y a six mois, il resta dans le pays, sans ressources connues. Un soir, à la fin de février dernier, la veuve d'un boulanger, sa voisine, sort en laissant sa fille, une enfant de treize ans, seule dans la maison. A son retour, une demi-heure après, elle trouve sa fille étranglée, son armoire ouverte et son argent envolé : la fille, les médecins l'on constaté, avait été violée. Trois crimes qui ne manquent pas de cachet, comme tu vois ; mais il n'y a tels que les débutants. Ce n'a été dans tous le pays qu'un cri : C'est Simonin ! On tombe chez lui le soir même ; il est tout stupéfait. On cherche : nulle trace, nul indice, ni chez lui, ni sur lui. On l'arrête néanmoins. Une longue et minutieuse instruction se poursuit (elle est terminée d'avant-d'hier) ; elle n'amène rien. Tous les témoins déclarent qu'il est parfaitement capable d'avoir fait le coup, qu'il n'y a que lui qui ait pu le faire : mais rien de précis dans ces dépositions. Pour ce qui est d'obtenir des aveux, de surprendre quelque parole imprudente, il n'y faut pas compter : avant-hier il a joliment arrangé un des surveillants qui voulait le faire jaser !... Voilà ! dit Moule pour conclure. Il s'agit, par un moyen quelconque, d'obtenir un aveu ou tout au moins quelque in-

dication compromettante de ce gredin-là. Veux-tu t'en charger? tu ne risques même pas ta peau, car il a en ce moment la camisole de force. Maintenant, tu sais ce que je t'ai dit: Si tu réussis...

— Oh! si je réussis, fit Lubin, je sais ce que je demanderai, et il faudra bien qu'on me l'accorde. Mais, en attendant, il n'y aurait pas de mal à ce qu'on m'adoucît un peu les rigueurs de la détention...

— Dans la limite du règlement, soit! dit Moule.

— Merci, dit Lubin. Maintenant vous pouvez me mettre, quand il vous plaira, en tête-à-tête avec votre Simonin; il faudra qu'il soit un rude joûteur pour que je ne vienne pas à bout de lui.

— Bien! dit Moule. A tout à l'heure.

Il sortit.

Laurent, de son côté, referma avec précaution le guichet par lequel il avait pu assister à cette scène; il descendit et rentra dans le couloir, où l'inspecteur de police ne tarda pas à le rejoindre.

— Eh bien! *Simonin*, dit celui-ci, vous avez vu et entendu?

— Oui, dit Laurent, je comprends mon rôle, et le jouerai le mieux que je pourrai...

— Parbleu! ce n'est pas difficile. Vous êtes taciturne, farouche, ombrageux; vous voyez dans ce compagnon qu'on vous amène un *mouton*; vous vous gardez bien de lui avouer ce prétendu crime...

— Oui, mais lui, comment lui faire avouer le sien? Si j'ai l'air de l'interroger, si je fais la moindre allusion...

— Ne vous avisez pas de cela ! vous perdriez tout. Il s'agit de gagner peu à peu sa confiance.

— Mais c'est l'être le plus soupçonneux, le plus rusé...

— Il n'y a pas de ruse où il y a des vices, — et vous connaissez les siens.

— Les siens ?

— Ah ça ! fit Moule, est-ce que vous en êtes encore à ruminer votre plan ?

— Non.

— A la bonne heure ! Je commençais à douter de vous.

— Ne doutez plus, et conduisez-moi dans mon cabanon.

Dix minutes, après Laurent était revêtu de la camisole de force et enfermé dans une cellule basse et sombre.

En se voyant seul dans ce cabanon, les bras emmaillottés dans un sac grossier, Laurent sentit une impression d'effroi. Il se rappela le jour où, pour la première fois, sous le coup d'une accusation terrible, il avait entendu les verrous d'une cellule se refermer sur lui. Ce souvenir lui revint avec tant de vivacité qu'il se prit à douter que cette nouvelle claustration fût volontaire, et il se demanda si elle n'était pas une répétition réelle et sérieuse de celle qu'il avait déjà subie. Mais l'attente anxieuse qu'il ne tarda pas à éprouver chassa bien vite ces égarements d'imagination : « Lubin allait entrer ; quelle attitude et quel langage tiendrait-il à son égard ?... »

Il s'étendit sur un des sales grabats qui occupaient les deux coins opposés du cabanon, et, le visage tourné contre le mur, il se mit à réfléchir à cette situation.

Au bout d'un quart d'heure, la porte s'ouvrit et un gardien entra, poussant devant lui Lubin.

Laurent se retourna aussi vivement que le lui permettait sa camisole de force. Il vit Lubin dans une attitude suppliante devant le gardien.

— Monsieur le gardien, disait le petit homme en baissant la voix, je vous en prie... On m'a dit que cet homme était féroce. Enfermez-moi où vous voudrez, mais pas ici. C'est donc pour me faire écharper que vous m'amenez dans cette cellule ?...

— Silence ! fit le gardien.

Puis s'approchant de Laurent :

— Simonin, lui dit-il, voici un compagnon que je vous amène. Vous aurez soin de ne lui faire aucun mal et de ne pas recommencer sur lui votre équipée de l'autre jour... Au reste, cela ne serait pas très-facile, fagotté comme vous êtes... Voyons donc un peu si votre corset vous pince suffisamment la taille,

Il examina un instant la camisole de force, puis, satisfait de son inspection :

— C'est bien, ce vêtement vous va à ravir. Et maintenant, fit-il en revenant vers la porte, canaille et compagnie, tâchez de vous entendre, ou sinon !...

La porte se referma et les deux prisonniers se trouvèrent seuls.

Lubin s'était assis sur un escabeau à l'autre bout de la cellule. Il avait l'air penaud, inquiet, effaré ; de temps à autre il jetait un regard timide du côté de Laurent.

— Ah ! ah ! fit celui-ci d'un ton goguenard et menaçant, c'est donc toi, beau merle, qu'on a chargé de m'espionner maintenant ?

Lubin leva les yeux et joignit les mains en protestant de la pureté de ses intentions.

— Oui, connu ! fit Laurent. Tu es de la police ; mais tu auras beau faire, vieux singe, tu y perdras, toi aussi, ton temps et tes grimaces.

Lubin repoussa avec une indignation parfaitement jouée le soupçon injurieux dont il était l'objet. Il se leva, se rapprocha du lit de Laurent et le supplia de chasser cette fâcheuse impression qu'il avait produite sur lui : « Hélas ! avait-il donc l'air de quelqu'un qui « vient pour espionner, lui pauvre bonhomme sim- « ple et naïf trop préoccupé de la fatale erreur dont « il était victime pour songer à faire de la peine à qui « que ce fut !

Et il se mit à conter une fable de son invention : « Il était un honnête graveur sur métaux, il n'avait « jamais subi la moindre condamnation ; — il s'appe- « lait Londorier, ainsi que l'établissaient ses papiers ; « — et cependant, par une fâcheuse méprise, par « suite probablement d'une ressemblance fatale, la « police s'obstinait à le prendre pour un forçat des

« plus dangereux en rupture de ban... Mais il
« prouverait son identité!...

Ce verbiage ne paraissait pas toucher le moins du monde Laurent. Lubin s'en aperçut et il ajouta :

— Au surplus, monsieur Simonin, écoutez : J'ai si peu l'intention de vous espionner que jamais vous ne m'entendrez faire une question sur ce qui vous concerne ; et si par hasard cela m'arrivait, je vous permets de me traiter comme il paraît que vous avez traité le surveillant qui...

— Je n'attendrai, parbleu! pas que tu me questionnes! s'écria Laurent en envoyant à Lubin un coup de pied qui le fit rouler à l'autre bout de la cellule.

Lubin pousssa un cri de douleur et appela au secours.

— Silence! s'écria Laurent en quittant son grabat et en s'élançant vers lui ; tais-toi, misérable!... j'ai les pieds libres et c'est assez pour t'écraser.

— Grâce! je vous en prie, balbutia Lubin épouvanté.

Laurent avait un peu exagéré peut-être la férocité que comportait son rôle ; mais cette colère n'était pas feinte : en sentant près de lui le monstre qui avait participé à l'assassinat de sa mère, il n'avait pu retenir ce mouvement. Maintenant, il comprenait son imprudence, et il la regrettait.

Mais cet emportement n'eut pas d'effet fâcheux.

Lubin s'était tu. Il frissonnait de peur devant Lau-

rent, et, en même temps, il élevait vers lui un regard fasciné, il admirait lui, faible, lâche et laid, cette beauté, cette force, cette énergie ; il flairait le crime violent et féroce sous ce subit accès de fureur : l'homme qui venait de s'y laisser aller avait certainement commis le crime de Villaine.

Laurent laissa Lubin étendu à terre, et revint en grondant s'asseoir sur son grabat.

— Après tout, j'ai peut-être tort, grommela-t-il ; mais, mouchard ou non, je retiens la parole que tu viens de dire, et tâche de t'en souvenir de ton côté : si tu me fais une seule question qui ait trait directement ou indirectement à l'accusation pour laquelle je suis ici... tu ne m'en adresseras pas deux, je ne te dis que ça !

— Soyez tranquille ! dit Lubin en se relevant avec peine. Je sais trop bien de quoi il retourne.

Laurent s'étendit de nouveau sur le lit, de l'air d'un homme qui veut reposer, et Lubin, assis à distance respectueuse, n'osa plus élever la voix. Un quart d'heure se passa ainsi, tous deux gardant le silence et réfléchissant.

Au milieu de cette brusque agression, le foulard qui enveloppait en partie la figure de Laurent s'était défait. Laurent se retourna tout à coup vers Lubin et lui dit :

— Écoute, Londurier, — puisque tu prétends que c'est ton nom, — j'ai été un peu brutal envers toi tout à l'heure, et sans provocation de ta part, je le

reconnais ; mais tu comprendras ma vivacité en voyant dans quel état tes confrères m'ont mis avant-hier. Approche un peu, — n'aie pas peur, que diable ! et viens me renouer ce foulard autour de la tête.

Lubin s'approcha, non sans précaution ; il se pencha sur Laurent, et son regard fixa le sien... C'était l'instant décisif. Mais Laurent ne vit rien dans ce regard qui indiquât que Lubin le reconnût.

— Hein! c'est gentil, n'est-ce pas? fit-il. On n'y va pas de main morte sur les gens de mon espèce...

— Oh! c'est affreux! fit Lubin avec un accent de compassion.

— Allons! arrange-moi ça un peu, et délicatement surtout.

Lubin remit le foulard en place et le noua avec une précaution et une dextérité de main incomparables.

Dès ce moment Laurent, tout en ayant l'air de garder ses défiances, parut s'accommoder de la présence de Lubin.

— Tout ira bien, lui répéta-t-il, à condition que tu tiennes ta langue, et que tu ne me parles pas plus de mes afffaires que je ne te parlerai des tiennes.

Ils se mirent à causer de choses indifférentes. Laurent, qui tenait à jouer consciencieusement son rôle d'instituteur destitué, fit un certain étalage d'érudition. Lubin le félicita sur l'étendue de ses connaissances.

— Mais, toi-même, fit Laurent qui ne voulait pas

être en reste de bons procédés, tu ne me parais pas totalement dépourvu d'instruction. Pourquoi faut-il avec cela, canaille, que tu aies pris le métier que tu fais ?

— Mais vous voyez bien que ce n'est pas vrai, fit Lubin... Au reste, nous étions convenus de ne plus parler de nos affaires personnelles.

— C'est juste, et tu as raison de me rappeler à l'ordre.

Mais, malgré cette résolution, Laurent, quelques minutes après, racontait à Lubin dans quelles circonstances il avait été destitué de ses fonctions d'instituteur.

— J'ai été victime, dit-il, de rapports mensongers, d'infâmes calomnies. Et je ne me suis pas vengé de ceux qui m'ont joué ce tour... Je les connais, pourtant ! Voilà, ajouta-t-il avec une colère sourde, voilà le crime que j'aurais dû commettre... si toutefois c'est un crime !

Lubin, par de douces paroles, calmait son irritation.

Le soir Lubin déclarait qu'il ne gardait pas le moindre ressentiment du coup de pied qu'il avait reçu, et Laurent ne faisait pas de difficultés pour avouer qu'il trouvait quelque agrément dans la compagnie de Lubin.

On leur apporta à souper. Laurent, empêché par la camisole de force, ne pouvait manger seul. Lubin lui présenta en plaisantant la *becquée*.

— Prenez garde qu'il ne vous morde ! dit le gardien.

— Bah ! fit Lubin, il n'est pas si féroce qu'il en a l'air.

Malgré son dégoût, Laurent dut se prêter à ce manége, subir le contact de ce misérable et rire de ses plaisanteries.

Moule, à qui le gardien rapporta dans quelles dispositions il avait trouvé les deux prisonniers, sourit et se frotta joyeusement les mains.

V

Les prévisions de l'inspecteur de police commençaient, en effet, à se réaliser.

Ce n'était pas que Lubin n'eût soupçonné de prime abord le piége qui lui était tendu. Après la visite de l'inspecteur de police, il s'était demandé si, sous prétexte de lui faire *moutonner* un prisonnier, on ne le faisait pas *moutonner* lui-même, s'il était chasseur et non pas gibier. Mais l'attitude franche et énergique de Laurent, la brutalité de son accueil, cette défense formelle de parler *affaires*, et surtout la vue de ce visage contusionné, tuméfié, avait dissipé les soupçons et la méfiance de l'ancien forçat : évidemment, son rôle était sérieux ; et très-sérieusement, il se disposait à le jouer.

Mais, dès le premier jour, malgré son désir de gagner les bonnes grâces de la police, il s'était senti attiré vers Laurent ; il avait éprouvé une invincible répugnance à l'espionner et à le trahir. La beauté

mâle et fière, l'énergie furieuse du jeune homme avait excité en lui une sorte d'admiration.

Cette admiration ne fit que s'accroître les jours suivants : elle se traduisait par une soumission absolue, par des attentions et des prévenances de toute sorte, timides, infatigables. Rien ne le rebutait : injures, brutalités ; Laurent, d'un mot ou d'un geste, le faisait fuir, humble et rampant, à l'autre extrémité du cabanon ; puis il n'avait qu'à faire un signe, et Lubin accourait, empressé, souriant.

Parfois il surprenait un regard profond fixé sur lui.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder, vieille canaille ?

— Oh ! pardon... faisait Lubin en baissant vivement les yeux.

— Tu cherches à lire sur ma figure, à deviner mon secret, si j'en ai un ?

Lubin s'épuisait en excuses et en protestations.

Un matin, au moment de s'éveiller, Laurent entendit un souffle et entrevit une ombre près de son lit. Au mouvement qu'il fit, l'ombre recula vivement. Il feignit de s'assoupir de nouveau, et, entr'ouvrant la paupière, il vit, à quelques pas, Lubin qui le regardait, immobile. Cela dura quelques minutes : que se passait-il dans cette âme boueuse et méphitique ?... Laurent se redressa brusquement.

— Qu'est-ce que tu fais-là ? cria-t-il d'une voix terrible et en courant à Lubin.

Celui-ci n'eut que le temps de se réfugier derrière son grabat : Laurent, empêtré dans sa camisole de force, ne pouvait l'atteindre.

— Tu venais encore, misérable ! m'espionner dans mon sommeil, tâcher de surprendre quelque parole imprudente qui m'échapperait...

— Oh ! Dieu, non ! s'écria Lubin... Je vous jure que non, monsieur Simonin ; vous pouvez parler devant moi... Si jamais je vous trahis, que je meure !

— Eh bien, alors, pourquoi t'approchais-tu ?

— Je ne vous voulais pas de mal. Je vous regardais dormir.

— C'était, en effet, très-intéressant ! grommela Laurent en regagnant son lit.

— Oui ! fit gravement Lubin, je vous regardais, et je me disais que vous étiez bien heureux, vous, d'être fort et courageux... Moi, je suis faible et lâche, une vraie poule mouillée... Oh ! si j'étais comme vous...

— Bah ! si tu étais comme moi, qu'est-ce que tu ferais ?

- Oh !... on verrait !

L'œil du petit homme s'était allumé et sa figure de chafouin avait une expression féroce : c'était bien l'homme de Villejuif et de la rue Cardinet !... Ce ne fut, du reste, qu'un éclair.

— J'ai l'intelligence qui conçoit, reprit tristement Lubin, mais non la vigueur qui exécute ; seul, je ne puis rien... Il n'y aurait pas grand mal, après tout, si

je pouvais trouver dans un autre les qualités qui me manquent.

Laurent jugea à propos de l'interrompre.

— C'est cela! fit-il ironiquement, tu veux savoir maintenant si la provocation réussira mieux que l'espionnage!

Et il imposa silence à Lubin.

Au reste, ses emportements contre ce misérable n'étaient pas simulés. Cette obséquiosité, ces flatteries, cet attachement dont il était l'objet, lui soulevaient le cœur et l'exaspéraient : en de certains moments, il eût écrasé Lubin comme un reptile. Cependant il ne fallait pas que ces indignations et ces colères éclatassent trop souvent. Il se contenait et dissimulait. Il affectait quelquefois de plaisanter, même à propos de l'espionnage que Lubin pratiquait auprès de lui. Quand le gardien venait chercher Lubin pour un interrogatoire ou une confrontation :

— Va, vieux moucheron! faisait Laurent en riant, va faire ton rapport; si tu ne répètes que les confidences dont je t'ai honoré, ce ne sera pas long.

Et, quand Lubin revenait :

— On t'a grondé, je parie? On t'a reproché de n'avancer à rien, de voler l'argent et les faveurs de l'administration? Tu perds ton temps et ta peine, mon pauvre vieux.

Pendant ces absences de Lubin, Laurent recevait la visite de Moule, lui faisait ses confidences et écoutait ses conseils.

L'inspecteur de police trouvait que tout allait pour

le mieux. Cependant il se demandait si l'attachement de Lubin pour Laurent était vrai ou seulement affecté ; — si ce n'était pas une amorce pour soutirer les aveux du faux Simonin. Il avait, pour éclaircir ce doute, un moyen décisif.

— Avouez ! dit-il un jour à Laurent.

En effet, quand Lubin rentra, Laurent se mit à causer familièrement, amicalement avec lui.

— Décidément, mon cher, dit-il, la police et toi vous me faites pitié. Tu viens encore de raconter piteusement à tes chefs que tu n'as pu surprendre mon secret. C'est vraiment extraordinaire ! On n'est pas plus naïf, ma parole d'honneur ! Avec cela que si j'avais un secret j'irais le confier à un gaillard de ton espèce !... Vous me croyez donc bien bête ! Ma position est trop belle et trop commode pour que je m'amuse à la gâter. Mon dossier est depuis trois semaines à la chambre des mises en accusation : il n'y a pas une preuve contre moi ; impossible de m'envoyer devant les assises. Avant huit jours, — mettons quinze jours, un mois, si tu veux, ce n'est qu'une affaire de temps, — il interviendra un *arrêt de non lieu*, et je serai mis en liberté. Je n'ai par conséquent qu'à prendre patience et à tenir ma langue ; ce n'est pas plus malin que cela.

Lubin félicita Laurent de ce résultat probable de l'instruction suivie contre lui. Puis, au cours de l'entretien, Laurent, paraissant s'animer, s'écria :

— Eh parbleu ! quand je ferais ici, à voix basse, à

un drôle comme toi, l'aveu de ce crime, quelle conséquence cela pourrait-il avoir? Je nierai cet aveu, et pourquoi te croirait-on plutôt que moi? Quelles circonstances citerais-tu à l'appui de ton rapport? Je passerais aux assises, et je n'en serai pas fâché après tout, car cela apurerait ma situation définitivement : je soutiendrais que ce prétendu aveu est une invention de la police, je me poserais en victime, et les jurés m'acquitteraient avec acharnement. Voilà tout. Oui, tiens! je risque le paquet, fit-il en se rapprochant de Lubin et en baissant la voix. — Oui, c'est moi, Paul Simonin, qui ai fait le coup à Villaine!

— Taisez-vous! dit vivement Lubin. Oh! malheureux, si l'on vous entendait...

Laurent éclata de rire.

— Ah! ah! comme tu joues ton rôle, vieux sacripant! s'écria-t-il. Rassure-toi, tu es seul ici; il n'y a que toi qui aies entendu ce que je viens de dire. Maintenant, va le rapporter, nous jugerons de l'effet.

Dans la soirée il parut regretter cette sorte de bravade.

— Écoute! dit-il d'une voix sombre à Lubin, je te conseille très-sérieusement de ne plus songer à ce que je t'ai dit tout à l'heure; tâche même de l'oublier tout à fait, car, s'il m'arrivait malheur, si...

— Oh! soyez tranquille! s'écria Lubin.

— Vois-tu! continua Laurent d'un air terrible, je saurais bien te retrouver un jour ou l'autre, et alors... tu passerais un mauvais quart d'heure, je te le prédis.

— Parlez donc plus bas! fit Lubin. Bon Dieu! si on vous entendait... Je vous en supplie, ne faites jamais de ces confidences à d'autres.

Le lendemain Lubin était interrogé par Moule.

— Eh bien! fit l'inspecteur de police, qu'est-ce qu'il y a de nouveau? Toujours la même chanson, je parie?

— Hélas! oui, soupira Lubin.

— Quoi! tu n'es pas encore parvenu à le faire jaser un peu, même de choses indifférentes?... Tu sais pourtant bien que les choses indifférentes sont souvent celles qui perdent le mieux leur homme,..

— Que voulez-vous? fit Lubin, il se défie... il me maltraite...

— C'est dommage.

— Impossible d'entamer une conservation... Cependant hier il m'a dit quelque chose.

— Ah! quelle chose?

— Qu'il était innocent.

— Bravo!... et cela t'a convaincu?

— Non... quoique, après tout, cela soit possible... Mais j'espère être plus heureux par la suite.

— Mon cher Lubin, fit Moule, tu es décidément trop fort; mais tu joues un jeu qui a dû te fatiguer; il faut prendre du repos.

— Oh! je vous en prie, fit Lubin, laissez-moi continuer.

— Non, c'est ridicule! dit Moule d'un air impatient et irrité. Voilà une affaire manquée, et par

ta faute. L'arrêt de non-lieu va intervenir ces jours-ci et Simonin sortira de prison en se fichant de nous : il aura raison. Ah ! Lubin, on m'avait vanté ton habileté !...

— Ecoutez ! dit Lubin, de plus habiles auraient probablement échoué comme moi. Mais je m'obstine à cette tâche. Laissez-moi faire, et, quoi qu'il arrive, d'une manière ou d'une autre je vous livrerai le secret de Simonin.

Moule fit quelques difficultés ; puis il feignit de se laisser attendrir.

— Allons, soit ! dit-il ; mais songe à tenir ta promesse avant peu ; sinon je croirai que tu t'entends avec ce Simonin... ce qui ne serait pas extraordinaire, au surplus...

Lubin prit un air scandalisé et sortit en protestant de son dévouement.

— Mordu ! fit Moule en le regardant sortir.

VI

— Eh bien ! vieux traître, quoi de nouveau ? demanda Laurent à Lubin, lorsque celui-ci rentra dans le cabanon, l'air soucieux et absorbé ; tu sors de chez le chef des mouchards et tu m'as dénoncé : as-tu reçu au moins une bonne gratification ? Je vaux bien cela je pense !

Sous cet air de raillerie, il avait soin de laisser

percer une sérieuse inquiétude. Lubin, hocha la tête en souriant et reprit son attitude méditative.

— Ah çà ! continua Laurent en fronçant le sourcil, est-ce que ce serait vrai, par hasard ? Ce serait une grande imprudence, je t'en préviens.

— Mon cher monsieur Simonin, dit Lubin veuillez donc parler moins haut, je vous en prie. Ces murs ne sont peut-être pas aussi sourds qu'ils en ont l'air.

— C'est possible, dit Laurent en baissant la voix. Mais d'où viens-tu ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Je veux le savoir.

— Un instant ! n'allons pas si vite.

— Tu m'as dénoncé, canaille ?

— Mais non ! Plaisantez-vous ?

— A la bonne heure ! Tu as bien fait, vois-tu ! Tu te rappelles mes menaces ?... Je suis homme à les exécuter.

— Je le crois. Mais je suis homme aussi à savoir m'y soustraire. Si je vous avais dénoncé, je ne serais pas venu ici me mettre à votre disposition, croyez-le bien.

— Tu ne serais pas revenu... mais, au fait, pourquoi pas ? Il suffit que tu nies et que j'aie la sottise de te croire... Oui, pardieu ! c'est cela ! Cet aveu que je t'ai fait, dans un moment de ridicule forfanterie, ne suffit pas : il faut des indications, des détails précis, et tu viens les chercher... Écoute, l'ami, j'en ai assez de ce manége, et il faut que cela finisse.

Il s'avançait, menaçant. Lubin se retrancha derrière son grabat, son refuge habituel.

— Mais... qu'est-ce qui vous prend? balbutia-t-il.

— A la porte, vermine! cria Laurent. Oh! si j'étais libre!

Il s'agitait dans sa camisole de force et faisait de vains efforts pour atteindre Lubin.

— Mais laissez-moi ... vous vous trompez ... écoutez-moi donc! disait celui-ci.

Laurent parut se calmer. Il se retira en grondant dans un coin.

— Etre condamné à vivre avec un gredin de cette espèce! murmura-t-il.

Lubin sortit de sa cachette, effrayé, timide, insinuant.

— Mon cher monsieur Simonin, vous vous méprenez, dit-il. Il ne s'agit pas de ce que vous pensez, au contraire. Je voulais vous faire une communication... Mais avec vous, il n'y a pas moyen; vous êtes d'une vivacité...

Laurent voulut savoir quelle était cette communication; mais Lubin refusa.

— Non, pas maintenant, dit-il, plus tard... quand vous serez plus calme...

— Au fait, murmura Laurent, ce doit être quelque chose de joli, ta communication : quelque ruse, quelque invention de police encore! Tiens! tais-toi!

Une demi-heure se passa, pendant laquelle

tous deux gardèrent le silence. Lubin, tout en se tenant sur ses gardes, semblait plongé dans de profondes réflexions. Tout à coup, Laurent se redressa et s'avança vers Lubin :

— Écoute ! lui dit-il. Tous tant que vous êtes, gens de police et gens de justice, vous avez beau faire, vous ne pouvez rien contre moi. Le rapport que tu as fait ce matin ne peut que prolonger de quelques jours ma détention, mais me faire condamner, jamais ! Un jour ou l'autre, je sortirai de vos griffes, je serai libre, et alors... oh ! alors, on verra !

Il dit ces mots avec un tel accent de menace que Lubin tressaillit.

— Qu'est-ce que vous ferez ? demanda-t-il avec une vivacité qu'on n'eût pas attendue de lui.

— Ah ! ça t'intéresse ? fit Laurent. Eh bien ! j'en suis fâché, tu ne le sauras pas...

Puis, se tournant brusquement vers Lubin, comme s'il se ravisait :

— Tu y tiens ? Pourquoi ne le dirais-je pas ?... Eh bien, oui, sache-le ! continua-t-il d'une voix basse et pénétrante, ce que j'ai fait, ce que j'ai eu la sottise de te confier n'est rien en comparaison de ce que je ferai plus tard... avant peu, j'espère ! Répète cela à tes confrères, si tu veux : ils entendront parler de moi, et je vous taillerai de la besogne à tous. Mais je ne serai plus aussi niais que je l'ai été : je travaillerai en grand désormais. Ah ! tu trouvais mon affaire de Villaine assez corsée ? Comme exécution, oui, pos-

sible; mais comme résultat? Pour quelques sous grappillés dans une armoire, quatre mois de prévention, d'interrogatoires, d'espionnages, d'ennuis de toute sorte! A l'avenir, je ne me dérangerai pas pour si peu : quand je m'y mettrai, cela en vaudra la peine; ce sera sérieux!

A mesure que Laurent parlait, Lubin s'était redressé; sa prunelle, voilée et terne, s'était dilatée et fixée sur lui avec une ardeur et un éclat extraordinaires.

— Bravo! bravo! s'écria-t-il, ah! vous avez du sang dans les veines, vous êtes un homme, vous!..

— Qu'est-ce que c'est? fit Laurent.

— Ecoutez, Simonin...

— Hein?... Si tu voulais bien dire *monsieur*!...

— Monsieur Simonin, pardon! Oui, je ne vous avais pas mal jugé; vous avez du cœur... vous irez loin. On peut compter sur vous, travailler avec vous. Vous êtes l'homme qu'il me faut.

— Ah! ah! fit Laurent en éclatant de rire, l'homme qu'il te faut... très-bien! Mais d'abord, mon bon ami, j'entends bien n'être l'homme de qui que ce soit; et si j'avais à choisir, en tout cas, ce ne serait certainement pas...

— Oh! ne faites pas le dédaigneux; vous ne me connaissez pas!

— Mais si, pardieu! je te connais : tu t'appelles Londorier, tu es un honnête graveur sur métaux...

— Laissons là ces fariboles.

— ... Mouchard à tes moments perdus, continua Laurent, et, entre nous, tu fais assez piétrement ton métier.

— Assez de plaisanterie, dit Lubin. Je vous répète que vous ne me connaissez pas. Oui, je suis un être chétif, lâche, sans force et sans vergogne ! Mais j'ai ma valeur malgré cela, et quand je travaille quelque part, on s'en aperçoit !

Laurent tressaillit.

— Ah ! continua Lubin, vous commencez à me prendre au sérieux. Vous avez raison. Si certains moyens me manquent, j'en ai d'autres qui les valent... Je n'exécute pas, mais je conçois, je combine ; et, une fois que j'ai machiné une affaire, on peut y aller... sans se gêner... à coup sûr !... Ah ! si j'avais eu sous la main autre chose que des instruments d'occasion !... Un homme ... là ... de vigueur et d'action... dévoué et reconnaissant !... Un homme tel que je l'ai rêvé sans le rencontrer jamais ! Comme je l'aurais aimé ! Quels morceaux je lui aurais taillés ! Vous parlez de travailler en grand. Et moi aussi, je le veux ! Mais seul je ne puis rien ; vous, peu de chose. A nous deux, au contraire !... Ecoutez, nous devons nous entendre, le voulez-vous ?...

Lubin, en parlant ainsi, semblait transfiguré. Il avait redressé devant Laurent sa maigre échine ; sa méchante figure, lâche et basse, rayonnait d'effronterie, de vice et de crime... Laurent en fut presque effrayé. Mais il fallait qu'il jouât son rôle.

— Pas mal! fit-il avec un sourire de dédain. L'espionnage ne te réussissant qu'à demi, tu veux essayer de la provocation. A ton aise!

— Oh! vous savez bien que je parle sérieusement, dit Lubin. Il n'y a ici ni ruse ni provocation. Mais, je l'avoue, je mérite que vous doutiez de ma parole. Une explication est nécessaire entre nous, et elle aurait déjà eu lieu... peut-être, sans vos emportements.

— Voyons l'explication, dit Laurent.

— Me promettez-vous de rester calme! de m'écouter froidement, sans éclats de colère?...

— Ah ça, de quoi s'agit-il donc?

— Promettez-moi d'abord.

— Soit! Eh bien?

— Eh bien! c'est vrai, je suis ici pour vous *moutonner*.

— Ah canaille!... je le savais bien.

— Pardon... vous avez promis de m'écouter.

— Bien! Continue.

— Vous m'avez donné des *gages*, je vous en dois à mon tour. Je ne m'appelle pas Londorier, mais Louis Caignon, dit Lubin, forçat libéré...

— A la bonne heure! dit Laurent. Voilà qui devient tout à fait vraisemblable, et je commence à m'y reconnaître.

— N'est-ce pas? Jetons le masque, et tâchons de nous comprendre.

Lubin raconta l'affaire de Villejuif et les huit ans

de *pré* qu'elle lui avait valu pour sa part, — son internement à Langres, — sa rupture de ban, — son arrestation à Paris et la *candide confiance* de l'inspecteur de police Moule, qui avait bien voulu l'employer.

— C'est lui, dit-il, qui m'a placé auprès de vous pour vous *moutonner* ; et mon intention, en entrant ici, était de faire consciencieusement mon métier : j'y avais intérêt. Mais j'ai senti tout de suite que cela me serait impossible. Que voulez-vous ? Vous m'avez plu du premier coup ; vous m'êtes allé là... au cœur. Si vous aviez entendu tout à l'heure mon rapport !.... Soyez tranquille ! S'il ne tient qu'à moi, avant peu vous aurez la clef des champs... et je vous suivrai de près... du moins, je l'espère. Alors je vous rejoins et nous travaillons ensemble. Nous ne nous amusons pas à de méchants bricolages de quatre sous... oh non ! ce n'est pas non plus mon avis, à moi... Rien que de grosses affaires ! Et justement, j'en ai découvert une dans ces derniers temps... un coup superbe, une fortune !... C'est tout indiqué, presque prêt... Nous *goupinerons* cela à nous deux... Est-ce entendu ?

Au ton dont Lubin parlait, il était évident que sa proposition était sincère et sérieuse. Mais Laurent crut devoir garder son air réservé et soupçonneux.

— Nous verrons cela, dit-il, je réfléchirai.

— Vous vous défiez de moi ?

— Parbleu, c'est assez naturel.

— Oui, je comprends, fit Lubin... Mais, patience !

je saurai bien vous convaincre... et quand vous me verrez à l'œuvre, vous ne refuserez pas de marcher.

VII

Pendant que ces préliminaires se passaient à la Conciergerie, les agents placés sous les ordres de Moule ne restaient pas inactifs : ils s'étaient mis à la recherche de François Houssdal et de Mariette.

A l'égard de celle-ci, le résultat ne se fit pas attendre, et il fut tel que Moule pouvait le souhaiter

Cœur-de-Feu s'était fait depuis quelque temps, pour les besoins de cette affaire, l'habitué de la maison Roussigné, à Batignolles. Il avait su, par son assiduité et le charme de son langage et de ses manières, conquérir les bonnes grâces de Mme Roussigné, qui voyait sans doute en lui le successeur de l'honnête petit rentier qu'elle regrettait encore. De même que le Croisillat d'autrefois, il venait, entre deux petits verres, s'accouder au comptoir, et il faisait un bout de conversation avec la dame, qui s'empressait de lui donner la réplique.

Après son retour de Puteaux, il n'eut rien de plus pressé que de recommencer ce manége.

Il amena l'entretien sur Mariette; il dit avoir parlé de cette malheureuse fille à des personnes qui s'étaient beaucoup intéressées à elle, et qui semblaient toutes disposées à lui faire un sort dans le cas où elle serait tombée dans la misère.

— Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que vous dites donc là ? fit Mme Roussigné. Mais jamais elle n'a été si heureuse qu'aujourd'hui. J'ai de ses nouvelles par Léon qui l'a rencontrée hier et qui lui a causé longuement.

Mme Roussigné appela le garçon.

— Léon, dit-elle, racontez donc à Monsieur ce que vous savez de Mariette et ce qu'elle vous a dit. Pour ma part, j'ai été bien heureuse d'apprendre cela, car je l'aime toujours, c'est ma payse ; et elle m'a fait promettre qu'elle viendrait prochainement ; je l'attends un de ces jours.

Léon raconta ce qui suit :

Il avait, la veille, rencontré Mariette aux environs des Halles, dans une boutique où elle paraissait présider à l'achat de provisions. Elle était accompagnée d'une domestique et d'un cuisinier. Léon l'avait accostée et lui avait demandé de ses nouvelles... Elle était très-heureuse et enchantée de sa position : elle était femme de charge dans un des plus beaux hôtels de Paris, chez M. Suchapt, rue du Faubourg-Poissonnière ; elle avait la surveillance des autres domestiques ; nulle part, même chez son ancienne maîtresse, elle n'avait trouvé tant d'égards et tant de bontés. Puis, elle avait raconté comment cette position lui était venue : « A la suite des terribles blessures qu'elle « avait reçues rue Cardinet, sa convalescence avait « été plus longue qu'on ne l'avait pensé tout d'abord ; « elle était resté pendant plus de deux mois dans la

« maison de santé du docteur Poumey, et c'est à peine
« si elle était complétement rétablie au moment du
« procès de Laurent Dalissier. Elle était sans ressour-
« ces et très-inquiète de ce qu'elle allait devenir. C'est
« alors qu'un vieux prêtre, qu'elle avait veillé pen-
« dant une maladie, l'avait fait entrer comme fille de
« cuisine dans une maison religieuse de la rue des
« Postes. Mais elle n'y était restée que quelques
« jours.

« En effet, elle aussi, elle avait eu sa part de cette
« célébrité qui s'était attachée aux différents acteurs
« du drame de la rue Cardinet. Déjà il avait été ques-
« tion d'elle à l'une des dernières réunions de l'*OEuvre*
« *des bons Domestiques*, dont Mme Suchapt était la
« vice-présidente. Toutes ces dames s'étaient api-
« toyées sur cette pauvre fille qui avait failli trouver
« la mort en courant défendre sa maîtresse. Mme Su-
« chapt avait particulièrement déployé dans cette cir-
« constance un grand fonds de sensibilité : Elle avait
« demandé qu'on la laissât se charger seule de l'avenir
« de Mariette.

« Le lendemain, en effet, Mme Suchapt descendait
« avec sa fille, une adorable personne, devant la mai-
« son de la rue des Postes. Elle jetait les hauts cris
« en voyant l'affreuse cicatrice qui balafrait le visage
« de Mariette.

« — Dans quel état il l'a mise, *le monstrè*, s'était-
« elle écriée. Regardez donc, Émilienne.

« Mlle Émilienne avait détourné les yeux

« — Venez, ma *pauvre mignonne*, avait dit « Mme Suchapt, venez vite chez moi. Je me charge de « vous.

« Et elle l'avait entraînée dans sa voiture; elle « l'avait installée dans son hôtel, où, depuis ce temps, « Mariette, comblée d'attentions et de caresses, rem- « plissait une sorte d'intendance. »

Cœur-de-Feu parut douter de l'exactitude de ce récit.

— Est-il bien vrai, dit-il, que cette brave fille soit aussi heureuse que vous dites ?

— Comment donc, mais je vous le ferai dire par elle-même, quand vous voudrez. Vous n'avez qu'à venir demain matin avec moi.

Le lendemain, en effet, Cœur-de-Feu et Léon voyaient Mariette sortir de la boutique que celui-ci avait désignée et qui était celle d'un des fournisseurs de l'hôtel.

Léon fit répéter à Mariette ce qu'elle lui avait raconté l'avant-veille. Cœur-de-Feu s'apitoya sur la cicatrice qu'elle avait au visage; il eut la galanterie de lui dire qu'elle pourrait en être fière et la montrer comme une marque de son courage et de son dévouement. Mais le garçon de Roussigné ne fut pas aussi galant.

— C'est égal, ma pauvre Mariette, dit-il, cela ne vous a pas embellie; et je parie que votre amoureux, M. Croisillat, n'est plus aussi empressé qu'autrefois.

— Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, fit Mariette

piquée ; M. Croisillat est plus charmant envers moi qu'il ne l'a jamais été.

— Vous l'avez donc revu ?

— Certainement, presque tous les jours ; il a même eu soin de prendre un logement très-rapproché de l'hôtel Suchapt.

— Il ne vous épouse toujours pas.

— Il y a longtemps que ce serait fait, si je l'avais voulu. Mais j'ai hésité à cause de ma position qui est si bonne, si douce. Malgré cela, il y a quinze jours j'ai donné mon consentement.

— Et à quand la noce ?

— Quand cela me fera plaisir : M. Croisillat est à mes ordres. Il a été obligé dernièrement de faire un voyage en province pour affaires : il me l'a écrit, en m'exprimant ses regrets, mais il paraît que c'était très-pressé ; toujours est-il qu'il va hâter son retour le plus possible. Et alors, nous verrons !

Quand Cœur-de-Feu fit à Moule son rapport sur les particularités qui concernaient Mariette, l'inspecteur de police connaissait déjà la proposition faite par Lubin à Laurent de *travailler* ensemble et de commencer leurs opérations par un coup superbe, une fortune !

— Bravo ! s'écria-t-il ; je sais de quoi il s'agit. Je le tiens !

Puis, s'adressant à Cœur-de-Feu :

— Occupez-vous exclusivement de Mariette ; ne la perdez pas de vue un seul instant. Torin est sur la

piste de François. Avant peu nous aurons à manœuvrer ferme.

VIII

Evidemment le grand coup que méditait Lubin n'était autre chose que le pillage de l'hôtel Suchapt.

Au reste, les pourparlers allaient leur train entre les deux prisonniers. Laurent affectait toujours de mettre en doute la bonne foi de son compagnon.

— Mon pauvre vieux, lui disait-il, tu voudrais bien m'attirer dans un piége, mais il est trop grossier, et tu ne peux pas espérer sérieusement que j'y tombe.

Lubin protestait chaudement de sa sincérité.

D'autres fois, Laurent raillait cette prétendue habileté dont Lubin se vantait.

— Je t'en fais mon compliment, lui disait-il ; elle t'a mené loin : huit ans de *pré*, merci!

— Oh ! faisait Lubin, pour une fois que je me suis laissé pincer... et encore il a fallu que le guignon s'en mêlât... Mais combien d'autres affaires aussi scabreuses que celle-là dont je me suis tiré sans la moindre avarie !... et encore tout dernièrement !...

Ces derniers mots faisaient évidemment allusion à l'affaire de la rue Cardinet, et Laurent brûlait du désir d'en avoir l'explication ; mais la moindre insistance à cet égard eût pu éveiller les soupçons de Lubin. Il se contenta donc d'ajouter :

— C'est égal, mon cher, ce n'est pas rassurant de

travailler avec toi. Je me défie de tes conceptions. A t'entendre, tu n'en aurais que de vastes; ainsi cette affaire dont tu ne cesses de rabâcher, qui est toute prête, à laquelle tu n'as plus qu'à mettre la dernière main...

— Oui, dit Lubin, elle est superbe, admirable, je le maintiens.

— Nous allons piller la Banque de France, je parie?

— Non, pas la Banque de France, mais un établissement, qui pourrait, à la rigueur, être considéré comme une de ses succursales.

— Oh! oh!... tu promets trop, mon vieux, je n'aime pas cela.

— Je n'aurai rien à en rabattre.

— De quoi s'agit-il donc enfin?

— Vous verrez! répéta Lubin. Et quand je vous aurai dit : C'est cela! vous ne bouderez pas devant l'ouvrage, j'en réponds.

— Soit, attendons. L'essentiel, quant à présent, est de sortir d'ici. Car, malgré ta présence, je commence à m'ennuyer furieusement.

— Patience! cela ne tardera pas, j'espère, dit Lubin.

Moule aussi de son côté, tout en conseillant Laurent, ne cessait de lui répéter : Patience! car Laurent s'irritait de ces lenteurs; il eût voulu marcher plus rapidement au but. Il faut ajouter que la camisole de force où on le tenait enfermé était pour lui une tor-

ture ; mais Moule, malgré ses prières, n'avait pas jugé à propos de supprimer cette rigueur, dans la crainte d'exciter la méfiance de Lubin.

Celui-ci continuait à faire ses rapports à l'inspecteur de police. Un jour il le trouva dans une violente irritation.

— Voilà ! dit Moule, ce que j'avais prévu arrive.

— Qu'est-ce donc ?

— La chambre des mises en accusation a rendu, ce matin, un arrêt qui décide qu'il n'y a pas lieu à suivre contre Simonin.

— Ah ! diable.

— Dans vingt-quatre heures il sera en liberté, car il n'y a pas le moindre prétexte pour le retenir, pas une indication de preuves, pas un commencement d'aveu.... En quinze jours de tête à tête, tu n'as rien pu surprendre... On n'est pas plus bête et plus maladroit !

— Vous savez bien que ce n'est pas ma faute. Je vous l'ai déjà dit : il est rusé, il se défie.

— Qu'importe ? Le premier venu, à ta place, aurait su en tirer quelque chose; mais toi, rien! Si seulement il y avait moyen de prolonger sa détention quelque temps?

— Vous n'en seriez pas plus avancé. Ici, en prison, il n'y a rien à faire. C'est quand il sera dehors que je me chargerais, moi, de le pincer.

— Comment ? par quel moyen ?

— Ah ! ceci est mon secret, fit Lubin.

En parlant ainsi, il avait su donner à sa figure une expression de finesse et de ruse.

— Comment, ton secret ! s'écria Moule. Ah ça ! est-ce que tu ne m'aurais pas tout dit ?

— Peut-être ! fit Lubin d'un air machiavélique.

— Tu vas me raconter ce que tu sais tout de suite.

— Non ; plus tard, si vous le voulez bien.

— Ah ! canaille ! s'écria Moule. Je comprends maintenant, tu t'es moqué de moi...

— Oh ! moqué... non. Dieu m'en garde !

— Je me disais aussi : Comment est-il possible qu'un rusé coquin comme celui-là batte les buissons sans rien attraper ! Tout s'explique : tu as gardé pour toi le résultat de tes découvertes ; tu as voulu te rendre nécessaire et te mettre en mesure de dicter tes conditions.

— Eh bien, quand cela serait ? dit effrontément Lubin, me blâmeriez-vous ?

— Tu ne vas pas exiger que je te félicite, au moins.

— Écoutez, monsieur Moule : il y a deux choses qui me pèsent et dont je désire être déchargé. Ma rupture de ban et mon affaire de la rue Saint-Gilles qu'on envenime à plaisir.

— Et tu crois que tu y parviendras par ces façons insidieuses ? Eh bien ! tu te trompes : Simonin va être mis en liberté ; mais toi, tu resteras ici en attendant que l'administration prenne à ton égard les mesures

qu'elle jugera convenables ; et ce dernier trait que je rapporterai, n'est pas de nature, tu le penses bien, à les adoucir.

— Dame ! comme vous voudrez, fit Lubin avec un soupir de résignation hypocrite.

— Tu vas être reconduit dans ton ancienne cellule.

— Je la préfère, je vous l'avoue, au vilain cabanon où vous m'avez enfermé pendant quinze jours avec Simonin, — qui a le caractère très-mal fait et très-violent, je puis le dire.

Moule se promenait avec animation, le sourcil froncé, l'air préoccupé et colère. Tout à coup il se retourna vers Lubin.

— Non, dit-il, tu vas retourner dans ton cabanon.

— Ah !

— Il est trop juste que tu adresses tes adieux à Simonin; et puis, tu pourras compléter les renseignements dont tu entends te faire une arme auprès de l'administration.

— Certainement, je n'y manquerai pas, répliqua Lubin avec un sourire railleur.

— Reste à savoir, dit Moule, ce qu'ils te rapporteront, tes renseignements. Nous compterons ensemble. Va.

Cinq minutes après, Lubin se retrouvait seul avec Laurent.

— Bonne nouvelle ! lui dit-il en s'approchant et en baissant la voix autant que possible.

— Qu'est-ce donc ?

— Parlez bas. On nous écoute, j'en suis sûr, je le sens. Demain vous serez libre!

Laurent fit le mouvement de surprise et de joie que comportait une pareille nouvelle.

— Ne perdons pas de temps, continua Lubin, et convenons vivement de nos faits. Travaillons-nous ensemble ?

— Oui, aux conditions que je t'ai dites.

— Lesquelles ?

— Tu me donneras des *gages* sérieux, et, dans toutes nos opérations, tu marcheras le premier, ou tout au moins à côté de moi.

— Cette confiance m'honore.

— Tu la mérites.

— C'est un peu vrai. Mais soyez tranquille, vous ne tarderez pas à me prendre au sérieux. Au reste nous reparlerons de cela. Donc vous voilà dehors : vous reprenez tout naïvement la route de Choisy, vous rentrez chez vous comme un bon bourgeois.

— Ce n'est pas compliqué jusqu'ici.

— Attendez. Vous avez besoin d'argent. Vous prenez dans la cachette où vous l'avez enfouie la somme que vous avez volée chez la boulangère... De combien est cette somme?

— Ah! un instant, fit Laurent.

— Eh! je ne cherche pas à vous faire causer, dit Lubin. Qu'importe ce chiffre? L'instruction le connaît... Mais je ne le connais pas, moi, et j'ai besoin

de le savoir pour sortir d'ici à mon tour. Je ne vous demande pas la cachette.

— Deux cent quarante-trois francs, dit Laurent.

— Bien; cela suffit. Maintenant, pendant la nuit, vous revenez à Paris. Vous faites en sorte de n'être ni observé ni suivi. Si vous apercevez quelque figure suspecte, vous brouillez vos traces jusqu'à ce que vous soyez bien sûr d'avoir dérouté les agents.

— C'est entendu. Et une fois à Paris, qu'est-ce que je fais?

— Vous allez rue du Faubourg-Poissonnière; vous sonnez au numéro 76; vous dites au concierge : « M. Croisillat (M. Croisillat, c'est moi) n'est pas en« core de retour de la campagne? » Il vous répond que non. Vous ajoutez : « Je m'en doutais, il a dû « prolonger son absence quelques jours de plus qu'il « ne pensait. *Je suis le neveu qu'il attend*, et il m'a « dit que son appartement serait à ma disposition. » Là-dessus le concierge s'inclinera et montera devant vous pour vous indiquer l'appartement, où vous vous installerez sans façon.

— Hum! tu crois que cela se passera aussi facilement?...

— J'en suis sûr. C'était convenu avec le concierge à propos d'un autre neveu (j'ai beaucoup de neveux) qui devait venir, et qui en a été empêché. Une fois dans mon domicile, vous n'en bougez pas; vous ne sortez que le soir et avec les plus grandes précautions. Vous m'attendez; ce ne sera pas long, j'espère. Voilà le programme; il est commode et peu compromettant.

— Bien, c'est convenu, dit Laurent.

— Si, contre toute prévision, je tardais trop, et si vous manquiez d'argent, vous pourriez vous adresser rue de la Sourdière, à Samuel Richard.

— Samuel Richard ?

— Vous le connaissez ?

— Non, c'était pour bien m'assurer de son nom.

— Vous lui demanderiez quelque avance sur les fonds que je lui ai remis, il ne vous les refuserait pas. Oui, Samuel Richard, répéta Lubin ; c'est mon banquier, et je lui ai déposé le produit de ma dernière affaire.

IX

Dans la soirée, le gardien vint ôter à Laurent sa camisole de force.

— Enfin! dit celui-ci, ce n'est pas dommage.

— Comment a-t-on pu, dit Lubin au gardien, prolonger aussi longtemps envers ce pauvre garçon une pareille rigueur ? C'est de la cruauté toute pure ; car il est doux comme un agneau.

Au fond, il n'était pas complétement rassuré en voyant Laurent s'étirer et agiter ses bras vigoureux engourdis par l'inaction.

Laurent parut aussi surpris qu'heureux de cet adoucissement imprévu. Il en demanda naïvement au gardien la cause, absolument comme si Lubin ne lui avait rien dit de sa prochaine mise en liberté.

— Dame! dit le gardien, je ne sais pas moi; j'exécute ma consigne, voilà tout.

— Dites donc, fit Laurent en riant, pendant que vous êtes dans cette voie, il ne faut pas vous arrêter; tâchez de me procurer un logement moins malsain et moins triste. Vous laisserez pourrir ici ce vieil idiot si ça vous fait plaisir, ajouta-t-il en désignant Lubin.

— Ah! pour ça, ce n'est pas encore dans le programme. Adressez-vous au directeur, dit le gardien en refermant la porte.

A peine était-il sorti, que Lubin s'écria :

— Bravo! bien joué!

Et, en même temps, il s'élança vers Laurent et lui saisit la main.

— Veux-tu bien me laisser, animal! fit celui-ci en le repoussant avec un geste de dégoût.

— Pardon! dit Lubin, je n'ai pu m'empêcher... C'était pour vous témoigner combien j'étais satisfait de vous entendre parler ainsi... car il ne faut pas que ce gardien soupçonne que nous sommes d'accord, que je vous ai annoncé votre mise en liberté. Vous avez compris cela. Et avec quel naturel vous lui avez fait cette question! Encore une fois, bravo!

Laurent haussa dédaigneusement les épaules et se mit à se promener dans le cabanon. Lubin, assis sur un escabeau, le suivait du regard, admirant cette belle stature juvénile, cette démarche aisée et ferme, ces mouvements précis où se révélaient la souplesse et la force.

— Et intelligent avec cela ! murmura-t-il tout attendri.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder, et qu'est-ce que tu mâchonnes entre tes dents ? fit Laurent en s'arrêtant brusquement devant lui.

— Rien... fit Lubin embarrassé. Seulement je me disais... que vous êtes bien *mieux* qu'avec une camisole de force.

— Mais oui, certainement, je suis mieux ! fit Laurent en éclatant de rire. Tu as trouvé cela tout seul ?

— Je vous demande pardon, je dis des sottises... Mais, sapristi ! vous ne devez pas craindre un homme, vous.

— Surtout un homme bâti comme toi.

— Oh ! moi, je ne compte pas ; je suis une vieille loque. Et pourtant, si je n'ai ni muscles ni courage, j'ai de ça, fit-il en posant son doigt sur son front... et c'est l'essentiel. Mais vous, vous avez tout, vous êtes complet.

— Flatteur, va !

— Et vous n'avez que vingt-cinq ans ! Ah ! vous irez loin, c'est moi qui vous le dis. Quand vous aurez travaillé quelque temps avec moi... car je me ferai un plaisir de vous former...

— Brave cœur ! un père ne dirait pas mieux.

— Plaisantez... Moi, je parle sérieusement. Votre avenir...

— Est magnifique ! c'est convenu. Seulement, puisque tu professes, mon vieux singe, tâche que tes

leçons ne me coûtent pas aussi cher de cachet qu'à tes associés de Villejuif.

— Ah ! ça... je vous l'ai dit, monsieur Simonin, c'est une fatalité.

Laurent était très-sincèrement joyeux de se sentir délivré de sa camisole de force, et de quitter bientôt ce sombre cabanon. Cette joie se trahissait dans sa physionomie et dans ses propos, et il ne cherchait pas à la dissimuler, car elle devait sembler toute naturelle. Aussi Lubin ne s'en étonnait-il pas. Mais il craignait que Laurent, une fois libre, ne le laissât de côté, par méfiance, par indifférence ou par présomption.

— Vous voudrez peut-être travailler seul, lui dit-il. Les jeunes gens ne doutent de rien... Mais vous vous perdriez, je le sens. Croyez-moi, revenez me trouver dans le lieu convenu.

— Rassure-toi ; je ne te lâcherai pas.

— Non, n'est-ce pas ? Vous me le promettez ?

— Je te le jure.

— C'est pour votre bien, voyez-vous. Où trouveriez-vous une affaire comme celle par laquelle je vais vous faire débuter ? C'est superbe, je vous le répète ; et après ce coup-là nous pourrions n'en plus monter d'autres, nous retirer du commerce et vivre de nos rentes.

Une grande partie de la nuit se passa en propos de ce genre. Vers le matin, Lubin s'avisa d'une chose : c'est que, pour obtenir sa liberté, il lui faudrait pro-

bablement causer longuement avec Moule des circonstances de ce prétendu crime de Villaine, et il demanda au faux Simonin de le renseigner à cet égard.

Aux premiers mots qu'il prononça sur ce sujet, Laurent lui jeta un regard foudroyant.

— Oh ! rassurez-vous... écoutez-moi, se hâta de dire Lubin... cela m'est nécessaire, vous le comprenez bien... Je ne vous demande que ce qui est consigné dans l'instruction, rien de plus, absolument rien...

Après s'être fait un instant prier, Laurent consentit à ce que demandait Lubin. Il n'eut pas besoin d'inventer une fable : Moule avait prévu la question du vieux forçat, et avait eu soin de lui faire sa leçon.

Il raconta les diverses circonstances de ce crime imaginaire, et il indiqua les principaux points sur lesquels l'instruction avait insisté sans pouvoir recueillir aucune preuve positive.

Comme il s'étendait un peu longuement sur l'alibi qu'il avait invoqué, Lubin l'interrompit vivement.

— Assez ! assez ! s'écria-t-il, pas un mot de plus. Malheureux ! si j'étais ce que vous supposez, je me ferais fort de vous perdre rien qu'avec ces quelques mots qui viennent de vous échapper.

Une demi-heure après, le faux Simonin était officiellement informé qu'il allait être libre, et le gardien venait l'extraire de son cabanon.

— Adieu, vieux cancre, dit-il à Lubin, bien du plaisir !

Lubin ne répondit rien; mais en voyant sortir Laurent, il le suivit d'un long regard chargé de regret; et, quand il eut disparu, il baissa la tête d'un air soucieux et poussa un profond soupir.

Laurent, lui aussi, une fois dehors, soupira, mais de soulagement et de joie. Moule, qui l'attendait, vint à lui, lui serra les mains et le félicita.

— La première partie de votre tâche, la plus pénible, est accomplie, lui dit-il. Mais il faut songer à la suite.

Il se fit raconter par Laurent ce qui s'était passé depuis la veille entre celui-ci et Lubin. Quand Laurent en arriva à parler du rendez-vous que lui avait donné Lubin, une réflexion subite parut le frapper.

— Numéro 76, fit Laurent en tressaillant, j'y songe! c'est à côté de l'hôtel Suchapt.

— En êtes-vous sûr?

— Oui! je me le rappelle parfaitement : l'hôtel Suchapt porte le numéro 74.

— Allons, c'est bien, fit Moule joyeusement; encore un indice. Décidément, je ne me trompais pas.

— Qu'est-ce que vous pensiez ?

— Eh parbleu, cette superbe affaire que Lubin vous a proposée, qui est toute prête... je crois bien! il a une entrée dans la place...

— Est-ce que ce serait?...

— Eh oui ! c'est le pillage de l'hôtel Suchapt.

— Oh ! fit Laurent stupéfait.

— En effet, l'opération est gentille, et les plus exigeants s'en contenteraient. Bigre ! comme il y va, mons Lubin ! Heureusement, nous sommes là pour y mettre bon ordre.

Il emmena Laurent dans une pièce séparée dont il referma soigneusement la porte et il se mit à lui tracer minutieusement le rôle qu'il aurait à jouer désormais. Ces explications durèrent près de deux heures, et Moule retint Laurent jusqu'à ce qu'il l'en eût vu parfaitement pénétré.

— Maintenant, lui dit-il, réfléchissez. S'il vous prend quelque doute, quelque crainte, venez me trouver dans le cabinet du chef de la Sûreté : nous en causerons. Ce soir, vers huit ou neuf heures, vous vous rendrez discrètement rue du Faubourg-Poissonnière, 76. Vous n'attendrez pas longtemps ; demain, dans la journée, je vous enverrai Lubin. Au revoir et courage ! Vous avez trop bien commencé pour mal finir.

X

Tandis que Laurent se disposait à exécuter les instructions de l'inspecteur de police, Lubin, resté seul dans le cabanon, donnait un libre cours à ses réflexions. Après s'être absorbé quelque temps dans le vague regret que lui laissait le départ de son compagnon, il se sentit tout à coup ressaisi par le soupçon qui l'avait frappé tout d'abord : « Ce Simonin n'était-

il pas un espion déguisé ? » Mais il chassa bien vite cette idée avec une sorte de colère et d'indignation contre lui-même.

— Misérable ! grommela-t-il, je crois donc que tout le monde est comme moi !

Il se rappela avec complaisance les traits, la démarche, les propos de Laurent.

— Comme tout cela était naturel ! pensait-il. M'a-t-il fait une seule question ? A-t-il laissé percer la moindre curiosité ? Non. Je ne lui ai confié que ce que j'ai bien voulu, — et cela n'a pas eu l'air de l'intéresser énormément. D'ailleurs, qu'est-ce que je lui ai confié ? Rien du tout... Allons ! décidément je suis une vieille bête, je radote...

Il se mit alors à songer aux qualités, aux *aptitudes* magnifiques de Laurent. « Quel luron ! pensait-il. Oh ! quand je l'aurai dirigé, façonné !... » Et il entrevoyait une série monstrueuse de crimes exécutés en commun. Pendant ce rêve de boue et de sang, la figure du vieux misérable rayonnait d'une lueur infernale.

Le lendemain matin, il avait écarté ces idées pour s'occuper de la façon dont il poserait ses conditions et traiterait avec la police. Son plan était déjà fait en partie, et il n'eut pas de peine à le compléter.

Vers dix heures, Moule entra. Lubin se leva et l'accueillit avec la contenance calme et assurée d'un homme qui va entamer une discussion où il est certain d'avoir tous les avantages. La figure de l'inspec-

teur de police exprimait l'irritation, la contrariété, l'ennui.

— Je parie, dit-il, que tu m'attendais plus tôt.

— En effet, je m'attendais à vous voir hier soir.

— Tu t'imaginais que je n'avais rien de plus pressé à faire que de te lancer sur la piste de ce Simonin.

— Dame! oui, et je m'étonne que vous ayez ainsi perdu près de vingt-quatre heures.

— Qui te dit que je les ai perdues et que je n'aie pas envoyé un autre à ta place?

— Qui me le dit? Ah! elle est bonne celle-là! Mais alors qu'est-ce que vous venez faire ici, dans ce cabanon?

Moule fit une légère grimace de dépit.

— A moins, continua Lubin, que ne vouliez vous distraire un peu et me faire jouir, par contre-coup, du charme de votre conversation... Oh! très bien; alors, causons. Veuillez donc vous asseoir.

— Canaille! fit Moule en jetant à Lubin un regard de travers.

— Bon! fit celui-ci, voilà que vous commencez par m'injurier ; l'entretien promet d'être charmant. Continuons.

— Écoute, dit Moule, parlons sérieusement. Tu t'es moqué de moi, tu as fait ton jeu à part, et tu as cru que tu me dicterais ensuite tes conditions.

Lubin s'inclina en signe d'assentiment.

— Voilà, continua Moule, ce qu'on gagne à se servir des gredins de ton espèce.

— C'est vrai, fit Lubin, mais cela ne vous empêchera pas d'en employer encore.

— C'est ce qui te trompe. Tu m'as fait faire une école, et elle me profitera.

— Elle ne vous profitera pas. Tenez! ne jouons donc pas au plus fin. Vous n'avez pas fait ici la moindre école : en vous adressant à moi, vous saviez parfaitement à quoi vous vous exposiez... Vous me faites rire avec votre *blague* de n'employer désormais que d'honnêtes gens, des purs! Farceurs de policiers! Vous avez tenté cela autrefois, ou plutôt vous avez fait semblant, pour l'édification des âmes vertueuses; car vous saviez bien que ce n'était pas possible. Un honnête homme — si toutefois il s'en est jamais présenté un pour ce métier — se met en chasse consciencieusement et sans arrière-pensée : il rôde, flaire, tourne, muse, regarde, mais ne voit ni n'attrape rien, et il vous revient l'oreille basse. Au contraire, le vieux chien de centrale et de bagne, sans tant d'embarras, va droit au gîte et vous happe le levraut : seulement, au lieu de rapporter bêtement, il fait signe qu'il sait où est le gibier et qu'il vous y conduira, si vous voulez bien lui donner une petite part. Est-ce donc si canaille? C'est mon histoire que je vous conte là. Et moi aussi, je vous dis : faites-moi ma part!

Moule ne répondit pas. Il continua de se promener dans le cabanon en haussant les épaules avec un air d'impatience et de confusion. C'eût été pour un observateur, une curieuse étude que celle de ces deux

physionomies : l'un dupeur et affectant d'avoir été dupe; l'autre dupe, et croyant jouer le rôle contraire. Et tout cela mimé avec cette perfection que la police, la diplomatie et le bagne peuvent seuls donner, et dont le théâtre n'approchera jamais.

— Oui, c'est très joli, dit Moule ; je conviendrais même que c'est bien joué, si je n'apercevais tout à côté un petit manége dont j'ai été dupe autrefois, mais auquel je ne me laisserai plus prendre.

— Lequel? fit Lubin.

— Eh! mon Dieu! celui-ci : faire l'entendu, promettre monts et merveilles, alors qu'on n'est pas en mesure de donner la moindre chose, obtenir, sous ce prétexte assez commode, toutes les douceurs et les immunités.

Lubin se redressa vivement et l'interrompit :

— Voulez-vous que je vous dise ce que vous recherchez vainement dans cette affaire Simonin? Trois choses : l'instrument contondant qui a servi à assommer la petite, la cachette où sont déposés les deux cent quarante-trois francs volés, la fausseté de l'alibi invoqué. Seul, vous n'avez rien trouvé et vous ne trouverez rien de tout cela. Eh bien! moi, je m'engage à vous mettre le nez dessus.

— Comment cela?

— Ah!... comment — voilà! Vous voudriez bien ici m'en faire dire plus long qu'il ne faut ; mais soyez tranquille! je sais tenir ma langue.

Et, avec une foule de réticences et de sous-entendus, il se mit à expliquer comment il était en mesure

de constater lui-même et de faire constater ensuite par la police ces trois points essentiels dans le crime de Simonin.

Certes, il fallait que Moule fût doué d'une grande puissance sur lui-même pour ne pas sourire en entendant discuter et approfondir ce crime dont il était l'inventeur. Mais pas une muscle de sa face ne se dérida : il écouta froidement, gravement les ingénieuses raisons qui lui donnait Lubin ; il eut même l'air de chercher sous les paroles de celui-ci un sens mystérieux et profond. Quand Lubin eut fini, il reprit sa promenade d'un air de mauvaise humeur.

— Eh bien, est-ce cela? fit l'ancien forçat.

Moule s'arrêta, et, du ton d'un homme qui est forcé de prendre un parti :

— Oui, c'est cela, dit-il. Tu as raison : comptons!

— Bah! fit Lubin triomphant. Et cet agent que vous avez envoyé là-bas à ma place?

— Comptons! répéta Moule. Qu'est-ce que tu demandes?

— Attendez : d'abord, je ne retourne pas à Cayenne.

— Tu ne retournes pas à Cayenne.

— Ni à Brest, ni à la centrale?

— C'est convenu ; mais à une condition

— Laquelle?

— C'est que tu n'as pas à ta charge autre chose que ta rupture de ban et ton équipée de la rue Saint-Gilles...

— Bien entendu. Maintenant je suis employé dans la police...

— Non. Tu es à ma disposition, voilà tout. Je t'emploierai si cela me convient ; sinon, réintégration à Langres, ou tout autre internement, on verra, mais pas à Paris, tu sais qu'il n'y a pas moyen.

— Allons, soit! dit Lubin.

— Maintenant, dans huit jours, tu me livres les preuves du crime de Villaine.

— C'est convenu. Autre chose.

— Quoi?

— Vous allez me faire *filer*?

— Non. Je n'en ai pas besoin. Si tu me glisses dans la main, je saurai bien où te repincer.

— Votre parole?

— Je ne donne pas ma parole à un drôle de ton espèce. Mais, quand j'ai dit non... c'est non!

Lubin savait bien qu'une promesse comme celle-là est toujours tenue. Néanmoins, quand, deux heures après, il sortit de la Conciergerie, il regarda pendant quelque temps avec une certaine inquiétude si aucune figure suspecte ne le suivait.

Il remonta la Seine, en longeant discrètement les quais ; et enfin, arrivé quai des Ormes, certain de n'être pas observé, il prit une voiture de remise et se fit conduire place du Trône.

XI

Laurent, lui, s'était fait conduire directement au n° 76 de la rue du Faubourg-Poissonnière, après avoir reçu de Moule l'argent destiné à représenter entre ses mains les *écus de la boulangère.*

— M. Croisillat? demanda-t-il au concierge.

— C'est ici, mais il n'est pas encore revenu de la campagne.

— En effet, j'ai appris en route que ses affaires le retiendraient jusqu'à demain. Mais mon oncle a dû vous dire, au moment de son départ...

— Ah ! vous êtes le neveu qu'il attend ?

— Oui, monsieur. Il a eu la bonté de m'offrir une chambre chez lui...

— En effet, il y a une quinzaine de jours, il m'a fait parvenir un mot par lequel il m'informait de son départ imprévu, en me priant de tenir l'appartement à la disposition de son neveu.

— C'est moi, monsieur.

— Bien. Si vous voulez me suivre...

Le concierge lui fit traverser une première cour, et le précéda dans l'escalier d'un second corps de bâtiment.

— C'est ici, dit-il en ouvrant la porte d'un petit appartement au cinquième... Si vous avez besoin de quelque chose...

— Merci, dit Laurent; je suis fatigué de mon voyage, et il ne me faut qu'un peu de repos.

L'appartement, composé de trois petites pièces, était meublé aussi sommairement que possible. Laurent, après le départ du concierge, se mit en devoir de l'explorer. Dans un tiroir, il aperçut une quittance de six mois de loyer payés d'avance. Dans un autre tiroir, une sorte de croquis au crayon : cela ressemblait au plan d'une construction, d'un intérieur d'appartement; nulle indication, si ce n'est en un endroit le mot *hic*.

— Tiens! mon oncle qui s'occupe d'architecture, fit-il.

Mais il savait bien à quoi pouvait avoir trait cette espèce de croquis; il fronça le sourcil et redevint sombre et rêveur.

Il se mit à méditer son rôle; puis il se rappela qu'il était tout à côté de l'hôtel Suchapt. Il ouvrit la fenêtre avec précaution; elle avait un étroit balcon ou plutôt un léger rebord extérieur sur la rampe duquel il alla s'accouder.

De là, son regard plongea dans le jardin de l'hôtel Suchapt, qu'il reconnut. L'hôtel venait ensuite, en retour, et contigu au deuxième corps de logis du n° 76, mais moins élevé de trois ou quatre mètres que le cinquième étage où Croisillat s'était logé. En comblant cette différence, on eût pu passer sans trop de difficulté de la fenêtre où se trouvait Laurent sur le balcon du troisième étage de l'hôtel dont il voyait les dalles à six mètres au-dessous de lui.

Il resta là, pendant quelque temps, absorbé dans une profonde rêverie, cherchant à travers les arbres du jardin à découvrir la robe blanche d'Émilienne.

Tout à coup, à sa gauche, près de lui, il s'entendit appeler par son nom.

— Monsieur Dalissier ! faisait une voix qui s'efforçait d'être entendue tout en ménageant les intonations.

Laurent tressaillit et regarda vivement de ce côté. Dans la même maison, à la fenêtre de l'appartement contigu au sien, un grand gaillard fumait tranquillement sa pipe. Dès qu'il se fut retourné, cet homme lui fit en souriant un petit signe de tête amical. Il reconnut Torin.

— Approchez donc, que nous causions un peu, fit l'agent de police.

Laurent passa dans la seconde pièce et put converser sans trop de difficulté avec son voisin.

Celui-ci lui apprit que depuis le matin il avait loué, sur l'indication de Moule, cet appartement qui se trouvait vacant.

— C'est pour vous prêter main-forte au besoin, dit-il. Aussi vous n'aurez qu'à faire un signe ou à appeler, je serai là, moi ou un camarade. Tâchez que ça marche un peu, et que nous ne nous embêtions pas trop.

La nuit commençait à tomber; ils se dirent adieu.

— Bonne chance, collègue ! fit Torin.

Laurent rentra dans l'appartement. Il alluma une bougie et se mit à rêver; puis, comme la nuit était

tiède et sereine, il retourna à la fenêtre et laissa errer ses regards sur le jardin et sur l'hôtel Suchapt.

Bientôt, dans la demi-clarté du crépuscule, il aperçut, sur le balcon du dernier étage de l'hôtel, une femme accoudée comme lui à la balustrade. Cette femme paraissait regarder de son côté avec une sorte d'impatience et d'anxiété. Il se demandait qui ce pouvait être, quand tout à coup les confidences de Moule lui revinrent à l'esprit.

— Mariette! pensa-t-il; oui, c'est elle... elle attend son prétendu!

Il rentra vivement, ferma la fenêtre et se coucha sur le matelas qui composait l'unique lit de l'appartement.

Le lendemain, vers huit heures, on frappa à la porte. C'était Lubin.

— Ce n'est pas dommage, dit Laurent. Je commençais à m'ennuyer de croquer le marmot...

— Je n'ai pas pu venir plus tôt, dit Lubin. Je me suis procuré et j'apporte les outils dont nous avons besoin.

En parlant ainsi, il déposait dans un coin de la chambre un sac de cuir contenant de la cire *à relever des empreintes*, un trousseau de crochets et de fausses clefs, des pinces, un ciseau à froid, plusieurs limes, deux couteaux-poignards, et enfin une corde à nœuds de sept à huit mètres, en soie, d'un tissu si serré que, tout en étant capable de supporter le poids d'un homme, elle pouvait aisément se fourrer dans la poche d'un paletot. Il était allé prendre ces engins rue

Vitruve, au faubourg Saint-Antoine, dans un réduit, connu de lui seul, qui lui servait d'arsenal et dont il pouvait faire, en cas pressé, un refuge.

— Diable! il paraît que ça va chauffer, dit Laurent en voyant cet étalage.

— Je l'espère, fit Lubin. Mais d'abord, j'ai pensé que vous aviez faim, et j'ai commandé, au café voisin, un déjeûner qu'on va nous apporter et qui nous dédommagera de l'ordinaire de la Conciergerie.

En effet, dix minutes après, ils étaient assis devant un excellent déjeûner auquel ils firent largement honneur tous deux.

— Et maintenant, causons affaires, si vous voulez bien, dit Lubin.

— Avec plaisir, mon oncle, fit Laurent d'un air de bonne humeur.

— Je vous ai parlé, mon cher neveu, d'une opération magnifique, et vous ne tarderez pas à vous convaincre, j'espère, que je ne l'ai pas surfaite... C'était déjà prêt il y a quinze jours, sauf le *coup de fion* que je m'en vais donner, — lorsque je me suis laissé détourner par cette niaiserie de la rue Saint-Gilles, et cela, par la faute de mon associé que j'attendais et qui ne venait pas... Mais, qu'il vienne ou non, maintenant ça m'est égal; c'est vous qui profiterez de l'affaire.. Et même, comme je vous le disais, je ne veux plus travailler qu'avec vous...

— Merci. On n'est pas plus aimable. Mais de quoi s'agit-il?

— Il s'agit tout simplement, dit Lubin, de dévaliser l'hôtel d'un des plus riches banquiers de Paris.

— Bah!... et où est-il, cet hôtel?

— Venez.

Lubin, conduisit Laurent vers la fenêtre, et, lui montrant l'hôtel Suchapt :

— Voici, dit-il. Il y a dans cette maison des tas de *jaunets* et de *faffiots* qui ne demandent qu'à se laisser soulever. Et ce n'est pas la mer à boire, comme vous voyez : d'ici on plonge sur le balcon...

— Oui, mais cet hôtel n'est pas désert; il doit être gardé...

— Sans doute, mais j'ai des intelligences dans la place.

— Ah bah! fit Laurent en affectant la surprise.

— Rentrons, dit Lubin. Je vais vous conter cela.

XII

Lubin referma la fenêtre, fit asseoir Laurent et prit en face de lui l'attitude grave et réfléchie d'un homme qui va commencer une démonstration.

— Dans aucune affaire, dit-il, on ne doit s'aventurer légèrement; à plus forte raison dans celle-ci, qui est d'une importance exceptionnelle. Donc, procédons par ordre. Il est bon, d'ailleurs, que nous examinions et préparions ensemble l'opération actuelle : Cela vous mettra au courant de mon système, qui n'est pas mauvais, je ne crains pas de m'en vanter.

— Mon cher Lubin, dit Laurent d'un air railleur, je n'aime pas les préliminaires.

— Veuillez m'appeler votre oncle; c'est convenu.

— Soit! mais pour Dieu! au fait.

— Voici: d'abord, il ne s'agit pas de *nourrir des poupons* qui n'en valent pas la peine : première condition. Or, ici, à quoi nous attaquons-nous? A l'une des premières maisons de banque de Paris. C'est un fait constant. Tout le monde a entendu parler de la maison Suchapt.

— Pour mon compte, connais pas, fit Laurent.

— On voit bien, mon cher neveu, que vous avez tristement végété à Villaine, et que vos opérations commerciales n'ont jamais pris une grande extension. La maison Suchapt fait, bon an mal an, quinze millions d'affaires, et le chef de ladite maison, si la fantaisie lui prenait de liquider en ce moment, se trouverait à la tête d'un actif net de six millions : c'est gentil.

— Comment sais-tu cela?

— Je le sais, mon neveu, et je vous expliquerai tout à l'heure comment je l'ai appris. Par conséquent, quand *là-bas* je comparais la maison Suchapt à une succursale de la Banque de France, je ne commettais aucune exagération. Mais les caisses des meilleures maisons, j'en ai l'expérience, ne sont pas toujours les mieux remplies : parfois, on est allé verser le trop plein en compte courant à la Banque; parfois, une grosse échéance est survenue qui a fait un lavage

complet... Que vous vous présentiez alors, place nette, pas un radis ! L'affaire est ratée ! Or, je ne m'accommoderais pas d'un pareil mécompte.

— Ni moi non plus, dit Laurent.

— Donc, continua Lubin, il faut arriver quand les eaux sont hautes.

— Et comment le savoir ? demanda Laurent qui, depuis un instant, paraissait prendre intérêt à ces explications.

— C'est quelquefois difficile, dit Lubin ; ici cela va tout seul. Et vraiment dans cette affaire, il semble que toutes les difficultés s'aplanissent d'elles-mêmes, j'en suis presque effrayé... Toujours est-il qu'avant de me faire réempoigner par Moule... (je ris de la figure qu'il va faire en ne me voyant pas revenir)... j'avais déjà posé des jalons. Sous prétexte de céder à Suchapt un brevet pour la fabrication des chapeaux en caoutchouc, je m'étais présenté dans ses bureaux ; histoire d'examiner le local et le personnel. Suchapt n'a pas voulu de mon brevet, bien entendu. Mais tout en bavardant, j'avais pu me rendre compte de la disposition des lieux : il y a deux caisses, l'une, la grosse, dans le cabinet de Suchapt; l'autre, une petite caisse courante, dans le bureau, sous la surveillance de Roquin.

— Qu'est-ce que c'est que Roquin ? demanda Laurent.

— Le principal employé, une vieille bête, dont on peut tout tirer : je vous le ferai voir tout à l'heure.

Sous ses ordres sont placés deux expéditionnaires, sortes de machines, et un garçon pour les courses. Tout cela honnête ; je ne parle pas du patron qui m'a fait l'effet d'un filou. Reste à savoir comment les deux caisses sont gardées la nuit, et par qui ; je me charge de cette exploration. De même, nous examinerons ensemble par quelle voie, en partant d'ici (car c'est ici notre point de départ), on peut arriver au cabinet et au bureau de Suchapt. L'essentiel, en ce moment, est de nous fixer sur les prochaines rentrées de fonds afin de ne pas rater quelque occasion excellente, et de savoir au juste quel temps nous avons devant nous. Occupons-nous de cela sans retard.

En disant ces mots, il se leva.

— Où allons-nous? demanda Laurent.

— Prendre un peu l'air, mon neveu, faire une légère promenade ; après quoi nous dînerons rue Neuve-Coquenard, au café Maltais, où nous sommes sûrs de rencontrer Roquin.

Ils sortirent. Tout en se promenant, Lubin continua de développer son plan, et il raconta comment, sous prétexte de céder son fameux brevet, il avait fait connaissance avec le caissier de Suchapt.

— Tous les soirs, dit-il, il vient à sept heures prendre sa demi-tasse au café Maltais; je me charge de le faire jaser.

A sept heures précises, en effet, comme ils achevaient de dîner, ils virent Roquin entrer au café et s'installer à sa place habituelle. Lubin s'approcha de

lui et se mit à l'entretenir de la cession de son brevet: cette cession était-elle donc impossible?

— N'y comptez pas, dit le vieil employé. M. Suchapt n'a pas de confiance dans l'affaire, et il n'en veut entendre parler à aucun prix.

Lubin baissa tristement la tête, et il se mit à déplorer le sort des inventeurs.

— Que vous êtes heureux, vous autres employés! dit-il; d'abord, vous n'avez rien à faire.

— Comment! rien à faire... s'écria Roquin presque scandalisé.

Et il se mit à détailler tout le travail et toute la responsabilité dont il était chargé.

On sait avec quelle complaisance le bonhomme s'étendait sur les opérations de la maison Suchapt; il n'en omit aucune. Lubin ne le quitta qu'après avoir appris de lui que Suchapt devait toucher de la Ville, le 30 juin prochain, 300 et quelques mille francs pour indemnité d'expropriation...

Le vieux bandit eut peine à dissimuler sa joie à l'énoncé d'un pareil chiffre.

— Trois cent mille francs! répétait-il à Laurent, en revenant avec ce dernier rue du Faubourg-Poissonnière, quelle aubaine! Mais c'est un enchantement que cette affaire! Le trente juin? il faut par conséquent que nous fassions le coup dans la nuit du trente au premier. Or, nous voici au onze. C'est bien! Nous avons le temps...



Laurent, pour jouer convenablement son rôle, de-

vait, dans cette circonstance, quitter le ton gouailleur avec lequel il avait accueilli jusqu'à ce jour les communications de Lubin. Ce chiffre de trois cent mille francs parut l'émerveiller et exciter au plus haut point la convoitise.

— C'est splendide! c'est à n'y pas croire! faisait-il en se promenant avec animation dans le petit appartement de la rue du Faubourg-Poissonnière.

— N'est-ce pas? s'écria Lubin triomphant. Moi aussi j'en suis comme ébloui. Je savais bien qu'il y avait ici un rude coup de filet à faire, mais je n'aurais jamais osé espérer...

— Écoute! dit Laurent en s'arrêtant devant Lubin et en lui jetant un regard sombre et soupçonneux : tout à l'heure tu disais que c'était trop beau, que tu en étais presque effrayé; moi, je n'en suis pas effrayé, mais je suis de ton avis : c'est trop beau, et ça marche trop facilement !

— Qu'entendez-vous par là? fit Lubin.

— Tu sais ce que je veux dire. Mais fais-y attention! Si c'est un piége, cela n'ira pas aussi aisément que tu crois : je suis sur mes gardes. Et si le hasard voulait que ton habileté l'emportât, je trouverais toujours bien le moyen et l'occasion de te tordre le cou. Réfléchis-y : tu joues gros jeu !

— Bon! fit Lubin en riant; si ce n'est que cela qui vous tracasse, mon neveu, nous n'aurons jamais maille à partir ensemble. Dans trois semaines, quand vous aurez votre part, c'est-à-dire cent cinquante mille

francs, au lieu de me chercher noise, vous me remercierez.

— Ça suffit. Maintenant, continue.

— En effet, cela vaudra mieux que de perdre notre temps en soupçons et en chicanes. Donc, poursuivit Lubin, nous voilà fixés sur l'importance de l'affaire et sur le moment de l'exécution : mais ce n'est rien : il faut arrêter jusque dans ses moindres détails notre plan d'attaque, après quoi nous songerons au *dérivatif*... Ça vous semble drôle ce mot-là? Je vous expliquerai tout à l'heure ce que cela veut dire. Sachez seulement que j'ai trouvé pour notre affaire un *dérivatif* excellent, qui m'a servi l'année dernière, et qui n'est pas usé pour cela... Mais voyons d'abord le plan d'attaque. Et, à ce propos, laissez-moi vous conter une petite histoire qui a son intérêt en ce qu'elle montre comment les affaires naissent souvent l'une de l'autre.

Il y a environ un an, je flânais dans la banlieue de Paris, seul, sans projet en tête, mais tout disposé à accueillir la première affaire que le hasard me ferait rencontrer. J'arrivai ainsi à Batignolles, rue Cardinet... Vous ne connaissez pas la rue Cardinet?

— Non, dit Laurent en s'efforçant de contenir son émotion.

— C'est une longue et assez vilaine rue. Il était quatre heures après midi; la faim commençait à se faire sentir. J'entrai dans une petite boutique de marchand de vin restaurateur; je me fis servir un modeste dîner. Tout en mangeant, j'observais et j'écoutais autour de

moi. La table où j'étais assis touchait au comptoir. Sur la banquette de velours étaient assises deux femmes : — l'une, la patronne de l'établissement ; — l'autre une espèce de grosse fille laide et sotte. Elles causaient. Je me doutai qu'il pouvait y avoir quelque profit à tirer de leur conversation, et, sans en avoir l'air, je prêtai l'oreille...

La grosse fille servait chez une honnête dame du voisinage ; cette dame était veuve, elle vivait seule, triste et retirée ; elle jouissait d'une modeste aisance ; elle eût été heureuse sans un garnement de fils qui s'était séparé d'elle depuis deux ou trois ans, et qui venait périodiquement lui faire des scènes, lui demander de l'argent, bref, qui l'abreuvait d'amertume et de chagrin. Mariette (c'est le nom de la servante était en train de raconter à l'autre femme une de ces scènes qui avait eu lieu la veille au soir. Sans savoir précisément à quoi tout ceci me conduirait, je resta là, une bonne heure, immobile ; puis, je me levai, je m'approchai galamment du comptoir et je trouvai moyen de nouer un bout de conversation avec ces deux intéressantes créatures.

Le lendemain, je reviens. Mariette est encore là. Elle recommence à gémir sur le sort de sa maîtresse et sur les écarts de ce fils dénaturé. Je me mêle à l'entretien, et j'approuve ce que vient de dire cette brave fille ; je blâme sévèrement les mœurs du jour.

En rêvant à tout cela, j'avais déjà entrevu une

excellente affaire. Aussi les jours suivants, je me rendis exactement à mon poste. Mariette, non plus, ne manquait pas de venir, et déjà une causerie familière s'était établie entre nous trois.

Je m'étais donné pour un petit rentier veuf, sans enfants, sans autres parents que des neveux éloignés ou des cousins inconnus, et qui n'eût pas été fâché de partager ses quatre mille francs de rente avec une brave fille honnête, sage, aimante, toute remplie de qualités ; ledit partage flanqué, bien entendu, d'une union légitime. J'avais conté ces fariboles un peu au hasard et dans l'unique but de me donner une contenance vertueuse et intéressante. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que Mariette les avait prises au sérieux : elle rougissait et se troublait en me voyant ; elle me jetait à la dérobée des regards à fendre l'âme. J'avais, tout laid et chétif que je suis, soulevé les passions de cet ange ! Certes, jamais une femme ne m'a rendu rêveur, et s'il eût dû s'en rencontrer une qui opérât ce prodige, ce n'eût pas été l'affreux laideron que j'avais là sous les yeux. Mais cette passion s'accordait trop bien avec mon projet pour que je ne fisse pas semblant d'y répondre. Je fis entendre à Mariette, par des regards non moins expressifs que les siens, qu'elle réalisait mon idéal et que j'étais tout disposé à le lui prouver. Le résultat de tout ceci fut qu'une certaine entente s'établit entre elle et moi, à l'insu de la patronne du cabaret, et que ma bien-aimée, désireuse de savoir comment j'exprimais les sentiments dont je

semblais pénétré, finit par m'accorder de timides rendez-vous hors de l'établissement...

On se figure avec quelle émotion Laurent écoutait ce récit : il attendait avec une impatience fiévreuse que Lubin en arrivât à l'assasinat; et cependant il n'osait ni le presser, ni lui adresser aucune question.

Tout à coup Lubin, regrettant sans doute de s'être si fort avancé, s'arrêta.

— Mon cher neveu, dit-il, je m'aperçois que je vous raconte là des choses inutiles...

— Au contraire, fit Laurent, je t'assure, mon cher Lubin, que tu m'intéresses énormément.

— Non, ces détails sont étrangers à notre affaire. Il suffit que vous sachiez qu'à la suite d'un événement... qui a fait quelque bruit, j'ai cessé de remettre les pieds dans ce cabaret, et que j'ai abandonné Mariette à son fol amour.

Or, depuis longtemps je ne songeais plus à tout cela, quand, il y a environ six semaines, passant dans la rue des Petites-Écuries, il me semble reconnaître mon ange de la rue Cardinet. Je m'approche : en effet, c'est elle; mais encore plus laide qu'autrefois ! Un accident lui est arrivé depuis que nous ne nous sommes vus, et elle a le visage coupé en deux par une horrible cicatrice. N'importe : je la salue, je fais l'empressé, le galant; je lui dis que je suis trop heureux de la retrouver, que je l'ai cherchée inutilement, bref, que je suis toujours dans mes dispositions de l'an dernier. Elle est au comble de la joie. Nous cau-

sons. Elle me conte ses malheurs. Elle finit par me dire qu'elle a une excellente place, rue du Faubourg-Poissonnière, hôtel Suchapt, où elle est heureuse comme le poisson dans l'eau. Ce nom de Suchapt me fait dresser l'oreille. L'idée de faire un coup magnifique me vient. Pour cela je renoue mes relations avec Mariette. Je lui dis que notre mariage, par suite de circonstances que je déplore, ne saurait avoir lieu avant deux ou trois mois; mais que d'ici là je ne veux pas être privé du plaisir de la voir, et que je vais me loger à proximité de l'hôtel Suchapt. Voilà, mon cher neveu, comment j'ai été amené à prendre l'appartement où nous sommes, et d'où le regard plonge sur le balcon supérieur de l'hôtel en question. Mariette a sa chambre sur le balcon; Dieu sait combien de fois elle y vient dans la journée et surtout le soir, levant vers cette fenêtre des regards noyés de tendresse! En ce moment, elle me croit à la campagne, et elle attend mon retour. Quelle joie, pauvre petit cœur, quand elle va me voir reparaître! Il est près de minuit; mais je suis sûr qu'elle veille toutes les nuits dans cette attente... Tenez, ajouta Lubin en se dirigeant vers la fenêtre, venez un peu avec moi, en ayant soin de ne pas vous montrer; je n'aurai qu'un léger appel à faire et vous la verrez paraître.

Il ouvrit la croisée, se pencha légèrement sur la rampe, et toussa à deux reprises.

XIII

La nuit était calme. A l'appel de Lubin, une des fenêtres du balcon, la plus rapprochée, ne tarda pas à s'ouvrir avec précaution ; puis, une silhouette de femme parut. C'était Mariette. Elle leva la tête vers Lubin.

— C'est vous, monsieur Croisillat? dit-elle à voix basse.

— Oui, ma chère demoiselle Mariette, répondit Lubin sur le même ton, c'est moi ; je suis revenu ce soir seulement... trop heureux de me rapprocher enfin de vous... Oh! combien j'ai maudit, depuis quinze jours, les affaires qui me retenaient à la campagne !

— Vous n'êtes donc pas seul dans votre appartement !

— Mais si, mademoiselle.

— C'est que j'ai aperçu hier soir, à la place où vous voilà, quelqu'un... Ce n'était pas vous...

— Non, c'ést un mien parent à qui j'avais donné rendez-vous ; mais je n'ai pu arriver à temps et il est reparti...

Lubin se mit alors en devoir de jurer à Mariette que tout en s'occupant de ses affaires, il n'avait pas cessé un instant de songer à elle.

— Est-ce bien vrai, monsieur Croisillat? fit Mariette en minaudant.

— En doutez-vous? ne savez-vous pas combien je vous aime?... Vos traits sont gravés dans mon cœur.

— Oh! ne parlons pas de mes traits... Je suis affreuse.

Lubin n'eut pas de peine à lui prouver qu'elle était charmante, et que cette cicatrice par laquelle elle se prétendait défigurée ne faisait que donner plus de piquant à sa physionomie.

Le marivaudage continua; et Lubin, après avoir reçu la promesse qu'on consentirait bientôt à *couronner sa flamme,* c'est-à-dire à l'épouser, demanda à Mariette si on continuait à lui témoigner dans l'hôtel Suchapt les égards qu'elle méritait à tant de titres.

— Oh! oui, dit-elle; je n'ai pas à me plaindre, tant s'en faut.

Lubin émit quelques doutes, et demanda, sur les personnes qui habitaient l'hôtel et particulièrement sur la famille Suchapt, des renseignements que Mariette ne se fit aucun scrupule de lui donner.

De ces indications il retint avant tout celles-ci:

Mme Suchapt et sa fille partaient le lendemain pour leur campagne de Puteaux, où elles resteraient toute le semaine. Suchapt irait les rejoindre; il reviendrait tous les matins à Paris pour ses affaires, et repartirait tous les soirs, comme il avait l'habitude de faire, pendant l'été... Le fils de la maison, Emery Suchapt, rentrait rarement à l'hôtel: ce jeune homme menait

une existence désordonnée ; il s'était lié avec une femme du demi-monde qui l'entraînait dans des dépenses folles ; déjà Suchapt père avait adressé à cet égard de sévères observations à son fils, qui s'en était moqué ; de violentes scènes de famille avaient eu lieu et ne tarderaient sans doute pas à se renouveler ; Mme Suchapt et sa fille avait inutilement essayé de ramener Emery ; elles étaient très-inquiètes...

— Tout cela finira mal, dit Mariette.

— C'est plus que probable, répliqua Lubin.

— Pourvu, mon Dieu ! que cela n'aille pas jusqu'à la terrible extrémité dont j'ai été victime l'an dernier...

— Ah ? oui, je sais, ma pauvre demoiselle Mariette.... votre accident de la rue Cardinet...

— C'est que, voyez-vous, ce jeune homme paraît presque aussi dépravé et aussi scélérat que ce monstre de Laurent Dalissier.

— Dame ! aujourd'hui la jeunesse ne vaut pas grand'chose, c'est certain, fit Lubin. Mais il ne faut pas vous alarmer ainsi. Tous les jeunes gens, même débauchés, ne sont pas des Dalissier, Dieu merci ! D'ailleurs, avant que cet Emery Suchapt en arrive là, j'espère bien vous avoir soustraite à ses coups. C'est même une raison de plus, chère Mariette, pour que vous ne me fassiez pas trop languir et que vous consentiez bientôt à m'accorder votre main...

Les tendres épanchements recommencèrent ; et Lubin se plaignit d'être trop éloigné de son idole, —

de la distinguer qu'à peine dans l'ombre de la nuit, — de ne pouvoir que très-difficilement communiquer avec elle : à tout prix il voulait s'en rapprocher.

— Y songez-vous ? fit Mariette effrayée.

— Certainement j'y songe. D'ici, au moyen d'une corde, d'une échelle, peu importe, je puis descendre sur votre balcon.

— Ah ! mon Dieu !... gardez-vous-en bien.

— Pourquoi ?

— Vous risqueriez de tomber, de vous tuer.

— Croyez-vous que je ne sois pas prêt à braver la mort pour vous ?

— C'est de la folie, non, je vous en prie, monsieur Croisillat... Et puis...

— Et puis quoi ?

— C'est que... il ne serait par très convenable...

— Oh ! Mariette, que dites-vous là ? Ne savez-vous pas combien mes intentions sont pures ?

— Sans doute, sans doute, mais encore...

— Vous n'ignorez pas que mon respect pour vous est aussi grand que mon amour.

— Et si quelqu'un vous apercevait, vous surprenait près de moi ?...

— Vous seriez compromise ? Eh bien ! tant mieux. Oui, au moins cela vous engagerait un peu, je craindrais moins de vous voir m'échapper.

— Non, monsieur Croisillat, je vous en prie.

— Bonne nuit, et à demain, cher ange ?

Lubin referma la fenêtre.

— Ah ça, dit Laurent, pourquoi diable vas-tu t'amuser à descendre sur ce balcon ? Au moment de l'exécution, très-bien, je comprends ça...

— Eh non! dit Lubin, ça ne suffit pas. Il faut d'abord préparer notre entrée... pourvu que je n'aille pas me casser le cou ! Si je pouvais envoyer un autre à ma place.

— C'est impossible. C'est toi que Mariette aime, qu'elle adore.

— Oui c'est flatteur!... Enfin, il n'y a pas à reculer; je m'attacherai solidement... Et puis, ce n'est pas tout que de frayer la voie, il faut encore dresser le plan.

— Le plan de quoi?

— De l'hôtel, parbleu! Quand nous serons sur ce balcon, si nous ne connaissons pas la disposition intérieure, nous serons bien avancés! Il faut que tout soit noté, jusqu'au moindre recoin... J'avais déjà commencé...

— C'est donc cela, dit Laurent, que j'ai trouvé ici, dans ce tiroir, une espèce de plan?

— Ah ! vous avez fouillé?

— Dame ! je n'avais rien de mieux à faire...

— Oui, c'est cela... mais c'est incomplet, informe. Je me charge de terminer ce plan. Ce n'est pas tout. Il y a quelque chose d'aussi pressé à faire.

— Quoi donc?

— Il faut étudier et préparer le *dérivatif*.

Laurent ne comprenait que trop le sens de ce mot

que Lubin venait de prononcer pour la deuxième fois. — *Dérivatif*, — cela avait je ne sais quelle vilaine odeur de pharmacopée et de médecine : c'était ridicule. Et pourtant, en l'entendant prononcer, il frissonna. Il se rappela sa lutte et ses angoisses si récentes : la justice se ruant sur lui, poussée par une impulsion mystérieuse ; ces preuves surgissant, éclatant à chaque pas ; sa stupeur, son désespoir... et enfin cet arrêt obtenu par miracle... Néanmoins il sourit.

— Mon cher Lubin, dit-il d'un air railleur, tu me fais l'effet d'un vieux pédant. Tu professes trop. Parce que je suis un peu plus neuf que toi dans la carrière (et je n'en suis pas fâché, je te le déclare), tu prends avec moi des airs de pédagogue. Il serait de bon goût, vois-tu, de laisser cela de côté. Allons au fait, sans tant tourner.

— Au fait! fit Lubin piqué. Oui je comprends. Eh bien, soit! je vous prends au mot ; allons-y directement au fait! Eh! mon Dieu, rien de plus simple, n'est-ce pas? il ne nous faut qu'une échelle, une simple corde même.

— Sans doute, dit Laurent.

— Nous descendons sur ce balcon.

— Pour moi, c'est la moindre des choses.

— Nous étranglons Mariette.

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Nous descendons au second, puis au premier, et à chaque individu qui se rencontre, maître ou domestique... pan ! à l'ombre !

— Je le veux bien, fit Laurent.

— Nous arrivons au cabinet de Suchapt, à ses bureaux, continua Lubin : si quelqu'un veille là... même formalité; et alors, nous crochetons les caisses, nous faisons des pesées... bref, nous empochons la monnaie; nous revenons sur nos pas..... Le lendemain matin, avant qu'on se soit aperçu de l'équipée, nous avons déguerpi, laissant la police, la justice, les éclopés et les badauds se débarbouiller comme ils l'entendront.

— A la bonne heure! s'écria Laurent, voilà manœuvrer.

— Oui, fit Lubin, voilà manœuvrer; mais, deux jours après, pendant que nous sommes en train de fricoter avec l'argent du banquier, Moule ou quelqu'un de ses pareils survient, qui nous pose la main sur le collet et nous emballe pour la Préfecture.

— Comment! pour la Préfecture! fit Laurent. Ah ça! plaisantes-tu? Et pourquoi veux-tu?...

— J'ai dit deux jours, interrompit Lubin; je suis vraiment bien bon; c'est vingt-quatre heures qu'il fallait dire, et encore!

— Mais enfin pourquoi la police se mettrait-elle ainsi sur nos traces? pourquoi nous atteindrait-elle si facilement?

— O jeunesse, jeunesse! s'écria Lubin, que tu es belle, mais que tu es imprudente? Pourquoi? mon neveu... Parce que la police, si rien ne la distrait, verra tout de suite d'où vient l'escalade... D'ici, de

cet appartement : c'est manifeste. Qui habitait là, et qui n'a pas reparu ? Un nommé Croisillat,... faux nom !... avec son neveu,... quelle *blague !* Deux drôles dont on a le signalement. Allons vite? en route! les limiers font leur office... Autant de soupçonnés, autant de pris, rappelez-vous ça, mon neveu, et en un tour de main ou de cadran, c'est fait !

— Diable!... Mais alors, fit Laurent, quel moyen vois-tu donc ?

— Eh ! parbleu, le moyen dont je parlais tout à l'heure et dont vous avez souri, avant même de le comprendre.

— Le dérivatif?

— Sans doute. Je n'avais que vingt-deux ans quand j'ai trouvé cela, et j'en suis fier ! Mais tous les tempéraments ne sont pas les mêmes. Vous autres, qui avez le sang chaud, il vous faut de l'action à tort et à travers : vite ! escaladons, tuons, pillons, quitte à s'en tirer ensuite comme on pourra. Moi, je ménage et je protége la retraite ; j'assure l'avenir, et souvent je le fixe. Oui, je le fixe ! répéta Lubin s'animant. Et c'est si vrai, que le premier innocent sur lequel j'ai opéré a été condamné à vingt ans de fers ; il en a fait seize à Brest, où j'ai été le rejoindre pour mon affaire de Villejuif, et où je l'ai vu mourir de chagrin ; j'étais devenu son compagnon de chaîne, son ami. Je lui ai fermé les yeux ; et il me prenait à témoin de son in-

nocence : il ne pouvait, pardieu! pas mieux s'adresser!

Laurent avait à peine la force de se contraindre; son cœur bondissait d'indignation et de dégoût

— Ah! ah! continua Lubin, vous ne riez plus, mon neveu; cela commence à vous paraître sérieux... Cette idée, comme je vous disais, m'est venue à vingt-deux ans, à Nîmes, où je me trouvais, sortant de prison, à la suite d'une petite échappée de jeunesse. J'avais quelques sous en poche, et je m'étais offert les Arènes où l'on donnait des combats de taureaux, histoire de singer plus ou moins agréablement l'Espagne. J'entre, je vois ces braves gens, picadors, matadors, toréadors, asticoter de toutes les façons le taureau : l'animal furieux se précipite sur l'imprudent qui est à sa portée; mais celui-ci lui a présenté un chiffon rouge, et, en même temps, crac! se détourne, relevant le chiffon, et l'imbécile de taureau, lancé à fond de train, passe outre... Plus loin, même manége, sans que jamais le stupide animal se lasse de prendre le chiffon rouge pour l'homme... Tout à coup je me dis: « Tiens! mais c'est mon affaire! Oui, pardieu!... » Et que de fois, depuis, mon cher neveu, j'ai présenté le chiffon rouge à la police, sans qu'elle se soit lassée de se précipiter dessus! Quelquefois elle parvient à l'accrocher du bout de ses cornes... c'est le plus drôle! elle le secoue, s'empêtre dedans, mugit, se démène, s'irrite, et déchire le malheureux chiffon en mille pièces... Moi, pendant ce temps,

j'ai gagné au large, et si par hasard je me retourne, cela me fait bien rire !

— Oui, je comprends, fit Laurent avec un rire forcé c'est très-amusant ; mais ici dans notre affaire, où est-il ton dérivatif, ton chiffon rouge ?

— Où ?... mais il est tout trouvé, tout indiqué. Emery Suchapt.

— Le fils de la maison ?

— Sans doute. Ce jeune homme est débauché, acoquiné à une drôlesse qui le gruge de la plus belle façon, criblé de dettes, aux abois ; dix fois peut-être il a fait payer ses dettes à son père ; mais enfin il a comblé la mesure, et celui-ci fait sa grosse voix, la maman implore timidement pour son chéri, la petite sœur pleurniche dans un coin....... Dans cet état de crise, tout est possible : le fils prodigue peut s'amender, et alors toutes ces tempêtes tombent à plat ; ou bien le galopin s'obstine et fait la mauvaise tête, et je crois bien que c'est ici le cas. Tout à l'heure Mariette a comparé cet Emery à Laurent Dalissier.

— Laurent Dalissier... Qu'est-ce que c'est ?

— C'est... un jeune polisson... qui a fait parler de lui il n'y a pas longtemps. Bref. Emery Suchapt ne cédant pas (et il suffit pour nous qu'il n'y ait pas de réconciliation avant le 30 juin), on peut admettre de sa part tous les écarts, tous les emportements, tous les crimes.

— Allons donc ! c'est ridicule ce que tu dis là, tous les crimes !

— Oui, tous! je me fais fort de lui composer son dossier de telle sorte qu'il n'y en ait pas de plus volumineux et de plus sanglant à la prochaine session des assises.

— C'est impossible! J'admets à la rigueur qu'Emery essaie de voler son père.

— Bon! il pénètre dans l'hôtel ou plutôt, comme il y a tout accès, il s'y tient caché. Il veille, la nuit, attandant le moment propice. Vers minuit ou une heure du matin, quand tout le monde est endormi, il sort de sa chambre, traverse les appartements, arrive au cabinet de son père...

— Non, dit Laurent, il n'y arrive pas, car un domestique l'a entendu, s'est levé et le fait fuir.

— Fuir? non pas, dit Lubin. Son parti est arrêté : il lui faut à tout prix de l'argent demain, sans quoi il est perdu. Il écarte le domestique, celui-ci résiste, va appeler... Vli! vlan! en deux coups de poignard il le *refroidit.*

— Et si c'est son père?

— Raison de plus, puisqu'il hérite?

— Oh! c'est monstrueux! c'est invraisemblable! Un parricide!...

— Eh! bien, quoi?... Quand donc en commettra-t-on, si ce n'est dans ces cas-là? Il faut pourtant bien qu'il y en ait!

— Jamais la justice ne croira cela.

— Jamais! fit Lubin avec une fierté dédaigneuse J'ai fait avaler à la justice un parricide dans les mê-

mes conditions que celui-là, identiquement, et cela pas plus tard que l'an dernier.

XIV

Ces derniers mots firent frissonner Laurent; cependant il reprit son air sceptique et railleur.

— Allons, dit-il, il paraît que c'est décidément une spécialité : M. Lubin fabrique les parricides... et *va-t-en ville.*

— Vous croyez que je me vante ?

— Je ne sais pas ; mais si la justice te prend comme cela tes parricides à la douzaine, tu dois lui faire une remise ?

— Ecoutez ! dit Lubin ; avez-vous entendu parler de l'affaire de la rue Cardinet ?

— Non.

— Autrement dit affaire Dalissier !

— Pas davantage.

— Ah çà ! vous ne lisez donc pas la *Gazette des Tribunaux* ?

— Jamais.

— C'est un tort. Il faut la lire : on s'instruit.

— Eh bien ! quand je l'aurais lue, la *Gazette,* qu'est-ce qu'elle m'aurait appris

— Que ce que je vous dis là, non-seulement est praticable, mais encore a été fait... avec un certain succès, je m'en flatte.

— Tu te flattes beaucoup. A propos, il me semble que tu m'as déjà parlé d'un nommé Dalissier. Est-ce que c'est le même individu ?

— Oui.

— Alors il a été condamné ?

— Non. Je ne sais pas comment cela s'est fait.

— Et s'il n'a pas été condamné, c'est comme si tu n'avais rien fait. Tu peux toujours être recherché.

— Légalement, oui ; mais, en fait, on ne me recherchera jamais ; — d'abord parce que la police, malgré cet acquittement, reste convaincue que Dalissier est coupable ; — ensuite, parce que, lui vînt-il quelque doute à cet égard, elle ne chercherait pas à l'éclaircir, de peur de compromettre son renom d'infaillibilité... Que voulez-vous ? ces gens-là ont leur amour-propre... comme nous autres... Au surplus, j'ai si bien brouillé mes traces que je défie les plus malins de me *pincer*. Oh ! je puis dormir tranquille, allez !

Laurent parut réfléchir un instant.

— Tu as raison, dit-il, ton système n'est pas mauvais, et si nous parvenons à l'appliquer ici avec autant de bonheur...

— Pourquoi pas ? fit Lubin ; pour moi, cela ne fait aucun doute. Les circonstances sont les mêmes, et il y a de plus cette considération que, si Dalissier a assassiné sa mère pour 10,000 francs et une mince succession, Emery Suchapt hésitera d'autant moins qu'il s'agira pour lui d'un héritage trente fois plus considérable.

— C'est juste, dit Laurent. Maintenant comment vas-tu t'y prendre ?

Lubin expliqua sur quels points devait porter le *travail* préparatoire :

L'hôtel d'abord : — Savoir au juste les dispositions de la famille à l'égard d'Emery, — quelles scènes avaient eu lieu ; — suivre exactement la situation, — la diriger, l'envenimer au besoin, de façon à lui donner, à la veille du crime, le plus haut degré de tension possible. Lubin se chargeait de cette partie : il avait accès dans l'hôtel, par Mariette d'abord, puis par Roquin, et même par Suchapt, qu'il continuerait à berner avec son brevet d'invention.

Puis, situation d'Emery : — quel était le chiffre de ses dettes ? — n'y en avait-il pas de particulièrement compromettantes ? — quelles étaient les échéances ? on avancerait ou on retarderait les poursuites. Du reste, on serait parfaitement renseigné à ce sujet, et même secondé par Samuel Richard.

— Diable ! interrompit Laurent en fronçant le sourcil, voilà un tiers qui met le nez dans notre affaire ; je n'aime pas cela.

— Oh ! soyez tranquille, dit Lubin ; celui-là est solide et il a fait ses preuves.

— C'est égal, j'aimerais autant, s'il était possible, qu'il fût mis de côté. . d'autant mieux qu'il faudra lui donner une part.

— Oh ! très-légère : nous arrangerons cela. Quant à se passer de lui, il n'y faut pas songer ; il est pro-

bablement en relations d'affaires avec ce petit Suchapt.

— Et s'il n'y était pas ?

— Il s'y mettrait, soit en lui faisant quelque prêt à courte échéance, soit en achetant quelques créances contre lui, rien de plus facile.

— Et tu es certain qu'il ne nous trahira pas ?

— Quand je vous l'affirme ! Il y a dix ans que nous *boulottons* ensemble, sans qu'il y ait jamais eu entre nous le moindre nuage... Et tenez, voulez-vous une preuve ? C'est lui qui, l'an dernier, a fait protester un billet de quatre mille francs contre Dalissier la veille du jour où celui-ci devait assassiner sa mère.

— Oh ! alors... fit Laurent, c'est très bien.

— Il est vrai, ajouta Lubin, que dans l'instruction il a insinué que Dalissier n'était pas coupable ; mais parce qu'il savait que j'étais hors de danger et qu'il n'y avait aucun intérêt à faire condamner ce garçon.

— Bien, passons. Et après ? Quel est mon rôle, à moi ?

Le rôle de Laurent consistait à se donner le ton et l'allure d'un beau garçon, vif, ardent au plaisir, viveur, joueur ; à se lier avec Emery, qui n'était rien moins qu'inabordable ; — à le surveiller et à le diriger de telle sorte que, le matin du premier juillet, les soupçons se portassent immédiatement sur lui.

— Diantre ! c'est de la besogne, fit Laurent.

— C'est vrai, mais vous en viendrez à bout ; vous êtes intelligent, vous avez, quand vous voulez, un ton, un langage, des manières...

— Pleines de distinction, d'accord. Mais ça ne suffit pas. Pour être un beau garçon vif, ardent au plaisir, viveur, joueur, il faut de l'argent.

— Je vous en procurerai. J'ai encore quelques milliers de francs chez Samuel, et je ne saurais mieux les employer qu'à une opération de cette importance... Mais il est tard, fit Lubin en regardant la pendule qui marquait deux heures; assez causé pour aujourd'hui! Demain, il faudra nous mettre en campagne et travailler. Couchons-nous.

Le lendemain, Lubin déclara que ce qu'il y avait de plus pressé à faire, c'était une visite à Samuel Richard. Il proposa à Laurent de l'emmener avec lui, pour le présenter dans la maison, et pour qu'il reçût directement les indications relatives à Emery Suchapt. Mais Laurent, qui ne voulait pas courir la chance d'être reconnu par l'usurier, refusa énergiquement, et Lubin partit seul pour la rue de la Sourdière.

Dès qu'il se fut éloigné, Laurent ouvrit la fenêtre et appela Torin. Celui-ci ne se fit pas attendre.

— Il y a du nouveau? demanda-t-il.

— Non; mais Lubin vient de sortir, et je ne serais pas fâché, pendant son absence, de dire quelques mots à M. Moule.

— Rien de plus facile; il est ici.

En même temps, Moule se montrait à côté de Torin.

— Je suis à vous, dit-il; allez m'ouvrir...

— Non pas! dit Laurent; c'est moi, au contraire

qui vais vous rejoindre. Lubin n'aurait qu'à rentrer et à nous trouver ensemble.

Un instant après, il avait rejoint Moule, et Torin était placé en vedette dans l'escalier.

Laurent se hâta de mettre l'inspecteur de police au courant de ce qui s'était passé depuis deux jours.

— Bravo ! s'écria Moule. Tout marche on ne peut mieux. Continuez à jouer votre rôle ; il n'est pas difficile : votre associé ne vous a donné pour tâche que de vous lier avez Emery Suchapt, dont vous êtes depuis longtemps l'ami.

— Sans doute, dit Laurent, ce n'est pas difficile ; mais je me demande à quoi tout cela servira.

— Comment ! à quoi tout cela servira ?...

— Oui. Les préparatifs de cette affaire sont la reproduction exacte des manœuvres employées contre moi l'an dernier ; et, de plus, j'ai reçu de Lubin des confidences qui, si elles étaient consignées juridiquement, suffiraient à le perdre et à me réhabiliter...

— Eh bien ?

— Eh bien ! tout cela un de ces matins disparaîtra sans laisser aucune trace ; seul, j'ai pu recueillir ces paroles imprudentes de Lubin, et mon témoignage n'a aucune valeur...

— Oh ! soyez tranquille, dit Moule, j'ai pris mes mesures, et c'est à peine si on aura besoin d'invoquer votre témoignage. Diantre ! les paroles de monsieur Lubin sont trop précieuses pour qu'on les laisse s'envoler ainsi.

— Qu'allez-vous donc faire ? demanda Laurent.

— Venez ici, dit Moule.

Il emmena Laurent à l'autre extrémité de la chambre, tout près du mur qui séparait cette mansarde de celle louée par Lubin.

— Vous devez bien penser, continua l'inspecteur de police, que ce n'est pas par pure fantaisie que j'ai loué ce petit appartement et que j'y ai installé Torin. Vous voyez ce mur qui sépare les deux appartements?

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, Torin, qui n'aime pas à rester oisif, et qui, en sa qualité d'agent de police, est pourvu d'une certaine dose de curiosité, a éprouvé une vive tentation de savoir ce qui se passait chez son voisin de droite.

— Je comprends, dit Laurent.

— N'est-ce pas ? fit Moule; vous auriez été pris, à sa place, du même désir. Il a donc très-proprement décollé le papier du mur... Tenez ! ici, fit Moule en levant une longue bande de papier qui ne tenait plus que par un côté; puis, il s'est mis à creuser, à fouiller, à déblayer avec la persistance sournoise et acharnée d'un prisonnier qui veut pratiquer une évasion. La muraille n'est pas aussi corsée que celle d'un cabanon. Torin ne tarda pas à atteindre l'autre paroi du mur, où il rencontra un papier semblable à celui-ci ; il eût pu l'enfoncer brutalement, mais, comme il est homme de tact et d'expérience, il préféra y découper délicatement avec un canif une sorte de soupape qui s'ouvre

et se ferme à volonté, et par laquelle il peut observer, quand il lui plaît, les mœurs et les habitudes de son estimable voisin.

— Bien, dit Laurent. C'est une reproduction, faite à la hâte, des *judas* que vous m'avez fait voir à la Conciergerie.

— Mon Dieu, oui. Maintenant, ce trou est tamponné de chiffons. Nous allons les enlever délicatement, et vous pourrez, si le cœur vous en dit, jeter un coup d'œil chez votre ami.

Moule, en effet, enleva les chiffons l'un après l'autre, et, quand ce fut fait, Laurent put, en poussant avec une baguette le papier qui tapissait le fond de l'excavation, plonger la vue dans la seconde pièce de l'appartement de Lubin. Après avoir regardé un instant, il se retira, et l'inspecteur de police se mit à replacer les tampons.

— Vous voyez, dit-il; cette petite baie n'est pas élégante, mais elle a l'avantage de s'ouvrir et de se fermer sans bruit.

— Et elle permet, ajouta Laurent, non-seulement de voir, mais encore d'entendre ce qui se passe chez le voisin.

— Précisément *entendre*, insista Moule, et c'est à quoi je tiens le plus. Car, pour ce qui est de voir Lubin assis devant cette petite table, étiqueter des boulettes de cire sur lesquelles il aura recueill les empreintes des serrures de l'hôtel Suchapt, et limer des clefs et des crochets, cela ne m'intéresse que mé-

diocrement: d'ailleurs je serai renseigné par vous exactement et jour par jour sur ce que fait et trame ledit Lubin. Mais il y a autre chose, et j'espère bien, au moyen de cette ouverture, satisfaire à votre préoccupation de tout à l'heure, et faire recueillir et constater juridiquement tous les détails du vol et de l'assassinat de la rue Cardinet.

Laurent tressaillit de joie.

— Et comment vous y prendrez-vous ? dit-il.

— Rien de plus simple, répondit Moule. Ecoutez... Vous avez pris jusqu'ici, d'après mon conseil, vis-à-vis de Lubin une attitude de doute et de méfiance, qu'il a dû trouver toute naturelle et dont il ne s'est pas formalisé. Gardez cette attitude, accentuez-la même davantage, si vous voulez, mais sans exagération pourtant. Ainsi, tout en concourant aux préparatifs de cette affaire Suchapt, ayez l'air de garder une certaine réserve. Quand ces préparatifs seront complétement terminés, quand il n'y aura plus que le *coup de pouce* à donner, alors vous formulerez nettement vos hésitations, vos craintes. A un moment dont nous conviendrons, vous attirerez Lubin dans la pièce contiguë à celle-ci, vous feindrez de regarder toute cette entreprise comme un piége qui vous serait tendu ; vous refuserez de vous y prêter et de concourir à l'action, à moins de gages réciproquement donnés. Vous payerez d'exemple en lui racontant de nouveau, et en entrant dans les détails les plus minutieux, votre prétendu du crime de Villaine : vous ferez des révéla-

tions telles que, si ces méfaits n'étaient pas des fictions, votre sort serait absolument à la discrétion de Lubin. Après quoi, vous lui posez carrément la question : A toi maintenant ! Il ne se fera pas prier. Mais prenez garde qu'il ne vous rende la monnaie de votre pièce, et qu'il ne vous raconte à son tour un crime imaginaire... ou périmé...

— Soyez tranquille, dit Laurent; c'est l'affaire de la rue Cardinet qu'il me faut. Il y a fait assez souvent allusion pour que je puisse l'exiger, celle-là et non pas une autre!

— En effet, il ne peut pas s'étonner de votre insistance. Maintenant, acheva Moule, vous pensez bien que je ne serai pas seul ici à recueillir les confidences de Lubin : un commissaire de police ou un juge d'instruction les notera à mesure qu'elles se produiront.

— A la bonne heure!... s'écria Laurent en serrant la main de Moule avec effusion...

Un instant après, il était rentré dans la mansarde voisine et attendait le retour de Lubin.

XV

Lubin ne rentra que dans la soirée.

— Diable ! dit Laurent qui commençait à s'ennuyer, tu ne te gênes pas, tu as pris ton temps.

— Oui, mais je ne l'ai pas perdu, dit Lubin.

Et il raconta ce qu'il avait fait chez Samuel Richard :

« — Celui-ci l'avait reçu comme un vieux client, comme un camarade. En apprenant qu'il s'agissait d'un coup monté contre Suchapt, il avait souri : il n'aimait pas Suchapt, qui, dernièrement, en payant une dette d'Emery, l'avait appelé, lui Samuel, *vermine*. Quant à Emery, il se prêtait merveilleusement, *il tendait le dos* à toutes les suppositions malveillantes qu'on pouvait être tenté d'accumuler sur lui : débauché, joueur, perdu de dettes ; — plus vicieux peut-être en apparence qu'en réalité, mais l'apparence suffisait ; — accoquiné à une drôlesse qui l'exploitait scandaleusement...

« — Quant au passif d'Emery, en souffrance chez Samuel, il est respectable : une quarantaine de mille francs ; mais rien à l'échance du 30. N'importe, on en fera, des échéances : 1° renouvellement à cette date des anciens billets ; 2° ... (car ce brave Samuel est la complaisance même), nouveau prêt de dix mille francs, sollicité depuis plusieurs jours, échéance à deux ou trois mois, pourvu que les billets portent la signature de Lefort.

— Qu'est-ce que c'est que Lefort ?

— Un quart ou un huitième d'agent de change.

— Les agents de change n'apposent pas leur signature sur des billets à ordre.

— Eh ! justement c'est pour cela qu'on veut cette signature. Comme il est impossible à cet honnête

jeune homme de l'obtenir, il la fabrique! Maintenant vous comprenez : le 30 juin Samuel est pris d'un léger doute, il va trouver Lefort : — « Est-ce bien à vous cette signature-là? » Lefort bondit de surprise et d'indignation...— « Qui a fait cela? —Emery Suchapt. « — Oh! le malheureux.» — « Je vais déposer ces bil-« lets au parquet,» dit Samuel. Mais Lefort connaît les Suchapt père et fils; Suchapt est son client, Suchapt est archi-millionnaire : il offre de payer. Samuel refuse. — « Il faut que ces infamies-là soient châtiées! » Là-dessus, il sort. Lefort court à l'hôtel Suchapt... personne! Le papa, la maman et la petite sœur sont à leur campagne à Puteaux, — le fiston remonte auprès de sa bien-aimée, rue du Colisée, 11. — Lefort court rue du Colisée. Explications : trouble, effroi du jeune viveur qui croit entendre dans l'escalier les bottes de la gendarmerie. Où fuir? où se cacher?... Eh! parbleu! dans l'hôtel à papa, où l'on sait que nous ne mettons plus le pied depuis quelque temps, et où on ne viendra pas nous chercher; nous allons y passer la nuit, bien enfermé dans notre appartement d'autrefois, et demain nous aviserons...

— Tu crois, dit Laurent, que c'est là l'idée qui viendra à ce jeune homme?

— Oui, d'autant mieux qu'il se trouvera là quelqu'un pour la lui souffler.

— Qui donc?

— Vous.

C'était, en effet, la tâche imposée à Laurent : se lier

avec Emery, le surveiller, le *diriger*. Laurent accepta. Mais il lui fallait de l'argent.

— J'en ai, dit Lubin : six mille francs, restant de ma *masse*, que Samuel vient de me remettre.

— Peuh! c'est maigre pour le rôle fringant que j'ai à jouer.

— Ça suffira, dit Lubin; en tout cas, Samuel ne me refuserait pas *une avance* pour une affaire comme celle-là où il a son intérêt.

Il fallait de plus que Laurent quittât la mansarde de la rue du Faubourg-Poissonnière.

— Dès aujourd'hui, dit Lubin, nous allons, mon cher neveu, vous louer et vous meubler un joli appartement à proximité de la rue du Colisée.

— Et des nippes? dit Laurent; les habits que j'ai sur le dos ne sont pas précisément ceux d'un viveur élégant.

— C'est vrai, fit Lubin, il faut absolument que vous en changiez... J'aurais bien à peu près ce qu'il vous faut...

Il réfléchit un instant, parut hésiter, puis, prenant un parti :

— Oui, dit-il en regardant fixement Laurent, on peut se fier à vous.

— Dame! comme tu voudras... Cela m'est égal... A quel propos cette réflexion?

— C'est que je n'ai encore fait pour personne ce que je vais faire pour vous.

— Bah! qu'est-ce que tu vas faire? Tu m'intrigues, vieux.

— Non, continua Lubin, même pour Dacolard... car lui c'était la nuit... et dans de telles conditions que je le mettrais au défi de reconnaître la place... Mais vous, c'est différent : en plein jour... Heureusement, c'est entre nous à la vie à la mort, n'est-ce pas ?

— C'est convenu... Seulement, je demande le mot de l'énigme.

— Vous l'aurez dans un instant.

Ils descendirent et prirent une voiture de place.

— Rue Vitruve, dit Lubin au cocher.

Puis, à Laurent, quand la voiture se fut mise en marche : — Voyez-vous, mon neveu, je vous conduis dans mon capharnaüm... Je ne doute pas, Dieu merci! de votre loyauté, mais un mot de vous pourrait me perdre...

Sur la place de la Bastille, il fit arrêter.

Il descendit, entra dans une boutique et revint, un instant après, avec un panier de liqueurs.

— Ceci, dit-il à Laurent, payera tout à l'heure votre bienvenue.

Ils reprirent leur course, suivirent un instant le boulevard de Charonne, et passèrent, rue de la Réunion, devant le tripot où Lubin, Dacolard, Gousse-d'Ail (sobriquet de François Houssdal) et d'autres membres de la *haute pègre* s'assemblaient de préférence.

— Les nigauds! fit Lubin, ils n'y remettent les pieds qu'en tremblant; mon arrestation les a effarou-

chés. Mais j'ai chargé le patron de leur dire qu'il n'y a pas de danger et que le vieux Lubin est toujours des bons !

Le fiacre prit à gauche une ruelle transversale, suivit pendant une trentaine de pas l'ancienne avenue Madame et arriva à l'entrée d'une de ces rues à moitié bâties qui avoisinent les fortifications...

Lubin congédia sa voiture et s'engagea à pied dans cette rue avec Laurent. Ils arrivèrent bientôt devant la claire-voie d'un petit jardin précédant une maisonnette habitée par d'honnêtes ouvriers, les époux Saunier. C'est dans cette maison qu'il avait loué une chambre où lui seul pénétrait et où il ne faisait que de courtes apparitions : il était censé, aux yeux de ses hôtes, voyager pour le commerce des vins et des eaux-de-vie, et faire un peu de contrebande.

Il présenta Laurent comme un de ses associés.

— Et voici, père Saunier, ajouta-t-il, quelques bouteilles de cordial qu'il a fait filer à la barrière à votre intention... En plein jour, au nez et à la barbe des commis, c'est fort, hein ?

On but une rasade; puis Lubin conduisit son prétendu associé dans la petite chambre dont il était locataire et qu'il avait visitée l'avant-veille

Après avoir refermé soigneusement la porte, il lui fit voir un grand bahut tout rempli d'objets analogues à ceux qu'il avait apportés la veille rue du Faubourg-Poissonnière.

— En voilà, j'espère, dit-il avec une sorte de fierté, des instruments de travail !

Il se mit à les étaler, et comme Laurent n'en comprenait pas le plus souvent l'usage, il le lui expliquait complaisamment. Tout cela entremêlé de réminiscences.

— Ceci, disait-il, m'a servi dans telle affaire, cela dans telle autre...

Laurent se donnait l'air sérieux et attentif d'un excellent élève qui s'efforce de profiter des leçons de son maître.

Bientôt Lubin s'interrompit.

— Nous perdons là notre temps, dit-il, nous avons là-bas tout ce qu'il nous faut en fait d'outils ; c'est de notre *pelure* qu'il faut nous occuper...

Il tira d'une commode une grande quantité de linge et de vêtements parmi lesquels il fit un choix.

— Tenez, dit-il, essayez-moi çà.

Laurent se mit en devoir d'échanger ses vêtements contre ceux qui lui étaient présentés. Lubin suivait attentivement du regard les détails de cette toilette.

— On dirait, ma parole d'honneur, fit-il, que ce pantalon a été coupé pour vous... Comme ça colle bien ! Et ce paletot donc !... Au fait, je l'avais déjà remarqué... vous avez à peu près la même taille...

— Même taille... que qui ? demanda Laurent.

— Que... bah ! je peux bien vous le dire... que Dacolard.

— Qui ça, Dacolard?... Tu m'as déjà cité ce nom-là... Ton associé dans l'affaire de Villejuif, je crois?

— Oui... et dans une affaire plus récente... l'affaire Dalissier.

Laurent frissonna.

— Et ces vêtements que j'ai sur le dos sont ceux de Dacolard ? dit-il.

— Mon Dieu, oui. Et même je puis vous l'avouer, ils ont été faits exprès pour cette affaire Dalissier... Il les portait.

— Misérable ! s'écria Laurent incapable de se contenir davantage.

— Comment ! misérable...

— Oui ! tu me donnes ces habits tachés de sang... du sang de... Oh ! c'est horrible !...

Tout à coup il s'arrêta et comprit son imprudence. Lubin le regardait avec des yeux étonnés.

— Oui, c'est ignoble ! continua-t-il. Tu veux me perdre, me faire arrêter dès mon premier pas dans la rue.

— Comment ! vous faire arrêter?...

— Parbleu ! Ces habits tachés de sang...

— Oh ! soyez tranquille, je les ai lavés moi-même, et je m'y entends !

— Ah ! n'importe, je n'en veux pas. On n'aurait qu'à les reconnaître à la coupe, à la couleur...

— Je vous répète que vous n'avez rien à craindre ; mais enfin, si...

— Donne-moi ceux que je viens de quitter, dit

Laurent en se déshabillant vivement ; ceux-ci me brûlent la peau?... Ah! c'est là ta prudence, ton habileté... Merci!.

Lubin s'excusa.

— Il n'y a pas de mal, dit-il ; et puisque ceci ne vous convient pas, sortons, nous allons passer au *vestiaire*.

Il remit tout en place, ferma la commode et l'armoire, et sortit avec Laurent par la rue Vitruve.

XVI

Le *vestiaire* dont Lubin venait de parler était une boutique sombre et basse de la rue des Enfants-Rouges, tenue par une dame Chanoisse. — La *maison Chanoisse* avait pour spécialité de vendre et de louer aux *grinches* et aux *escarpes* des nippes pour la plupart volées : on allait se *piausser* là, avant ou après une affaire. Dans un récent procès criminel, l'avocat général avait appelé cette boutique le *vestiaire du crime*. Ce mot de *vestiaire* avait plu à Mme Chanoisse, qui l'avait adopté. Elle disait : *mon vestiaire* ; les clients, eux aussi, disaient *passer au vestiaire*.

Laurent reconnut l'établissement aux vieilles défroques qui en tapissaient la devanture.

— C'est ça? fit-il ; il m'a l'air propre, ton vestiaire!

— Patience ! dit Lubin ; vous allez voir.

Ils entrèrent. Lubin alla au comptoir où trônait la maîtresse du logis, — sorte de virago de soixante ans, à l'air revêche, à la lèvre supérieure hérissée de poils, au menton barbu.

Cette luronne fit à Lubin son plus gracieux sourire.

— C'est toi, mon fiston? lui dit-elle. Qu'est-ce qu'il y a pour ton service?

— Il faudrait, dit Lubin en montrant Laurent, me nipper ce gaillard-là dans le dernier genre, tout ce qu'il y a de plus *chocnosof* ; et, avec ça, une malle assortie. Nous perchons pour un bout de temps dans le grand monde.

La marchande toisa Laurent d'un coup d'œil.

— Et c'est sûr? Tu réponds de ce mirliflor?

— Comme de moi-même...

— Ça suffit. Passe au magasin, Michel va *t'enfrusquiner* ton amour... Un beau gars tout de même! fit-elle en suivant Laurent du regard.

Michel, le commis, étala ses plus belles marchandises, — tous effets évidemment volés.

— Ceci, disait-il, est un peu négligé, mais convient parfaitement pour les courses, pour une partie de campagne... Voici qui est plus relevé : tenue de ville... Cette autre coupe est peut-être sévère pour un jeune homme... En voici une autre qui a été mise à la mode, à la fin de l'été dernier, par M. de Burgy, mais qui est toujours très-bien portée.

Laurent choisit ce dernier vêtement, convaincu

qu'il allait porter la dépouille même de M. de Burgy.

La toilette terminée, Lubin s'extasia en déclarant qu'il avait l'air d'un gentleman accompli : lui-même, stimulé par l'exemple, éprouva le besoin de se *retaper* un peu, et il fit emplette d'une grande redingote noire dont les pans lui battaient les mollets.

— Maintenant, filons ! dit-il.

Au moment où ils allaient sortir, une voiture s'arrêta à la porte et un individu d'une cinquantaine d'années, aux traits mâles et énergiques, à l'allure brusque et décidée, se présenta dans la boutique.

Lubin et lui se reconnurent et tressaillirent.

— C'est toi, Tantin ? fit le nouveau venu en fronçant le sourcil ; comment se fait-il ?... On m'avait dit que tu étais *enflaqué*.

— C'est vrai, dit Lubin, mais j'ai eu le bon esprit de me *désenflaquer* depuis deux jours.

— La *raille* a toujours eu des bontés pour toi.

— Possible ! mais je suis en train de la rouler en ce moment-ci d'une solide façon.

— Ça ne me surprend pas : tu as toujours mangé à deux râteliers.

Lubin se défendit de ce reproche ; puis il entraîna son interlocuteur dans un coin de la boutique et se mit à lui parler à voix basse ; il avait l'air de demander une chose que l'autre refusait sèchement. Tous deux à la fin tournèrent les yeux du côté de Laurent et parurent s'entretenir de lui. Tout à coup Lubin, élevant la voix :

— Mais c'est étonnant, fit-il en regardant alternativement Laurent et le nouveau venu, on dirait que vous vous ressemblez... Mais oui! il y a dans les traits, dans le regard... et puis, même taille, même tournure... C'est frappant.

— C'est bon! interrompit brusquement l'autre individu que le verbiage et les observations de Lubin commençaient à impatienter ; il paraît que tes affaires ne sont pas très-pressées ; moi, il faut que je m'occupe des miennes. Au revoir.

Il tourna le dos et se mit à causer avec Mme Chanoisse.

Lubin envoya chercher une voiture par le commis, et se fit conduire avec Laurent dans la direction des Champs-Élysées.

Tout en roulant, Laurent lui demanda avec quel individu il venait de renouveler connaissance.

— Je vous ai déjà parlé de lui... devinez? dit Lubin.

— Comment veux-tu que je devine?

— Dacolard.

— Ton associé de la rue Cardinet?

— Oui... mais qu'est-ce que vous avez donc?

Laurent n'avait pu réprimer un tressaillement ; mais il se remit aussitôt.

— Rien, fit-il ; seulement ça m'étonne. Ne m'as-tu pas dit que Dacolard avait quitté Paris?

— Oui, mais il y fait quelques apparitions de temps à autre.

Laurent demanda ensuite à Lubin ce que lui et Dacolard s'étaient dit à l'oreille dans un coin de la boutique.

Lubin fit quelques difficultés ; enfin il avoua : — qu'avant de s'engager dans cette affaire de la rue Cardinet, son associé, toujours inquiet et soupçonneux, avait exigé de lui, Lubin, une pièce compromettante, une sorte de plan détaillé de la maison à escalader ; — que cette pièce était restée entre les mains de Dacolard ; — qu'il venait de la lui redemander, en le priant, dans leur intérêt à tous deux, de la lui rendre ou de l'anéantir ; mais que Dacolard avait refusé...

— Il a bien fait, dit Laurent.

— Comment ! vous approuvez un pareil procédé ?

— Dame ! si ce qu'il t'a reproché est vrai...

Lubin protesta que c'était une calomnie, — que ses relations avec la police n'avaient eu pour but que de mieux tromper celle-ci, — que jamais il n'avait *mangé* sur un vrai *fanandel*... Il demanda si, dans l'affaire qui se préparait, Laurent allait montrer les mêmes exigences que Dacolard.

— Ça dépendra, dit Laurent... nous verrons...

Ils étaient arrivés au rond-point des Champs-Elysées. Lubin renvoya la voiture, et ils se mirent à chercher un logement dans le quartier.

— Surtout, pas de garni ! disait Lubin, qui avait en horreur tout ce qui subissait l'inspection ou la surveillance de la police.

En passant dans la rue du Colisée, il s'arrêta un instant devant le n° 11.

— C'est ici, dit-il à Laurent, que demeure Emery, dans une sorte de petit pied-à-terre, à proximité de sa maîtresse, qui occupe le plus bel appartement de la maison.

Ils découvrirent rue de Penthièvre ce qui leur convenait, un petit logement au troisième. Lubin paya six mois d'avance, loua des meubles chez un tapissier du voisinage; et, quelques heures après, Laurent se trouvait installé dans sa nouvelle demeure sous le nom de Léon Croisillat.

Lubin, avant de partir, lui fit une foule de recommandations, accompagnées des meilleurs souhaits. En le quittant, il lui dit d'un air mélancolique :

— Adieu, mon cher neveu... votre journée, à vous, est finie, et il ne vous reste plus qu'à vous reposer; vous êtes bien heureux!.. moi, il faut que je retourne à mes amours!.. Nous nous reverrons demain, si je ne me casse pas les reins cette nuit.

C'était, en effet, cette nuit-là même qu'il avait résolu de descendre de la fenêtre de sa mansarde sur le balcon de Mariette; et cette idée de s'aventurer dans l'espace à une pareille hauteur, l'inquiétait et lui donnait le frisson. Aussi, tout en cheminant vers le faubourg Poissonnière, tâchait-il d'imaginer une combinaison moins périlleuse; mais il ne trouva rien.

Rentré dans la mansarde, il se mit à faire ses pré-préparatifs de descente, lentement, minutieusement.

Il chosit, parmi lès *outils* qu'il avait apportés le matin, un morceau de cire à empreintes, l'amollit en le maniant, et le devisa en une douzaine de fragments qu'il roula ensuite en forme de billes et qu'il glissa dans ses poches ; — puis il prit une échelle de soie qu'il inspecta avec soin d'un bout à l'autre, tira de toutes ses forces sur chaque échelon pour en vérifier la solidité, et, satisfait de son examen, il s'écria d'un air décide : — « Allons-y gaiement ! » — En réalité, il tremblait de peur.

Il souffla sa bougie et ouvrit le fenêtre. Une légère clarté projetée de la chambre de Mariette sur le balcon lui indiqua que celle-ci veillait en songeant à lui. Son premier mouvement fut de l'appeler ; mais il réfléchit que Mariette ne lui serait d'aucun secours, qu'elle regarderait cet essai de rapprochement tout au moins comme un dangereux enfantillage, et qu'elle s'y opposerait énergiquement. Il se mit donc à déployer silencieusement son échelle.

L'extrémité inférieure de chaque montant était armée d'un grappin en fer dont le poids donnait aux cordes une certaine tension. — Lubin, penché sur l'appui de la fenêtre, commença à balancer l'échelle de droite et de gauche comme il eût pu faire d'un pendule ; les oscillations allèrent croissant. Quand il les jugea suffisamment développées, il donna une dernière impulsion plus forte que les autres dans la direction de l'hôtel, et lâcha un peu la main : les deux grappins passèrent par dessus la rampe du balcon et

tombèrent sur les dalles sans faire le moindre bruit, enveloppés qu'ils étaient de linge ; puis, par un mouvement de retraite, ils remontèrent le long de la rampe sous l'appui de laquelle ils vinrent se fixer. Lubin alors attacha solidement l'autre bout à sa fenêtre, et l'échelle ainsi tendue forma un plan incliné sur lequel il ne lui restait plus qu'à se hasarder.

Craignant que de nouvelles réflexions ne vinssent affaiblir encore son énergie, il passa la main sur son front, et brusquement, comme s'il eût été mu par un ressort, il enjamba l'appui de la fenêtre. En un instant, il fut de l'autre côté, étendu sur l'échelle, le vide sous lui.

Il s'arrêta, les mains crispées, haletant et stupéfait de son audace. Puis, tremblant que le vertige qu'il sentait bruire à ses oreilles ne l'entraînât, il se mit à descendre précipitamment. Tout alla bien, jusqu'aux deux tiers du trajet, bien que cette allure saccadée donnât aux cordes de dangereuses secousses. Mais tout à coup, l'un des grappins lâcha prise : l'échelle fut à demi retournée, et c'est à peine si Lubin eut le temps de se retenir... Sa situation était affreuse : achever cette descente de biais et a demi renversé comme il se trouvait, c'était à peu près impossible ; et d'ailleurs, comment poser le pied sur ces cordes flasques et fuyantes ?..

Il ne vit qu'un moyen de salut : regrimper par un violent effort sur le montant encore tendu, ramasser dans ses mains et presser entre ses cuisses les

deux cordes, et se laisser glisser jusqu'au balcon.

Il essaya. Mais cette dernière secousse qu'il dut imprimer à l'échelle fit détacher le second grappin, et le malheureux se balança dans l'espace comme une araignée au bout de son fil.

XVII

Au cri qu'il jeta, Mariette ouvrit sa fenêtre et se précipita sur le balcon. Elle demeura stupéfaite en le voyant dans cette position critique.

— Comment !... c'est vous, monsieur Croisillat? fit-elle.

— Oui, mais vite à mon secours ! dit Lubin ; aidez-moi à prendre pied, il n'est que temps.

Mariette rentra vivement dans sa chambre, décrocha un de ses rideaux et en jeta un des bouts à Lubin, qui s'en empara.

— Bien ! tirez à vous maintenant, dit-il.

Mariette obéit. L'échelle se rapprocha peu à peu du balcon... Dès qu'elle vit Lubin à sa portée, la vigoureuse fille le saisit à pleins bras, le souleva pardessus la rampe et le déposa sur les dalles.

— Enfin ! murmura-t-il, dès qu'il se sentit en sûreté.

Mais ces émotions l'avaient brisé. Ses jambes flé-

chirent et il s'affaissa aux pieds de Mariette. Celle-ci se pencha sur lui en tâchant de le ranimer.

— Non, laissez, fit-il d'une voix caressante en rouvrant les yeux, je suis si bien ici... à vos genoux!

Le danger passé, il ne songeait plus qu'à jouer son rôle.

Au tendre reproche qu'on lui fit d'avoir commis une imprudence à peine excusable chez un tout jeune homme, il répondit galamment que le cœur ne vieillissait pas.

— Et l'idée de me compromettre ne vous a pas arrêté ?

— C'est vrai, j'ai eu tort, je vous demande pardon.

— Voyez donc ! si on nous surprenait ensemble sur ce balcon, comme ce serait désagréable !

— C'est juste ! fit Lubin en se levant, rentrons.

— Comment ! dans ma chambre...

— Dame ! c'est le seul moyen de ne pas être aperçu du dehors.

Il fallut qu'elle y consentît. Du reste, elle n'eut pas à s'en repentir ; Lubin se montra aussi respectueux que passionné.

Cependant, au milieu de ces tendres épanchements, il ne perdait pas de vue l'objet sérieux de sa visite. C'est ainsi que, à propos des chances de surprise auxquelles ils se trouvaient exposés, il apprit de Mariette que l'hôtel était en ce moment à peu près inhabité.

— C'est l'habitude, dit la brave fille. M. Emery, depuis qu'il est brouillé avec sa famille, ne met

plus les pieds à l'hôtel ; — Monsieur, Madame et Mademoiselle sont partis ce soir pour Puteaux avec les deux femmes de chambre ; les autres domestiques et le cocher couchent dans le pavillon, à droite, sur la cour : il n'y a, pour garder la maison, que moi et Guillaume...

— Qu'est-ce que c'est que Guillaume? demanda Lubin.

— Un domestique employé au bureau pour les courses : il couche toutes les nuits dans le bureau à cause de la caisse.

— Il ne pénètre jamais dans cette chambre, j'imagine ?

— Ah ! monsieur Croisillat...

— Eh bien, alors, vous voyez qu'il n'y a rien à craindre.

C'était tellement évident, qu'on pouvait même se permettre en toute assurance de visiter l'hôtel. Aussi Lubin en exprima le désir.

Mariette refusa d'abord ; mais il insista ; et, comme au surplus, elle n'était pas fâchée de montrer la riche demeure dans laquelle elle exerçait une sorte d'intendance, elle finit par céder.

Elle se mit à le précéder en l'éclairant, et lui fit parcourir les différentes parties de l'hôtel. Il observait tout et s'extasiait ; et ses mains ne restaient pas pour cela inactives.

— Que c'est beau ! disait-il en prenant discrètement l'empreinte d'une serrure.

Il approuva surtout l'intelligente distribution du premier étage, et la facilité qu'avait Suchapt de passer du petit salon dans son cabinet.

— Prenez garde ! dit Mariette en le voyant s'approcher de la porte de cette dernière pièce ; Guillaume n'est pas loin, et il peut nous entendre.

— Bah ! croyez-vous ?... Au fait, vous avez raison, dit Lubin qui venait de prendre une nouvelle empreinte ; éloignons-nous, c'est plus prudent.

Ils remontèrent au second étage, où Mariette lui fit admirer l'appartement de madame Suchapt.

— Superbe ! fit Lubin ; aussi je veux qu'avant peu madame Croisillat ait un appartement dans le genre de celui-là.

— Oh! monsieur Croisillat...

— Je ne dis pas aussi luxueux, fit Lubin avec un soupir de regret; cela n'est pas dans mes moyens... Mais aussi commode, aussi charmant à l'œil...

Ils étaient en ce moment dans la chambre à coucher. Tout à coup ils tressaillirent : des portes s'ouvraient et se refermaient dans l'hôtel ; et deux voix, celles de madame Suchapt et de sa fille, arrivèrent jusqu'à eux.

— Madame et Mademoiselle !... nous sommes perdus ! s'écria Mariette.

— Filons vite ! dit Lubin.

— Impossible... Je les entends marcher, et nous les rencontrerions.

— Alors, cachez-moi quelque part.

— Ici, tenez..., dit Mariette.

Et elle le poussa dans un cabinet de toilette dont elle referma la porte.

Madame Suchapt et Émilienne entrèrent.

— Comment! vous ici, Mariette? fit madame Suchapt en reculant de surprise.

Mariette avait eu le temps de reprendre contenance.

— Mon Dieu, oui, fit-elle ; j'étais descendue, avant de me coucher, pour faire une ronde dans les appartements.

— Est-ce que vous avez vu ou entendu quelque chose d'extraordinaire?

— Oh! non, madame... rien du tout ; mais c'est mon habitude, quand je suis seule dans l'hôtel, pour me rassurer...

— C'est bien ; laissez-nous, et remontez dans votre chambre.

Mariette sortit, et madame Suchapt s'enferma seule avec sa fille.

La position de Lubin redevenait critique ; on pouvait d'un moment à l'autre le surprendre dans ce cabinet. Il essaya à tâtons d'en sortir, et trouva au fond une petite porte de dégagement ; mais cette porte était fermée, et la clé était en dehors. Force lui fut donc de se résigner, et il se mit à écouter la conversation de madame Suchapt et d'Émilienne.

Leur brusque retour à Paris avait été provoqué par une querelle survenue entre Suchapt et sa femme au sujet d'Emery. Suchapt avait déclaré que la mesure était

comble et qu'il ne céderait pas ; madame Suchapt voulait au contraire qu'on employât la douceur et les concessions. Les récriminations ne s'étaient pas fait attendre : on avait disputé sur le point de savoir de qui Émery tenait ces penchants déplorables, et chacun des époux en avait fait peser sur l'autre la responsabilité. Enfin madame Suchapt s'était écriée que l'éducation et les exemples donnés à Emery par son père eussent suffi pour gâter le meilleur naturel. Suchapt, qui n'était pas irréprochable sur ce point, s'était emporté violemment, et madame Suchapt avait quitté Puteaux en s'écriant avec un accent tragique : — « Émilienne, abandonnerais-tu ta mère ! » Émilienne l'avait suivie, car elle aussi était convaincue que la rigueur n'aurait que de fâcheux effets.

Maintenant il s'agissait entre la mère et la fille de savoir par quels moyens elles ramèneraient Émery ; — et cette partie de leur entretien intéressait assez vivement Lubin pour qu'il oubliât en les écoutant le danger auquel il était exposé.

Il fut convenu que le lendemain Émilienne irait trouver son frère : ses prières le toucheraient sans doute mieux que les observations et les remontrances.

— Et, comme il a des dettes urgentes, dit la jeune fille, je lui porterai mes économies.

— Chère enfant !... tu y joindras les miennes, dit Mme Suchapt. Attends...

Elle se leva et se dirigea vers le cabinet de toilette dont elle ouvrit la porte. Lubin n'eut que le temps

de se cacher derrière des hardes pendues à un porte-manteau. Nul doute que sans la préoccupation qui l'agitait, Mme Suchapt ne l'eût aperçu ; mais elle passa à côté de lui, ouvrit un tiroir où elle fouilla précipitamment, et revint auprès d'Emilienne.

— Tiens! dit-elle en lui remettant l'argent qu'elle venait de prendre ; c'est bien peu de chose ; mais il a du cœur, et demain, j'en suis sûre, il viendra se jeter dans mes bras.

Les deux femmes se dirent adieu; puis la lampe s'éteignit. Une demi-heure se passa pendant laquelle Lubin se demanda si madame Suchapt était endormie, et s'il ne lui serait pas possible de traverser la chambre à coucher sans qu'elle s'en aperçut. Il allait essayer, lorsqu'il entendit un léger bruit du côté de la porte de dégagement. Il tressaillit, craignant quelque surprise; mais bientôt il se rassura : une voix l'appelait doucement à travers la serrure : « M. Croisillat! »

— Mariette! pensa-t-il... ô l'adorable fille!

Il passa rapidement la main dans le tiroir aux économies de Mme Suchapt, s'empara d'un billet de banque oublié par elle, et, se dirigeant vers la petite porte :

— C'est vous, Mariette? répondit-il sur le même ton ; vite, délivrez-moi.

Un instant après, il serrait Mariette dans ses bras peut-être l'aimait-il un peu dans ce moment.

Il remonta avec elle dans sa chambre ; — puis, de là, dans sa mansarde : ce dernier trajet se fit sans

difficulté, grâce à l'aide de Mariette, qui maintint les deux grappins solidement fixés à la rampe du balcon.

— Adieu, cher ange! dit Lubin en retirant son échelle.

— Adieu, monsieur Croisillat, dit Mariette; mais dorénavant plus d'imprudence semblable, je vous en supplie!

Lubin referma sa fenêtre, tout heureux d'être enfin quitte de cette périlleuse expédition. Il écrivit un mot à Laurent pour l'informer de ce qui se passait, et lui indiquer les moyens d'éviter une réconciliation entre Emery et sa famille. Cette lettre terminée, il la descendit chez le concierge, en priant qu'on la fît porter dès le matin rue de Penthièvre; puis il revint se mettre au lit, avec la satisfaction d'un homme qui a utilement employé sa journée et sa nuit.

XVIII

Le lendemain, ainsi qu'elles l'avaient projeté, Mme Suchapt et Emilienne se firent conduire rue du Colisée.

Emilienne descendit seule, sa mère devant l'attendre dans la voiture; elle traversa la rue, entra au n° 11 et demanda M. Emery Suchapt.

— Au troisième, répondit le concierge.

Elle s'engagea dans l'escalier, songeant à ce qu'elle allait dire à son frère, et le cœur un peu ému.

Après avoir monté trois étages :

— « C'est ici, » pensa-t-elle ; et elle sonna.

Mais la maison avait un entresol, dont elle ne s'était pas aperçue ; Emery demeurait un étage plus haut, au-dessus de l'appartement de sa maîtresse.

Au bruit de la sonnette, ce fut Pulchérie elle-même qui accourut et vint ouvrir.

Emilienne fit un mouvement de surprise.

— M. Emery Suchapt? demanda-t-elle un peu troublée.

— C'est ici, mademoiselle.

— Mais... vous êtes sûre ?

— Parfaitement sûre. Veuillez donc entrer. Il est seul dans le salon.

Emilienne, après avoir hésité un instant, franchit la porte et entra dans un salon où il n'y avait personne.

Elle se retourna vers Pulchérie. Mais celle-ci partit d'un grand éclat de rire, et se laissant tomber sur un divan :

— Ah ! ah ! s'écria-t-elle, mademoiselle Suchapt, je suis vraiment enchantée de recevoir votre visite !

Emilienne tressaillit en entendant prononcer son nom.

— Comment ! fit-elle en pâlisant, vous me connaissez ?

— Mais, sans doute, je vous connais dit Pulchérie, dont la jalousie venait de se réveiller plus intense que jamais. Ça vous étonne? C'est pourtant bien naturel : quand on est la maîtresse du frère, on peut bien connaître la sœur...

Emilienne comprit qu'elle avait devant elle une de ces femmes que dans un certain monde on appelle des *créatures*, et dont on ne parle qu'à mots couverts devant une jeune fille. Elle jeta sur Pulchérie un regard de mépris.

— Ça n'a pas l'air de vous plaire? continua celle-ci, c'est bien fâcheux ; mais, que vous le vouliez ou non, nous sommes un peu belles-sœurs, ma chère demoiselle... de la main gauche... mais bah! c'est toujours un semblant d'alliance... et ce n'est pas une raison pour que vous me fassiez cette vilaine moue... Voyons! faites-moi donc l'honneur de vous asseoir un instant chez moi.

Mlle Suchapt, tremblante et indignée, fit un mouvement pour se retirer. Mais Pulchérie se leva vivement et vint lui barrer le passage.

— Ah! mais non! dit-elle d'un ton presque menaçant, vous ne vous en irez pas comme cela. Il faut que nous fassions plus ample connaissance. Restez...

— Laissez-moi... je veux sortir, dit Emilienne en tâchant d'écarter Pulchérie.

Celle-ci résista.

— Oh! que non pas! fit-elle. J'ai quelque chose à vous dire, mademoiselle Suchapt.

— Laissez-moi sortir... ou j'appelle au secours, fit Emilienne en se débattant.

— Criez tant que vous voudrez, dit Pulchérie; vous ne sortirez pas sans m'avoir entendue.

Et elle la ramena de force dans le salon.

— Ah! vous me faites mal, s'écria Emilienne... vous êtes une misérable!

Pulchérie s'arrêta devant elle, irritée, frémissante.

— Ah! je suis une misérable, répéta-t-elle... parce que je suis plus belle que vous, n'est-ce pas? et que ma beauté me vaut des hommages, et un luxe que vos figures chiffonnées, à vous autres, honnêtes femmes, ne vous procureraient jamais! Car il ne faut pas vous faire illusion, ma pauvre enfant : si vous n'aviez pour vivre que votre travail ou votre beauté, vous pourriez mourir à l'hôpital...

— Continuez, madame, dit Emilienne avec un froid dédain; je ne vous écoute pas.

— Oh! que si! vous m'écoutez... et vous savez que c'est vrai ce que je vous dis là... Mais quoi! nous sommes née avec de la fortune, avec des millions, et nous sommes une honnête femme, et les autres sont des misérables, des *créatures!...* J'en suis une, moi, de ces créatures-là, et je m'en vante! J'ai fait ce que vous ni vos pareilles ne ferez jamais : j'ai vécu pendant dix ans de mon travail... vingt ou trente sous par jour, et pas nourrie, et belle avec ça! C'est vous qui auriez résisté peut-être?... Maintenant, j'ai changé de métier : je mets à contribution les fils de famille, et je suis fâchée si ça fatigue la caisse de votre père... Vous allez me dire que c'est honteux, infâme!... D'accord, mais à qui la faute? A vous, l'honnête fille, qui m'avez pris mon amant.

— Moi! fit Emilienne, je vous ai...

— Mon Dieu, oui! Faites donc l'étonnée! Vous ne savez pas ce que je veux dire? Ce n'est pas vous qui m'avez enlevé Laurent Dalissier?... Ah! vous rougissez!... C'est donc vrai? Eh bien! voyez-vous, mademoiselle, ce n'est ni beau ni honnête ce que vous avez fait là. Quand on pose pour une vertu, on n'enlève pas à une pauvre ouvrière son amoureux, la seule affection qui la maintienne dans le devoir. C'est mal; et puis le beau mérite!... Oh! si vous n'aviez que votre beauté et vos charmes, nous ne vous craindrions pas, allez! Mais vous êtes riches, élégantes, parées comme des châsses... Comment voulez-vous qu'une malheureuse qui s'abîme à travailler puisse lutter contre vous? C'est impossible! Les hommes ont tant de cœur! Ils courent à la richesse. Vous vous imaginez peut-être, dites-moi, que c'étaient vos beaux yeux qui avaient enflammé Dalissier?... Ah! ah! elle est bonne, celle-là!... Les beaux yeux de la cassette de votre père, oui, à la bonne heure!... C'est ce qui l'a séduit... Il aurait voulu vous épouser, et c'est pour en arriver là qu'il a consenti à faire de vous sa maîtresse...

— Moi! s'écria Émilienne, vous osez dire que M. Dalissier...

— Mais oui, j'ose le dire, et je suis sûre de ne pas me tromper!... Ah! j'ai assez souffert... Car je l'aimais, ce misérable, cet assassin!... Mais maintenant je n'en veux plus, il me dégoûte... Gardez-le, je vous le laisse!

— Consentirez-vous enfin à me laisser sortir? s'écria Émilienne frémissante.

— Tout à l'heure. Un mot encore, ma chère Émilienne...

— Madame!

— Eh bien quoi? nos rivalités sont passées; et puis entre belles-sœurs!... Je parie que vous veniez pour voir ce cher Émery, pour lui faire de la morale? Vous vous êtes trompée de porte, c'est très-drôle. Montez un étage, Émery doit être chez lui, débitez-lui votre discours, et essayez de le détacher de moi... vous me ferez le plus grand plaisir, vrai! car je ne vous cache pas qu'il m'assomme au possible. Ainsi, ma belle enfant, partez, et bonne chance!

Émilienne ne se le fit pas répéter; elle courut vers la porte du salon.

En ce moment, on sonna.

Honteuse d'être surprise dans cet appartement, elle s'arrêta. Pulchérie comprit son hésitation et éclata de rire.

— Madame, je vous en prie, dit Émilienne toute tremblante, cachez-moi pour un instant.

— Non pas, dit Pulchérie. Comment donc! des jolies filles comme vous, on ne les cache pas, ce serait dommage... Je suis, moi, trop heureuse de faire voir que j'ai d'honnêtes femmes parmi mes connaissances. Cette fierté-là m'est bien permise, et vous ne m'en voudrez pas...

Puis elle cria à la femme de chambre:

— Julie, faites entrer.

La porte du salon s'ouvrit et Laurent Dalissier parut.

Laurent avait reçu, en s'éveillant, le billet par lequel Lubin lui recommandait d'aller trouver Émery sans le moindre retard et de lier connaissance avec lui.

Comme cette connaissance était toute faite et qu'il n'était pas fâché de revoir un de ses anciens compagnons de plaisir, Laurent s'était fait conduire rue du Colysée.

Chemin faisant, sa pensée s'était reportée d'Émery sur Pulchérie ; et, comme celle-ci habitait la même maison, l'idée, ou plutôt une sorte de caprice assez mal défini lui était venu de faire d'abord visite à son ancienne maîtresse, devenue celle d'Émery : celui-ci, d'ailleurs, se trouverait probablement chez elle.

Il avait donc demandé au concierge *Madame de la Vauloubière*, — nom sous lequel Pulchérie était connue dans le monde interlope ; — et il avait sonné juste au moment où s'achevait, entre Pulchérie et Émilienne, la scène que nous venons de raconter.

On se figure la surprise des deux femmes en l'apercevant, et celle qu'il ressentit lui-même.

Tous trois restèrent un moment interdits.

Mais Pulchérie surmonta bientôt son trouble, et s'avançant vers Laurent avec son plus gracieux sourire :

— Ah !... monsieur Dalissier, fit-elle... quelle

bonne inspiration vous amène ?... Soyez le bienvenu... J'ai l'honneur de vous présenter Mlle Émilienne Suchapt, qui a bien voulu, elle aussi, me faire visite... Mais vous vous connaissez déjà, je crois... et même assez intimement.

Laurent écarta brusquement Pulchérie, et, s'approchant respectueusement d'Émilienne :

— Mademoiselle, dit-il, excusez mon étonnement je ne m'attendais pas...

— Ah ! laissez-moi ! s'écria Émilienne en le repoussant ; c'est un infâme guet-apens...

— Un guet-apens ?...

— Oui ! pourquoi venez-vous ici ?... Pour aider cette fille à m'insulter, à me violenter ?...

— Comment ?... que s'est-elle permis ?... s'écria Laurent d'un air menaçant.

— Vous le savez bien, c'était convenu entre vous.

— Oh ! mademoiselle...

— Pourquoi avez-vous fait cela ? Qu'est-ce que vous voulez ?... Ah ! j'y suis... de l'argent !... Justement, j'en ai...

Et, fouillant dans sa poche, elle en tira ses économies, moitié or, moitié billets, qu'elle apportait à Émery.

Pulchérie souriait d'un air de triomphe.

— Eh ! sans doute, de l'argent ! dit-elle ; c'est tout ce que nous voulons... elle a deviné, l'adorable enfant !

— Tenez ! cria Émilienne.

Et elle lança une poignée d'or au visage de Pulchérie. Une glace, derrière celle-ci, tomba en éclats sur le parquet.

Pulchérie, blessée, chancela un instant ; puis, se redressant et souriant à Émilienne à travers le sang qui coulait de son front :

— C'est un peu vif, mon cœur, ce que tu fais là, dit-elle ; mais ça me plaît. J'aime ta violence ; décidément tu as du nerf. Quant à la glace cassée, Émery la payera.

Laurent s'était jeté aux genoux d'Émilienne, suppliant, lui prenant les mains...

Elle se dégagea.

— Je n'en ai plus, dit-elle.

— Oh ! fit-il en tombant avec accablement sur le parquet.

Elle le repoussa, ouvrit la porte du salon et s'élança dans l'antichambre, qu'elle traversa. Il se releva vivement et la suivit.

Elle lui jeta au visage la porte qu'elle venait d'ouvrir et sortit.

Il la vit disparaître dans l'escalier, s'arrêta un instant sur le palier comme anéanti, puis tout à coup, pris d'une sorte de fureur :

— C'est bien ! fit-il.

Il rentra dans l'appartement.

Pulchérie était nonchalamment étendue sur le divan. Il s'arrêta devant elle, les bras croisés, l'œil fixe.

— Maintenant, à nous deux ! et comptons.

— Comptons... quoi ? fit Pulchérie froidement.

Et, jetant un regard sur les pièces d'or qui se promenaient par la chambre :

— Ah ! oui, c'est juste, dit-elle ; mais ramassez d'abord, mon cher.

Laurent s'arrêta, interdit. Mais ce ne fut que l'affaire d'un instant.

— Et tu crois, reprit-il, que cela va se passer ainsi?

— Oui, pardieu ! je le crois. Comment veux-tu donc que cela se passe ?

— Tu vas le voir.

Il s'avança vers elle, menaçant. Mais elle ne l'attendit pas : elle se leva brusquement, et, d'un bond, fut à l'autre extrémité du salon ; elle saisit un cordon de sonnette qu'elle agita violemment.

Presque aussitôt la femme de chambre, que cette dispute et ce tapage tenaient aux aguets, entra.

— Julie, dit Pulchérie, appelez au secours, envoyez chercher la garde. Monsieur est un malfaiteur de profession qui est entré ici pour assassiner et voler.

La femme de chambre se mit à trembler.

— Vous savez bien que ce n'est pas vrai. Vous mentez ! s'écria Laurent.

— Avez-vous assassiné votre mère !... oui ou non ?

— Ah ! tais-toi...

— M'avez-vous menacée ? vous êtes-vous précipité sur moi, à l'instant même ?... Et vous voyez, Julie qu'il me menace encore !...

— Oui... au secours! cria la femme de chambre.

— Taisez-vous toutes les deux, plus un mot!... s'écria Laurent en arrêtant la femme de chambre qui s'apprêtait à sortir... Vous savez bien que je suis incapable de ce que vous dites...

L'esclandre dont il se voyait menacé l'avait singulièrement refroidi.

— Incapable? fit Pulchérie, oh! que non. On vous connaît, monsieur Dalissier!

Ce nom, qui avait acquis une si triste célébrité, fit frissonner la femme de chambre. Pulchérie vit ce frisson et dit à Julie :

— Mon Dieu! oui, ma fille, cet homme que tu vois là et dont je t'ai fait lire le procès, a assassiné sa mère l'an dernier.

— Laurent était parvenu à maîtriser son emportement et son indignation.

— Allons!... c'est bien, dit-il, continuez.

— Mais oui, je continuerai, fit Pulchérie, malgré vos menaces et vos violences. Je n'ai pas peur, moi! C'est vous maintenant qui baissez la tête et qui tremblez. Ce mot de *garde* vous a fait réfléchir... On ne se soucie pas, avec un passé comme le vôtre, de se trouver en contact avec la justice et la force publique. Qu'est-ce qui vous amène ici? quels sont vos projets?... Monsieur vient sous je ne sais quel prétexte, et le voilà qui se précipite sur moi comme un forcené... Il me semble pourtant que je suis chez moi-ici!

— Chez vous ou chez d'autres, peu importe, dit Laurent, je reconnais que j'ai eu tort de me laisser emporter. Le dégoût aurait dû étouffer la colère...

— Pardieu ! Est-ce que je me suis emportée, moi, en vous voyant ? Maintenant, je suis heureuse que vous soyez redevenu calme..., et, si vous voulez me promettre de quitter vos airs et vos gestes furibonds, je consens à vous écouter.

— Soyez tranquille, je n'aurai qu'un mot à vous dire.

— C'est bien. — Julie, vous pouvez vous retirer.

— Oh ! madame... fit la femme de chambre effrayée d'une pareille imprudence.

— N'aie pas peur, ma fille, dit Pulchérie ; il sait que tu es là, tout près, et il n'osera pas recommencer. Et puis, je ne suis pas *endormie,* moi, et il sait bien aussi que je suis femme à me défendre.

En parlant ainsi, elle prit sur la cheminée un petit poinçon à broder.

— Tiens ! rien qu'avec cela, continua-t-elle... ça suffit pour lui faire peur : c'est un lâche ! Va, ma fille, et laisse-nous, sans trop t'éloigner pourtant.

Julie sortit.

Pulchérie alla se rasseoir sur le divan, où elle reprit sa pose nonchalante, tout en jouant avec le petit poinçon qu'elle maniait dans ses doigts.

— Eh bien ! nous disions donc, monsieur Dalissier ? fit-elle gracieusement.

Laurent, debout et les bras croisés, fixait sur elle un regard sombre et méprisant.

— Je dis que vous êtes la plus vile et la plus méchante des créatures.

— Bah ! et à quel propos ces compliments ?

— Il ne vous suffit pas, continua-t-il d'être tombée au rang des courtisanes, il faut que vous éclaboussiez...

— Ah ça, tu m'ennuies à la fin ! s'écria Pulchérie en se levant.

Et, fixant à son tour sur Laurent ses grands yeux noirs étincelants :

— Qu'est-ce que tu viens me chanter, voyons ?... que je suis une femme entretenue, une fille dégradée, perdue, la plus vile des créatures ? soit ! c'est convenu... Et après qu'est-ce que ça te fait ? est-ce que ça te regarde, par hasard ?...

— Non ! tu peux te rouler dans la boue, si cela te plaît. Mais ce que je n'admets pas, c'est que tu salisses, que tu insultes une honnête femme !

— Qui ça ? ce chiffon qui sort d'ici, et qui te sert de maîtresse, une honnête femme ? Ah ! ah ! tu me fais rire... Une honnête femme comme moi, et encore !...

— Ah ! tais-toi, je t'en prie, s'écria Laurent, ou je ne réponds plus de moi !...

— Et moi non plus, je ne répondrais pas de ma colère ! répliqua-t-elle d'une voix vibrante. C'est toi, entends-tu bien, qui es un misérable d'oser défendre ta maîtresse devant moi ! Et cette maîtresse, quand je la rencontre, que je l'ai là, devant moi, je ne lui crie-

rais pas ton infamie au visage!... Tu crois donc que je n'ai plus de sang dans le cœur!... Oh! tu ne me connais pas, vois-tu! c'est entre nous, maintenant, une haine à mort... Je ne parle pas de cette mijaurée, je m'en embarrasse bien! mais toi, qui m'a dédaignée, torturée, avilie... Qui donc m'a faite ce que je suis, sinon toi, lâche? Et je ne me vengerais pas! Oh si! il faudra bien que je te rende un jour ou l'autre le mal que tu m'as fait!...

Il restait muet et presque effrayé devant cet accès de fureur, quand tout à coup la porte du salon s'ouvrit.

Emery entra.

XIX

Emery parut aussi contrarié que surpris en apercevant Laurent.

— Quel est donc ce bruit? dit-il; et que venez-vous faire ici, monsieur Dalissier?

— Votre besogne, pardieu! monsieur Suchapt, puisque vous négligez de la faire vous-même.

— Ma besogne!

— Eh! sans doute... Quand on se permet d'insulter votre sœur, il me semble que c'est à vous plutôt qu'à moi de la défendre.

— Ma sœur... Quelle est cette plaisanterie?

— Demandez donc madame si c'en est une, fit

Laurent. Je vous répète que votre sœur sort d'ici, et madame l'outrageait indignement, lorsque je suis intervenu.

— C'est impossible. Ma sœur n'a pas mis les pieds ici...

— Et pourquoi, s'il vous plaît, ne les y aura t-elle pas mis? s'écria Pulchérie... Parce que je ne mérite pas l'honneur de sa visite? Votre sœur est venue et j'ai pris la liberté de la recevoir comme elle le méritait. Cela n'a pas paru lui faire plaisir; j'en suis fâchée.

— Pulchérie ne parlez pas ainsi, dit Emery. Je ne croirai jamais...

— Eh ! croyez ce que vous voudrez! Au surplus, demandez à Monsieur, fit-elle en montrant Laurent : il la suivait d'assez près ! Il l'accompagne et la protége dans ces sortes d'excursions; c'est certainement son droit !

— Ah! taisez-vous, dit Laurent; ne recommencez pas vos infâmes calomnies.

En même temps, il se dirigeait vers la porte du salon. Emery le suivit.

— Vous oubliez, dit-il, que vous me devez une explication, monsieur Dalissier.

Laurent haussa les épaules.

— Permettez ! continua Émery, si cet endroit-ci ne vous paraît pas convenable pour cela,... et je suis un peu de cet avis, — nous pouvons monter chez moi...

— Volontiers, dit Laurent.

Ils montèrent au troisième ; et quand ils furent seuls, Emery, prenant une pose solennelle :

— S'il faut juger par les apparences, dit-il, au moment où je suis entré chez Mme de la Vauloubière vous veniez d'avoir avec elle une discussion assez vive...

Laurent l'interrompit :

— Laisse-moi tranquille avec tes apparences et ta Vauloubière... Il s'agit bien de cette drôlesse !

— Comment ?... cette drôlesse... Je ne permettrai pas...

— Permets si tu veux. Elle a été ma maîtresse avant d'être la tienne, et je la qualifie comme elle le mérite. Je te répète qu'il ne s'agit pas d'elle, mais de ta sœur.

— Ma sœur n'a rien à voir dans tout ceci.

— Ah ! très bien... Alors tu admets que ta sœur est ma maîtresse, qu'elle s'est livrée à moi... et à d'autres ?

— Qu'est-ce que tu oses dire là ?

— Je n'ose pas, Dieu m'en garde !... je ne fais que répéter les insultes que Pulchérie lui a jetées au visage, et que tu approuves, puisque tu la soutiens.

— Ce n'est pas vrai, elle n'a pas pu dire cela... Pourquoi Émilienne serait-elle venue dans cette maison ?...

— Je n'en sais rien, mais elle y était, il y a une demi-heure à peine.

Émery se promenait dans la chambre, la tête baissée, l'œil sombre.

— Oui ! fit-il, c'est possible après tout... Je suis brouillé avec ma famille... et elle sera venue pour tâcher d'amener une réconciliation ; Pulchérie l'aura rencontrée dans l'escalier... Ah ! ça, continua-t-il en regardant fixement Laurent, et vous, monsieur Dalissier, comment vous êtes-vous trouvé là ?...

— Comment je... Ah ! oui, c'est juste, fit Laurent avec un sourire; ma présence t'inquiète et te porte ombrage. Rassure-toi.

— Il ne s'agit pas de cela : j'aime les situations franches et nettes, voilà tout. — Tiens ! ajouta-t-il, assieds-toi là, et expliquons-nous comme de vieux camarades. Que s'est-il passé ?...

— A la bonne heure ! dit Laurent. Eh bien, le voici en deux mots ce qui s'est passé : Je montais chez toi, quand arrivé au second, j'entends deux voix qui se disputent. J'écoute. Il me semble les reconnaître... J'hésite un instant. Enfin je me décide à sonner. J'entre, et qu'est-ce que j'aperçois ? Mlle Suchapt, oui, ta sœur, en pleine dispute, presque aux prises avec... je ne la qualifierai plus, puisque ça te gêne.

— Ça ne me gêne pas le moins du monde, fit Émery. Sois tranquille, la journée ne se passera pas sans que je traite Pulchérie comme il convient. Va toujours.

Laurent dit ce qu'il avait vu et entendu : les insul-

tes adressées par Pulchérie à Émilienne, la subite indignation de celle-ci, la poignée d'or jetée par elle à la face de la courtisane...

— De l'or! fit Émery. Ah! je devine... Pauvre petite sœur! elle m'apportait ses économies, j'en suis sûr.

— Oui, c'est probable, dit Laurent. Et maintenant, quand elle a été partie, car elle s'est sauvée sans même vouloir accepter mon bras, trouves-tu que j'aie eu tort de traiter ta maîtresse comme j'ai fait!

— Tu as eu mille fois raison, dit Émery. — Et à ce propos, je ne serais pas fâché, moi non plus, de lui dire deux mots... Attends-moi un peu.

Il descendit chez Pulchérie. Mais en entrant dans le salon où celle-ci s'était enfermée, il n'avait rien moins que l'air dur et sévère.

— C'est vous? fit-elle en levant sur lui un regard irrité; qu'est-ce que vous me voulez encore?

— Pardon, ma chère Pulchérie, dit-il, tu es impatiente, nerveuse, je comprends cela... Et moi aussi je suis furieux de ce qui s'est passé ce matin, et je viens t'exprimer mes regrets.

Elle se leva brusquement, et, haussant les épaules:

— Laisse-moi, tiens, tu me fais pitié.

— Je te fais pitié, pourquoi?

— Parce que tu es un imbécile et un lâche! Tu trouves ici, chez moi, un homme qui m'insulte, et tu ne le soufflettes pas!

— Ah ! pardon ; tu as pu voir comme je me suis élancé vers lui, mais...

— Mais tu as eu ensuite la prudence de reculer.

— Reculer, moi !... jamais !... Seulement, que pouvais-je faire ? Oh ! s'il ne se fût pas agi de ma sœur, si Dalissier eût été seul,... tu aurais vu ! Cela ne m'a pas empêché, du reste, de lui adresser les reproches qu'il méritait. Je lui ai parlé sévèrement, et il a avoué qu'il était allé un peu loin...

Elle le laissait dire sans paraître l'écouter. Mais, à ces mots, elle se retourna vivement, et, le regardant en face :

— Il a avoué cela ? dit-elle.

— Oui... c'est-à-dire il a reconnu... que son emportement...

— Ce n'est pas vrai ! tu mens. Lui, reconnaître qu'il a eu tort de m'insulter... jamais ! il ne demande qu'à recommencer.

— Pourtant, je t'assure...

— Et qu'est-ce qui lui aurait fait exprimer ce regret ? Les observations de monsieur ? Tu crois donc que je ne le connais pas ?

— Pulchérie...

— Tu voudrais me persuader qu'il est un lâche comme toi... oh ! non... Il est insolent, infâme tant qu'on voudra, mais il est brave, lui !

Émery se redressa.

— Ce n'est pas son regard, dit-il, qui ferait baisser le mien.

— Allons donc !... tu vas te comparer à lui, peut-être ?... Tiens ! finis... tu m'écœures.

Elle se mit à le traiter avec le mépris le plus écrasant. Ce fut comme une explosion de haine : — Elle ne comprenait pas qu'elle fût descendue assez bas pour devenir la maîtresse d'un homme comme lui. Et il voulait qu'elle l'aimât !... et il le croyait !... C'était bien la peine que, dans un accès de jalousie, il eût loué un appartement au-dessus d'elle, pour la surveiller, l'espionner !... cela la gênait bien ! cela l'empêchait de le tromper !... Au reste, il fallait que cela finît : elle ne voulait plus le revoir, ni même entendre parler de lui !

— A partir de ce moment, je vous défends de vous présenter chez moi, dit-elle.

Elle fit quelques pas pour rentrer dans l'appartement. Mais, en traversant le salon, son pied rencontra une des pièces d'or qui continuaient à consteller le parquet ; elle glissa et faillit tomber. Ce faux pas ralluma son exaspération.

— Tiens ! ramasse donc au moins l'or, si tu ne venges pas l'injure ! s'écria-t-elle.

Et d'un coup de pied elle envoya la pièce rouler dans les jambes d'Emery.

Elle sortit.

Emery resta un moment consterné.

Il réfléchissait aux moyens de rentrer en grace, lorsque ses yeux se portèrent sur la pièce d'or que Pulchérie avait repoussée vers lui. Une idée singulière

lui passa dans le cerveau : ce louis qu'Emilienne avait jeté au visage de Pulchérie et sur lequel cette dernière venait de glisser, devait évidemment procurer une veine infernale à celui qui le mettrait au jeu.

— Oui! fit-il ; avec cette pièce d'or je veux mettre à sec, ce soir, tous les habitués de Coralie !

Il s'assura que personne ne le voyait; puis, se baissant, il ramassa la pièce, qu'il glissa précieusement dans un coin de son porte-monnaie.

Un instant après, il rejoignait Laurent.

— Toute réflexion faite, dit celui-ci, tu aurais aussi bien fait de rester tranquille; à quoi bon cette nouvelle scène?

— Non pas! Il fallait que la leçon fût complète, et... elle l'est maintenant ! — Mais laissons cela, et parlons de toi. Es-tu pour un bout de temps à Paris?

— J'ai congé jusqu'à la fin du mois.

— Très-bien. Tu ne refuseras pas de consacrer quelques heures à notre vieille amitié ?

— Évidemment.

— Le plus d'heures possible; car une absence de plusieurs mois t'a complétement dépaysé, et il faut que je te fasse renouveler connaissance avec notre Paris. Pour commencer, nous allons déjeûner au café Lenoir, nous flânons toute la journée ensemble ; et ce soir, je te mène chez Coralie, qui est toujours la bonne fille que tu connais. Allons, pas d'objection, c'est convenu.

Ils descendirent.

9.

En face de la maison, sur le trottoir opposé, se promenait un petit vieillard, sorte de rentier du Marais égaré dans ces quartiers. Laurent le reconnut : c'était Lubin.

Celui-ci s'arrêta en voyant les deux jeunes gens, et un éclair de joyeuse surprise brilla dans son regard. Laurent passa près de lui, lui fit signe que tout allait pour le mieux, et s'éloigna avec Emery. Lubin rentra dans sa mansarde du faubourg Poissonnière, émerveillé de l'activité et de l'adresse de son associé.

Laurent et Emery ne se quittèrent pas de la journée. Le soir, vers dix heures, ils allèrent, comme ils en étaient convenus, chez Coralie, rue Saint-Nicolas-d'Antin.

Coralie était une blonde de quarante ans, qui en avouait trente, et tâchait, à force d'art, de n'en paraître que trente-cinq. Bonne fille avec cela, bon enfant, disaient ses habitués : ces coquetteries, toutes plastiques, ne l'empêchant pas d'accueillir, d'attirer même les jeunes femmes qui faisaient l'ornement, l'attrait, disons le mot, l'amorce de son salon.

Elle fit à Emery et à l'étranger qu'il lui amenait son plus charmant sourire.

— Bah ! vous ne le reconnaissez pas ? fit Emery.

— Mais... non ; il ne me semble pas avoir eu l'honneur...

— Voyons ! rappelez-vous donc..... Laurent Datissier.

— Ah! fit Coralie.

Le charmant sourire avait disparu pour faire place à une moue assez mal dissimulée.

— Vous vous trompez, mon cher Emery, dit Laurent, je ne m'appelle pas Laurent Dalissier, mais Léon Croisillat, je vous serais obligé de vous en souvenir.

Coralie redevint gracieuse. Elle tendit sa main à Laurent, et, s'approchant de lui :

— Vous avez bien fait, mon cher, lui dit-elle à voix basse, et je reconnais là votre tact. Vous avez compris que votre nom de Dalissier était désormais impossible. Dieu sait si j'ai jamais cru la moindre chose des abominations dont on vous a chargé, mais enfin ce nom-là est trop... sinistre.

— N'est-ce pas? fit Laurent. Aussi je me suis figuré la consternation qu'il jeterait parmi vos amis, si un étourdi comme Emery venait à le prononcer.

— Sans doute, qu'il ne s'en avise pas, dit Coralie qui, sous prétexte d'excuser la susceptibilité de ses habitués, se mit à faire l'éloge de son salon.

On parla du temps passé, du *bon temps*, de M. de Burgy, qui s'encroûtait là-bas dans une petite cour allemande, des anciens amis qui, pour la plupart, avaient abandonné Coralie.

— Les hommes sont bien ingrats! fit-elle du ton d'une personne qui a beaucoup vécu.

Cependant la plupart des habitués étaient arrivés; les tables de jeu se garnissaient; de fortes parties commençaient à s'engager.

Emery était pressé de tenter la chance, et de voir si le louis ramassé dans la chambre de Pulchérie lui porterait bonheur. Il s'assit à une table de jeu, et, en moins de dix minutes, il eut perdu vingt-cinq louis.

— Diable, c'est étonnant, fit-il en quittant la partie.

Mais il avait eu soin de garder la fameuse pièce d'or. Il la remit à Laurent en lui disant :

— Ce doit être ma main. Essaie donc, toi ; je parie que tu vas gagner.

En effet Laurent prit la place d'Emery et gagna.

— Je savais bien ! fit Emery d'un air triomphant.

Le gain devait se partager entre eux. Laurent avait joué d'abord avec indifférence ; mais peu à peu, au contact des cartes, il s'était repris de son ancienne passion : l'or s'accumulait devant lui... Tout à coup il s'arrêta : il venait d'apercevoir devant lui une figure sévère qui le regardait fixement. Il reconnut M. de Mhérac.

Tout troublé, il joua encore un instant, perdit, abandonna les cartes, et rejoignant M. de Mhérac :

— Vous êtes surpris, Monsieur, lui dit-il, de me voir dans ce salon?

— En effet.

— Je n'y suis qu'en passant et par hasard ; d'ailleurs, à la façon dont il est composé, il ne me semble pas que j'y fasse tache, et c'est moi qui dois m'étonner que vous vous y soyez fourvoyé.

— Aussi j'en vais sortir à l'instant.

— Ce qui n'empêchera pas, bien entendu, que nous ne nous rencontrions sur un autre terrain, n'est-ce pas ?

— Quand il vous plaira, car vous savez à quelles conditions, et ces conditions dépendent de vous.

— Je le sais, et je suis heureux de vous annoncer qu'avant un mois ces conditions seront remplies.

— Je serai le premier à vous en féliciter.

M. de Mhérac s'inclina légèrement, et un instant après il quittait le salon.

Émery vint trouver Laurent et tâcha de l'engager dans une nouvelle partie ; mais celui-ci, assombri par cette rencontre, refusa et se retira dans un coin.

Il y était depuis quelque temps, plongé dans d'amères réflexions, lorsqu'il lui sembla qu'un certain mouvement se produisait dans le salon... Il se leva, et aperçut un nouveau venu auquel chacun, les dames surtout, semblait faire fête.

— Ah ! voilà M. de Formigny, fit quelqu'un à son côté.

C'était un bel homme d'une cinquantaine d'années, très-élégamment mis, gai, souriant, aimable, répondant par un mot charmant ou par une pression de main aux félicitations qui l'accueillaient.

— Dacolard ! murmura Laurent en se rasseyant avec stupeur.

Il avait reconnu le bandit rencontré par lui, la veille, dans la maison Chanoisse, le complice de Lubin, l'assassin de sa mère !

Cependant, l'affabilité dont M. de Formigny était l'objet continuait ; on le pressait de questions : « Il était bien aimable d'avoir quitté sa terre de « Normandie en cette saison... Resterait-il long- « temps à Paris ? Combien on serait heureux de le « garder !... » etc., etc. Il répondait à tout cela du ton d'un brave gentilhomme campagnard doublé d'un bon vivant, amical avec les hommes, galant avec les femmes.

Laurent s'était enfoncé dans son coin et observait.

M. de Formigny ne pouvait arriver de ses terres sans une sacoche bien remplie ; aussi fut-il immédiatement question de l'alléger un peu.

— Volontiers, dit-il de la meilleure grâce du monde en s'asseyant à une table de jeu.

Il joua avec la négligence d'un nabab ; néanmoins, il gagna.

La persistance de cette chance n'était pas faite pour intimider Émery. Il essaya à son tour de l'entamer ; mais en dépit du louis qu'il avait gardé comme un talisman, il échoua. Sa perte devint bientôt si considérable qu'il fut tenté d'appeler Laurent à la rescousse : il se retourna de son côté et lui fit un signe.

Laurent s'approcha et vint se placer à côté d'Émery. M. de Formigny ne s'aperçut pas d'abord de sa présence. Mais tout à coup, au moment où une somme considérable était au jeu, il tressaillit : il venait d'apercevoir les yeux de Laurent fixés sur lui. Il se

troubla et perdit. Il continua de jouer ; son sourcil s'était froncé, sa figure assombrie ; son attention n'était plus aux cartes...

Dès le premier moment, il avait reconnu Laurent. C'était bien là l'homme qu'il avait vu en compagnie de Lubin : mais quel était cet homme ? Pourquoi était-il là, à cette place? N'était-ce pas un agent déguisé, envoyé par Lubin, dont il connaissait les fréquentes accointances avec la police? N'allait-il pas être arrêté, lui Dacolard, dans un instant, au sortir de de cette maison ou dans ce salon même? Il songeait déjà à la résistance qu'il ferait, aux moyens d'éviter une arrestation...

On comprend que le jeu lui était devenu à peu près indifférent sous l'empire d'une telle préoccupation. Il continua de perdre, et non-seulement Émery rentra dans son argent, mais encore il gagna une trentaine de louis.

— Allons! en voilà assez pour aujourd'hui, dit M. de Formigny en se levant.

— Je savais bien que je ne pouvais pas perdre! fit Émery triomphant.

M. de Formigny s'éloigna de Laurent, sans pour cela cesser de l'observer du regard. Mais Laurent ne quitta pas sa place. Il vit Dacolard prendre rapidement congé de ceux qui l'entouraient, et, après un mot échangé avec Coralie, se retirer.

Coralie paraissait désolée.

— Ma pauvre Coralie, dit Laurent, je vous

demande pardon ; j'ai fait fuir ce soir deux de vos amis, M. de Mhérac et M. de Formigny.

— C'est vrai, dit Coralie. M. de Formigny vous connaît donc ? pourtant il m'a demandé votre nom, et je lui ai dit que vous vous appeliez M. Croisillat.

— C'est que ce nom-là lui aura paru suspect, dit Laurent ; mais soyez tranquille, je ne tarderai pas à lui apprendre mon vrai nom, il l'ignore, et... ça lui fera plaisir ! Adieu.

Il sortit avec Émery.

XX

Les jours suivants, Laurent revit Émery, qu'il maintint dans les dispositions les plus favorables, en ce sens qu'il écarta de son esprit toute idée de réconciliation avec sa famille.

En même temps, il correspondait avec Moule, — qui l'engageait à persévérer jusqu'à la prochaine arrestation de François Houssdal ; — et il recevait de vives félicitations de Lubin, — qui considérait désormais comme certaine la réussite de leur entreprise contre l'hôtel Suchapt.

Les choses en étaient là, lorsque Laurent reçut, le 28 juin, la note suivante, non signée, mais qu'il reconnut de suite :

« François est arrêté. J'ai besoin, pour son premier « interrogatoire, d'avoir Lubin sous la main. Je l'arrê-

« terai ce soir, vous avec lui. Vous résisterez, pour
« la forme ; pas trop, pas de démonstration exces-
« sive. Mais il faut auparavant obtenir les *gages*
« dont nous sommes convenus. Pour cela, allez ce
« soir faubourg Poissonnière ; Lubin y sera, entre
« huit et neuf, occupé à limer ses passe-partout.
« Moi aussi, je serai au poste que vous savez, avec
« un commissaire de police. Vous jouez votre rôle.
« La chose faite, vous emmenez Lubin au café
« Anglais ; vous faites un bon dîner, — que je vous
« envoie, vers dix heures, digérer à la Préfecture :
« vous ne vous en porterez pas plus mal... »

Laurent s'empressa de se conformer à cet avis. Le soir, à l'heure indiquée, il se rendit au numéro 76 de la rue du Faubourg-Poissonnière.

Sur le palier de la mansarde, un individu qui s'était glissé dans l'ombre s'approcha mystérieusement de lui : c'était Moule. L'inspecteur de police lui serra la main en le complimentant de son exactitude : il lui dit que tout était prêt pour recueillir les aveux de Lubin, et qu'il ne s'agissait plus maintenant que de les provoquer.

— C'est bien, dit Laurent, je m'en charge; et cela ira tout seul, si aucun bruit ne vient avertir Lubin de votre présence.

Il sonna à la porte de la mansarde, tandis que Moule rentrait avec précaution dans l'appartement contigu où l'attendaient Torin, un commissaire de police et un greffier.

Lubin, après avoir parlementé un instant à travers la porte, ouvrit à Laurent. Celui-ci avait un air grave et réfléchi qui frappa le vieux forçat.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il; est-ce qu'il serait survenu quelque accroc à notre affaire ?

— Non, dit Laurent; tout marche on ne peut mieux. Le jeune Suchapt a encore assez d'argent devant lui pour ne pas songer à faire sa soumission; il a fait quelques gains au jeu, et compte se trouver en mesure de retirer à leur échéance les faux billets qu'il a passés à Samuel. Bien entendu, il ne se doute pas de la tuile qui va lui tomber dans quelques jours sur la tête...

— Et vous avez acquis, dit Lubin, assez d'influence sur lui pour le pousser à se compromettre en se réfugiant dans l'hôtel pendant la nuit du 30 juin au 1er juillet?

— Parfaitement, j'en suis sûr...

— Bravo ! s'écria Lubin. C'est que j'avais craint tout à l'heure, en vous voyant entrer avec cette mine sombre et contrariée...

— Moi ! j'ai l'air contrarié ? dit Laurent ; pas le moins du monde... — Ah ça, et toi, qu'est-ce que tu fais de bon ici ?

— Ici ! dit Lubin, tout est admirablement disposé pour le succès... Tenez ! venez un peu, que je vous montre mon travail...

Il emmena Laurent dans la seconde pièce, — celle dans laquelle donnait le *judas* pratiqué par Torin.

Laurent, à peine entré, s'assit, comme s'il eut été fatigué, — mais en réalité pour que l'entretien s'achevât dans cette chambre : Lubin, du reste, ne parut pas disposé à le ramener dans l'autre, car il prit également un siége et se plaça en face de Laurent. C'était exactement la position recommandée par Moule, laquelle permettait de recueillir de l'appartement contigu les confidences de Lubin, sans que celui-ci pût s'apercevoir qu'il était épié. Laurent, de l'endroit où il était placé, vit bientôt le *judas* s'ouvrir.

— Que dites-vous de ceci, mon neveu ? demanda Lubin en montrant, rangés et étiquetés sur une table à côté de petites boules de cire légèrement déprimées, une douzaine de crochets et de clés.

— Je dis que c'est beaucoup de ferraille, fit Laurent ; mais enfin, si cela doit fonctionner convenablement...

— Si ça fonctionnera ! s'écria Lubin presque offensé d'un pareil doute ;... je ne vous dis qu'une chose, mon neveu, c'est que jamais Suchapt lui-même n'aura ouvert la porte de son cabinet et celle de sa caisse avec autant de facilité que je les ouvrirai, moi !

— Bien. Mais cette descente sur le balcon que tu disais si difficile, et où tu as failli te rompre le cou?..

— Parce que je n'étais pas habitué ; mais ce n'est, pour vous surtout, qu'un jeu d'enfant. Deux fois, depuis, je suis descendu sans malencontre... Aidé de Mariette, c'est vrai...

— Rien n'empêche qu'elle ne vous aide encore.

— Non pas !... Mariette, je la supprime.

— Comment ! tu la supprimes?

— Oui, c'est même déjà fait...

— Mais, malheureux !...

— Oh ! oh ! fit Lubin en riant, entendons-nous ! Il ne s'agit pas de ce que vous croyez. Je ne suis pas un buveur de sang, un Dacolard... non ! Il ne faut s'embarrasser d'un cadavre qu'autant qu'on ne peut pas faire autrement. Or, supposez que Mariette soit dans l'hôtel dans la nuit du 30 juin; il est certain qu'elle nous gêne considérablement : qu'est-ce que nous allons faire d'elle?... pauvre fille ! ça me fait de la peine rien que d'y songer... N'était-il pas plus simple de l'éloigner pour quelques jours?... C'est ce que j'ai fait.

— Comment cela?

Lubin raconta que, la veille, il était descendu chez Mariette, qu'il lui avait annoncé que toutes ses affaires étaient réglées et que rien ne s'opposait plus à leur mariage. La brave fille n'avait pu contenir sa joie, et, dans un élan passionné, elle avait presque sauté au cou de son prétendu...

— Ma foi, continua Lubin, je l'ai embrassée, je l'avoue... Mais, elle, de son côté, avait-elle les papiers nécessaires pour son mariage? Non. « — Eh « bien! faites-les venir, lui dis-je... ou plutôt allez « les chercher vous-même, ce sera plus tôt fait. » Elle hésita un moment, mais j'insistai si bien qu'elle consentit; et il fut convenu que dès le lendemain —

qui était aujourd'hui — à l'arrivée de Suchapt, elle lui ferait part de son voyage, qu'elle irait dans la journée à Puteaux dire adieu à Mme Suchapt et à sa fille, et que le soir elle filerait en Normandie par le chemin de fer de Rouen...

— Et elle est partie ?

— C'est probable. J'ai vu ce soir un fiacre sortir de l'hôtel avec une malle à côté du cocher, et aucune lumière n'a paru à la fenêtre du balcon. Elle ne peut pas être revenue avant quatre ou cinq jours, et le coup sera fait... Dites donc ! la voyez-vous avec ses papiers cherchant son épouseur disparu ?

— Oui, c'est très-drôle. Mais, si elle n'est pas là pour nous ouvrir la fenêtre, comment entrerons-nous dans l'hôtel ?... A moins de casser une vitre...

— Non pas ! dit Lubin ; nous n'aurons qu'à pousser la fenêtre et elle s'ouvrira... par l'excellente raison qu'elle ne ferme pas... J'ai songé à tout, allez !... Hier, tout en m'abandonnant aux protestations les plus passionnées, j'ai eu soin de m'approcher de la croisée, et, avec la petite pince que voici... crac ! j'ai forcé l'espagnolette. Mariette m'a demandé si je n'avais pas déchiré mon paletot... chère enfant ! Je lui ai répondu que mon cœur seul était déchiré à l'idée d'être séparé d'elle quelques jours... hein ? c'est galant !...

Tout à coup il s'arrêta en voyant Laurent absorbé dans une sombre rêverie.

— Ah ça, décidément, vous avez quelque chose, Simonin... qu'est-ce que c'est ?

— Tu veux le savoir? dit Laurent ; eh bien ! écoute.

Lubin attendait avec anxiété.

— Oui ! continua Laurent, tout cela est fort séduisant : une affaire magnifique... trois cent mille francs... et toutes les dispositions si ingénieusement prises que l'on peut marcher sans crainte ; il n'y a plus, pour ainsi dire, qu'à se baisser et à prendre.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon cher Lubin, je suis fâché de te le dire, mais... je ne bougerai pas !

Lubin fit un haut-le-corps de surprise.

— Vous ne bougerez pas !... A quel propos ?... Pourquoi ?

— Parce que, au moment où je mettrais la main sur la caisse de Suchapt, des agents de police me saisiraient au collet.

— Des agents de police ! Ah çà, rêvez-vous ? Que supposez-vous donc ?

— Je suppose que tu es un mouchard, mon bon ami, un agent provocateur, et que tu me tends un traquenard. Mais je te préviens que je n'y tomberai pas.

— O mon cher Simonin, mon ami ! s'écria Lubin, quelle idée avez-vous là?

— La même idée que Dacolard, qui te connaît et t'apprécie à ta juste valeur. Voyons : est-il vrai, oui ou non, que tu aies espionné et trahi tes camarades au bagne et dans les prisons ?

— Jamais ! s'écria Lubin avec feu..., non, jamais

je n'ai *mangé* sur les vrais *fanandels*. Il m'est arrivé d'*entifler* quelques mauvais *pégriots*...

— Eh! justement; qu'est-ce qui me dit que je ne suis pas de ces *pégriots*-là?

— Oh! mon ami... vous vous faites tort... vous êtes d'une tout autre volée...

— C'est possible. Mais enfin, tu avais accepté la tâche de me *moutonner*.

— Sans doute ; mais ne vous l'ai-je pas dit tout de suite ?

— Et si c'est une ruse? si cette espèce d'aveu avait pour but de m'attirer et de me faire pincer en flagrant délit, de me faire *paumer marron*, comme tu dis dans ton langage pittoresque ?

Lubin laissa tomber ses bras avec découragement.

— Ah bien, alors, fit-il, si vous avez des idées comme cela, c'est fini, il n'y a plus rien à faire.... Mais, voyons! raisonnons un peu, je vous en prie. D'abord, si j'avais voulu vous faire *paumer*, ce serait déjà fait. Il y a, dans tout ce que vous m'avez dit, plus qu'il ne faut pour vous faire *gerber à la passe*. Et pourtant, vous voyez bien que vous êtes là, bien tranquille...

— Oui, c'est vrai, dit Laurent d'un air sombre, je t'ai fait des confidences, et c'est le tort que j'ai eu. Je t'ai donné tous les gages possibles; mais toi, qu'est-ce que tu m'as donné? Rien du tout.

— Rien?... Et ma dernière affaire dont je vous ai parlé ?...

— Ah ? nous y voilà, fit Laurent. L'affaire de la rue Cardinet, n'est-ce pas? Eh bien j'ai voulu en avoir le cœur net, de cette affaire-là... Tiens ! je me suis procuré les numéros de la *Gazette des Tribunaux* qui contiennent le procès... Les voilà, je les ai lus...

Il tira de sa poche plusieurs numéros du journal judiciaire qu'il jeta sur la table, devant Lubin.

— Eh bien? demanda celui-ci.

— Eh bien, toi et Dacolard, vous n'avez pas plus fait le coup que moi. Laurent Dalissier est coupable, c'est lui qui a assassiné sa mère...

— Bravo ! s'écria Lubin.

— Comment... bravo ?

— Eh ! sans doute. Ce que vous dites me prouve une chose, c'est que j'ai travaillé dans la perfection.

— Ah ! vraiment... Et veux-tu me permettre, mon cher artiste, de te faire quelques objections ?

— Lesquelles ? fit Lubin avec assurance. Parlez...

C'était tout ce que voulait Laurent. Sous prétexte d'éclairer ses doutes sur cette affaire, il se la fit raconter d'un bout à l'autre, en ayant soin d'insister sur les détails qui, pour lui aussi bien que pour l'instruction, étaient restés inexplicables... Et ces confidences, il le savait, n'étaient pas écoutées de lui seul.

Lubin expliqua d'abord comment il avait pu compromettre le fils de sa victime : — « Il avait appris « par Mariette l'adresse de Laurent Dalissier. Il s'était « mis en faction en face du n° 21 de la rue de « Grammont. Il avait vu sortir le domestique Fran-

« çois Houssdal, et l'avait suivi chez Lannois, rue de
« la Michodière : — là, il l'avait accosté, et on avait
« trinqué ensemble : François ne pouvait refuser son
« estime et son amitié à un homme qui lui payait à
« boire. De là des confidences et bientôt une intimité
« dont Lubin avait profité pour se faire introduire se-
« crètement chez le maître de François, et s'emparer,
« à l'insu de celui-ci, des pièces à conviction qui
« avaient figuré plus tard dans le procès. »

De même, en ce qui concernait le plan de l'appartement de la rue Cardinet : — « Mariette, un jour
« que sa maîtresse était sortie, avait consenti à le
« recevoir ; il s'était fait montrer par elle les diffé-
« rentes pièces de l'habitation ; tout en s'indignant
« vertueusement sur la conduite de ce fils dénaturé,
« il avait recueilli les indications qui lui étaient né-
« cessaires. Rentré chez lui, il avait dressé un plan
« accompagné de notes explicatives qu'il avait envoyé
« à Dacolard, alors en province...

Laurent l'interrompit :

— Ton associé n'était pas en ce moment à Paris ?

— Non, dit Lubin. Et même il n'y est arrivé que le 9 au soir, à neuf heures et demie, au moment de l'affaire.

Laurent hocha la tête d'un air d'incrédulité ; — ce qui amena de la part de Lubin des révélations précieuses sur son complice : — « Dacolard était alors à
« la tête d'une troupe de bandits déguisés en saltim-
« banques qui parcouraient la province ; il n'avait pas,

« du reste, changé de métier depuis. Au moment du
« crime, Lubin, qui le savait dans le Loiret, aux en-
« virons de Gien, avait songé à se l'adjoindre comme
« complice; il lui avait en conséquence envoyé par
« Louchette (un homme sûr), le plan par lui dressé,
« avec des indications aussi sommaires et aussi peu
« compromettantes que possible, le tout à titre de
« proposition : le rendez-vous était pour le 8 juillet
« au plus tard... »

— Le 8 se passe, continua Lubin, puis toute la journée du 9, et pas de Dacolard... j'étais dans une impatience! Vers six heures, je me dis : « Filons toujours rue Cardinet; Dacolard connaît le nom de la rue et le numéro, je le trouverai là!... Mais non! j'arrive..., rien! J'entre rue Guyot, chez un restaurateur de ma connaissance où je dépose mon paquet; puis, vers sept heures et demie, je me rends chez Roussigné; Mariette arrive : j'apprends que Dalissier est en dispute avec sa mère; je compatis aux tourments de cette malheureuse femme. Enfin, Mariette sort, et moi en même temps qu'elle. Je jette un coup d'œil dans la rue, à droite et à gauche... pas l'ombre de Dacolard! j'étais navré. Je rejoins Mariette à la porte de l'allée : je la supplie de me permettre de lui dire quelques mots. « Attendez... dit-elle, il faut d'abord
« que je sache ce qui se passe là-haut. » Elle s'éloigne dans l'allée, et j'allais la suivre, quand, à quelques pas de moi, dans la rue, j'aperçois Dacolard... enfin! — Je lui serre la main, je lui dis : « Le *pante*

« va sortir, attends ici. Je vais monter là-haut ; si la « vieille lâche l'argent, je redescendrai et te ferai « signe ; tu le suis et tu le détrousses ; sinon, tiens-« toi au port d'armes et attends-moi. » Il me dit : « C'est bien. » Je monte et je rejoins Mariette qui était entrée un instant dans le salon et qui maintenant écoutait à la porte ; elle se redresse en m'entendant venir, et elle me dit à voix basse : « Il refuse ! » J'écoute à mon tour : C'était pourtant vrai ! Là-dessus, nous entendons les adieux les plus touchants ; l'enfant sort, et je n'ai que le temps de me cacher dans la cuisine... Dacolard laisse filer et continue de se promener philosophiquement sur le trottoir Moi, je sors de ma cachette et je descends avec précaution dans l'allée ; Mariette vient me rejoindre, et il faut bon gré mal gré que je lui débite mes tendresses... Enfin, je suis libre et je rejoins Dacolard...

Lubin passa ensuite à l'exécution du crime :

— « Il avait emmené Dacolard rue Guyot, où « celui-ci avait changé de vêtements et s'était muni « de tous les engins nécessaires. Il avait fait le guet « pendant que Dacolard opérait... L'affaire finie, ils « avaient filé vivement des Batignolles au Petit-Cha-« ronne. Rue Vitruve, chez Lubin, ils avaient partagé « le magot ; Dacolard avait repris ses vêtements ; à « cinq heures et demie du matin, il s'embarquait par « le chemin du Bourbonnais pour rejoindre sa troupe. « A six heures, Lubin se rendait rue de Grammont, « il montait chez François Houssdal, et glissait furti-

« vement, parmi les bottines que celui-ci était en
« train de nettoyer, celles qu'il avait soustraites
« quelques jours auparavant et qui venaient de ser-
« vir !... »

— Eh bien ! demanda Lubin en finissant, êtes-vous convaincu maintenant ?... et ce *gage* vous suffit-il ?

Le front de Laurent s'était déridé.

— Oui, dit-il, tout cela doit être vrai ; car tu n'oserais pas mettre ainsi Dacolard en jeu.

— Certes !... et cela m'est une garantie que, de votre côté, vous ne soufflerez pas un mot de ce que je viens de vous raconter...

— Parce que ?

— Parce que vous seriez sûr d'être *refroidi*, et moi par contre-coup.

— Il est farouche, à ce qu'il paraît, M. Dacolard ; au fait, il aurait raison !... Eh bien, vieux, tu peux être tranquille, ... et ... touche là !

Lubin se précipita sur la main que lui tendait Laurent.

— Ainsi, dit-il, confiance absolue de part et d'autre ?

— C'est entendu.

— Et notre affaire pour le 30 tient toujours ?...

— Je crois bien ! elle est trop jolie pour qu'on l'abandonne comme cela...

— Ce cher Simonin !...

Après de nouvelles protestations, Laurent parla de se retirer.

— Attendez, dit Lubin. Je me suis abîmé toute la journée à limer ce que vous appelez ma ferraille, et le grand air me fera du bien. Je vais vous reconduire un bout de chemin.

Cette proposition s'accordait trop bien avec le projet de Laurent pour qu'il fît la moindre difficulté. Lubin se hâta de passer un paletot et ils sortirent.

XXI

Ils se dirigèrent vers les boulevards. Chemin faisant, Laurent se retourna à plusieurs reprises en fronçant le sourcil d'un air menaçant et inquiet.

— Qu'est-ce donc ? demanda Lubin.

— Rien. Je regardais si nous n'étions pas suivis. Pressons le pas.

Arrivés sur le boulevard, ils prirent à droite.

— Est-ce que vous avez aperçu quelque figure suspecte ? demanda Lubin.

Laurent ne répondit pas.

— Par ici ! dit-il en tirant vivement son compagnon vers la chaussée, qu'il lui fit traverser au milieu des voitures.

Ils se trouvaient devant le café Anglais. Laurent en franchit la porte, et demanda un cabinet particulier, avant même que Lubin, qui venait derrière lui, eût pu lui adresser une nouvelle question. Quand ils furent seuls :

— Ah ça, dit Lubin encore essoufflé, que signifie cette alerte?

— Cela signifie, dit Laurent, que tout à l'heure, dans la rue du Faubourg-Poissonnière, j'ai reconnu derrière nous un des agents qui m'ont amené de Villaine à Paris...

— Vous en êtes sûr?

— Parfaitement sûr.

— Et il nous suivait!

— Je n'en sais rien, mais il marchait dans le même sens que nous.

— S'est-il laissé distancer quand nous avons pressé le pas?

— Oui, un peu;... mais, malgré cela, il allait bon train.

— Et sur le boulevard?

— Il m'a semblé le revoir, mais je n'en répondrai pas. Quoi qu'il en soit, j'ai jugé prudent de traverser la chaussée, et... je ne pense pas qu'il nous ait vus nous réfugier ici.

Lubin réfléchit à tout cela, et son avis fut que Laurent avait pris peur très-légèrement, et qu'il n'y avait vraiment rien à craindre.

— D'abord, dit-il, en admettant que vous n'ayez pas été dupe d'une fausse ressemblance, il faudrait que cet agent, qui ne vous a vu qu'une fois, vous eût reconnu, et c'est bien peu probable. Ensuite, quand nous avons pressé le pas, il se serait mis à courir, et, sûr de son fait, il aurait crié, appelé les passants à la

rescousse;... on nous aurait barré le passage, et, au lieu d'être en ce moment tranquillement assis dans ce cabinet, nous serions emballés dans un fiacre roulant pour la Préfecture... Il ne faut pas, mon neveu, prendre le *taf* comme cela, dit Lubin en finissant.

Laurent eut l'air de céder à ces raisons, et convint qu'il pouvait s'être trompé. Néanmoins il ne jugea pas à propos de sortir tout de suite du café.

— Soit, dit Lubin, attendons un peu; d'autant mieux que, pour passer le temps, nous pouvons manger un morceau... Qu'en dites-vous! Ces émotions-là creusent.

Ils se firent servir, et Laurent, complètement remis, fit honneur au menu. Cependant, en se levant de table, il s'approcha de la fenêtre et regarda à droite et à gauche sur le boulevard.

— Rien de suspect? demanda Lubin.

— Rien, nous pouvons filer.

Toutefois, comme un surcroît de précaution ne pouvait nuire, et qu'il ne fallait pas que l'arrestation de l'un des deux entraînât celle de l'autre, il fut convenu qu'ils sortiraient séparément, sauf à se rejoindre plus loin sur le boulevard.

Lubin sortit le premier, tandis que Laurent s'attardait sous prétexte de solder l'addition.

Il ne fut pas le moins du monde inquiété : il traversa tranquillement le boulevard, et, arrivé sur le trottoir opposé, il se retourna pour voir sortir Laurent, bien décidé à le plaisanter plus tard de sa folle panique.

Mais le spectacle dont il fut témoin lui ôta toute envie de rire.

A peine Laurent avait-il refermé la porte du café et fait quelques pas, que deux robustes agents déguisés en bourgeois se précipitèrent sur lui, et, malgré ses protestations et sa vive résistance, le terrassèrent.

Lubin vit la foule se masser autour de ce groupe, et tout consterné, il se rapprocha timidement.

Laurent, énergiquement contenu, protestait de son innocence et criait qu'il était victime d'une erreur ; la foule commençait à murmurer ; mais les mots de *voleur* et *d'assassin* prononcés par les agents firent taire les sympathies et refoulèrent les curieux. Un fiacre qui stationnait près de là fut requis, et malgré ses doléances, Laurent fut introduit violemment dans la voiture, où les deux agents s'installèrent à ses côtés.

— A la Préfecture ! cria l'un des agents au cocher.

La voiture se mit en marche ; mais à peine avait-elle fait dix pas, que l'un de ces terribles agents, qui n'était autre que Torin, se pencha en souriant vers Laurent et lui dit :

— Mes compliments, monsieur Dalissier : on ne se fait pas arrêter avec plus de naturel et de grâce.

— C'est que j'ai déjà une certaine expérience, dit Laurent. — Et Lubin ? ajouta-t-il ; qu'est-ce qu'il devient dans tout cela ?

— M. Moule s'en est chargé : il doit être en ce moment logé à la même enseigne que vous.

En effet, Lubin, craignant pour lui-même, allait gagner au large, lorsqu'il avait senti une main se poser familièrement sur son épaule.

Il se retourna vivement

— Monsieur Moule ! s'écria-t-il stupéfait.

— Oui, c'est moi, fit l'inspecteur de police. Et comment cela va-t-il, mon cher Lubin ? Il y a longtemps, sans reproche, que nous ne nous sommes vus.

Mais Lubin avait déjà repris son aplomb.

— C'est vrai, dit-il ; aussi j'avais l'intention de passer demain à la Préfecture.

— Vraiment !... Alors, tu ne seras pas fâché d'y venir ce soir avec moi ?..

En parlant ainsi, l'inspecteur de police passait doucement son bras sous celui de Lubin.

— Comme il vous plaira, répondit celui-ci en se laissant emmener.

C'était, on le voit, un échange d'aimables procédés. Il y eut même des politesses au moment de monter en voiture.

— Après vous, monsieur Moule, dit Lubin en s'inclinant.

— Je n'en ferai rien, mon cher Lubin, répondit Moule, en le faisant passer devant lui ; tu es mon hôte, et je sais ce que je te dois.

Une fois installés, et la voiture en marche:

— Voulez-vous me permettre, dit Lubin, de vous donner franchement mon avis sur ce qui vient de se passer ?

— Donne, mon cher Lubin, tu me feras plaisir.

— Eh bien, monsieur Moule, vous venez de commettre une grande maladresse.

— Bah ! et comment cela ?

— Ce sont vos agents qui viennent d'arrêter Simonin ?

— Oui.

— Vous avez donc acquis la preuve du crime qui lui est reproché ?

— Non pas moi. Je ne fais qu'exécuter un mandat du juge d'instruction.

— Alors c'est le juge d'instruction qui a commis la maladresse ; je vous demande pardon... Et à quel propos ce mandat ?

— Mais, dame ! je ne sais pas..

— Je vais vous le dire : à propos d'un fait distinct et antérieur ; un mauvais vol de rien du tout pour lequel on a porté plainte.

— C'est possible ; mais où est la maladresse ?

— Le voici : de ce fait non plus que des autres, vous n'avez pas de preuves, et *on n'en trouvera pas !..* ce sont là les expressions mêmes dont s'est servi Simonin en parlant des poursuites dont il avait été et dont il pourrait être l'objet.

— Pourquoi n'en trouverait-on pas, des preuves ?

— Demandez-le-lui ; quant à moi, je n'ai pas pu lui en faire dire plus long.

— Soit ! dit Moule ; et bien, alors, on relâchera

Simonin : qu'est-ce que tu vois là de si déplorable ?

— Ah ! ce qui est déplorable, fit Lubin d'un ton navré, c'est qu'on fait avorter ainsi la plus belle combinaison !.. J'allai vous livrer Simonin pieds et poings liés ; tout était prêt..

— Sans me rien dire ?

— Non pas ? je comptais aller vous trouver demain matin à la Préfecture...

— C'est vrai.. Eh bien ! quelle est cette combinaison ?

L'imagination de Lubin n'était jamais en défaut. — Il se mit à raconter, non pas ses préparatifs contre l'hôtel Suchapt (c'était une affaire à ménager et qu'il retrouverait un jour), mais une entreprise toute fantaisiste, arrangée de telle sorte que Simonin devait s'y trouver compromis, seul et sans la moindre apparence de provocation.

Moule écouta cette histoire avec beaucoup d'attention.

— Oui ! dit-il quand Lubin eut fini, cette idée est excellente, et je t'en fais mon compliment...

— N'est-ce pas ? fit Lubin.

— Seulement, continua Moule, tu as tort de te désespérer : ton travail n'est pas perdu. Si, comme tu le supposes et comme je ne suis pas éloigné de le croire, Simonin est remis en liberté faute de preuves, tu pourras de nouveau lui tendre cette amorce, et il y mordra...

— Oh ! j'ai bien peur que non, soupira Lubin. Vous

ne savez pas à quel point il est ombrageux.. Tenez ! je parierais qu'il me soupçonne en ce moment d'être la cause de son arrestation.

— Non, tu exagères, dit Moule ; je réponds qu'il n'a pas d'idée pareille.

Tout en parlant ainsi, ils étaient arrivés à la Préfecture de police.

— Eh bien ! mais, fit Lubin en mettant pied à terre, je ne vois pas trop ce que j'ai à faire ici ; je viens de vous conter tout ce que j'avais à vous dire..

— Oui, dit Moule ; mais ça ne suffit pas.

— Comment donc ?

— J'ai également un ordre d'arrestation contre toi.

— Ah !.. à quel propos ?

— Je ne pourrais pas te dire au juste ; cependant je suppose qu'il s'agit de ton affaire de la rue Saint-Gilles.

— Encore ! fit Lubin ; à quoi cela va-t-il servir ? Je ne puis que répéter au juge d'instruction ce que je lui ai déclaré dix fois : « C'était un piége où j'avais « attiré François Houssdal... » C'est à prendre ou à laisser.

— Évidemment. Cependant, comme François vient d'être arrêté..

— Ah !.. François est arrêté ?

— Oui... Tu comprends, l'affaire revient sur l'eau, et on veut contrôler vos déclarations l'une par l'autre. C'est tout naturel.

— En effet.. c'est naturel, répéta Lubin machinalement et d'un air rêveur.

Cette nouvelle de l'arrestation de François lui avait enlevé une partie de son assurance.

Bientôt, quand il se vit écroué et mis au secret, il comprit que la bonhomie de Moule était affectée, et que sa position à lui venait de s'aggraver singulièrement.

Il était près de minuit. Moule, que rien ne retenait plus à la Préfecture, rentra chez lui rue Boucher, où Laurent l'attendait en compagnie de Torin.

Il félicita Laurent de l'intelligence et de la présence d'esprit qu'il venait de montrer.

— Maintenant, ajouta-t-il, quand même nous ne devrions rien obtenir de plus que ces aveux de Lubin, — aveux qui ont été soigneusement recueillis, vous pouvez le croire, — il ne faudrait pas regretter notre campagne.

— Sans doute, dit Laurent ; mais j'espère bien que ce ne sera pas tout.

— Non, certes ! Il s'agit actuellement de tirer des interrogatoires de Lubin et de François tout ce qu'ils peuvent produire. Ceci est mon affaire, à moi. Demain matin, j'irai voir François dans sa cellule...

— Et moi, pendant ce temps, qu'est-ce que je ferai ? demanda Laurent.

— Rien du tout ; vous vous reposerez.

— Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis.

— Oh ! soyez tranquille ; ce n'est pas un congé

illimité que je vous donne : je saurai vous rappeler quand il le faudra,... et cela ne tardera pas.

— Vous me mettrez encore en compagnie de Lubin ?

— Oui, c'est probable.

— Toujours Lubin ! fit Laurent avec un geste d'ennui ; et dans tout cela, je n'aperçois pas Dacolard, l'assassin de ma mère...

— Eh ! justement, c'est pour arriver à lui.

— Où est-il donc, ce misérable ?

— Lubin, dans quelques jours, vous donnera son adresse sans que vous ayez besoin de la lui demander.

XXII

Le lendemain, en effet, Moule se fit conduire à la cellule où François Houssdal était enfermé. Il était accompagné d'un de ses agents, Cœur-de-Feu, envers lequel, au moment où la porte s'ouvrit, il prit l'air irrité d'un supérieur qui gronde vertement un subordonné maladroit : c'était une comédie convenue d'avance.

— Oui, toi et Lubin, vous en faites de belles depuis quelque temps ! dit-il ; si cela continue, je vous casse aux gages et vous renvoie tous deux au *pré*, que vous n'auriez jamais dû quitter !

— Cependant... observa timidement Cœur-de-Feu.

— Tais-toi. C'était bien la peine de tendre un piége à loup pour prendre une fouine!... Voilà de vos coups! Ah ça! où est-il donc ce nigaud-là?

Le *nigaud*, c'est-à-dire François Houssdal avait relevé la tête: le nom de Lubin et la singularité du reproche adressé à l'agent de police le firent tressaillir. Ce mouvement n'échappa pas à Moule.

— Ah! le voilà, fit l'inspecteur de police comme s'il commençait seulement à l'apercevoir. Arrive donc ici, drôle, que nous renouvellions connaissance... car nous nous sommes déjà vus, si je ne me trompe. N'est-ce pas toi qui étais l'an dernier le domestique de Laurent Dalissier?...

Il prit François par le bras, et l'attirant en face de l'étroite fenêtre:

— Oui, c'est bien ça! fit-il. Ah ça, comment se fait-il, animal, que je te trouve embarqué dans cette galère? — Va-t'en, toi! s'écria Moule en se tournant vers Cœur-de-Feu avec un geste de colère et de menace.

Cœur-de-Feu ne se fit pas répéter l'ordre et sortit vivement.

— A quelles canailles il faut avoir affaire! poursuivit Moule en s'emparant de l'unique siége qui meublait la cellule; mais qu'il soit tranquille! lui et Lubin sauront ce qu'il en coûte...

Puis, se tournant vers François avec une brusquerie toute paternelle:

— Voyons! et toi, grand innocent... pourquoi faut-il que je te trouve ici à la place d'un autre sur

lequel j'avais compté ? comment cette substitution s'est-elle faite ?...

François baissa la tête, roula un œil farouche et ne répondit pas.

Moule éclata de rire.

— Oh ! l'imbécile qui se méfie et se tient sur ses gardes !... Tu crois que je viens te faire babiller ? C'est bien la peine, vraiment ! Rassure-toi, mon bon ami. Ton affaire est claire. Veux-tu que je te la dise, ta bonne aventure?... le présent, le passé, l'avenir ! Ça ne coûte rien.

Écoute : — Lorsque tu étais chez Laurent Dalissier, tu as eu quelques petites relations avec Lubin... ne dis pas non ! Je le sais. Ces relations, interrompues un instant par l'assassinat de Mme Dalissier, ont ensuite repris de plus belle vers la fin de décembre... Tu vois ? je précise. A cette époque, tu étais sans ressource et tourmenté de la soif ardente et de la paresse qui nuiront éternellement à ton avenir. C'est alors que Lubin, *qui avait ses vues sur toi*, t'a fait entrer comme garçon de service dans le café de la rue de la Réunion. Là, tu as fait des connaissances, tu t'es déniaisé, *affranchi* peu à peu. C'était ce qu'espérait Lubin. Depuis six mois, tu as tripoté avec lui, avec d'autres, parfois seul, quelques petites affaires. Laissons ces misères, jetons un voile. A quoi bon, en effet, s'occuper de cela ? Tu as, d'autre part, ton paquet : surpris en flagrant délit de vol dans cette maison de la rue Saint-Gilles, avec toutes les circonstances

aggravantes, vingt ans de *pré*, au bas mot, voilà ton avenir. C'est clair et net, vois-tu, comme les *jaunets* que tu as négligé d'*agrafer* cette nuit-là.

C'était en effet tellement clair et tellement net que François se contenta de pousser un profond soupir et ne répliqua pas.

— Ce que je voulais, continua Moule, c'était me débarrasser de cette infâme clique des Lubin et autres gredins à double face qui ont un pied et une main partout, déjeunent de la Préfecture et soupent du *monseigneur*, qui me promettent un assassin, et, d'accord avec lui, m'envoient à sa place un méchant volereau comme toi...

Ces mots *d'accord avec lui* firent tressaillir François; mais il se remit aussitôt, et il murmura avec un sourire d'incrédulité :

— D'accord avec lui !... *Monsieur* Dacolard !... jamais !

Moule parut ne rien voir et ne rien entendre et continua :

— Il est temps que ces choses-là cessent, que ces drôles soient remplacés. J'avais songé à toi... Pourquoi pas ? Tu n'as que des peccadilles... pas de sang à ton dossier, que je sache... L'affaire de la rue Saint Gilles est d'une certaine gravité, j'en conviens ; mais c'est de la provocation...

— Oh ! oui, je le vois bien, maintenant ! murmura François d'une voix sourde.

— Ah ! tu commences à le croire ? ce n'est pas

malheureux... Mais, malgré tout, depuis dix minutes que je suis avec toi, je comprends qu'il vaut encore mieux être servi par des canailles d'intelligence que par des honnêtes gens imbéciles. Décidément, je garderai Lubin... C'est triste, mais tu n'es pas de force à le remplacer. N'en parlons plus.

Il se leva et fit mine de sortir, François vint se placer brusquement devant lui.

— Lubin ! s'écria-t-il, oh ! le misérable... Monsieur Moule, je vous en prie, laissez-moi me venger de lui, et puis après... vous ferez de moi ce que vous voudrez.

Moule sourit dédaigneusement.

— Mon garçon, fit-il, un homme qui a de la tête et du cœur ne dit pas : *je me vengerai;* il ne demande ni conseil ni permission ; il fait tout simplement son coup et tout est dit.

— Oh ! s'écria François, ce ne sont pas les moyens qui me manquent !... et ce serait déjà fait, si...

— Si?...

— N'importe ! fit François. N'en parlons plus... c'est impossible.

Moule avait toujours sur les lèvres son méchant sourire. Il revint s'asseoir, et jetant sur le prisonnier un regard perçant et ironique :

— Mon pauvre *pégriot*, fit-il, tu viens de prononcer toi-même ta propre condamnation. C'est toi, décidément, qui est impossible. Cette réticence que tu viens de me laisser entrevoir marque un bon naturel,

elle t'honore; elle prouve que tu as de la probité, et j'aime ça. Mais elle indique aussi trop d'ineptie, et il est difficile qu'un lapin de ta force entre jamais dans mon service...

François semblait en proie à une poignante hésitation.

— Tiens ! continua Moule, veux-tu que je te l'explique, ta réticence, et que je complète ta pensée? Voici : Tu as le secret d'un crime commis par Lubin, et tu peux, d'un mot, faire tomber sa tête. Oh ! que serait bon à révéler ce secret !... Oui, mais Lubin a un complice, et le même coup qui *faucherait* l'un *faucherait* l'autre... Ces choses-là ne doivent pas se faire... Donc, il faut garder le silence... C'est bien pénible, mais c'est comme ça. Suis-je dans le vrai, dis ?

François baissa les yeux.

— Oui, voilà ce qui te tient la langue, poursuivit l'inspecteur de police. Maintenant, voici le comique de la chose : c'est que cet *autre,* ce complice de Lubin, que tu ménages avec tant de soin, que tu crains d'englober dans ta vengeance, de compromettre par un mot, par un signe... en vérité, c'est charmant !...

— Eh bien ? demanda François.

— Eh bien ! mon cher, c'est celui-là même qui t'a désigné à Lubin, et t'a poussé à sa place dans la souricière où tu t'es fait pincer.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria François avec force.

— C'est vrai, répliqua Moule, et je le prouve.

D'abord, veux-tu que je te dise son nom, à ce bon *fanandel* sur lequel tu aurais horreur de *manger* ? Il s'appelle Dacolard... ou *Monsieur Dacolard*, comme tu dis respectueusement. Je ne me trompe pas, hein ?

— Allez toujours, fit François d'une voix sourde.

— Bien. Maintenant, mon fiston, écoute ceci pour ton instruction particulière : Il y a trois semaines, j'apprends que Dacolard est à Paris. Vite, j'envoie mes limiers ; il faut qu'à tout prix nous le pincions. Nous le relançons dans différentes remises : une fois rue Saint-Nicolas-d'Antin, où il se pavanait sous le nom de M. de Formigny, — deux ou trois fois à la Villette, — ou au Petit-Charonne, au caboulot de la Réunion ; j'aurais pu, au milieu de ces relais, l'appréhender, à la rigueur... mais quoi ! *enflaquer* ainsi un gars de cette force, platement, le terrasser à propos de rien dans une rue ou dans un bouge... Allons donc ! Je me dis : « Dacolard vaut bien les honneurs d'un flagrant délit. » Là-dessus, je fais signe à cet infâme Lubin, qui, en quelques jours prépare cette souricière de la rue Saint-Gilles... car c'était une souricière, mon pauvre garçon, et pas autre chose...

François poussa un profond soupir.

— Mais, poursuivit Moule, ce n'est pas tout d'avoir la cage ; il faut l'oiseau. Lubin me dit : « Laissez-moi « faire ; je me charge de l'y attirer. » J'ai la simplicité de m'en rapporter à lui. Il va, un soir, au Petit-Charonne, et il entre, vers les dix heures, dans le caboulot de la rue de la Réunion où il était à peu

près sûr de rencontrer Dacolard... C'est bien, ça, dis? fit Moule avec un sourire ironique.

François se tut.

— Oui, c'est bien cela, continua Moule, et tu le sais mieux que personne, mon pauvre garçon; car tu étais là... pour ton malheur. Dacolard y était aussi. Maintenant, ouvre tes oreilles toutes grandes: Lubin entre, flaire, regarde, enfin aborde Dacolard. Que penses-tu qu'il va lui dire?... Qu'il a un coup monté pour le soir même, et qu'il lui faut un associé? que l'affaire est superbe? qu'il n'y a pas le moindre risque à courir, attendu qu'il a les entrées dans la maison, et que les deux femmes qu'il s'agit de dépouiller ne feront pas la moindre résistance?... Tu crois qu'il lui a dit cela?

— Oui.

— Eh bien, tu te trompes, mon bonhomme. Il lui a dit: « — Je trafique avec la *rousse*, à qui je dois « des gages et qui en exige de moi. Je lui ai pro- « mis ta peau, mon vieil ami, et elle s'en pourlèche « les lèvres d'avance; mais tu comprends que je ne « suis pas homme à lui servir un pareil plat: ça « la rendrait malade de bonheur; ménageons sa sen- « sibilité. Tu conçois, j'ai dressé un bon petit piége « où je suis censé t'attirer en ce moment: la *rousse* « et la *cigogne* comptent dessus; l'avocat général « aiguise ses phrases et Charlot son couperet... Pas « de danger qu'on te livre à ces ogres! Mais ils atten- « dent une proie, il leur en faut une coûte que coûte;

« indique-moi donc, au moins, quelque chose que je « puisse leur mettre sous la dent ! » C'est alors que Dacolard, promenant négligemment son regard autour de la salle, t'a aperçu dans un coin, et qu'il a dit à Lubin : « Tu vois cet idiot là-bas, prends-le !... » Je n'y étais pas, dit Moule en finissant, mais je sais que cela s'est passé ainsi.

— Oui, cela s'est passé ainsi ! s'écria d'une voix tonnante François ; — oui ! et je les vois encore tous deux causant à voix basse ;... et lui, lui... Dacolard .. Oui ! c'est bien là son regard quand il m'a désigné à ce monstre de Lubin, qui est venu ensuite me parler d'un ton patelin... Ah ! mais, non, ça ne se passera pas ainsi ! Ah ! je suis un idiot, bon tout au plus à jeter en pâture à la police qui attend !... Soyez tranquilles ! moi aussi je lui jetterai quelque chose, à la police !... Chacun son tour. — Écoutez, monsieur Moule...

— Tais-toi ! dit Moule sévèrement.

— Que je me taise?... Non pas ! je parlerai, je me vengerai.

— Tu es en fureur, tu ne sais plus ce que tu dis.

— Ah ! je ne sais plus ce que je dis... Voulez-vous m'entendre?

— Non ; je n'admets pas les rapports faits dans ces conditions. La haine, la colère t'égarent.

— Et bien ! non... Regardez, je suis calme.

— Joliment ! Si je te prenais au mot, tu m'en conterais de belles ! Je ne veux pas ; je n'ai pas l'habitude de perdre mon temps

— Écoutez-moi seulement une minute...

— Encore une fois, non! Je regrette maintenant de t'avoir appris ces détails, en voyant dans quel état cela te met... Que diable! quand on a été roulé de la sorte, il faut savoir en prendre son parti, et ne pas chercher à se venger par des insinuations, par des mensonges, des calomnies...

— Moi, mentir, calomnier! Ah! je n'en ai pas besoin...

— Ce serait, il est vrai, difficile avec des gaillards comme ceux-là.

— N'est-ce pas?... Mais vous ne les connaissez pas encore ; si vous saviez...

— Je t'ai dit que je ne voulais rien savoir, interrompit Moule. Je ne suis pas venu ici pour recueillir tes confidences ; tu les feras au juge d'instruction, plus tard, quand tu seras plus rassis.

— Monsieur Moule, dit François, je suis calme... tenez! tâtez mon pouls... Oui, calme comme un homme qui sait qu'il est perdu, mais qui sait aussi qu'il sera vengé.

— C'est bien, fit Moule, mais un peu de recueillement ne te fera pas de mal. Tu vois! on reproche quelquefois aux hommes de police de surprendre, de soutirer adroitement aux prisonniers leurs secrets ; ce n'est pas mon système. Je te le répète : réfléchis bien, et puis ensuite tu feras tes déclarations à qui de droit et selon ta conscience. Maintenant, tu viens de prononcer un mot qui m'a fait de la peine ; tu as dit que tu te sentais perdu...

— Oh ! oui, monsieur Moule... je ne me fais pas d'illusion.

— Sans doute ta position est grave. Mais enfin, s'il n'y a pas de remède radical, encore serait-il possible, ou du moins on pourrait essayer d'y porter quelques adoucissements... successifs. Tu comprends, cela dépendrait de ta conduite.

— Ah ! vous serez content de moi, je vous jure. Tout ce qu'on peut attendre de soumission, de dévouement...

— Eh oui ! mais, comme je disais tout à l'heure, cela ne suffit pas, et tu viens de faire une équipée qui ne me donne pas une bien haute opinion de toi... Enfin, on verra.

Moule laissa François à ses réflexions. Il sortit de la Conciergerie et monta au Palais.

Il se fit introduire dans le cabinet du juge d'instruction, M. Thurier, qui devait, le soir même ou le lendemain matin au plus tard, interroger Lubin et François.

Il s'agissait de ce qu'on appelle, en argot de police, *préparer le juge.*

Cela fut vite fait avec M. Thurier, pour qui Moule avait une sorte de vénération, qu'il redoutait de voir passer à la cour, et dont il disait, avec une conviction dont ce juge intelligent n'eût sans doute pas été froissé : — Il eût fait un excellent agent !

XXIII

Le lendemain, à huit heures, François fut extrait de sa cellule pour être conduit à l'*instruction*.

Tout en cheminant entre ses deux gardiens, il aperçut Moule qui flânait *par hasard* dans un des couloirs du palais. Celui-ci, de son côté, le reconnut et s'approcha.

— Ah ! c'est toi, fit-il, je suis enchanté de te voir plus calme qu'hier. La nuit porte conseil, et tu as réfléchi.

François avait, au contraire, l'air plus sombre et plus énergiquement résolu que la veille.

— Ah ! vous trouvez? fit-il avec un hochement de tête significatif. Eh bien, soyez tranquille, monsieur Moule, avant une heure on saura des choses que vous n'auriez pas été fâché d'apprendre l'an dernier, et que j'ai eu le tort de ne pas vous dire alors.

— Diantre ! il paraît que je me trompe, fit Moule d'un ton contrarié. Te voilà aussi rageur qu'hier, et je le regrette. Je ne sais quelles révélations tu entends faire, mais je te préviens d'une chose, c'est qu'on n'a pas l'habitude ici d'ajouter foi aux déclarations d'individus aussi *montés* que tu parais l'être.

— On ne me croira pas? fit François.

— Entendons-nous ! ça dépend. Si ce que tu as à

dire est vraisemblable, si surtout tu spécifies et précises énergiquement les faits...

— Oh ! que ça ne vous inquiète pas, je préciserai !

— Bien ! il faut toujours être précis...

Puis s'adressant aux surveillants :

— Ah ça, dites-moi, vous autres, il me semble que vous avez éveillé ce garçon un peu matin? M. Thurier ne doit pas être encore dans son cabinet.

— Pardon, fit un des surveillants, c'est l'ordre.

— Ah! si c'est l'ordre, c'est différent... cependant cela m'étonne. Il serait peut-être bon de voir.

Il précéda les trois hommes et arriva sur la pointe du pied à l'extrémité du couloir, près de la petite porte servant de passage aux inculpés ; il écouta une seconde.

— C'est juste, fit-il à voix basse en revenant vers François et ses deux gardiens : M. Thurier est dans son cabinet ; il a même déjà commencé *une instruction*. Ne le dérangez pas.

Il fit asseoir discrètement et sans bruit, François et ses deux acolytes dans le petit palier qui précédait le cabinet du juge ; François tout près de la porte qui, *par hasard*, n'était pas fermée.

— Là, dit-il, attendez. Moi, il faut que j'aille à mes affaires. Quant à toi, François, attention à ce que je t'ai dit ! c'est sérieux.

Il s'éloigna.

On entendait distinctement par la porte entrebâillée tout ce qui se disait dans le cabinet du juge ; et Fran-

çois, placé près de cette porte, quelque absorbé qu'il fût par ses idées de vengeance, reconnut bientôt la voix aigrelette et doucereuse de Lubin. Il tressaillit et écouta attentivement. Le vieux forçat libéré venait de donner au juge ses noms, surnoms et qualités, et ses *états de service.*

— Bien ! fit M. Thurier ; maintenant votre résidence vous avait été assignée à Langres... Vous avez quitté cette ville un matin...

— Mon Dieu, oui, fit Lubin avec un petit air de componction ; j'ai eu tort, je le sais, mais que voulez-vous ? il m'était impossible de gagner ma vie à Langres ; on y connaissait mes antécédents, et je ne pouvais obtenir aucune espèce de travail. Plusieurs fois j'ai prié M. le commissaire central d'obtenir pour moi un changement de résidence...

— Oui, nous connaissons ce prétexte, qu'aucun libéré surpris hors de sa résidence ne manque d'invoquer, dit le juge. Quoi qu'il en soit, vous vous êtes lassé d'attendre ce changement, et vous êtes clandestinement parti pour Paris, dont le séjour est absolument interdit aux anciens forçats. Mais laissons cela pour le moment, nous y reviendrons. J'ai hâte d'apprendre comment il se fait que vous ayez été arrêté il y a un mois, en compagnie d'un nommé François Houssdal, en flagrant délit de vol avec effraction dans une maison de la rue Saint-Gilles.

— Oh ! c'est bien simple, fit Lubin. D'abord il faut vous dire, monsieur, que pendant le temps que j'ai

passé au bagne, et même depuis j'ai pu rendre quelques services... d'une certaine importance, à la police. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, c'est à moi qu'est due l'arrestation du célèbre Joudarnoult, que les plus fins limiers n'avaient pu découvrir.

— En effet, c'est ce qui m'a été rapporté, fit M. Thurier. Continuez.

— L'administration, poursuivit Lubin, m'a su quelque gré de ces services : mon sort, au bagne, a été adouci... Peut-être, depuis, aurait-on pu s'occuper de moi, m'employer... On n'a pas cru devoir le faire, passons! Il ne m'appartient pas de récriminer, et je ne veux pas avoir l'air de chercher une excuse à une faute que j'avoue. Toutefois, il y a six semaines, quand j'eus été arrêté sous cette prévention de rupture de ban, un des chefs les plus remarquables de la police de sûreté, M. Moule, voulut bien se souvenir de moi : il savait mon passé, mes fautes... mais aussi mes services; et, comprenant qu'il y avait mieux à faire que de me laisser moisir dans ma cellule, il me chargea de certaines tâches délicates, difficiles, dont j'eus le bonheur de m'acquitter à son entière satisfaction.

Lubin raconta avec complaisance ces nouveaux services. Enfin arrivant à l'affaire de la rue Saint-Gilles, il dit qu'il avait conçu le projet de livrer à la police un bandit redoutable... son ancien complice dans l'affaire de Villejuif, c'est vrai, mais qu'il avait renié depuis longtemps, et qu'il exécrait maintenant, —

Dacolard ! C'était là un joli cadeau à faire à M. Moule! Mais le piége une fois tendu, la difficulté avait été d'y attirer Dacolard. Il avait essayé à plusieurs reprises, mais inutilement. En dernier lieu, il était allé au Petit-Charonne, rue de la Réunion ; il y avait rencontré Dacolard ; il avait insisté, prié... mais Dacolard, persistant plus que jamais dans sa défiance, avait refusé : il s'était même brusquement éloigné du tripot.

— Alors, quoi? fit Lubin en finissant; fallait-il tout planter là et admettre que c'était du temps et du travail perdus? Ma foi, non. Faute de grives, on prend des merles, et j'ai englué ce méchant oisillon de Français Houssdal qui se trouvait à ma portée. C'était toujours cela.

M. Thurier s'était bien gardé d'interrompre ces longues explications, bien qu'elles ne fussent pas nouvelles pour lui. Il n'éleva non plus aucune des objections qu'il avait précédemment opposées à ce prétendu plan de campagne. Il se borna à manifester une sorte de mécontentement banal à l'encontre de ces façons de procéder.

— Diantre! mais c'est de la provocation, cela, fit-il en fronçant le sourcil ; et je déteste la provocation, même quand il s'agit de gredins fieffés, à plus forte raison quand il s'agit de pauvres diables comme celui-ci... Enfin!...

Lubin, tout en s'excusant hypocritement, était convaincu que *ça commençait à prendre* et s'applaudissait de son succès.

— Il faut maintenant interroger ce François Houssdal, dit M. Thurier. Greffier, dites qu'on amène l'autre inculpé.

Le greffier allait obéir, mais Lubin s'interposa vivement :

— Un instant ! permettez, monsieur le juge d'instruction, dit-il, il est bien entendu que tout ce que je viens de vous confier au sujet de cette affaire est entre nous. Pour François Houssdal, la tentative est sérieuse : pas de souricière, mais seulement un contretemps imprévu.

— Comment donc ! fit M. Thurier, cela va de soi.

— Bien! et moi, je joue consciencieusement... et jusqu'au bout, sauf la gratitude ultérieure de l'administration, le rôle d'un *grinche paumé marron* (pris en flagrant délit). C'est compris !

Il se rassit, et le commis greffier alla ouvrir la petite porte du couloir.

François était au comble de l'exaspération; pas un mot de cette scène ne lui avait échappé. Néanmoins quand il entra dans le cabinet du juge d'instruction, il avait une sorte de calme extérieur : il se rappelait les conseils de Moule, ... et d'ailleurs, n'était-il pas sûr de sa vengeance?

Il donna froidement, d'une voix sèche et brève, ses noms et qualités; puis, quand M. Thurier lui eut demandé de s'expliquer au sujet de cette tentative de vol :

— Monsieur le juge, dit-il d'une voix forte et en

jetant sur Lubin un regard terrible, je n'y vais pas par quatre chemins, moi ! J'ai essayé de faire le coup, et s'il n'a pas réussi, ce n'est pas ma faute. Il est possible que, pour Lubin que voilà et qui s'en vante, ce fût une *frime* dont j'ai été la dupe... ; moi j'y allais *bon jeu, bon argent!*

A cette déclaration si inattendue, Lubin tressaillit. Que signifiait ce langage et surtout l'air d'assurance de François? Evidemment on l'avait *travaillé en sous main*, et il avait un projet... Mais lequel ?

Quant à lui, sa contenance était difficile : toute protestation de sa part eût été absurde, et il lui était impossible d'avouer devant son complice son rôle d'agent provocateur. Il prit le parti de donner à sa figure l'expression de la surprise, suivie d'une mélancolique et discrète pitié.

M. Thurier, lui aussi, avait cru devoir paraître surpris.

— Permettez ! n'allons pas si vite, dit-il à François, et faites attention aux paroles que vous prononcez... Réfléchissez...

— Il n'y a pas besoin de réflexions ni d'explications, dit François ; la bêtise est faite et j'en subirai les conséquences. Ce que j'ai à vous dire est un peu plus intéressant. Et d'abord, en fait de bêtise, vous saurez que la police en a fait une, l'an dernier, non moins *pommée* que la mienne. Je veux parler de l'affaire de la rue Cardinet, de l'assassinat de Mme Dalissier.

— Comment? Que dites-vous là? s'écria le juge d'instruction.

— Oui, continua François, vous avez poursuivi, emprisonné M. Laurent Dalissier, qui est innocent de ce crime, tandis que vous aviez, pas bien loin de vous, les deux coupables.

— Comment! vous les connaissez? Quels sont-ils¿ demanda M. Thurier.

— C'est Dacolard qui a exécuté l'affaire, dit François; quant à celui qui l'a imaginée, préparée, qui a fait le guet et qui a eu sa part des dix mille francs...

— Eh bien?

— Le voici! dit François en étendant avec énergie la main vers Lubin.

Tout autre que Lubin eût été bouleversé par cette terrible accusation. Mais il avait au plus haut degré la force de maîtriser ses émotions et l'art de les dissimuler. A peine, quand François eut commencé de rappeler cette sinistre affaire de la rue Cardinet, le juge, qui l'observait, avait-il pu saisir un léger tressaillement dans son attitude et dans les muscles de son visage. Cependant, la surprise avait été vive, l'anxiété poignante : l'attention de la justice était éveillée de nouveau, les vrais coupables lui étaient désignés, et n'apportât-on à leur charge aucune preuve ni aucun document, des investigations et des enquêtes de toute sorte allaient surgir, longues, minutieuses, inquiétantes... Mais il fallait faire bonne contenance, et Lubin y parvint.

Lorsque François le désigna comme le complice de Dacolard dans l'affaire de la rue Cardinet, il eut un léger haussement d'épaules et un sourire de dédain.

— Eh bien ! qu'est-ce que j'apprends-là? qu'est-ce que cela signifie ? demanda M. Thurier en se tournant vers lui.

— Dame! je ne sais pas, fit Lubin... ou plutôt si! cela signifie que François est furieux contre moi, bien à tort; le pauvre garçon extravague et ne sait ce qu'il dit.

— Ah! je ne sais pas ce que je dis!... s'écria François.

Il allait continuer; mais le juge lui imposa silence, et, se tournant vers Lubin :

— Voyons! est-ce vrai ce qu'affirme cet homme? Ètes-vous pour quelque chose dans ce crime ?

— Mais non, monsieur, mais non! dit Lubin, c'est absurde. Je vous répète que François parle ainsi par passion, par vengeance. Quant à moi, je ne sais seulement pas de quoi on veut m'accuser.

— Ah !... c'est bien extraordinaire, fit M. Thurier; car cette affaire a fait assez de bruit l'an dernier.

— Pardon ! interrompit Lubin, rue Cardinet, n'est-ce pas aux Batignolles? Mais oui, je crois me rappeler... un fils qui était accusé d'avoir assassiné sa mère?...

— En effet.

— Ah bien! j'y suis... une affaire Déli... Désaliziers. Mais sans doute! j'ai entendu parler de cela,

comme tout le monde, dans le temps. Le fils a été condamné.

— Non pas ! il a été acquitté aux assises de septembre, et c'est fort heureux... si toutefois ce que François Houssdal vous reproche est vrai...

— Oh ! monsieur.

— Vous n'en êtes pas absolument incapable; quand on a à son passif l'affaire de Villejuif... Mais enfin cela ne suffit pas.

Puis, s'adressant à François :

— Voyons, François, on ne lance pas une pareille accusation à la légère; il faut qu'elle soit accompagnée de preuves, d'indications...

— Oh! soyez tranquille, monsieur, j'en ai à votre service... Ce que j'ai à vous apprendre, j'aurais bien dû vous le révéler il y a un an... Mais je me suis tu par peur, par faiblesse, par bêtise... Enfin, c'est comme ça ! Toujours est-il qu'il y a un an, — vous savez ça, puisque vous vous êtes occupé de l'affaire et que vous m'avez interrogé à cette occasion, — j'étais domestique chez M. Laurent Dalissier, rue de Grammont... chez ce pauvre jeune homme qu'on a accusé plus tard d'avoir assassiné sa mère...

Lubin crut devoir faire ici un léger mouvement de surprise.

— Ah! ça t'étonne! dit François avec un sourire ironique.

— Mais dame!... oui... ou plutôt...

— Ça t'étonne! répéta François avec un ricanement

sinistre. — Figurez-vous, monsieur le juge, qu'il ne s'est lié avec moi qu'à cause de cela !.. car je ne le connaissais alors ni d'Eve ni d'Adam, et il n'y avait aucune raison... mais, voilà ! monsieur *manigançait* alors son affaire de la rue Cardinet : il voulait, comme l'a si bien deviné plus tard l'avocat de M. Dalissier, en assassinant la mère, faire tomber les soupçons sur le fils. Pour y parvenir, il lui fallait des indications de tout genre, et, mieux que tout autre, je pouvais lui en donner...

Lubin était à la torture, mais il n'en laissait rien paraître ; et, craignant qu'une agitation excessive ne décelât son trouble, il se donnait un air de victime, accentué par de légers haussements d'épaules.

François continua ses révélations et les fit aussi complètes que possible. Lorsqu'il eut cessé de parler, M. Thurier se tourna vers Lubin et lui dit :

— Lubin, ce que vous venez d'entendre, en dépit de vos protestations, ne manque ni de vraisemblance ni de gravité...

— Oh ! monsieur...

— Je vous répète que c'est grave, faites-y attention ! Cependant, tout en me réservant d'examiner comme elle le mérite cette déclaration toute spontanée de François Houssdal, je lui ferai observer qu'il n'a rapporté que des impressions et des souvenirs personnels ; ce ne sont pas là des preuves formelles et directes. De plus, il a accusé Dacolard d'avoir participé à ce crime, et cependant il n'allègue aucun fait se rapportant à celui-ci.

— Oh! attendez, monsieur, s'écria François, je n'ai pas fini! C'est vrai que je ne connaissais pas alors Dacolard, mais j'ai fait sa connaissance depuis, et j'ai pu l'apprécier... principalement l'autre jour, quand il m'a désigné à Lubin!... Laissez-moi dire, et vous ne tarderez pas à apprendre comment l'affaire s'est *manigancée* entre ces deux individus, comment et par qui je l'ai appris... Et, si vous trouvez que ce ne sont pas là des preuves, si vous vous étonnez que Dacolard, qui est un malin, ait consenti à *travailler* avec Lubin, je vous dirai qu'il a retenu contre lui une preuve terrible : le plan de la maison de la rue Cardinet, fait de la main de Lubin... Est-ce vrai, Lubin?

L'ancien forçat haussa les épaules de pitié, en murmurant : — Ça n'a pas le sens commun!

— Non, ça n'a pas le sens commun, fit ironiquequement François... Et pourtant, que la police mette la main sur Dacolard, et elle trouvera sur lui, non-seulement la preuve que j'indique, mais encore celle de toutes les affaires où ils ont travaillé ensemble ; car Dacolard ne consentait jamais à marcher sans ça... Maintenant, ajouta-t-il en se tournant vers le juge, vous êtes embarrassé pour pincer Dacolard? vous le faites chercher à Paris?... C'est du temps perdu ; il a décampé. Mais je vous indiquerai, moi, où il perche...

— Un instant! interrompit M. Thurier... Greffier, faites sortir Lubin.

Le greffier alla ouvrir la petite porte, et, un instant après, Lubin, sous la conduite de deux gardiens quittait le cabinet du juge d'instruction.

XXIV

Il serait superflu de rapporter ici les révélations que François, resté seul avec M. Thurier, s'empressa de faire à celui-ci : ces révélations n'apprenaient que fort peu de choses à la justice, déjà édifiée par les confidences de Lubin à Laurent Dalissier, sur le crime de la rue Cardinet. Quant au moyen de surprendre Dacolard, François, malgré sa bonne volonté, ne put donner que des renseignements vagues et d'une utilité problématique ; sur ce dernier point, il y avait beaucoup mieux à attendre de Lubin lui-même, et c'était, on se le rappelle, sur quoi comptait l'inspecteur de police.

Aussi eut-il soin, au moment où Lubin était ramené à la Conciergerie, de se trouver dans le couloir qui conduisait à sa cellule.

— Tiens !... Lubin... fit-il en l'apercevant et en allant au-devant de lui ; justement je venais pour te voir...

— Monsieur Moule...

— Tu sors de *l'instruction*... toujours ton équipée de la rue Saint-Gilles? une jolie boulette que tu as faite là !

— C'est vrai, fit Lubin en affectant un air dégagé ; mais, malgré tout, j'espère m'en tirer.

— Allons, tant mieux.

— Le juge d'instruction ne paraît plus trop éloigné d'admettre mes explications.

— Bien ; cela te regarde. Mais c'est autre chose qui m'amène.

— Qu'est-ce donc, monsieur Moule ?

— Entrons d'abord chez toi, dit l'inspecteur de police, en montrant la cellule ouverte près de laquelle ils étaient arrivés.

Lorsque la porte se fut refermée sur eux :

— Il s'agit encore de Simonin, dit Moule. Tu avais bien raison de dire que c'était une maladresse de t'arrêter... Après tout, je m'en lave les mains, ce ce n'est pas moi qui ai donné l'ordre... Mais c'est moi qui l'ai exécuté, et j'en suis presque honteux, quand je songe qu'il n'y a contre lui aucune charge nouvelle, si ce n'est une mauvaise dénonciation dénuée de preuves et même de vraisemblance ; et pour quoi?... pour un délit tellement insignifiant, que cette arrestation préventive s'expliquerait à peine, alors même que le fait allégué serait établi !... De deux choses l'une : ou bien la poursuite sera abandonnée, et c'est certainement ce qu'il y a de mieux à faire ; — ou bien Simonin passera en police correctionnelle, et il sera acquitté, ça ne fait pas un pli ; le beau résultat !

Pour éviter cet ennui, Moule voulait tenter de ravi-

ver les anciennes poursuites criminelles ; et dans ce but, il venait rechercher si, dans ses rapports et ses entretiens avec Lubin, Simonin n'avait pas laissé échapper quelque indice, quelque parole imprudente dont on pût tirer parti.

Il fit subir à Lubin un long et minutieux interrogatoire, d'où il résulta que Lubin avait acquis la conviction que Simonin était coupable, sans pouvoir cependant noter aucun aveu positif, aucune parole vraiment compromettante.

— Allons! fit Moule d'un air désappointé, il n'y a décidément rien à tirer de tout cela.

Et il se dirigea vers la porte. Mais Lubin courut après lui.

— Monsieur Moule, dit-il, vous avez tort de désespérer; tout n'est peut-être pas perdu. Je n'ai rien su tirer de Simonin jusqu'à présent, c'est vrai; mais qui nous dit qu'en essayant encore une fois je ne serais pas plus heureux? Je commençais dans ces derniers temps à lui inspirer un peu de confiance...

Il insista vivement pour être remis en tête-à-tête avec Simonin.

— Peuh! fit Moule, ça n'aboutira encore à rien, j'en suis sûr; mais, au point où en sont les choses, je n'y vois pas d'inconvénient.

Une demi-heure après, Laurent était amené dans la cellule de Lubin et enfermé avec lui.

— Comment! c'est toi? s'écria-t-il en l'apercevant; qu'est-il donc arrivé?...

— Silence! fit Lubin en baissant la voix... pas d'imprudence!... pas un mot!

Il prit les mains de Laurent et les serra avec effusion.

Quand il se fut assuré que la police n'était pas aux écoutes, il lui raconta son arrestation de la veille.

— Ainsi tu es *enflacqué* sérieusement? dit Laurent.

— Si c'est sérieux... je crois bien! fit Lubin avec un hochement de tête significatif. Heureusement votre arrestation, à vous, n'est qu'une manœuvre ridicule de la police : dans quelques jours, vous serez libre, et peut-être parviendrez-vous à me sauver...

— Te sauver... comment cela? demanda Laurent.

Lubin raconta ce qui s'était passé le matin dans le cabinet du juge d'instruction, l'acharnement féroce avec lequel François Houssdal avait déposé contre lui.

— Vous le voyez, mon cher Simonin, dit-il ; il ne s'agit plus seulement de cette méchante tentative plus ou moins équivoque de la rue Saint-Gilles, mais de l'assassinat de la rue Cardinet... et cela porte loin!

— En effet; mais en quoi puis-je te servir?

— S'il ne s'agissait, continua Lubin, que de repousser les attaques de ce misérable François, je m'en tirerais peut-être encore; car enfin il ne peut fournir que des allégations, et je le mets au défi de rien prouver. Mais malheureusement il y a autre chose...

— Quoi donc?

— Eh! il y a Dacolard!... cette sorte de bête féroce ombrageuse qui s'est toujours défié de moi, et qui n'a jamais voulu rien faire en commun sans avoir

un gage, une preuve. Supposez, ce qui n'est que trop probable, que la police empoigne un de ces matins Dacolard et qu'elle le trouve nanti de quelqu'une de ces preuves dont il n'a jamais voulu se défaire...

— Tout est perdu, c'est incontestable. Mais voyons! est-ce que Dacolard est sérieusement menacé d'une arrestation ?

— Oui, parbleu! si cette vermine de François ne s'est pas vanté, s'il connaît sa retraite ou seulement les parages qu'il parcourt en ce moment avec sa troupe.

— Allons! dit Laurent je vois ce que tu attends de moi, mon pauvre vieux : il faudrait, n'est-ce pas? dès que j'aurai repris ma volée, courir, s'il en est temps encore, après Dacolard et l'avertir du danger...

— C'est cela même, mon cher neveu, mon brave Simonin! s'écria Lubin avec effusion.

— Eh bien, asseyons-nous et donne-moi tes instructions.

Cet empressement de Laurent à le servir réjouit le cœur du vieux forçat, qui n'avait encore reçu de son compagnon de cellule que des marques de répulsion ou de méfiance. Il le remercia vivement; puis, comme Laurent le pressait de s'expliquer :

— Bien! nous avons le temps, dit-il,... nous ne l'avons que trop!... Il faut que je vous renseigne d'abord sur le compte de Dacolard. C'est pénible à dire, mais Dacolard est la plus grande canaille que je connaisse... mon Dieu, oui! — Ah! ça lui va bien de me reprocher mes complaisances pour la police!...

avec ça qu'il se gêne, lui, pour charger les camarades,... comme je l'ai vu charger ce pauvre Pâtine devant le jury dans notre affaire de Villejuif! Et puis, c'est agréable, quand il vous a pris en grippe, qu'il a des soupçons (et il en a toujours) ou qu'il est simplement mécontent : ça ne traîne pas allez!... Comment il ne m'a pas encore *terré*, ma parole d'honneur, je n'en sais rien .

— Alors, pourquoi continuais-tu à travailler avec lui?

— Ah! voilà... Comme intelligence, comme vigueur, promptitude et netteté d'exécution, il n'y a pas son pareil.

— Ah! ah! fit Laurent, je pensais bien qu'il se rachetait par quelque chose...

— Sans doute, c'est bien le moins, fit Lubin. Mais cela n'empêche pas qu'il ne soit brutal et désagréable. Ainsi, quand on liquide une affaire, il faut toujours que son *fade* soit plus fort que celui des autres. Pourtant, dans cette malheureuse affaire de la rue Cardinet je dois lui rendre cette justice, qu'il a été gentil... pour une fois! — il m'a dit : « Lubin je suis content de toi; pour peu que ça continue, je te rends mon estime! » Et il a tiré de sa poche les louis d'or de la vieille, et il m'en a royalement donné la moitié.

Laurent tressaillit : *la vieille*, c'était sa mère assassinée?.. Mais il réprima bien vite ce mouvement.

Lubin raconta comment il avait fait la connaissance de Dacolard, une douzaine d'années auparavant

Lubin dirigeait alors une troupe de saltimbanques qui battait l'estrade en province, en assez mince équipage. Un soir, dans les environs de Falaise, on avait rencontré un individu de mauvaise mine, assis au bord de la route et qui paraissait excédé de fatigue ; il avait demandé à monter dans la carriole et on lui avait fait place. Chemin faisant, il avait conté son histoire, vraie ou fausse : — il était d'origine italienne, de bonne famille ; — à la suite d'écarts de jeunesse, il avait gagné la montagne et organisé une bande, — il avait fait parlé de lui ! — Pris un jour et enfermé au bagne, il s'était échappé ; il s'était réfugié France où il avait tenté d'introduire le banditisme à la façon italienne, mais cela n'avait pas réussi. Maintenant il ne savait trop que faire ; il entrerait volontters dans notre troupe, si cela ne nous déplaisait pas. Il avait des papiers en règle sous le nom de Dacolard ; mais ce nom n'était pas le sien, il en convenait : il avait volé ces papiers à un individu dont le signalement se rapportait au sien, *et qui ne réclamerait certainement pas*.

Lubin avait admis Dacolard dans sa troupe ; mais il n'avait pas tardé à s'en repentir. Sans doute Dacolard possédait de remarquables qualités ; mais il avait un caractère entier, dominateur, brutal : la vie avec lui était des plus difficiles. Au bout de quelques mois, il avait pris un tel ascendant sur les saltimbanques, que l'autorité de Lubin était complétement méconnue. Enfin, après deux ans de querelles et de tirail-

lements, Lubin, n'y pouvant plus tenir, avait donné sa démission; il avait même complétement quitté la troupe et s'était réfugié à Paris.

Chacun alors s'était mis à travailler de son côté; mais toutes relations n'avaient pas été rompues pour cela, et on avait exécuté de nombreuses affaires en commun. Ainsi : quand Lubin avait *monté un coup* pour lequel il lui falllait l'aide de plusieurs associés, il n'avait qu'à faire signe à Dacolard : celui-ci accourait, soit seul, soit avec quelques-uns de ses hommes, et, l'affaire terminée, on partageait le produit dans la proportion convenue d'avance.

— Alors, dit Laurent qui avait attentivement écouté ce récit, tu sais toujours au juste où trouver Dacolard et sa troupe.

— Sans doute; mais dans ces derniers temps, occupé que j'étais de vous et de notre affaire Suchapt... (la ferons-nous jamais, cette affaire-là!) j'ai un peu négligé mes anciennes relations.

— Diable! si tu ne m'indiques pas, au moins d'une façon approximative...

— Ecoutez, dit Lubin. A la suite de nombreuses plaintes, de soupçons, d'interrogatoires, Dacolard et Clairbassin ont cru devoir changer dans ces derniers temps leur champ de manœuvres : la troupe se dispose à exploiter désormais les départements du Centre; elle a commencé par la Nièvre. Elle se trouvait, il y a huit jours, dans les environs de Cosne; comme Dacolard devait la rejoindre, elle n'a sans doute pas

bougé de place, ou fort peu. C'est dans cette partie, entre Cosne et la Charité, que vous la trouverez. Vous la reconnaîtrez sans peine aux indications que je viens de vous donner. Dacolard l'a certainement rejointe à cette heure.

Pendant la soirée et les jours suivants, Lubin revint complaisamment sur ces explications. Il insista sur la façon dont Laurent se présenterait aux saltimbanques et à Dacolard. Il y avait en effet quelque crainte à concevoir à ce sujet par suite du caractère ombrageux de Dacolard, et particulièrement des soupçons que lui avait déjà inspirés Laurent lorsqu'il l'avait rencontré, une première fois chez la Chanoisse en compagnie de Lubin, et, plus tard chez Coralie : Lubin tâcha de prémunir celui qu'il appelait affectueusement son neveu contre ces dangers.

Et, par une contradiction singulière, après lui avoir fait entrevoir la perspective d'être pris pour un mouchard et de recevoir dès son arrivée un coup de couteau, il le supplia de se garder de toutes relations amicales avec Dacolard. Il pressentait que ces deux caractères énergiques, même après s'être heurtés et froissés de prime abord, devaient bientôt se comprendre et sympathiser.

— En tout cas, revenez à moi, mon cher Simonin, lui dit-il; ne m'oubliez pas. Toute association avec Dacolard vous serait funeste : je le sais par expérience...

— C'est bon, sois tranquille... fit Laurent; je ne

suis pas un enfant, et on ne fait de moi que ce que je veux bien.

Lorsque Laurent annonça à Lubin qu'il passait en police correctionnelle, le vieux forçat tressaillit de joie.

— Enfin! s'écria-t-il... il n'est que temps! Et vous serez acquitté, n'est-ce pas?

— Dame! je l'espère.

— Oui! vous serez acquitté ; il n'y a pas de charges sérieuses contre vous. Et une fois en liberté, vous songez à moi?

— Sois tranquille, je ne t'oublierai pas

— Vous vous mettez immédiatement à la recherche de Dacolard?

— Je te le jure.

Le lendemain ils se quittèrent après avoir échangé les adieux les plus touchants.

XXV

La question était maintenant de savoir par quel moyen on s'emparerait de Dacolard et de sa bande.

— Peu m'importe la bande, dit Laurent à Moule, pourvu que Dacolard n'échappe pas.

— Soyez tranquille, il n'échappera pas, dit l'inspecteur de police. Il suffit d'envoyer un agent dans la Nièvre, avec mission de reconnaître les saltimbanques, et de s'assurer que Dacolard est parmi eux : la

police et la gendarmerie du lieu suffiront pour les arrêter.

— Soit! dit Laurent; à condition que cet agent ce sera moi.

Moule fit quelques difficultés; il eût voulu employer à cette tâche un de ses plus fins limiers; mais Laurent insista, en lui rappelant sa promesse.

— J'ai votre parole, dit-il, c'est moi qui dois mettre la main sur Dacolard, nous en sommes convenus, et je ne veux céder ce plaisir à personne, pas même à vous...

Moule dut en passer par ce qu'il voulait. Il lui donna rendez-vous pour le soir même chez lui, rue Boucher. Laurent fut exact.

— J'ai préparé depuis ce matin, lui dit l'inspecteur de police, tout ce qu'il faut pour votre voyage. Vous partez dans une heure, par le chemin de fer de Lyon, ligne du Bourbonnais; vous prenez un billet de troisième pour Cosne... C'est entendu, n'est-ce pas?

— Parfaitement.

— A Cosne, vous passez le reste de la nuit comme vous pouvez; le matin, vous commencez vos recherches... dans la ville d'abord, mais ça n'aboutira probablement à rien... C'est aux environs que vous dénicherez les oiseaux... Pour cela, il vous faut une note des marchés, foires et assemblées du pays; je l'ai préparée, la voici : vous contrôlerez et compléterez, s'il y a lieu, quand vous serez sur le terrain.

— Cela suffit, donnez.

— Vous aurez soin, avant d'aborder ces drôles, de déchirer ce papier... Maintenant la toilette.

— La toilette? fit Laurent... Mais je puis très-bien me mettre en route comme je suis.

— Ah mais, non! ce n'est pas cela du tout... c'est même tout le contraire. Voici vos nippes, dit Moule, en montrant sur une chaise des vêtements de charretier.

— Comment! cela?

– Mon Dieu! oui... Je vous demande pardon, mais c'est ce que j'ai trouvé de plus convenable... Allons! pas de répugnance, je vous prie; ce n'est là qu'un détail, une misère.

— Vous savez que je suis décidé à tout, dit Laurent en commençant à se déshabiller.

Moule l'aida. Comme Laurent, arrivé à son dernier vêtement, paraissait hésiter :

— Encore cela, dit Moule, il le faut. Vous ne devez pas garder la moindre bribe de ce que vous portiez ici... Du linge de cette finesse... ah! bien oui! cela ferait un beau contraste!... Voici, du reste, qui le remplacera avec avantage... je ne parle pas de l'élégance... mais quant à la solidité...

Il passa à Laurent une chemise de grosse toile, dont le grain rude et serré fit au jeune homme l'effet d'une râpe. Laurent frissonna dans ce sac.

— C'est dur, hein? fit Moule... Mais il n'y a que le premier pas qui coûte, le reste n'est rien. Continuons.

Laurent fourra ses jambes dans un pantalon de ve-

lours de coton râpé. Puis vinrent de gros souliers et des guêtres de paysan, une cravate de soie noire usée et roulée en corde, un méchant veston de coutil rayé et une blouse bleue, écrue et à peu près neuve, le tout surmonté d'un chapeau de feutre, rond et à larges bords.

Laurent, à chaque pièce de ce vêtement, avait eu à réprimer un mouvement de répugnance et d'hésitation ; Moule, qui s'en apercevait, s'efforçait de le distraire et de l'entraîner par sa précipitation, son activité, sa verve.

— Là! continua-t-il, serrez-moi ces cinquante francs dans un coin de ce mouchoir à carreaux... Attendez que je vous noue cela... bien! Maintenant, passez votre main dans la courroie de ce bâton de cornouiller... Et dites-moi si jamais gars de campagne a couru les foires avec un air plus déluré...

Laurent s'approcha de la petite glace de l'appartement de Moule.

— C'est affreux ! fit-il.

— Mais non !... c'est superbe, au contraire.

— Pardon, je n'y mets pas le moindre amour-propre, mais il me semble que mon visage, mes mains, et, quoi que je fasse, ma démarche, ne s'accorderont guère avec cet accoutrement.

— Je le sais bien, mais c'est ce qu'il faut.

— Ah !...

— Sans doute, puisque vous êtes déguisé, vous continuez votre rôle de Simonin. Vous n'êtes pas un

apprenti maquignon, mais toujours ce jeune instituteur *dégommé* qui, inculpé des crimes les plus graves, s'est lié en prison avec Lubin. Vous avez été élargi faute de preuves. Au moment où Dacolard vous a rencontré chez la Chanoisse, vous alliez travailler avec Lubin, et vous vous étiez fait donner des gages... Dacolard se souviendra aussi de vous avoir aperçu chez Coralie... Qu'alliez-vous faire chez Coralie ? Eh ! parbleu, ce que Dacolard y allait faire lui-même, exercer vos petits talents, tripoter le carton et *filer la carte*... Lubin a eu la male chance de se faire arrêter... A propos de quoi ?... Affaire de la rue Cardinet... vous vous en doutiez un peu ; mais vous êtes parvenu à échanger quelques mots avec Lubin dans le trajet de la Conciergerie au Palais de Justice ; il vous a conté son cas et le danger qu'il court. C'est Michel, le commis de la Chanoisse (à qui je vais faire sa leçon) qui vous a déguisé ainsi ; et, comme il est homme de précaution, il a joint à ces nippes un passe-port aussi faux que possible... vous l'avez là, dans votre poche de dessous...

Laurent, en effet trouva dans la poche de sa veste un passe-port sur lequel la date et le signalement avaient été l'objet de grattages assez maladroitement dissimulés.

— Mais avec cela, je vais me faire arrêter par le garde champêtre du premier village venu, dit-il.

— Non pas ! ce papier est pour Dacolard et doit attester à ses yeux la sollicitude de Michel... Si une

autorité quelconque vous demande vos papiers en route, vous exhiberez non pas ce chiffon, mais votre carte d'agent et le mandat d'arrêt.

— Où sont-ils ?

— Ici, dans la doublure de votre veste : une simple couture à défaire et à refaire ; car vous les replacerez là après avoir justifié de votre identité et de votre mission. Maintenant, c'est une arme que je voudrais vous voir.

— Oh ! quand à cela, j'y ai pourvu... Voici ! dit Laurent en montrant le stylet qui avait servi à assassiner Mme Dalissier, et que Moule avait retiré du greffe pour le lui rendre.

— Non pas ! je m'y oppose formellement, dit Moule.

— Parce que ?

— Parce que Dacolard, qui s'est servi de cette arme, pourrait la reconnaître.

— Il ne l'a eue qu'un instant dans les mains.

— Qu'importe ! c'est là une arme de fantaisie... il a dû remarquer les ciselures... Le vrai moyen de vous faire planter ce poignard dans la gorge, c'est de l'emporter...

Bon gré mal gré, il fallut que Laurent se rendit à ces raisons. Mais, parmi toutes les armes que Moule étala sur sa commode et mit à sa disposition, il ne voulut prendre que l'équivalent de celle qu'il quittait : un couteau-poignard à manche de corne.

Tous les préparatifs étaient terminés.

— Maintenant, partons ! dit Moule.

Une demi-heure après, ils étaient à la gare de Lyon et se disaient adieu.

XXIV

Vers minuit, Laurent arriva à Cosne. Il ne connaissait ni la ville, ni le pays. Il se réfugia, en attendant que le jour parût, sous l'appentis d'une maisonnette voisine de la gare.

Au bout de quelques heures, une légère clarté blanchit à l'horizon ; puis les coteaux se dessinèrent, estompés de brume, et, au revers de l'un d'eux, il ne tarda pas à distinguer les premières maisons d'une petite ville : il se leva et se dirigea de ce côté. Il s'était déjà un peu habitué à son personnage, et il était difficile de deviner, sous cet accoutrement et cette démarche de paysan, l'élégant viveur d'autrefois.

Il entra dans la ville encore déserte, parcourut les rues, les carrefours, les places, et nulle part il n'aperçut le moindre campement de saltimbanques.

L'air du matin et cette promenade l'avaient mis en appétit ; il entra, sur le quai, dans une gargotte de mariniers, et se fit servir un modeste déjeuner qu'il trouva excellent. Sur le mur, en face de la table où il était assis, était collée une carte enfumée du département de la Nièvre ; il se leva et se mit à étudier cette carte ; en même temps, il faisait causer le maître de

l'établissement et tâchait de recueillir des indications. Il apprit ainsi qu'il y avait, ce jour-là même, une foire importante à Saint-R..., à trois lieues de Cosne.

— Ils sont là ! pensa-t-il.

Il chercha une voiture qui le conduisît à cette destination ; mais, n'en trouvant pas, il dut se mettre en route à pied. Il arriva vers midi, harassé.

Il y avait bien une foire à Saint-R... : la principale place du bourg était encombrée de bestiaux, de maquignons, de boutiques en plein vent, mais rien qui ressemblât aux saltimbanques qu'il cherchait. Il désespérait de les rencontrer, quand une réflexion le frappa :

— Clairbassin avait été vu dernièrement à Paris ; il y était venu, selon toute vraisemblance, pour proposer une affaire à Dacolard ou réclamer son concours et il avait dû, en partant, enjoindre à sa troupe de stationner jusqu'à son retour. Quelle que fût l'activité de Dacolard, l'entreprise n'était sans doute pas encore achevée, et la troupe avait dû rester à la même place. Par conséquent, il fallait se guider, non sur les foires et assemblées du jour ou du lendemain, mais sur celles des semaines précédentes, en évaluant par à peu près le jour ou Clairbassin était parti pour Paris.

En raisonnant sur cette donnée, Laurent estima que les saltimbanques pouvaient être à V..., à cinq lieues de Saint-R... Impossible, après sa course du matin, de faire à pied un pareil *ruban de queue* ; mais

il eut la chance de trouver un campagnard dont *la foire était finie*, qui consentit à le prendre dans sa carriole et à l'emmener.

Arrivé à V..., il se fit indiquer la place principale du bourg. Il y courut, et tressaillit de joie : il ne s'était pas trompé !

Une grande baraque, formée de six immenses châssis de toile usée et rapiécée, dont deux disposés en toit, s'élevait au milieu de la place : sur l'un des côtés, une estrade composée de planches et de tréteaux; derrière l'estrade, la porte de la baraque, close pour le moment, et, au dessus, tendu à l'extrémité de deux perches, un vaste tableau avec cette inscription : *Théâtre des familles.*

— Nous y voilà ! fit Laurent avec un soupir de satisfaction ; c'est bien cela.

Aucun bruit ne se faisait entendre dans la baraque ; de temps à autre, on voyait passer un paisible habitant du quartier.

— Où sont mes drôles ? se demanda Laurent ; ils ne peuvent pas être tous en maraude, et leur équipage n'est sans doute pas loin.

Il fit le tour de la place, et, à l'un des angles, dans un emplacement détourné aboutissant à un abreuvoir, il aperçut deux voitures fermées, immenses caisses roulantes ; à gauche, un cheval étique, pelant le gazon ; de l'autre côté, près de l'abreuvoir, une jeune femme en haillons, allaitant son enfant, tout en remuant sur un réchaud en plein air une pitance quel-

conque : un gros chien, accroupi, regardait faire gravement.

— C'est là tout ? pensa Laurent.

Les bandits étaient en campagne, et il n'y avait pas lieu de requérir la brigade de gendarmerie dont Laurent avait remarqué le drapeau, à cent pas de là, au-dessus d'une porte cochère, dans la principale rue du bourg.

Il fallait attendre et observer.

Bientôt, il lui sembla que la femme, malgré la double occupation à laquelle elle se livrait, l'avait remarqué de son côté et ne le perdait pas de vue : il se retira de quelques pas, de façon à se trouver masqué par l'angle d'une maison. Un instant après, il vit venir du côté opposé à celui où il se trouvait, un grand gaillard maigre, à figure sinistre, qui paraissait cacher un paquet sous sa blouse. Cet homme, qui, évidemment, faisait partie de la bande, s'approcha de l'une des voitures, y grimpa lestement, puis ressortit après s'être déchargé de son paquet, et vint vers la femme avec laquelle il se mit à causer.

Laurent comprit que dans cet entretien il était question de lui, car il remarqua que les deux interlocuteurs tournaient leurs regards de son côté. Une minute après, l'homme se dirigea vers lui et l'accosta.

— Hé ! dites donc, camarade, il paraît que ça vous intéresse, cette cuisine en plein vent... que vous ne cessez pas de regarder la ménagère qui la fait?

— Mais oui, c'est très-intéressant.

— Vous pouvez vous approcher, ne craignez pas, et même, si le cœur vous en dit, nous allons *jouer des dominos* (manger) ensemble dans un moment. Pas de façons !

— Merci. Je suis pressé.

— On ne le dirait pas, puisque vous êtes là, depuis une demi-heure, à *muser*.

— Je cherche quelqu'un.

— Ah!... que vous comptiez rencontrer ici, peut-être?

— En effet...

— Eh bien, il y a là dans cette *piaule à roues* un gros garçon qui ronfle comme une brute et qui est peut-être votre homme.

— Impossible! mon homme a certainement une façon plus décente de ronfler.

— C'est égal, venez toujours... nous causerons en cassant une croûte, et, pendant ce temps-là, votre gaillard arrivera peut-être.

— Allons, soit! dit Laurent.

Et il suivit le saltimbanque.

Cet incident le contrariait : il n'eût voulu aborder les satimbanques qu'après s'être bien assuré que Dacolard était revenu au milieu d'eux. Néanmoins, il parut accepter gaiement cette situation.

Le saltimbanque qui venait de l'accoster n'était autre que Vanternau l'acrobate, un des plus anciens affiliés de la bande; Laurent crut le reconnaître à sa longue taille et au portrait que Lubin avait tracé

de lui. Il l'appela par son nom. Vanternau tressaillit et jeta sur Laurent un regard oblique.

— Vous me connaissez?... fit-il.

— Oui, par Lubin, qui m'a parlé de vous.

— Ah! vous êtes lié avec Lubin?

— Parfaitement, c'est mon ami.

Vanternau fit une légère moue; cet individu qui était l'ami de Lubin, était décidément un mouchard. Cependant il dissimula.

— Et que devient-il, ce pauvre vieux Lubin, depuis que je ne l'ai vu? reprit-il.

— Il est dans la peine.

— Ah! vraiment... tant pis! Mais il est fin, le vieux renard, et il saura bien se dépêtrer.

— Tout seul, c'est douteux. Mais quelqu'un l'aidera.

— Et ce quelqu'un-là, c'est vous?

— Oui, je ne viens pas ici pour autre chose.

— C'est étonnant qu'il vous faille passer par ici... car Lubin est *enflacqué* à Paris?

— C'est vrai, mais il y a dans ces parages-ci un autre luron qui se croit bien en sûreté, et qui est menacé de *la danser* en même temps que lui... Je viens crier gare!

— Ah! c'est différent... fit Vanternau.

Ce qui signifiait: C'est bon! nous allons voir cela de plus près dans un instant.

Vanternau jugea à propos de présenter Laurent à la bohémienne.

— Zinette, fit-il, j'ai l'honneur de te présenter le monsieur que tu as *reluqué* tout à l'heure... Monsieur?... demanda-t-il à Laurent.

— Simonin, dit celui-ci.

— Connais pas; mais ça ne fait rien... c'est un *bon*, un *pur*, autant que j'en puis juger, et pas fier : il consent à partager notre *pot-bouille* et à *piquer*, à côté de nous, le *chien* de l'amitié (à passer la nuit près de nous).

Ce mot de *chien* fit sans doute remarquer à Vanternau que le dogue qui tenait compagnie à la bohémienne flairait de très près en grondant, les jambes de Laurent.

— Hue donc! Rustaud, fit-il en lui allongeant un coup de pied.

Le dogue s'éloigna en grognant; la bohémienne interrompit sa double occupation, et eut sur les lèvres un semblant de sourire. Le môme qu'elle avait déposé à terre brâillait à s'égosiller.

— C'est ma fille d'adoption, dit gravement Vanternau à Laurent, la fille d'un brave *fanandel* mort à la peine; je l'ai adoptée, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, et je l'ai fiancée, il y a quelque temps, avec un bon compagnon que vous ne tarderez peut-être pas à voir arriver.

Ces fiançailles, qui avaient produit un si beau fruit, firent sourire Laurent.

Vanternau le ramena vers la plus grande des deux voitures, et, montrant l'échelle qui en facilitait l'ac-

cès, du même geste dont il eût désigné l'escalier d'un palais :

— Entrez donc, mon cher Simonin, dit-il, et ne vous gênez pas, vous êtes chez vous.

Laurent ne se fit pas prier, et monta résolument ; Vanternau le suivit.

C'était une sorte de grande cabine, à toutes fins, où s'entassaient pêle-mêle les objets les plus disparates : instruments de cuisine, literie, et quelle literie ! défroques de toute sorte, un petit poêle en fonte dans un coin, et, au milieu, un tas de fruits et de légumes : le paquet que Vanternau avait déposé tout-à l'heure.

— Asseyez-vous où vous voudrez, dit Vanternau à Laurent.

Il alla secouer dans un coin un gros garçon, le *ronfleur*, probablement, que Laurent n'avait pas aperçu dans ce fouillis.

— Eh ! Moignard, cria Vanternau, sus ! Allons, haut le pied ! voilà une visite, un ami qui nous vient. Il s'agit de lui faire un bon accueil.

Et, se tournant vers Laurent :

— Il a *peiné* cette nuit, fit-il en manière d'excuse.

Le dormeur finit par ouvrir les yeux ; et Laurent vit se dresser devant lui un grand et solide gaillard, sorte d'hercule, dont l'une des mains avait sans doute été prise autrefois dans un engrenage, car il n'avait plus au bout du bras gauche qu'un moignon, d'où probablement ce sobriquet de Moignard.

— Enfin ! nous y voilà, fit Vanternau, ce n'est pas dommage. Fermons la porte de peur des courants d'air.

Laurent n'était pas absolument rassuré en se trouvant seul, dans une demi-obscurité, en face de ces deux drôles; il serra instinctivement dans sa poche le manche de son couteau-poignard.

— D'abord, tu sais? dit Vanternau, en *franche pègre*, on ne *vousaille* pas;... et tu es un *franc*, j'ai vu ça tout de suite, sans avoir besoin de besicles... T'es un paysan comme moi... avec ta blouse et ta *frimousse* qui n'ont pas seulement eu le temps de faire connaissance ensemble!...

— Certainement... je me suis déguisé pour venir ici.

— Ah! déguisé... fit Vanternau avec dédain. Tu es un *messière de la haute*, décidément.

— Qu'est-ce que tu me chantes avec ton *messière de la haute?* fit Laurent impatienté.

— Rien. Seulement, je ne serais pas fâché de savoir quel *frusquineur* de *Pantin* t'a fourni cette *pelure*-là, afin de m'en commander une pareille à la prochaine *occase*...

Ces façons d'interrogatoire déplaisaient à Laurent.

— Tu m'ennuies avec ton *frusquineur* et tes questions, dit-il; est-ce que par hasard je serais ici à confesse?

— Pourquoi pas?... Tu as plutôt l'air, mon fiston, il faut te le dire franchement, de vouloir *casser le sucre à la rousse* que de *déboucler* des amis.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Laurent.

— Ah!... tu ne *dévides pas le jar?*

— C'est-à-dire que je ne parle pas argot! Non... et tu me ferais plaisir, toi, de *dévider* un langage un peu moins imagé. Qu'est-ce que tu me reproches?

— D'être un mouchard, pardieu! comprends-tu?

A cette accusation si directe, Laurent haussa les épaules avec un brusque mouvement d'ennui et de pitié.

— Où est le patron de la baraque? demanda-t-il d'une voix brève.

— C'est moi! dit Vanternau.

— Pas de plaisanterie! fit Laurent; je te demande où est Dacolard?

— Dacolard? connais pas...

— Allons! il n'y a décidément rien à faire avec ces imbéciles! grommela Laurent.

Et s'asseyant avec un air de colère et de dépit sur un paquet de hardes, il ajouta :

— J'attendrai, pourvu du moins, qu'il ne soit pas trop tard.

Vanternau et Moignard, surpris de cette brusque sortie, échangèrent un regard empreint cette fois d'indécision. Il se pouvait, après tout, que cela fût sérieux.

Après un moment de silence :

— Tu n'es pas poli, fit Vanternau. Mais, voyons! sans nous fâcher, si Dacolard était ici, qu'est-ce que tu lui dirais?

— Rien, dit Laurent d'un ton maussade.

— Est-ce que c'est vraiment si pressé que cela? dit Vanternau.

— Est-ce que nous ne pourrions pas faire la commission? ajouta Moignard.

Laurent releva la tête, et sans répondre à ces questions :

— Je ne vous demande qu'une chose, dit-il : Dacolard sera-t-il ici ce soir... ou cette nuit?

Les deux saltimbanques parurent se consulter un instant; enfin Vanternau dit :

— Eh bien!... oui, nous l'attendons ce soir avec les autres.

— A la bonne heure! fit Laurent, c'est tout ce que je voulais savoir.

Et il reprit son attitude froide et dédaigneuse.

L'aveu que venait de faire Vanternau ne pouvait, dans sa pensée, compromettre ni Dacolard ni le reste de la troupe; car à supposer que ce prétendu Simonin fût réellement ce qu'il le soupçonnait d'être, un mouchard, il le tenait là, sous sa main, il ne le perdrait pas un instant de vue, et il saurait bien, avec l'aide de Moignard, l'empêcher de faire au dehors le moindre appel ou le moindre signe : il ne reculerait pour cela devant aucune extrémité.

Cependant sa curiosité était vivement excitée, et il ne tarda pas à renouveler ses questions, à demander quelle était cette mission que Laurent remplissait auprès de Dacolard, quel danger il s'agissait de conjurer.

Laurent ne répondit que par quelques mots brefs et refusa de s'expliquer ; il affecta même de se défier, sinon de la *probité* de Vanternau et de son compagnon, au moins de leur intelligence. Il revint, à ce propos, sur ce soupçon de mouchardise dont il était l'objet, et que Vanternau venait de lui jeter à la face.

— Je vous répète que vous êtes ineptes tous deux ! dit-il en s'animant. J'en parlerai à Dacolard,... qui doit vous connaître, du reste, et qui vous apprécie, j'imagine, à votre juste valeur... Et la preuve qu'il sait à quoi vous êtes propres, c'est qu'il vous laisse ici à garder les manteaux avec cette drôlesse qui est en bas, tandis qu'il court la campagne et *travaille* avec ses lurons... Vous êtes des fainéants !

— Ah ! mais, dis donc, fit Vanternau d'un air menaçant.

— Eh bien, quoi? est-ce que je me trompe, continua Laurent, et tu vas te plaindre peut-être... que je t'insulte, quand tu viens de lâcher la plus grosse injure qu'on puisse jeter à la face d'un homme ? Je suis un mouchard, n'est-ce pas ? parce que je ne sais ni ne veux parler ton absurde argot... comme s'il n'y avait pas de mouchard qui ne le *dévidât*, et mieux que toi, *ton jar !* Une forte garantie et bien rassurante, en vérité !... Mais, malheureux, si j'étais ce que tu dis, il y a une heure que ta fille d'adoption, ce gros butor et toi, vous seriez ficelée et enfermés sous bonne garde, et, dans deux ou trois heures, quand Dacolard et ses hom-

mes reviendront, pareille cérémonie les attendrait... Quelle pitié ! fit-il en haussant les épaules.

Cette sortie parut faire une certaine impression sur les deux bandits. On quitta ce sujet et on causa vaguement d'autre chose d'un ton un peu moins aigre.

Il commençait à se faire tard, sept heures venaient de sonner. Moignard en fit l'observation et proposa de manger un morceau en attendant ; Vanternau fut de cet avis.

— Ah ça, et toi ? dit-il à Laurent, tu dois avoir faim aussi... Je t'ai offert tout à l'heure de casser une croûte, et je ne m'en dédis pas.

— Tu es bien bon, dit Laurent, j'accepte, car il y a longtemps que je n'ai rien pris.

Moignard appela Zinette. La collation fut préparée en un instant, mais dans des conditions telles que Laurent, pris de dégoût, hésita, malgré la faim qui lui tiraillait l'estomac.

— Si c'est pour moi que tu fais tous ces frais, dit-il à Vanternau, je t'en dispense ; donne-moi un morceau de pain et un fruit.

— Tout ça ? fit en riant Moignard.

— Monsieur fait fine bouche, ajouta Vanternau, qui se doutait de la répugnance de Laurent. A ton aise, mon bonhomme ! Mais j'en reviens à ce que j'ai dit, tu es décidément un *messière*.

— *Messière* ou non, dit Laurent, donne toujours ; chacun se *refait* comme il l'entend.

Il choisit dans le tas de légumes et de fruits qu'il

avait vu apporter par Vanternau, et retourna dans son coin.

Zinette embellit un instant ce banquet par sa présence ; les deux saltimbanques, un peu rassurés par la contenance simple et naturelle de Laurent, se laissaient aller à leur bon appétit et à un retour de belle humeur :

— Tu ne refuseras pas de te gargariser avec ce bourguignon-là, dit Vanternau à Laurent en débouchant une bouteille cachetée qu'il venait de tirer d'un panier enfoui sous un tas de hardes.

— Volontiers.

On trinqua, et Laurent n'eut pas le moindre doute sur la provenance de cet excellent vin, en entendant Moignard s'écrier, après un joyeux clappement de langue :

— Quel velours, mes amis ! Il n'y a que ces gueux de bourgeois pour se payer de ces douceurs-là ! Vanternau, verse toujours... et gaiement.

La mauvaise humeur et les soupçons des deux bandits se dissipaient de plus en plus. Laurent résolut de profiter de cette circonstance pour écarter un danger qu'il pressentait depuis quelque temps.

Il s'était dit que Dacolard, dont la susceptibilité ombrageuse était connue, et que le rapport de ces deux gredins surexciterait tout à l'heure, ne se contenterait pas à son égard d'un interrogatoire dur et serré ; qu'il ordonnerait ou pratiquerait lui-même un *fouillage* général du *messière ;* et que cette mesure ne

se bornerait pas à un simple examen des poches. Or, qu'arriverait-il si on découvrait dans la doublure de cette veste de paysan une carte d'agent de police et un mandat de juge d'instruction ?... Il fallait à tout prix obvier à cela.

— Voilà qui est fait, dit Laurent en refermant le couteau poignard avec lequel il avait coupé son pain. Maintenant, mangez tout à votre aise. Moi, j'ai plus besoin de sommeil que de pitance. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de s'étendre commodément quelque part ? *J'ai fatigué* cette nuit, savez-vous, et depuis ce matin...

Cette demande n'avait rien d'extraordinaire ni d'alarmant. Moignard indiqua une espèce de matelas sur lequel il était couché au moment de l'arrivée de Vanternau, et qu'il ne se sentait pas l'envie de regagner maintenant qu'il se livrait à une occupation plus sérieuse.

— Tiens ! flanque-toi là, dit-il, et dors à ton aise, si le cœur t'en dit.

Laurent ne se fit pas répéter l'invitation. Il se laissa tomber, comme un homme brisé de fatigue, sur cette couche peu moelleuse, et se donna l'air de s'assoupir.

Cependant, la paupière à demi-fermée, il observait attentivement les gestes et les regards des deux drôles. Au bout de dix minutes, quand il crut que leur attention était complétement détachée de lui, il tira doucement son couteau-poignard, l'ouvrit, puis,

s'agitant comme sous l'obsession d'un sommeil fiévreux, passa sa main droite en arrière pour chercher ces papiers compromettants à la place où Moule les avait cachés.

— Qu'est-ce que tu as donc? fit Vanternau qui, moins absorbé que Moignard par les douceurs de la réfection, suivait de l'œil chacun de ses mouvements.

— Hein?... qu'est-ce qu'il y a? fit Laurent du ton d'un homme dont on interrompt mal à propos les rêves.

— Je dis, camarade, répliqua Vanternau, que tu fais la sarabande comme trois pois qui bouillent dans une marmite... On ne dort pas comme cela, n'est-ce pas, Moignard?

— Ah! bien... fit Laurent... Quand Dacolard sera arrivé, ne manquez pas de me secouer vivement. N'est-ce pas?

— Sois tranquille! dit Vanternau, on te secouera.

Il n'y eut pas d'autre contre-temps. Laurent, du reste, fut un instant délivré de la surveillance de Vanternau à qui Zinette vint dire :

— Le Pouillaud est arrivé.

— Bon! j'y vais, dit Vanternau.

Il se leva et sortit de la voiture, après avoir fait signe à Moignard de ne pas perdre de vue le *messière*.

Laurent quelque préoccupé qu'il fût, désirait savoir quel était ce nouvel arrivant. Il s'agita légèrement sur sa couche, et parvint à appliquer son œil à l'une des fentes qui trahissaient çà et là la vétusté et le

longs services de la *piaule roulante* où il était enfermé.

Il aperçut un pauvre bambin d'une douzaine d'années, pâle, loqueteux, minable, qui prit, en voyant arriver Vanternau, l'attitude humble et craintive d'un esclave en faute devant un maître implacable.

— Ah ! c'est toi ? dit Vanternau en s'approchant de l'enfant, et en baissant la voix, mais pas assez pour que Laurent ne pût entendre ; eh bien, ça y est-il cette fois ? m'apportes-tu ces empreintes ?

— Hélas ! non, dit l'enfant tremblant de peur, monsieur Vanternau, je n'ai pas pu...

— Je m'en doutais ! s'écria Vanternau. Tu sais ce que je t'ai promis ?

— Monsieur Vanternau, s'écria l'enfant éploré en se jetant à genoux, ce n'est pas ma faute, je vous le jure.

— C'est bon ! grommela l'acrobate.

Il alla prendre un fouet qui lui servait pour battre ses chiens, et il se mit à frapper le malheureux bambin. Celui-ci criait d'effroi et de douleur.

— Je t'ai défendu de crier, dit Vanternau en redoublant.

L'enfant se tut et se contint sous les coups.

Moignard, pendant ce temps, sirotait tranquillement son vin.

Laurent, saisi d'indignation et de pitié, était tenté de se lever et d'assommer ces misérables ; mais il dut se contenir, lui aussi !

La correction enfin terminée, l'enfant se secoua comme un pauvre oisillon après une averse. Vanternau jeta son fouet et revint vers lui.

— Ah ça, qu'est-ce qui t'a empêché de relever ces empreintes ? demanda-t-il.

Le Pouillaud répondit d'une voix moins étouffée : il venait de payer sa dette.

— Monsieur Vanternau, ça été la même chose qu'hier : la servante est venue avec son balai, et m'a chassé en me disant que j'étais un petit misérable.

— Toujours la même bêtise ! fit Vanternau en haussant les épaules... Hier et avant-hier déjà tu m'as *collé* cette *rengaine*... Je n'en veux plus, demain ça marchera ou sinon !...

— Mais demain, monsieur Vanternau, ce sera la même chose, et pis encore ! Car à force de me présenter dans la maison... déjà, rien qu'en m'apercevant on me fait des yeux !...

— Tu es un maladroit... On s'insinue, on saisit le bon moment où il n'y a personne, et, en un tour de main, crac !... c'est fait. Je connais ça, moi, du temps que j'étais jeune...

— Si vous vouliez me donner autre chose ?... Je vous en prie, monsieur Vanternau... dans cette maison-là, il n'y a rien à faire : on se méfie.

— Non ! dit brutalement Vanternau... et souviens-toi de ce que je t'ai dit. A demain, et que ça ne rate pas, cette fois !

L'enfant baissa la tête.

— Maintenant, la recette?... continua Vanternau.

L'enfant tira de sa poche, l'un après l'autre, quelque sous qu'il avait récoltés en mendiant.

— Voyons! dépêchons... fit l'acrobate avec impatience.

L'enfant fouilla une dernière fois dans sa poche, et dit piteusement :

— C'est tout.

— C'est tout! répéta Vanternau en colère... et voilà comme tu gagnes le pain qu'on te donne ; mais tu ne mérites pas d'en manger, misérable!

Ici une nouvelle réprimande qui faillit se terminer par un supplément de correction.

— Onze sous! répétait Vanternau avec une indignation furieuse... voilà ce que ce gaillard-là, qui a douze ans passés, m'apporte pour faire bouillir la marmite. Et on se plaindra qu'il n'y a pas gras dans l'établissement!

Il crut cependant devoir ménager ses forces pour le châtiment du lendemain. Il eut même la bonté de terminer cette verte semonce par une leçon de mendicité, fruit de son expérience personnelle.

— Voilà comme on se présente, dit-il (et il joignait l'attitude et le geste à la parole), l'air timide, honteux, la voix dolente et épuisée : « Il y a vingt-quatre « heures que je n'ai mangé!... » Tant mieux si c'est vrai : c'est nature, alors... Et, avec cela, l'œil d'une carpe qui se pâme. Ne pas manquer surtout de grelotter, de claquer des dents, brrrou!

— Mais... il ne fait pas froid, dit l'enfant.

— Et la fièvre donc, idiot! Elle n'est pas de toutes les saisons peut-être ?... et elle a été inventée pour les chiens?... Tiens! fiche-moi le camp, tu ne seras jamais qu'un propre-à-rien!

Il le congédia avec une dernière bourrade, à laquelle Zinette, qui était retournée à son réchaud en plein vent, ajouta un morceau de pain que l'enfant disputa comme il put aux chiens.

Cependant Laurent avait extrait de la doublure de sa veste les papiers compromettants que Moule y avait cachés. Il les avait maintenant dans la main et les dissimulait de son mieux. Mais qu'allait-il en faire? L'idée lui vint de les placer sous le matelas où il était couché, et qu'on ne devait remuer que rarement. Il étendit la main vers l'un des bords et se mit à palper: la taie était usée; il rencontra une déchirure et y inséra le plus profondément qu'il put sa carte d'agent et le mandat d'arrêt.

Moignard ni Vanternau, qui était remonté dans la voiture, ne s'étaient aperçus de ce manége. Ils continuaient à boire et causaient de leurs affaires à voix basse. Vanternau paraissait éprouver une légère inquiétude; Laurent comprit qu'il s'agissait de Dacolard et du reste de la bande, qui étaient en campagne et qui tardaient à revenir.

— Ils devraient être de retour, dit Vanternau.

— Bah! laisse donc! fit Moignard, Dacolard a dit :

« Avant la nuit, si c'est possible, » et il n'est pas encore huit heures...

— C'est vrai, cependant...

— Tiens! il est inutile de nous casser la tête... Attendons! et pour tuer le temps, si tu veux, nous allons faire un bésigue.

Ils se mirent à jouer aux cartes.

Bientôt huit heures sonnèrent; Vanternau interrompit le jeu.

— On n'y voit plus goutte, dit-il, voici la nuit... et rien! qu'est-ce qui est arrivé? Dacolard, dans ces cas-là, exige que les représentations aient lieu comme d'habitude, afin de *mijoter* un alibi : on monte un spectacle tel quel, et on soutient, plus tard, que toute la troupe y était; il se trouve toujours un badaud pour en jurer sa parole d'honneur... Par conséquent, ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'allumer les lampions.

Moignard n'éleva aucune objection; mais la difficulté était de composer le spectacle, les deux tiers des saltimbanques manquant à l'appel. Vanternau, Moignard et Zinette et même le Pouillaud, déploiraient tous leurs talents, mais cela ne suffisait pas.

— Il faudrait un bout de pantomime italienne, dit Vanternau.

— Oui, mais nous n'avons pas d'*Arlequin*... A la rigueur le Pouillaud...

— *Flanches*-tu? un *môme* haut comme ma botte...

Tiens ! mais pourquoi pas ce *messière* qui *pionce* là si agréablement ?

— Oui, au fait, c'est une façon de voir un peu sa dégaîne.

— Et c'est aussi le moyen de ne pas le quitter de l'œil un instant. Ça y est !

Vanternau s'approcha de Laurent, et le secouant :

— Ohé ! l'ami... bourgeois... Allons ! *Arlequin...* sur pattes ! et à la besogne !

— Dacolard est arrivé ? demanda Laurent comme s'il fût sorti d'un profond sommeil.

— Non. Il ne s'agit pas de Dacolard. Voici l'affaire : du moment que tu as partagé notre table et même notre couche, tu ne refuseras pas de nous aider, de travailler avec nous.

— Bien entendu.

— A la bonne heure ! tu n'es pas un fainéant. Au reste, on exige pas de toi que tu te coupes en quatre. Écoute.

Vanternau expliqua en deux mots de quoi il s'agissait.

— Mais rien de mieux, dit Laurent. Ça me va. Je connais la chose, ça traîne depuis un siècle sur tous les tréteaux. Seulement, pour que je ne cogne pas avec la batte à tort et à travers, il faudrait un bout de répétition.

— C'est trop juste, dit Vanternau. Allons-y ! et rondement. Ohé ! Zinette.

Zinette monta : c'était Colombine ; Moignard faisait Cassandre, et Vanternau, Pierrot.

On répéta.

Les deux saltimbanques et Zinette s'émerveillaient de l'intelligence et de l'entrain de l'Arlequin improvisé.

— Mais Radureux ne joue pas si bien que ça! s'écria Vanternau.

Au bout de dix minutes, Laurent était en mesure de paraître devant le public et de le charmer.

— Bravo! s'écria Vanternau. Messieurs les bourgeois en bailleront d'admiration, ce qui permetta, j'espère, au Pouillaud de faire une récolte un peu moins maigre que d'habitude.

— Mon cher, dit-il à Laurent, tu es peut-être une canaille, je ne m'en dédis pas; mais tu es un artiste, je m'y connais!... et je compte que de ton côté tu sauras m'apprécier sur la corde raide... pas de balancier, tu sais!...

Puis à Moignard :

— Allons! toi... vite, la caisse... et un rappel distingué!... Tu sais le programme... Zinette et le Pouillaud allumeront dans un quart d'heure... Moi, je reste dans la *piaule* où tu me rejoindras après la tournée... et alors, en avant les exercices!

Moignard ouvrit une caisse de bois blanc disloquée, et choisit, dans un fouillis de hardes et d'oripeaux, les diverses pièces de son costume de paillasse qu'il échangea contre les vêtements qu'il portait : l'*habit de ville* avait fait place à la souquenille du pître, et Laurent, à la lueur d'une chandelle que venait d'allu-

mer Zinette, s'étonna de l'expression de bêtise joviale que prenait la grosse face de l'hercule sous sa perruque de chiendent à longue queue enrubanée.

— La caisse maintenant ! dit Vanternau, qui la prit dans un coin et la passa au cou de Moignard.

Ici Laurent put constater avec quelle habileté ces drôles savaient tirer avantage de leurs difformités physiques. Qu'un homme qui jouit de ses dix doigts exécute des *ra* et des *fla* irréprochables, il n'y a pas de quoi s'étonner ; mais si cet homme n'a qu'une main, la chose devient extraordinaire, et les badauds peuvent à bon droit s'extasier. Moignard avait compris cela, et, à force d'études et de persévérance, il était parvenu, quoique manchot, à faire résonner supérieurement la peau d'âne.

Vanternau lui attacha une des baguettes au haut de son moignon avec un lacis de courroies solidement fixées, et Moignard se mit à exécuter le roulement le mieux *nourri* et le plus vigoureusement accentué que Laurent eût jamais entendu.

— Toi, dit Vanternau à Zinette, nippe le Pouillaud vivement, et qu'il cabriole autour de Moignard pendant le boniment, ça fait toujours bien. — Sur ce, marchons!

Moignard et Zinette sortirent, et, un instant après, Laurent entendit le saltimbanque qui faisait sa tournée dans le bourg.

— Voici la nuit, grommela Vanternau dont l'inquiétude semblait redoubler par instants, et Dacolard qui

ne revient pas!... Enfin! toi, dit-il à Laurent, tu sais ton affaire, mon fiston. Il s'agit de te maquiller le bec avec du noir de fumée; c'est on ne peut mieux porté. Arrive ici que je t'aide!

Laurent s'applaudit de l'heureuse inspiration qui lui avait fait *distraire* de ses vêtements les papiers qui pouvaient, d'un moment à l'autre, le compromettre et le perdre. Il quitta son costume de paysan, et, dix minutes après, par les soins de Vanternau, il avait sur le dos la *pelure* quadrillée d'Arlequin.

— Très-bien! fit Vanternau, tu vas avoir un succès monstre... Qui que tu sois, animal, je ne peux pas m'empêcher, comme artiste, de te rendre une partie de mon estime... Voyons, où en sommes-nous?

Il regarda sur la place. La nuit était venue. On apercevait, à une trentaine de pas, Zinette qui allumait les quinquets et les chandelles sur l'estrade de la baraque, et quelques curieux qui s'attroupaient.

— C'est bien, fit Vanternau, nous allons débuter, mon bonhomme; seulement, comme c'est moi qui te lance, je ne te quitterai pas d'une semelle... tu entends?

— Parfaitement.

— Cela ne te déplaît pas?

— Comment donc! je suis trop heureux que tu t'intéresses à moi.

Moignard rentra. Sa tournée était finie, et Vanternau se hâta de prendre, lui aussi, son costume pour la parade.

— Maintenant, allons-y gaiement, dit-il... Allons! venez.

Au moment où il se disposait à sortir, la porte de la *piaule* s'ouvrit brusquement devant lui, et un homme apparut.

— Dacolard! s'écria Vanternau avec une expression de joyeuse surprise.

XXVII

Dacolard n'avait fait que jeter un coup d'œil dans la voiture et n'avait pas aperçu Laurent.

— Descends, dit-il à Vanternau.

— Mais, *dab*...

— Quoi?

— Il y a ici quelqu'un que je ne serais pas fâché de vous présenter.

— Qui ça? fit Dacolard en s'approchant de nouveau; et cette fois il remarqua Laurent.

— Un gaillard, dit Vanternau, que j'ai accueilli, il y a deux heures, et qui joue les *arlequins* comme un ange.

Dacolard était déjà dans la voiture.

Il alla droit à Laurent; mais la couche de noir dont Vanternau l'avait barbouillé empêchait de distinguer ses traits.

— Qui es-tu? demanda-t-il.

— Paul Simonin. Je viens de la part de Lubin.

— De la part de Lubin! fit Dacolard en fronçant le sourcil... En effet, je crois me rappeler ce nom de Simonin, et j'ai vu ton regard quelque part... Ce n'est pas toi que j'ai rencontré un jour, avec Lubin, chez la Chanoisse?

— En effet, c'est moi.

— Et un soir, chez Coralie, rue Saint-Nicolas-d'Antin?

— Parfaitement. Vous avez bonne mémoire, monsieur de Formigny.

— Et toi, aussi, à ce que je vois. Tu as travaillé avec Lubin?

— Oui... c'est-à-dire que nous *mijotions* une affaire ensemble, lorsqu'on nous a arrêtés.

— Il y a longtemps de ça?

— Une huitaine de jours.

— Et te voilà libre maintenant? C'est étrange.

— Non, c'est au contraire bien simple.

— Tu me conteras cette histoire plus tard; je n'ai pas le temps. Seulement tu as trop de bonheur, je ne te dis que ça!... Reste ici pour le moment.

Ces mots : tu as trop de bonheur, firent tressaillir Laurent; mais il était résolu à tout braver et à défendre énergiquement sa vie.

Dacolard sortit, emmenant Vanternau, après avoir fait signe à Moignard de veiller sur Laurent.

— Il n'a pas l'air commode, le patron, dit Laurent. Si j'avais su!... Est-ce qu'il est toujours comme cela?...

— C'est selon, fit Moignard, qui, à l'imitation de son *dab*, crut devoir prendre un air farouche.

— Ah bien, merci! fit Laurent... en voilà des figures! c'est bon, je m'en vais prendre mes petites précautions, moi aussi.

— Qu'est-ce que c'est? fit Moignard.

Mais, avant qu'il eût pu s'y opposer, Laurent avait déjà repris dans la poche du pantalon qu'il avait quitté, son couteau-poignard, et il en faisait briller la lame aux yeux de Moignard. Celui-ci recula.

— N'aie pas peur, mon gros bonhomme, fit Laurent, je ne cogne que quand il le faut absolument; mais tu peux dire aux camarades que, s'ils tiennent à jouer du couteau, je ne lâche pas ma part! C'est compris, n'est-ce pas ?

L'hercule baissa l'oreille et ne répliqua pas. Les rôles, en un clin d'œil, étaient intervertis; et celui des deux hommes qui semblait surveiller et tenir en respect l'autre, c'était Laurent.

Pendant ce temps, Dacolard et Vanternau étaient remontés dans l'autre voiture.

Cette seconde *piaule à roues*, d'un tiers plus petite que l'autre, était spécialement affectée au *dab*. L'intérieur en était un peu moins malpropre et moins désordonné : on sentait là une sorte d'attention et de déférence.

Zinette avait déjà servi le souper du *dab*

— Conte-moi ça, fit Dacolard à Vanternau, en mangeant à la hâte.

Vanternau conta l'affaire : comment Zinette avait *reluqué* ce *messière* déguisé, comment lui, Vanternau, l'avait attiré, surveillé jusqu'à l'arrivée du *dab*...

— Bien, dit Dacolard, tu ne l'as pas fouillé?

— Non, j'ai pensé qu'il serait toujours temps.

— En effet. Amène-le ici...

— Et, demanda timidement Vanternau, la chose de là-bas a-t-elle marché?

Dacolard eut un brusque mouvement de contrariété ; il était évident que la *chose de là-bas* n'avait pas marché à souhait.

— Fais ce que je te dis! répliqua-t-il sèchement.

Un instant après, Vanternau et Moignard amenaient Laurent. Celui-ci entra résolûment et s'assit sur une malle en face de Dacolard. Moignard se pencha à l'oreille de son chef :

— Il est armé, dit-il, faites attention.

— Armé de quoi?

— D'un couteau, et il paraît disposé à en jouer furieusement.

— Tiens! fit Dacolard avec un sourire.

Moignard raconta ce qui venait de se passer dans l'autre *piaule*.

— Est-ce vrai? demanda Dacolard à Laurent qui avait pu entendre.

— Oui, et si tu en doutes, viens-y voir.

— A la bonne heure! fit Dacolard surpris de cet accent et de cette attitude énergiques, tu remontes d'un cran dans mon estime.

Puis, s'adressant à Vanternau et à Moignard :

— Laissez-nous, et filez vivement à la parade, le public attend ! Dans un quart d'heure, je vous rejoins.

— Et les autres ! demanda Vanternau.

— Je les attends.

Resté seul avec Laurent, Dacolard continua tranquillement son repas, puis il dit au jeune homme :

— Alors, puisque tu te mets si bien en garde, c'est que tu as compris tout à l'heure, et tu te doutes de quoi il retourne ?

— Dame ! à moins que tu ne me prennes pour un idiot.

— Pas tout à fait... un imprudent tout au plus. Je te l'ai déjà dit, tu as quelque chose dans le regard qui me va... Ainsi, tu te figures que tu es parfaitement en état de te défendre ?

— Mais oui, assez comme cela.

— Pauvre petit ! fit Dacolard avec un sourire de pitié.

Il jouait, en disant cela, avec le couteau dont il venait de se servir pour couper son pain.

— Tiens ! continua-t-il, si je voulais d'ici, sans bouger, avant même que tu aies eu le temps de te reconnaître, je t'aurais cloué comme un as de cœur sur la planche où tu t'appuies.

— Essaye ! dit Laurent en se dressant.

— Que j'essaye ! s'écria Dacolard avec un éclair dans les yeux... Ne me défie pas, car je ne sais pas comment cela n'est pas déjà fait !... Mais non...

Tiens! étends la main gauche contre cette planche.

— Voilà! fit Laurent.

— Entre le pouce et l'index! dit Dacolard.

Le couteau vola comme une flèche, et Laurent sentit la lame fichée dans le bois qui frémissait entre les deux doigts indiqués.

Dacolard se leva vivement comme pour ressaisir son arme.

— Inutile, fit Laurent en la déclouant, la voici.

Et il la jeta sur le plancher.

Dacolard fixa sur lui un regard clair et perçant.

— Tu n'as pas sourcillé... Ah ça! tu es donc un homme, toi? dit-il.

— Dame!... je le crois, fit Laurent.

Dacolard fit une légère moue qui exprimait, non le doute ni le dédain, mais une sorte d'étonnement mêlé de déception.

— Après tout, c'est possible, fit-il; ça s'est vu! Pourtant ce n'est pas une raison pour ne pas être convenable.

Et, se baissant pour ramasser le poignard, il ajouta :

— Tu aurais pu me le présenter, ce me semble.

Il se rassit en face de Laurent.

— Tu vois, jeune homme, que je joue assez proprement de cet instrument-là, dit-il. C'est en Italie que je me suis exercé, au bagne... il y a longtemps. On n'y est pas bégueule comme en France. On vous laisse vos petits bibelots... Amusez-vous!... On

ne s'en fait pas faute, et ces études-là peuvent servir plus tard...

— Ça t'a servi ? fit Laurent.

— Mais oui...

— Laisse donc ! un simple agrément de société que tu possèdes là : c'est insignifiant dans la pratique. Et, à ce propos, tu me permettras de te dire que tu exécutes le coup de couteau d'une façon ridicule.

— Comment cela ?

— Mais dame !... rappelle-toi donc ton affaire de la rue Cardinet.

— De la rue Cardinet ?

— Oui, à Batignolles... cette vieille femme et sa servante... l'an dernier.

Dacolard fronça le sourcil.

— Tu connais cela ? dit-il.

— Parbleu ! je crois bien... dans tous ses détails. Lubin m'a assez rabâché cette affaire.

— Ah !

Il se leva et fit quelques pas dans la cabine, l'ai sombre, préoccupé, farouche.

— Tu as lardé pitoyablement ces deux malheureuses, continua Laurent ; et même la servante était si mal assassinée qu'elle a survécu et qu'elle se porte maintenant à merveille, à ce que m'a dit Lubin. Je te fais mon sincère compliment.

Dacolard n'était pas tellement absorbé dans ses réflexions qu'il ne sentît cette piqûre à son amour-propre. Il pouvait se défendre ; personne ne les écoutait.

— D'abord, c'était la nuit, dit-il... et puis, ces hachures maladroites étaient de circonstance : il s'agissait de faire tomber les soupçons sur le fils... ou le neveu de la vieille dame, je ne me rappelle plus au juste... système Lubin... Ah! vraiment, il t'a conté cela, le vieux Lubin?

Cette circonstance le jetait dans une vive perplexité. Lubin était aussi compromis que lui dans l'affaire de la rue Cardinet, et, pour qu'il en eût fait confidence à ce jeune homme, il fallait que celui-ci fût d'une discrétion et d'une fidélité à toute épreuve. Mais, d'un autre côté, Lubin n'avait-il pas jugé trop favorablement ce Simonin?... et même était-il bien certain qu'il se fût fié à lui?... Ce secret, ces détails dont il se disait dépositaire n'avaient-ils pas été découverts par la police, et n'était-ce pas un de ses émissaires que Dacolard avait là, devant lui?

Laurent ne parut pas s'apercevoir de l'incertitude qui agitait son interlocuteur.

— Mon Dieu, oui! continua-t-il simplement, Lubin m'a conté cela, et, en agissant ainsi, il savait bien qu'il ne courait pas le moindre risque. Je pourrais lui jouer une mauvaise farce, c'est vrai... ainsi qu'à toi... et ce n'est pas toi qui me retiendrais, si j'en avais envie...

— Ah! ça ne te gênerait pas de me faire couper le cou?

— Pas le moins du monde; seulement, je viens de te dire que je ne donnais pas là-dedans. Qu'est-ce

qu'il m'en reviendrait? Lubin ferait du même coup la culbute, et j'en serais fâché. Il m'a rendu service, je l'estime et je travaillerai certainement un jour avec lui si je parviens à le tirer de la mauvaise passe où il est.

Dacolard regarda fixement son interlocuteur.

— Tu sais que Lubin est un mouchard? dit-il.

— Je le connais aussi bien et même mieux que toi, dit Laurent. Oui, Lubin a eu des faiblesses; il s'en est confessé à moi, en pleurant, et il ne recommencera plus, j'en suis sûr. Je te répète que je travaillerai un jour avec lui; je l'ai vu à l'œuvre, et c'est un plaisir. Quelle intelligence, quelle finesse, quelles précautions infinies! Tu le sais bien, du reste... Un mouchard, dis-tu? Et pourquoi donc, toi qui le connais si bien, t'es-tu associé avec lui pour cette affaire de la rue Cardinet? A-t-il *mouchardé* dans cette circonstance-là?

— J'avais mes raisons, dit Dacolard.

— Oui, je les connais, tes raisons... la lettre que t'a écrite Lubin et le plan de la maison qu'il t'a envoyé. C'étaient des garanties, je le sais... et précisément, c'est à propos de cela que Lubin m'envoie et que je suis ici.

— Ah! Lubin désire que je me défasse de ces papiers, que je les détruise!

— Oui.

— Merci! pas si sot!

— Je vois bien que je n'obtiendrai pas cela de toi,

continua Laurent. Mais écoute : La police, qui s'est fourvoyée pendant un an à propos de cette affaire de la rue Cardinet, sait maintenant que c'est toi et Lubin qui avez fait le coup.

— Comment le sait-elle ?

— Je te conterai cela tout à l'heure, si tu y tiens ; je te rapporterai du moins ce que Lubin m'a dit... mais il n'y a pas de preuves positives : Lubin, qui est *bouclé* pour sa malheureuse affaire de la rue Saint-Gilles...

— Qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

— Une tentative de vol avec effraction, la nuit... pincé en flagrant délit avec son associé, François Houssdal... Mais il ne s'agit pas de cela : Lubin a un truc pour se tirer de là...

— Connu ! fit Dacolard ; il se posera en agent provocateur... et il ne mentira peut-être pas.

— Il mentira, dit Laurent ; mais peu importe... Ce qui l'inquiète par-dessus tout, c'est cette affaire de la rue Cardinet. Si aucun cahot ne survient, il se charge de rouler la police et les juges... Mais la police te cherche, toi, Dacolard, en ce moment-ci, et activement, c'est probable : elle peut finir par te *paumer* ; si elle ne pince que ta peau, c'est bien, et je m'en moque ; mais si elle te trouve nanti de la lettre et du plan de Lubin...

— C'est rasé, dit froidement Dacolard, je le sais.

— C'est-à-dire que tu es rasé tout aussi net que Lubin, tu comprends ça ?

— Parfaitement.

— Eh bien, dans ton intérêt comme dans le sien, il faut absolument que ces papiers, quoi qu'il arrive, échappent à la police. Le plus sûr serait de les détruire; mais après ce que tu viens de dire, je ne te demanderai pas ce sacrifice, je ne l'obtiendrais pas, je le sais...

— En effet.

— Eh bien ! cache-les, enfouis-les de telle façon qu'il n'y ait pas possibilité de mettre la main dessus... tu comprends ?

— Comment donc ! C'est clair comme je jour. Et après?

— Après?... Tu te mettras à couvert, toi, le mieux que tu pourras, c'est ton affaire... Mais ne perds pas de temps; je te répète que la police est en éveil, peut-être déjà est-elle sur ta trace.

— C'est on ne peut plus probable... et j'en suis même tout à fait convaincu, fit Dacolard avec un sourire ironique.

— Convaincu ou non, voilà! dit Laurent... Maintenant j'ai rempli ma mission.

— Et tu t'en es acquitté à merveille. Cependant tu ne comptes pas que nous allons nous quitter comme cela ?

— Mais si, je ne vois pas la nécessité...

— Allons donc ! après un service comme celui que tu viens de me rendre, j'entends bien te garder quelque temps près de moi... Pas de façons.

— Cependant, permets...

— Je ne te permets pas. C'est entendu, tu nous restes ; rien ne t'appelle ailleurs, j'en suis sûr; il faut que j'aie le temps de te témoigner ma reconnaissance... Et puis tu peux me rendre de nouveaux services.

— Lesquels?

— Eh ! celui d'abord de jouer le rôle dont tu as le costume... pour ce soir, c'est bien le moins.

— Comme tu voudras, dit Laurent en affectant un air détaché.

Les paroles ironiques de Dacolard et cette *reconnaissance* qu'il tenait à lui témoigner lui causaient une certaine inquiétude; cependant il fallait faire bonne contenance.

— Ainsi, c'est entendu! dit Dacolard

En ce moment, la porte de la voiture s'ouvrit, et Clairbassin demanda si on pouvait parler au *dab.*

Deux autres figures non moins sinistres, apparurent à côté de la sienne : le Radureux (le rémouleur) mari de Zinette, grâce à ces belles fiançailles dont avait parlé Vanternau ; et d'Arnelle qui était en train d'illustrer le nom argotique de Rouen, sa patrie. Tous trois étaient harassés, couverts de poussière. Dacolard leur fit signe de monter.

Le Radureux et d'Arnelle tirèrent de leurs blouses chacun un paquet qu'ils déposèrent dans un coin.

— Voilà le magot! fit le Radureux.

— Oui, c'est joli! fit Dacolard avec un geste de

dépit et de colère. C'était bien la peine que Clairbassin me fît venir de Paris pour cette équipée-là!

Clairbassin balbutia quelques mots d'excuse.

— Vous êtes bien certains, continua Dacolard, de ne pas avoir été remarqués, suivis?

Tous trois hésitèrent : ils avaient aperçu Laurent et ils ne jugeaient pas à propos de s'expliquer devant lui ; Clairbassin s'étonnait même que Dacolard parlât ainsi devant ce nouveau venu, et il exprima sa surprise par un regard.

— Ne fais pas attention, dit Dacolard d'un ton bourru, je connais ce lapin-là... et je m'en charge! Parlez comme s'il n'y avait que moi ici.

Chacun de ces bandits raconta les circonstances dans lesquelles il avait opéré sa retraite : il n'y avait absolument rien d'alarmant dans tout cela. Dacolard leur ordonna de manger à la hâte, et de se préparer vivement pour la représentation. Clairbassin sortit.

— Toi, reste et écoute un instant, dit Dacolard au Radureux.

Et, montrant Laurent :

— Voilà un gaillard qui a pris ton costume et qui jouera ton rôle d'Arlequin mieux que toi, à ce qu'on m'a dit : n'en sois pas jaloux, *patronne* et encourage ses débuts ; fais-lui les honneurs de la baraque; ne le quitte pas un instant... de peur qu'il ne s'ennuie et ne prenne mauvaise opinion de nos procédés. Tu n'as que cela à faire de toute la soirée : je te dispense des exercices de force.

Le Radureux s'inclina. Dacolard s'approcha de lui et lui dit à l'oreille quelques mots qui le firent tressaillir. Puis le Radureux sortit à son tour, et Dacolard, prenant Laurent par le bras :

— Eh bien ! fit-il, jeune débutant, venez... que je vous présente à la foule. Un véritable triomphe vous attend, j'en suis sûr.

Laurent écarta le bras de Dacolard, et, le regardant en face :

— Où veux-tu en venir avec ces manières-là ?

— Qu'est-ce que cela te fait ? Tu veux t'enrôler dans la troupe ?

— Je t'ai déjà dit que non.

— Mais tu as accepté pour ce soir un rôle... joue-le, on ne te demande que cela.

— Tu ne te défies donc plus de moi ?

— Que t'importe ?

— Pourtant si j'étais ce que tu soupçonnais tout à l'heure... tu ne trembles pas ?

— Fi donc !

— Même après l'affaire de cette nuit, dont je ne sais pas le détail, mais que j'ai entrevue assez clairement ?

— Ne parlons donc pas de cela ! fit Dacolard en achevant d'épousseter son paletot et ses souliers.

Il fit descendre Laurent et l'entraîna vers la baraque.

XXVIII

C'était un grand rectangle formé de châssis de toile : à l'un des bouts, une estrade de planches pour les artistes; à l'autre bout, les bancs destinés au public, au milieu, une corde tendue pour les exercices de Vanternau et du Pouillaud.

Le Radureux ne tarda pas à rejoindre Dacolard qu'il relaya auprès de Laurent.

La parade sur l'estrade du dehors était finie. Le public fut admis et le spectacle commença.

Ce fut d'abord Clairbassin avec ses chiens savants. Puis vinrent Vanternau et le Pouillaud, qui se mirent à exécuter des voltiges sur la corde raide : le malheureux bambin, stimulé tout haut et menacé sourdement par son maître, fit des prodiges d'adresse et de dislocation. Les exercices de force succédèrent ; puis ceux d'équilibre : Dacolard jouait le rôle de démonstrateur en accompagnant ses explications d'agréables facéties, et le public applaudissait, tandis que Laurent se demandait comment un homme qui avait la conscience chargée de tant de crimes pouvait plaisanter de la sorte.

— Nous allons maintenant, dit Dacolard, passer à d'autres exercices, tout aussi extraordinaires, et qui prouveront à l'honorable public que l'intelligence de ces messieurs n'est pas moins développée que leurs muscles.

Il présenta Laurent comme un sujet de grande distinction; puis la pantomine commença, et Laurent s'acquitta à merveille de son rôle d'Arlequin : le Radureux, qui avait pour mission de le surveiller étroitement et qui ne le quittait pas du regard, convint que lui-même n'aurait pas mieux joué.

Le spectacle était terminé. La foule s'écoula satisfaite.

— Hein ! c'est gentil ? fit Dacolard en s'approchant de Laurent, et je constate avec plaisir que tu as beaucoup contribué au succès de cette soirée. Maintenant, si nous soupions ensemble, qu'en dis-tu ?

Laurent n'avait rien de mieux à faire que d'accepter cette proposition; il sortit de la baraque et entra avec Dacolard dans la voiture. Il y retrouva ses vêtements à l'endroit où il les avait laissés. Il n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'on les avait fouillés : il s'applaudit intérieurement de la précaution qu'il avait prise, et sans laquelle il était certainement perdu. Maintenant, cette précaution devenait superflue, et il pouvait sans inconvénient reprendre sa carte d'agent de police et le mandat d'arrêt dont il espérait bien faire prochainement usage. Il y parvint, malgré le regard soupçonneux et inquiet dont Dacolard suivait chacun de ses mouvements.

— Allons, viens ! dit Dacolard d'une voix brève.

Et il fit passer Laurent dans l'autre voiture où il s'enferma avec lui.

Ce n'était plus l'homme aux lazzi, le joyeux bouffon de tout à l'heure : il avait le sourcil froncé, les lèvres pincées... Laurent remarqua ce changement et se tint sur ses gardes.

On se mit à souper, et les premiers propos furent assez insignifiants ; mais bientôt, comme Laurent racontait sa vie, cette existence et ces crimes imaginaires convenus entre lui et Moule, Dacolard l'interrompit :

— C'est fort bien, dit-il d'une voix lente et grave ; mais, avec tout cela, tu n'es toujours qu'un mouchard...

— Allons ! bon, encore? fit Laurent en haussant les épaules.

— Oui ! s'écria Dacolard ; tu es un mouchard, je le sais, je le sens, et il faut que cela finisse !

Il s'était levé, et, dans ce brusque mouvement de fureur, il allait se précipiter sur Laurent comme un tigre sur sa proie. Mais Laurent fut aussi prompt que lui. D'une main, il lui saisit le bras, et de l'autre, brandissant son poignard :

— Prends garde, Dacolard ! cria-t-il, la patience va m'échapper à la fin !

Dacolard se calma tout à coup, non qu'il eût peur ni qu'il se sentît hors d'état de lutter ; malgré ses cinquante-deux ans, il pouvait tenir tête à ce jeune homme. Mais leurs regards s'étaient croisés, terribles, implacables : il avait senti là, devant lui, un homme,

et, comme il l'avouait, il aimait ça ! Une hésitation anxieuse venait de s'emparer de lui.

— Tu as du cœur, pourtant ! fit-il en se dégageant de l'étreinte de Laurent.

Il se rassit et grommela d'une voix sourde :

— C'est une sottise ! J'aurais dû en finir tout de suite en te voyant ; maintenant, je ne pourrais plus...

— Ah ! ça, dit Laurent, je ne vois pas la nécessité d'en finir... Rien ne t'y force. Et même, à ce propos, rappelle-toi ce que je viens de te dire : Je ne suis pas d'humeur à supporter tes caprices et tes brutalités.

Dacolard était absorbé dans de sombres réflexions.

— Allons ! murmura-t-il en jetant sur Laurent un regard singulier, c'est plus fort que moi... je ne sais ce qui me tient... mais je ne peux pas !

— Que tu le puisses ou non, dit Laurent, je t'engage à ne pas essayer de nouveau.

— Et pourtant, continua Dacolard avec un sourire amer, c'est toi qui me perdras ; je le sais, tu vas bientôt me livrer à la police. Cette tête, qui a été mise à prix en Italie, que tant d'argousins ont essayé de faire tomber, c'est toi qui la cueilleras. Eh bien ! soit ! Il me serait pourtant facile d'échapper, mais je ne sais quel engourdissement s'empare de moi.

Laurent eut un sourire dédaigneux.

— Ah ça ! dit-il, mon cher Dacolard, tu deviens bête avec ta mélancolie... Garde ta tête, je t'en prie, je n'en veux pas... pour ce qu'elle vaut en ce

moment-ci!... Tu ne rêves que mouchards, tu es un poltron qui a peur de son ombre...

Dacolard haussa les épaules à ce reproche.

— J'ai peur? fit-il. Eh bien! veux-tu que je te le prouve à toi-même que je ne me trompe pas sur ton compte, et cela de telle façon que tu n'auras rien à répliquer?

Il fit reprendre à Laurent le récit que celui-ci lui avait fait; il l'interrogea, il insista sur les détails, il discuta cette fable, en signala toutes les invraisemblances, et démontra si nettement que Laurent était un émissaire, non de Lubin, mais de la police, que Laurent ne sut bientôt plus que répliquer

— Voyons! tu m'ennuies, fit-il impatienté et pour sortir d'embarras. Crois-moi si tu veux, cela m'est égal, pourvu que tu ne recommences pas tes manières. Je n'ai qu'une chose à te répéter : si j'étais ce que tu supposes, je ne serais pas venu seul ici pour m'exposer à ta colère et à ta brutalité... Je t'aurais tout simplement fait arrêter.

— Laissons cela, fit Dacolard, qui n'était rien moins que convaincu. Tu as du cœur, je te l'ai dit, tu peux changer de métier... Veux-tu rester avec moi?... travailler sous ma direction?

— Non!

— Non! Pourquoi?... Tu n'auras pas à te plaindre, je t'en réponds... Tu seras libre, je me soumettrai même à toi le plus souvent... je t'aimerai... oui, je t'aimerai, je le sens!

— Non!... ça ne me va pas, dit Laurent.

— Tu veux donc continuer ton métier ? fit Dacolard avec un soupir douloureux ; tu vaux mieux que cela, pourtant !

Laurent haussa les épaules.

— Voyons, dit-il, voilà qu'il est tard ; j'ai rempli ma mission, et demain matin je retourne à Paris... Tu ne m'en empêcheras pas ! En attendant, je suis exténué, et je reposerais volontiers... Y a-t-il dans l'établissement un coin où l'on puisse dormir ?

Dacolard s'était levé, sombre et agité ; il indiqua d'un signe un manteau et des hardes étendus sur le plancher : c'était son lit, à lui.

— Ça va te priver ? fit Laurent.

— Non, dit Dacolard ; je suis exténué, moi aussi, mais je n'ai pas sommeil... tu vas dormir comme cela ? ajouta-t-il.

— Pourquoi pas ? Tu m'as promis de réprimer tes instincts de bête fauve.

— Tu crois donc à ma parole ?... Et si je ne suis pas maître de moi ?

— Tu en seras maître. Tu es une canaille, un brigand, tout ce qu'on voudra ; mais tu n'es pas un lâche, je l'ai bien vu, et tu ne tueras pas un homme endormi.

— Hum ! fit Dacolard, tu as tort de t'y fier... Mais non ! reprit-il immédiatement, tu as raison, je ne pourrais pas.

Laurent s'assoupit peu à peu, mais sa confiance

n'était pas telle qu'il ne rouvrît par moments les yeux et ne jetât un regard sur Dacolard. Celui-ci restait debout, les bras croisés, absorbé dans une profonde réflexion ; il faisait de temps à autre quelques pas dans l'étroite cabine ; le plus souvent il s'arrêtait dans une muette contemplation devant Laurent, dont une lampe fumeuse éclairait faiblement le visage : son regard prenait alors une expression de mansuétude et de tendresse dont on ne l'aurait pas cru susceptible et dont Laurent se sentait remué malgré lui.

Tout à coup il eut un mouvement d'impatience et sembla prendre un parti décisif. Il se pencha vers Laurent et, lui touchant l'épaule ;

— Lève-toi, lui dit-il, et viens !

— Hein ? que je vienne... où ça ? fit Laurent.

— Sortons d'ici, j'étouffe, l'air me fera du bien, et à toi aussi. Nous causerons à travers champs, j'ai la tête en feu ; c'est comme une fièvre.

Laurent se leva, malgré sa répugnance.

— Drôle d'idée que tu as là ! dit-il. Enfin, soit !

Puis, un instant après :

— Ah ! je comprends, ajouta-t-il, tu as fait ton petit plan ; tu t'es dit que mon cadavre ici t'embarrasserait, tandis qu'en rase campagne...

Dacolard haussa les épaules avec impatience.

— Tu sais bien que non ! dit-il... tu sais bien que si j'avais voulu te tuer ce serait fait... et même, si quelqu'un t'attaquait en ce moment, je me ferais tuer

pour toi... Pourquoi? je n'en sais rien... Mais, enfin, c'est comme cela!

Ils sortirent. Les chiens, qui s'étaient mis à gronder, se turent en reconnaissant Dacolard; l'un deux, Rustaud, le suivit. Les saltimbanques dormaient.

C'était une magnifique nuit d'été, douce, sereine, étoilée. Ils traversèrent la place et les rues désertes; bientôt ils furent hors du bourg et se mirent à errer à travers champs, au hasard.

— Cet air est pur! On respire ici! fit Dacolard avec un soupir de satisfaction.

— En somme, où allons-nous? demanda Laurent qui commençait à éprouver une certaine inquiétude.

— Qu'importe? dit Dacolard... C'est une promenade matinale.

Deux heures sonnaient à un clocher lointain. Bientôt Dacolard renouvela sa proposition : il supplia Laurent de rester, de travailler avec lui.

— Non! répliqua Laurent, c'est dit, qu'il n'en soit plus question.

Dacolard crut comprendre ce refus.

— Oh! fit-il, je vois ce qui te répugne : ce sont ces méchants drôles, en compagnie desquels tu m'as trouvé; c'est cette misère, ces loques, ce ridicule équipage... Crois-tu donc que ce soit là ce que je te propose? Oh! non, Dieu merci! je rêve autre chose. Écoute : En France, il n'y a rien de possible, même dans le Midi. On a essayé tout dernièrement d'y introduire le banditisme, et ça n'a pas pris... L'Italie, à

la bonne heure !... Ah ! je n'aurais jamais dû la quitter.

Il développa ses projets, son plan dès longtemps conçu : s'acheminer par étapes avec sa troupe jusqu'à la frontière d'Italie, pénétrer en Piémont, puis, avec les plus grandes précautions, gagner l'Apennin ; une fois là, on agirait, et ferme ! Les circonstances étaient on ne peut plus favorables : toute la Péninsule était agitée par des dissidences politiques. Quelles campagnes il y avait à faire dans l'État romain, dans le royaume de Naples, dans la Calabre !

— Je me ferai commissionner, ajouta Dacolard, par quelque parti aux abois. Fra-Diavolo a bien obtenu un brevet de colonel, pourquoi n'en obtiendrais-je pas un de capitaine ? Tu seras mon lieutenant, fit-il en prenant le bras de Laurent.

Et, comme celui-ci secouait la tête en signe de refus.

— Ne dis pas non ! s'écria Dacolard, ou bien je croirais que tu n'a pas sous la mamelle gauche ce que je supposais... C'est entendu, continua-t-il ; moi, je quitte cette absurde nom de Dacolard que j'ai ramassé je ne sais plus où ni à quel propos ; je reprends mon vieux nom de guerre, Antonio Cruzzini...

— Antonio Cruzzini ! s'écria Laurent en tressaillant.

— Qu'est-ce que c'est ? fit Dacolard, tu connais ce nom-là ? c'est possible, je lui ai donné une certaine célébrité... mais il y a de cela près de quinze ans, et tu étais bien jeune.

— Ainsi tu t'es appelé autrefois Antonio Cruzzini? répéta Laurent.

— A quel propos me demandes-tu cela? fit Dacolard.

— Alors... tu as connu Georges Dalissier?

Ce fut au tour de Dacolard de tressaillir. Il arrêta brusquement Laurent, et, se plaçant devant lui, l'œil étincelant, la poitrine haletante :

— Quel nom viens-tu de prononcer là? dit-il... Georges Dalissier?... C'est impossible... tu as entendu parler de lui?... Comment?... par qui?... à quel propos?

Laurent comprit qu'il venait de commettre une imprudence et il essaya de la réparer.

— Mon Dieu! dit-il d'un ton indifférent, quelle précipitation, quelle fougue! attends un peu, que diable!

Il expliqua qu'il connaissait la plupart des circonstances de l'affaire de la rue Cardinet par la lecture des journaux, par les confidences de Lubin, et même pour avoir assisté aux débats du procès?... or une lettre d'un nommé Antonio Cruzzini se trouvait parmi les papiers de Mme Dalissier...

— Mme Dalissier! qui ça? interrompit brusquement Dacolard.

— Eh bien, quoi? la malheureuse que tu as assassinée rue Cardinet...

— Tonnerre!... ce n'est pas vrai... ce n'est pas possible! s'écria Dacolard

— Mais si, pardieu ! c'est vrai... Et, si c'est toi qui as écrit cette lettre par laquelle on annonçait à cette malheureuse femme la mort de son mari, Georges Dalissier...

— Oui, c'est moi, fit Dacolard d'une voix sourde.

— Eh bien, tu as assassiné la femme de ton ami. de ton ancien associé... de celui dont tu pleurais la mort... car je me la rappelle cette lettre... rien que pour l'avoir entendu lire... Quelle affliction ! quelle douleur !... Tu avais donc, dans ce temps-là, le cœur plus tendre qu'aujourd'hui... car j'en ai été ému, moi que cela ne touchait en rien !

— Tais-toi ! tais-toi ! s'écria Dacolard d'une voix terrible.

Puis, comme se parlant à lui-même :

— Comment cela a-t-il pu se faire? Cet infâme Lubin qui ne m'a pas dit... Mais quoi ! il ne savait pas, lui non plus. A quoi bon, d'ailleurs ? Je vois encore son billet et son plan de la maison : « Une vieille femme et sa servante. » En effet, qu'importe le nom ! Oh ! la fatalité... Oh ! pauvre femme !

Il allait, la tête basse, absorbé et comme fléchissant sous ce terrible souvenir. Mais, sur Laurent aussi, ce souvenir, brusquement réveillé, avait produit une impression non moins forte ; seulement ce n'était pas de la prostration, mais une âpre soif de vengeance. Il avait là devant lui l'assassin de sa mère, dans cette plaine déserte et à peine éclairée par les premières lueurs de l'aube... Pourquoi attendre ? pourquoi af-

fronter encore les hasards d'une poursuite incertaine, pourquoi ne pas se précipiter sur lui, le terrasser? il y parviendrait, il se sentait de force à renverser un géant... et, d'ailleurs, n'entendait-on pas, au loin, des pas de moissonneurs se rendant à leur travail?

Ces pensées s'agitaient tumultueusement dans sa tête.

Tout à coup Dacolard se redressa par un mouvement brusque qui fit reculer Laurent.

— Mais, s'écria-t-il, cette dame Dalissier avait un fils?

— Oui.

— Un fils, continua Dacolard d'une voix déchirante, sur qui cet immonde Lubin a attiré les soupçons. Oh! je me souviens, c'est infâme!

— Oui, si infâme, fit ironiquement Laurent, que tu n'as pas dédaigné d'accepter cette combinaison.

— Eh! que m'importe! Est-ce que je savais, alors? Mais qu'est-il arrivé de tout cela? Car, l'affaire terminée, je ne me suis plus occupé de rien. Il a été condamné?... Oh! le malheureux!

— Non, il n'a pas été condamné...

— Vraiment! mais c'est un miracle!

— Un miracle, tu l'as dit.

— Pauvre enfant!... Et qu'est-il devenu?... Le sais-tu? Où est-il?

— Il est devant toi! s'écria Laurent d'une voix terrible et en s'élançant sur lui.

— Toi?... toi... toi... balbutia Dacolard avec un accent indicible.

XXIX

Le choc fut si terrible que Dacolard roula á terre avec son agresseur; celui-ci brandissait son couteau au-dessus de lui et appelait au secours.

— Laisse donc! c'est insensé ce que tu fais là, criait Dacolard en luttant, je suis l'ami de ton père...

— Et de ma mère aussi, sans doute!... et le mien! s'écria Laurent.

Malgré les efforts de Dacolard pour se dégager, il l'eût tenu en respect; mais un autre ennemi, plus redoutable, survint: c'était Rustaud. En voyant son maître attaqué, terrassé, le dogue s'élança sur Laurent et lui enfonça ses crocs dans la cuisse. Laurent hurla de douleur; il se replia sur lui-même et planta son couteau dans l'épaule du dogue, qui ne lâcha pas prise pour cela.

Dacolard profita de cette diversion pour se soustraire à l'étreinte de Laurent. Déjà il avait repris le dessus; il pouvait poignarder son adversaire, et Laurent s'étonnait de n'avoir pas encore senti la pointe de son couteau.

— Arrière! fit Dacolard en lançant un coup de pied au dogue expirant.

— Tu ne viendras pas à bout de moi comme de ma mère ! s'écria Laurent ! en rassemblant ses forces... Et, sentant qu'elles ne suffiraient pas, il continua d'appeler au secours.

— Tais-toi ! tais-toi ! dit Dacolard, on vient.

On accourait, en effet, au bruit de cette lutte : c'étaient les moissonneurs dont Laurent avait distingué les pas lointains. Bientôt ils apparurent ; ils étaient cinq ou six.

Dacolard se débarrassa de Laurent qui cherchait à le retenir par une dernière étreinte et essaya de fuir ; mais trois gaillards lui barrèrent le passage. Laurent s'était évanoui.

Dacolard ne tenta pas une lutte impossible ; il se soumit. Il était, d'ailleurs, brisé par ces émotions. Toute la vérité venait de lui apparaître : — ce jeune homme qui était là, étendu à quelques pas de lui, c'était Laurent Dalissier !... il s'était fait agent de police pour venger sa mère !...

Il eut un brusque mouvement ; il voulut se jeter sur lui, le secouer, le tirer de son assoupissement, et lui faire à l'oreille une révélation terrible... Mais Laurent ne le croirait pas... ou, s'il le croyait !... Non ! il était préférable qu'il ignorât cette honte !

Dacolard se contint, et, grâce à l'énergie extraordinaire dont il était doué, il eut en un instant recouvré toute sa présence d'esprit.

Il profita de l'évanouissement de Laurent pour

remercier comme des libérateurs les paysans qui venaient de l'arrêter. Il prétendit avoir été victime et ne s'être débarrassé qu'avec peine d'une inqualifiable agression, et il fut le premier à requérir l'intervention de la police et de l'autorité. On l'écouta, on le plaignit, et déjà des regards courroucés se portaient sur Laurent.

— Ne le maltraitez pas ! ranimez-le avec précaution, dit Dacolard ; ses blessures ne doivent pas être graves : une morsure de mon pauvre Rustaud, que voilà expirant, et un coup de couteau qu'il s'est donné ou que je lui aurai donné dans l'épaule en me défendant. C'est à l'autorité, ajouta-t-il, à décider de son sort.

Un homme qui parlait ainsi de l'autorité avait droit à quelques égards ; les manouvriers, d'ailleurs, reconnaissaient en lui le *démonstrateur* qui les avait charmés la veille.

Dacolard comptait profiter de ces favorables dispositions pour s'échapper, et sans doute il y serait parvenu sans l'arrivée de trois autres individus, parmi lesquels un garde champêtre, qui enjoignit de le surveiller et de le maintenir étroitement.

Alors, il se résigna. Mais la surveillance dont il était l'objet ne l'empêcha pas de glisser tout bas quelques mots dans l'oreille d'un jeune paysan, auquel il remettait en même temps un porte-monnaie convenablement garni : une minute après, ce paysan

partait dans la direction de V... sous prétexte de prévenir le juge de paix et la gendarmerie.

Cependant on avait étendu Laurent sur un brancard improvisé. Quatre hommes le soulevèrent et on se mit en route pour V... A l'entrée du bourg, Laurent reprit connaissance; il jeta autour de lui un regard inquiet, puis, en voyant Dacolard retenu sous bonne garde, il laissa échapper un sourire de satisfaction.

— Ne le lâchez pas! murmura-t-il; c'est un scélérat... un assassin...

Le cortége se dirigea, suivi d'une foule de curieux, vers la mairie, où il s'arrêta.

Laurent fut déposé dans la chambre et sur le lit du concierge; Dacolard fut enfermé dans la chambre d'arrestation.

Un médecin examina et sonda les blessures de Laurent; celle qu'il portait à l'épaule offrait seule quelque gravité; le sang qui s'en était échappé en abondance avait causé ce long évanouissement.

Cependant le juge de paix était accouru : il recueillit des indications, fit une enquête sommaire, puis se rendit près de Dacolard pour l'interroger.

Celui-ci avait imaginé une fable qu'il se mit à raconter longuement, lentement, de façon à gagner du temps; il y parvint en effet, et, le juge de paix ayant ordonné qu'on amenât et qu'on gardât à vue les saltimbanques qui étaient sur la place, le brigadier de gendarmerie revint bientôt annoncer que toute la

troupe avait déguerpi en abandonnant son bagage ; on n'avait même pas trouvé la Zinette et son enfant.

Dacolard sourit en apprenant ce résultat : le paysan avait rempli sa commission.

— Qu'on se mette à leur poursuite ! ordonna le juge de paix.

Puis, se tournant vers Dacolard :

— Cette brusque disparition de vos associés, dit-il, prouve surabondamment que le récit que vous venez de me faire est inexact.

— Mon Dieu ! oui, monsieur le juge de paix, fit tranquillement Dacolard ; quant à la vérité, si vous tenez absolument à la connaître, je ne refuse pas de vous la dire ; je vous prierai même de vouloir bien m'écouter et de prendre note de mes aveux.

En ce moment, le concierge entra et remit au juge de paix des papiers que l'individu blessé venait de tirer de ses vêtements.

— Et comment va-t-il ? demanda Dacolard avec intérêt.

— Mais il a repris connaissance ; seulement il est très-faible et peut à peine parler.

— Allons ! ce ne sera rien, espérons-le, fit Dacolard avec un soupir.

Puis, au juge de paix :

— Ces papiers que vous tenez là sont une carte d'agent de police et un mandat d'arrêt contre moi, dit-il.

— Comment le savez-vous ?

— Je m'en doute. Voulez-vous, monsieur, avoir la bonté de me faire conduire auprès de Laurent Dalissier — car c'est ainsi qu'il se nomme, et il vous l'avouera lui-même, quel que soit le nom porté sur cette carte — et là, en sa présence, dans le but d'obtenir de lui un pardon que mes remords méritent peut-être, je vous dirai toute la vérité.

Le juge de paix accéda à cette demande.

Dacolard déclara se nommer Antonio Cruzzini ; il était Italien, il avait autrefois connu Georges Dalissier, qui vivait honnêtement à Naples d'un petit commerce ; il avait recueilli son dernier soupir dans des circonstances déplorables, et c'est lui qui avait informé sa veuve de sa mort. Il était venu en France, où il avait pris le nom de Dacolard ; c'est sous ce nom qu'il avait été condamné pour un assassinat commis à Villejuif ; il était en rupture de ban... Mais peu importait sa situation personnelle ; ce qu'il fallait avant tout qu'il expliquât, c'était cette malheureuse affaire de la rue Cardinet, où, par une fatalité terrible, il avait assassiné la veuve de son ancien ami.

Il confessa, en effet, ce crime dans ses moindres détails, et, quand ce fut fini :

— Cet aveu, dit-il, n'est qu'une réparation bien insuffisante ; cependant il soulage mes remords, et surtout il a cet avantage de rendre l'honneur à un malheureux jeune homme injustement soupçonné.

En prononçant ces mots, il jetait sur Laurent un regard empreint de mansuétude et de tendresse, et ce-

lui-ci sentait diminuer malgré lui l'horreur que cet assassin lui inspirait.

Dacolard fut reconduit dans la chambre d'arrestation, où un gendarme fut chargé de le garder à vue. Du reste, il paraissait calme et résigné au châtiment qui l'attendait.

Quant à Laurent, on le transporta dans le principal hôtel de V... Il surmonta peu à peu sa faiblesse, et songea à informer Moule de l'importante capture qu'il venait de faire. La dépêche fut expédiée vers deux heures après midi ; et l'inspecteur de police répondit immédiatement qu'il allait prendre le chemin de fer et qu'il serait à V... dans la soirée ou dans la nuit. En même temps il recommandait l'arrestation des autres saltimbanques ; cette mesure était maintenant d'une exécution difficile.

Des battues cependant étaient faites dans les environs; mais on n'avait pu encore saisir que Zinette et le Pouillaud ; le reste de la bande était disséminé et en fuite.

Dacolard, attaché et gardé à vue par un gendarme, ne cessait de parler de Laurent. Il demandait instamment à le voir ; il avait, disait-il, des révélations, des confidences à lui faire.

Ces propos furent rapportés au juge de paix, puis à Laurent qui fit un geste de dégoût et de refus. Cependant, vers le soir, comme il s'était levé et pouvait se tenir debout, de nouvelles sollicitations finirent

par exciter sa curiosité : il se fit conduire dans la chambre d'arrestation.

— Eh bien, me voilà... que me veux-tu? dit-il à Dacolard.

— Ah! enfin! fit celui-ci. Ce ne sont pas des révélations aussi affreuses que celles de ce matin que j'ai à faire; mais je voulais causer avec vous, vous voir d'abord.

Laurent fit un geste d'ennui.

— Restez, je vous en prie! s'écria Dacolard. Ne me saurez-vous aucun gré de mes aveux, de mes remords ? Et, quelle que soit l'horreur que je vous inspire, n'éprouvez-vous aucun désir d'entendre parler de votre père... que j'ai connu?

Laurent consentit à écouter.

Dacolard prétendit avoir reçu les confidences de Georges Dalissier.

— Quel regret, dit-il, de ses fautes, de l'abandon de sa femme et de son enfant! Il songeait à revenir en France, à les rejoindre. La mort seule a pu l'en empêcher. Il m'a supplié, à son lit de mort, de le suppléer dans cette tâche, de rechercher ces deux êtres chéris qu'il avait abandonnés lâchement, de les secourir. C'est le seul motif, je vous jure, qui m'ait fait quitter l'Italie. J'ai cherché vainement à Grenoble, à Paris. Ils se cachaient, et je le comprends après ce qui s'était passé! Alors j'ai mené l'existence que vous savez. Oh! si je les avais retrouvés, si j'avais eu en eux

une... sorte de famille, non ! je le jure, je n'aurais pas commis tous ces crimes. Enfin c'est ainsi !

Il déplora encore une fois, et avec un accent si navré que Laurent en fut profondément remué, la fatalité qui avait voulu que Mme Dalissier pérît de sa main.

— Mais vous du moins, vous avez échappé à cette rage qui me poussait, s'écria-t-il ; Dieu merci ! votre honneur est sauf maintenant ; mes aveux ont effacé jusqu'à l'ombre du soupçon qu'il l'avait souillé un instant... Quelle carrière s'ouvrira devant vous si vous voulez ! Vous êtes jeune, intelligent, vous avez du cœur.

Et comme Laurent fronçait le sourcil et se détournait :

— C'est vrai, pardon ! ajouta Dacolard tristement, j'oublie que votre éloge dans ma bouche est une insulte... Et pourtant, m'est-il donc interdit de former des souhaits pour vous ?... Oh ! si jamais je puis vous être utile, vous servir !... Mais voilà encore que j'oublie ce que je suis et ce qui m'attend !

Laurent sortit de là ému, et en quelque sorte souffrant de cette épouvantable sympathie. Il rentra à l'hôtel, s'enferma dans sa chambre et attendit, plongé dans de sombres et amères réflexions, l'arrivée de Moule.

Celui-ci vint enfin entre minuit et une heure du matin ; il félicita Laurent et le pressa dans ses bras. En même temps arrivaient le substitut du procureur impérial et le juge d'instruction.

Ces deux magistrats et l'inspecteur de police se rendirent immédiatement à la mairie et se firent conduire à la chambre d'arrestation.

A peine avaient-ils fait un pas dans cette pièce qu'ils s'arrêtaient consternés : Dacolard avait disparu, et le gendarme chargé de veiller sur lui était étendu au milieu de la chambre, une corde passée autour du cou.

Comment Dacolard, entravé et couché sur ce lit, avait-il pu surprendre et terrasser son gardien?

Tout s'expliqua bientôt : — La chaise occupée par le gendarme était près de l'unique fenêtre qui aérait cette pièce ; le châssis de cette fenêtre avait été entr'ouvert à cause de la chaleur ; deux des barreaux de fer qui la garnissaient extérieurement étaient sciés d'un bout et descellés de l'autre ; du dehors on avait pu jeter un nœud coulant sur le gardien sans doute assoupi et le suffoquer avant qu'il pût se défendre et appeler au secours.

Maintenant, qui avait pu prêter ce secours à Dacolard, sinon ses anciens associés ? Dans le petit jardin, sous la fenêtre, existaient de nombreuses traces de pas ; une échelle était appliquée contre le mur... Le gendarme, du reste, ne tarda pas à se ranimer, et il confirma l'exactitude de ces suppositions.

Moule était exaspéré. Ce fut pour lui une nouvelle occasion de maudire la province, avec sa police et ses gendarmes (1)..., et ces naïves chambres d'arrestation

(1) Voir le *Secret terrible,* en ce moment sous presse.

qui laissaient si facilement échapper ce qu'elles étaient destinées à retenir !

Il revint à l'hôtel, près de Laurent, dont le désappointement ne fut pas moins vif que le sien.

Sans doute on allait faire immédiatement d'actives recherches, on allait expédier des avis et des signalements dans toutes les directions ; mais quel espoir fonder là-dessus ? Pensait-on qu'un bandit de la force de Dacolard se laissât rattraper aussi facilement ?

Moule comptait, du reste, si peu sur le succès de ces mesures, qu'il ne jugea pas à propos d'en attendre le résultat. Le lendemain, après avoir fait à la police locale quelques recommandations, il revint trouver Laurent, lui demanda s'il se sentait en état de retourner à Paris, et, sur la réponse affirmative de celui-ci, il quitta V... avec lui.

Durant le trajet, il ne fut guère question entre eux que de la déception qu'ils venaient d'éprouver. Une chose, cependant, consolait Laurent, c'était cet aveu si explicite et si formel qu'avait fait Dacolard de sa participation dans le crime de la rue Cardinet.

— C'est une réhabilitation bien complète, cette fois, dit-il.

— Oui, certes ! répondit Moule.

Toutefois, cet aveu spontané laissait l'inspecteur de police tout rêveur : il se demandait sous quelle influence Dacolard avait pu le faire... Dacolard ! mais ce nom, sous lequel il avait été déjà condamné n'était pas le sien... il assurait s'appeler An-

tonio Cruzzini... être Italien... il avait connu, disait-il, le père de Laurent...; c'était pour cette raison qu'il regrettait son crime..., qu'il s'intéressait au fils de son ancien ami, et voulait écarter de lui jusqu'au moindre soupçon... Tout cela était bien étrange !...

Sans faire part de ces réflexions à Laurent, Moule convint avec lui que ce nouveau document avait une véritable importance, et qu'il était bon qu'il reçût la plus grande publicité possible.

En effet, quelques jours après, les feuilles judiciaires, puis les autres journaux rapportaient, en les rattachant à l'affaire de la rue Cardinet, les scènes qui avaient eu lieu à V...; et, dans ce récit, étaient longuement analysés les aveux que Dacolard avait faits et signés devant le juge de paix.

Laurent remercia Moule de cette publicité réparatrice; cependant il regrettait que le nom de son père fût mêlé dans cette relation, et il éprouvait une sorte de honte à voir divulguer ainsi l'étrange intérêt qu'il avait inspiré à un scélérat tel que Dacolard.

Pendant sa convalescence, plusieurs cartes lui furent remises de la part de ses anciens amis, notamment celle de M. de Mhérac.

— A la bonne heure ! pensa-t-il, voilà un engagement d'honneur qui ne courait aucun risque de tomber en oubli.

En même temps, il songeait à sa position, à son avenir; il sentait renaître, plus vives et plus impatientes que jamais, ses espérances de bonheur; et tou-

tefois de tristes et vulgaires préoccupations se mêlaient à ses rêves: il était sans fortune et il ne devait désormais compter que sur son travail pour vivre.

Dès qu'il put sortir, son premier mouvement fut de se diriger vers l'hôtel Suchapt; mais il se rappela le froid accueil qu'il y avait reçu à sa dernière visite; et, désireux avant tout de se présenter avec un titre à la sympathie de l'homme d'affaires, après un moment de réflextion, il se fit conduire à la Préfecture de police.

Moule le reçut avec une bienveillance affectueuse; il le félicita de son rétablissement, et le mit au courant de ce qui s'était passé pendant son excursion en province :

« La Chanoisse et son commis, dûment convaincus « de recel et même de complicité dans plusieurs « graves affaires, notamment dans une affaire Pyault, « avaient été arrêtés; le commis avait déjà fait quel- « ques aveux.

« Samuel Richard avait été également arrêté, le « 30 juin au soir, au moment où, conformément au « programme tracé par Lubin (dont il ignorait l'ar- « restation), il venait déposer au parquet les billets « d'Emery portant le faux endos de Charles Lefort: « une saisie générale opérée chez lui avait fait tomber « entre les mains de la justice des documents de la « plus grande importance.

« Lubin, dans sa prison, était abîmé de douleur: « il savait maintenant que l'affaire de l'hôtel Suchapt

« n'était qu'un piége; on l'avait confronté avec
« Mme Roussigné et avec Mariette; on lui avait com-
« muniqué les aveux de Dacolard; il n'avait aucune
« imprécation contre Laurent; au contraire, il le
« plaignait, il regrettait de ne plus le voir. » — Je ne lui en veux pas, répétait-il, je lui pardonne!

— Et Dacolard? demanda Laurent, vous n'êtes pas encore parvenu à le ressaisir?

— Non, dit Moule, on n'a même pas retrouvé sa trace... Pourtant je n'ai rien négligé, et je ne négligerai rien à l'avenir, non plus... C'est mon devoir, ajouta-t-il tristement.

— Comment!... on dirait qu'il vous coûte à remplir.

— Peut-être! cela arrive quelquefois...

— Ah ça, fit Laurent, est-ce que vous subiriez, vous aussi, l'étrange ascendant que cet homme exerce sur tout ce qui l'approche? Lubin m'en avait prévenu, et moi je l'ai senti, j'y ai presque cédé un instant... Oui! je l'avoue, il a eu pour moi des regards singuliers, pénétrants... qui m'ont fait tressaillir... Je me sentais remué, fasciné, et certains mots me touchaient le cœur.

— Ah! cher monsieur, fit Moule en serrant la main de Laurent avec une sorte de commisération attendrie.

Laurent se méprit sur le sens de cette démonstration.

— N'est-ce pas? s'écria-t-il, c'est honteux! Ah!

j'en rougis. Non! ce n'était pas, ce ne pouvait pas être de la sympathie... car enfin, ce serait monstrueux. Ah! qu'il soit puni comme il le mérite, qu'il expie son forfait!

— Ne le souhaitez pas, dit Moule.

Et comme Laurent faisait un geste de surprise:

— Vous savez comment je vous dis cela, se hâta d'ajouter l'inspecteur de police... Que vous importe le châtiment de ce misérable?... Après les aveux qu'il a faits, oubliez-le, si c'est possible, et parlons de vous... Que comptez-vous faire?

Ces paroles, cet intérêt que lui portait Moule, eussent autrefois révolté Laurent; aujourd'hui, après ce qui s'était passé, ce vieil inspecteur de police était pour lui comme un ami. Peut-être cependant eut-il un mouvement involontaire de surprise à cette question; car, lorsqu'il eut dit son intention de demander un emploi à M. Suchapt, et de lui présenter pour sa bien-venue les billets Lefort:

— Ah! bien, fit Moule; je les ferai détacher du dossier de Samuel, et dans deux jours vous les aurez... Ils sont bien faux pourtant, ces billets, hein? — mais M. Lefort avoue des signatures qui ne sont pas de lui... que dire? que faire?... Oh! s'il fallait remuer toutes les saletés qu'on rencontre sous son pied!... Dites à ce petit crevé d'Emery, qui n'a peut-être pas bien conscience de ce qu'il a fait, et à son respectable papa qu'ils peuvent dormir tranquilles. Voilà pourtant le monde où vous allez rentrer, monsieur Dalis-

sier : je le connais, et il est encore moins propre que celui où je reste. Mais c'est la vie, et vous avez vingt-cinq ans.

— Et vous, près de soixante, fit Laurent en souriant.

— Eh oui ! dit Moule du même ton..., dont j'enrage ! car un grain d'illusion vaut mieux que dix d'expérience.... Allons ! adieu, ajouta-t-il gravement... peut-être au revoir !... qui sait ?... Mais, si vieux et si désenchanté que je sois, je n'oublie pas les hommes de cœur que j'ai rencontrés.

Deux jours après, Laurent se présentait à l'hôtel Suchapt, les billets d'Emery à la main.

Suchapt, en l'apercevant, eut un moment de contrariété et d'ennui.

— Je vous dérange ? dit Laurent.

— Mon Dieu ! non.

— Si, je le vois... Mais je n'ai que deux mots à vous dire. Avez-vous trente mille francs?

— Trente mille francs !...

— Oui, à échanger contre les billets que voici...

Laurent, en même temps, jetait sur le bureau de Suchapt les fameux billets que celui-ci avait inutilement tenté de retirer.

— Ah ! ces billets... fit le banquier avec un tressaillement de joie ; vraiment vous êtes parvenu à vous les faire remettre... Vous avez eu la bonté...

— A cause d'Emery et à cause de vous, c'était bien le moins que je fisse cette démarche...

— Ah ! c'est très-bien, je vous remercie...

Et Suchapt, courant à sa caisse, l'ouvrit et en tira trente billets de banque qu'il remit à Laurent ; puis, serrant dans un tiroir les billets à ordre :

— Ne dites pas à Emery que je les ai entre les mains, fit-il ; il est bon qu'il lui reste à cet égard une certaine inquiétude.

— Ah ! vous croyez que cela l'inquiète ?

— Heu !... pas autant que je le désirerais... mais enfin...

— Vous, dit Laurent, vous voilà tranquille maintenant, c'est l'essentiel. Et comme vous étiez fort occupé au moment où je suis entré, je vous laisse.

— Mais non ! pas si vite que cela, fit Suchapt embarrassé ; c'est vrai, j'étais occupé..., et je vous demande pardon. Mais nous avons le temps... ; asseyez-vous donc...

C'était bien le moins que Suchapt fît quelque accueil à l'homme qui venait de le délivrer d'un pareil souci ; mais cette affabilité n'était qu'à la surface, et Laurent n'en augurait rien de bien favorable pour lui.

Il s'informa de Mme Suchapt et d'Emilienne ; il lui fut répondu qu'elles n'étaient pas encore bien remises de toutes ces émotions, qu'elles s'enfermaient à Puteaux et ne recevaient personne.

— Ah ça, et vous ? fit Suchapt... Roquin m'a montré avant-hier, dans un journal, un article, une sorte de *fait-divers* où il était question de votre excursion en province... Il paraît que vous avez fait tout ce qui dépendait de vous ; mais vous n'avez pa

complétement réussi, puisque vous avez laissé échapper cet affreux Dacolard.

— C'est vrai, dit Laurent; mais, du moins, j'ai obtenu de lui un aveu qui n'est pas sans importance.

— Oh ! pour ceux qui vous connaissent, mon cher monsieur Dalissier, cet aveu-là est superflu, fit obligeamment Suchapt. Dites-moi, est-ce vrai, ce que ce gredin a déclaré : qu'il a connu autrefois votre père en Italie ?

— Je ne sais pas, dit Laurent, c'est possible après tout.

— Une bien vilaine connaissance que votre père avait là ! fit Suchapt avec un gros rire. Mais laissons ces tristes souvenirs. Vous avez été blessé dans cette campagne, je vois que vous êtes guéri. Et maintenant, vous n'allez pas continuer à travailler dans la police ?

Laurent expliqua qu'il n'avait aucune raison pour continuer le rôle que de sinistres circonstances l'avaient forcé à jouer, ni pour reprendre son existence d'autrefois.

— Quand je le désirerais, ajouta-t-il, cela me serait assez difficile : je n'ai plus la moindre ressource.

Suchapt s'empressa de mettre sa caisse à sa disposition.

— Je vous remercie, dit Laurent; je voudrais de l'occupation, un emploi.

Suchapt expliqua qu'il n'avait aucun besoin d'un

employé nouveau, et qu'il lui serait impossible d'admettre Laurent dans ses bureaux.

Laurent n'insista pas. On tenait évidemment à ce qu'il ne remît, sous aucun prétexte, le pied dans l'hôtel.

L'accueil de Lefort, chez qui Dalissier se rendit en sortant de l'hôtel du faubourg Poissonnière, fut tout différent. L'agent de change lui serra amicalement la main, le félicita, et, quand il fut question d'un emploi dans sa maison :

— Eh ! sans doute, lui dit-il, je t'appointe comme le premier de mes commis. Ce n'est pas absolument le Pactole ; mais enfin ton ambition pour le moment n'est pas démesurée. Maintenant, viens ici, travaille, forme-toi aux affaires, tu peux me rendre de très-réels services, et toi-même, tu peux te créer à la Bourse une sérieuse position.

Laurent raconta ensuite la visite qu'il venait de faire à Suchapt, et le refus assez mal dissimulé de celui-ci.

— Tu vas peut-être te plaindre ? fit Lefort en riant. Mon cher ami, tu ne mérites pas ton bonheur, puisque tu as la simplicité de ne pas le comprendre.

— Comment !... mon bonheur.

— Eh ! sans doute. Pourquoi Suchapt, qui t'ouvre si généreusement sa bourse, te refuse-t-il la moindre place dans ses bureaux, quand il lui serait si facile de t'en accorder une ? C'est uniquement parce que ta

présence le gêne, l'inquiète, et qu'il voudrait te savoir à cent lieues de son hôtel.

— Eh bien, je ne vois pas que cela soit si heureux...

— Fais donc l'ignorant, le modeste ! Si Suchapt a peur de toi, c'est que tu as fait sur la belle Emilienne une impression un peu plus vive qu'il n'eût voulu !... Oui, mon cher, dans ces quinze derniers jours, l'hôtel Suchapt a eu sa petite révolution... à propos de toi. Je tiens le fait de cet étourneau d'Emery.

— Voyons la révolution!

— Voici : tes derniers exploits ont jeté Mlle Suchapt dans un véritable enthousiasme ; elle ne s'en est pas cachée, elle trouve ta conduite courageuse, admirable, sublime!... Tu es son héros..., et Suchapt qui n'est pas aussi épais qu'il en a l'air, ne s'y est pas trompé ; cela veut dire : « Ne me parlez plus de M. de Mhérac!... » Or, M. de Mhérac est le rêve des parents : — de Suchapt, parce qu'il est rangé, déjà mûr (je crois bien! il frise la quarantaine) ; — de Mme Suchapt, parce qu'il a un titre et la particule... Aussi a-t-on pris des mesures énergiques : les couvents n'étant plus à la mode, on a ordonné une retraite absolue à Puteaux, où ces dames ne reçoivent personne, et il est probable que d'ici à quelques jours, elles iront passer le reste de la saison aux eaux... Ton retour à Paris ne peut que hâter leur départ.

Laurent, en sortant de chez l'agent de change, était

le plus heureux des hommes : il faisait de beaux rêves d'avenir, il songeait aux moyens de revoir Emilienne.

En rentrant chez lui, il trouva, sous enveloppe, une carte large et épaisse comme celle d'un commis voyageur, sur laquelle était écrit ce seul nom : *M. Strong*; et au-dessous, au crayon : *Faubourg Saint-Honoré*; puis au verso : *M. Strong prie M. Dalissier d'excuser son indiscrétion; il serait heureux de lui témoigner son admiration pour le courage et l'énergie avec lesquels il a repoussé une accusation infâme et déjoué les manœuvres les plus épouvantables.*

— Qui est-ce qui a apporté cela? demanda Laurent au concierge.

— Un vieux monsieur, à l'air respectable, avec un accent anglais très-prononcé. Il a insisté pour voir Monsieur, et il a dit qu'il repasserait.

XXX

Bientôt, en effet, Laurent entendit le roulement d'une voiture qui s'arrêtait devant la maison, et, en se penchant à la fenêtre, il vit un valet de pied en livrée ouvrant la portière à un monsieur d'une tenue et d'un extérieur irréprochables.

— Bon! voilà mon original, pensa Laurent.

M. Strong, après s'être confondu en excuses, se

présenta comme un négociant anglais enrichi dans le commerce des cotons; sa fortune, dont le revenu dépassait cent mille livres, provenait particulièrement de ses opérations en Australie; il avait habité quelques années cette magnifique possession anglaise, — chemin faisant, il avait visité quelques établissements français, la Nouvelle-Calédonie, entre autres; — mais la fortune, qui lui avait si constamment souri, ne l'avait pas préservé de cruels malheurs; il avait, en peu de temps, perdu sa femme et ses deux enfants; maintenant il était seul, et pour se distraire, après avoir fermé son comptoir, il se livrait à sa passion dominante, les voyages; il comptait parcourir l'Europe et il avait commencé par la France; arrivé à Paris depuis quelques jours, il avait appris par les journaux l'étonnante aventure de M. Laurent Dalissier; il s'était pris d'enthousiasme pour ce jeune homme si courageux dans le malheur, et il n'avait pas voulu quitter cette capitale sans apporter un tribut de félicitations, etc.

Les félicitations, assaisonnées d'un accent anglais qui en rendaient parfois la compréhension assez difficile, tombèrent, en effet, drues et serrées à ce point que Laurent interrompit avec une sorte de confusion :

— Mais, en définitive, monsieur, je n'ai fait que mon devoir.

— Comment! votre devoir! s'écria M. Strong; vous défendre contre cette injuste accusation, sans doute, ce n'était pas extraordinaire... mais prendre ainsi votre

revanche, démasquer les véritables assassins... ah! c'est beau! *Very beautiful indeed.*

Un Anglais seul lui eût paru capable de cet effort, et il ne l'eût pas attendu d'un Français.

De là aux offres de service les plus complètes, il n'y avait qu'un pas, et M. Strong mit sa fortune et sa personne à l'entière disposition de Laurent. Il était évident, bien qu'il n'osât pas le dire nettement, qu'une adoption eût comblé ses vœux.

Laurent, tout en remerciant, se défendit contre ces exagérations britanniques. Il dit qu'il venait de trouver un emploi modeste, mais suffisant et conforme à ses goûts, chez un agent de change de ses amis.

— Ah! le digne et vertueux homme! s'écria M. Strong. Il vous a compris, lui aussi! je veux le voir, le remercier, et même, puisque je n'ai rien de mieux pour me distraire dans ce vilain Paris, que sans vous j'aurais déjà quitté, faire quelques affaires avec cet agent de change.

Le lendemain, en effet, comme Laurent était dans le cabinet de Lefort et lui racontait cette singulière visite, M. Strong entra.

— Tiens! justement, fit Laurent, voici le nouveau client dont je te parlais. Tâche de le diriger un peu, car il me paraît avoir un plus grand fonds de naïveté et d'enthousiasme que d'expérience.

La recommandation parut à l'agent de change assez inutile, car M. Strong, après avoir renouvelé ses compliments emphatiques aux deux jeunes gens, se livra

à un examen des diverses valeurs cotées à la Bourse et donna des ordres qui témoignaient d'une entente parfaite des opérations auxquelles il voulait se livrer.

— Il a, dit Lefort à Laurent, une façon de se distraire qui pourrait bien augmenter encore sa fortune.

Dans la soirée, M. Strong revint trouver Laurent : il avait un sourire mystérieux.

— Hé! fit-il, j'ai pris quelques renseignements (je n'ai que cela à faire) et j'ai appris une chose... je sais ce qui vous tient là ! fit-il en posant son doigt sur le gilet de Laurent à l'endroit du cœur.

— Quoi donc? fit Laurent surpris.

— Bon! ne rougissez pas, nous connaissons cela. Ah ! fit M. Strong avec un soupir, cela me rappelle le temps où je convoitais la main de Mme Strong. Mais le *beau-père à moi* n'était pas une fichue bête comme ce Suchapt.

— Comment! Suchapt...

— Hé ! calmons-nous, je sais votre passion... et la jeune personne la partage, on me l'a dit. Ah ! je l'aime, cette enfant !... Bien, bien... laissez faire, je travaillerai pour vous, et je les réduirai à la raison, le papa et la maman. Ah! absurdes gens! fit-il avec un air de commisération.

Laurent, malgré ses questions, ne put tirer aucun éclaircissement sur les projets de cet étrange auxiliaire. M. Strong continuait à sourire bénignement en répétant :

— Bien... laissez, monsieur Dalissier, fiez-vous à moi... ayez bon espoir.

L'immixtion de ce singulier personnage dans ses affaires troublait Laurent au plus haut point; il se demandait s'il devait se débarrasser brusquement de ses importunités ou le remercier.

Deux jours après, une hausse de fonds publics vint confirmer les prévisions de M. Strong, qui liquida immédiatement et toucha 8,000 fr. de différences.

— C'est drôle! dit-il avec une nuance de mélancolie; autrefois, j'ai spéculé avec le vif désir de gagner, et je n'aboutissais qu'à des pertes;... aujourd'hui que tout cela m'est indifférent, je gagne.

Il ordonna, séance tenante, une nouvelle opération.

Comme un bon Anglais qu'il était, il s'ennuyait déjà à Paris; mais il avait juré, disait-il, de ne pas le quitter avant d'avoir assuré le bonheur de Laurent. Ses moyens n'étaient pas toujours du goût de celui-ci. Ainsi, il s'était avisé, un matin, d'aller trouver Suchapt et de lui reprocher sa conduite envers son protégé : Suchapt l'avait mis à la porte.

— Mais à quoi songez-vous donc? fit Laurent, vivement contrarié de cette démarche faite sans son aveu.

— Bon! laissez... dit en souriant M. Strong, vous en verrez bien d'autres! Je me charge de lever tous les obstacles. Du reste, tout va bien.

Cette satisfaction lui venait des renseignements qu'il avait obtenus sur ce qui se passait à Puteaux : il y

avait lutte déclarée entre Emilienne et sa mère; ces dames vivaient en quelque sorte séquestrées; un seul visiteur, M. de Mhérac, avait été admis ces jours derniers; mais l'accueil glacial d'Emilienne n'avait pas dû l'encourager à revenir.

— Et comment savez-vous ces détails? demanda Laurent.

— C'est bien simple, par le fils de la maison, M. Emery Suchapt.

— Vous le connaissez.

— Depuis deux jours. Je l'ai rencontré dans le salon d'une demoiselle Coralie, qui donne à jouer. Je lui ai même prêté quelque argent, car il est beaucoup moins puritain que vous. Je l'attends ce soir à dîner chez moi. Et vous, est-ce que vous ne consentiriez pas à venir aussi?

Laurent accepta: il désirait se rapprocher d'Emery et se faire répéter par lui les nouvelles que venait de lui donner M. Strong.

M. Strong reçut les deux jeunes gens dans un appartement meublé avec plus de luxe que de goût; des valets en livrée faisaient le service.

Emery fit à Laurent les démonstrations les plus amicales; il répéta, sans se faire prier, les confidences de M. Strong.

— Seulement, mon cher Laurent, ajouta-t-il, ce qui te nuira dans l'esprit du papa Suchapt (je te le dis entre nous et il ne faut pas que cela te fâche) c'est ce que ton procès a révélé l'an dernier, au sujet de

ton père... et les journaux qui ont encore rappelé cela ces jours-ci!

Laurent fronça le sourcil et ne répondit pas.

— Bah! c'est ridicule, fit M. Strong. Mais, soyez tranquille, nous arrangerons cela.

Pour écarter cette idée, il se mit à plaisanter de la déconvenue de M. de Mhérac.

— A propos de M. de Mhérac, dit Emery, est-ce vrai ce qu'on m'a conté ce matin?

— Quoi donc?

— Il paraît qu'il aurait été attaqué par deux individus, cette nuit, en sortant de son cercle, en plein boulevard.

— Allons donc! c'est impossible! fit Strong.

— Nous pouvons nous en informer, dit Emery.

Avant de se rendre chez Coralie, où ils avaient projeté de passer la soirée, ils se firent conduire chez M. de Mhérac.

La nouvelle était exacte : M. de Mhérac avait été attaqué, la nuit précédente, par deux rôdeurs; il avait reçu des blessures tellement graves qu'on s'attendait à le voir expirer d'un moment à l'autre.

Laurent déposa sa carte en même temps que celle d'Emery. Il paraissait très-affecté de cet événement; et comme M. Strong lui demandait la cause de sa tristesse, il lui dit dans quelle situation délicate il se trouvait vis-à-vis de M. de Mhérac.

— N'est-ce que cela? fit M. Strong; vous êtes

vraiment bien bon!.... c'est une affaire arrangée, voilà tout.

La réunion chez Coralie était nombreuse et brillante. M. Strong était une précieuse recrue, et la maîtresse de la maison lui fit les mêmes sourires qu'elle avait autrefois prodigués à M. de Formigny.

M. Strong joua avec l'insouciance d'un millionnaire; son gain et sa perte semblaient se balancer. Puis, il voulut absolument tenter la chance avec Laurent; cette fois la veine tourna et fut toute contre lui. L'or et les billets affluaient devant Laurent, qui commençait à se demander s'il n'y avait pas là quelque complaisance de la part d'un homme qui avait si obligeamment mis sa fortune à sa disposition; mais la mine contractée et soucieuse de M. Strong écartait cette idée.

Enfin, celui-ci se trouva complétement décavé, et Laurent s'étonna de la contrariété que semblait lui causer cette perte relativement insignifiante.

— Il s'agit bien de la perte! fit M. Strong. Ce qui m'ennuie, c'est cette chance persistante que vous venez d'avoir au jeu, et qui, vous le savez, est un présage... fâcheux.

— Bah! vous êtes superstitieux, vous, monsieur Strong?

— Un peu. Que voulez-vous? c'est une faiblesse.

Le lendemain, Laurent apprit la mort de M. de Mhérac. Il en éprouva malgré lui une secrète satisfaction. Quelques jours après, il demanda quelle im-

pression cette mort avait produite à l'hôtel Suchapt.

— Excellente! dit Strong; je m'en suis informé. Monsieur et madame sont désolés, c'est tout naturel; mais Mlle Emilienne se voit délivrée d'hommages qui dégénéraient en une véritable persécution... Le temps n'est pas loin, mon jeune ami, où vous rentrerez triomphant à l'hôtel du faubourg Poissonnière.

Il ne semblait pas que cette promesse dût s'accomplir de sitôt : l'aversion de Suchapt pour Laurent avait encore augmenté depuis la mort de M. de Mhérac; mais M. Strong répétait toujours :

— Patience!... nous arrangerons cela.

Et, en même temps, il continuait à prodiguer à Laurent ses démonstrations amicales et ses offres de service.

Laurent finit par accepter les unes et les autres. Il se reprit même, sous l'influence et en quelque sorte sous le patronage de son nouvel ami, à mener son existence d'autrefois. M. Strong souriait à le voir se distraire ainsi; Paris ne l'ennuyait plus, et il parlait même de s'y fixer.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis la mort de M. de Mhérac. Un matin, Emery vint raconter, d'un air plus satisfait que consterné, un autre crime commis, la nuit précédente dans un petit hôtel de l'allée Marbeuf, aux Champs-Élysées.

Cet hôtel était occupé par un jeune attaché à l'ambassade russe qui lui avait enlevé Pulchérie : deux individus étaient parvenus à s'y introduire ; ils avaient

assassiné le maître et deux valets, et fait main basse sur tout ce qu'ils avaient trouvé à leur convenance ; Pulchérie, qui était cette nuit-là dans l'hôtel, n'avait échappé que par une sorte de miracle.

— Je lui ai porté ce matin mes condoléances bien senties, ajouta Emery, et elle les a acceptées sans trop de façon : c'est une bonne fille, après tout... Seulement, je ne sais pas ce que tu lui as fait, dit-il à Laurent, mais elle t'a voué une haine à mort ! Comme je lui parlais de toi, elle a écouté un instant, puis elle m'a imposé silence, et t'a traité d'infâme et de misérable.

Laurent haussa les épaules : que lui importait, en effet ?

Du reste, les crimes semblables à celui-là, assassinats compliqués de vols, se multipliaient depuis quelque temps d'une façon effrayante à Paris.

— Ce n'est pas étonnant, faisait M. Strong, ce pays est si mal policé !

Laurent éprouvait de vagues appréhensions, des accès de découragement. M. Strong s'efforçait de le ranimer.

— Attendez ! disait-il ; on travaille pour vous. Nous aboutirons avant peu.

Enfin, un jour, vers la fin de septembre, il entra chez Laurent, l'air radieux et triomphant.

— Mon cher ami, dit-il, c'est aujourd'hui que votre sort se décide. Il est probable même qu'au moment où je vous parle, Suchapt est déjà revenu de son obstination et de ses répugnances à votre égard.

— Comment cela ? fit Laurent.

— Peu vous importe, pourvu que cela soit. Quelqu'un qui s'intéresse à vous s'est chargé ce matin de rappeler à Suchapt qu'il lui sied mal d'éplucher et d'incriminer comme il l'a fait jusqu'ici le passé de votre père... Cette simple observation, corroborée par ses souvenirs personnels, aura suffit pour le ramener à la raison, et je ne doute pas, quand vous vous présenterez chez lui, qu'il ne vous accueille à bras ouverts.

— Est-ce possible ? s'écria Laurent en se levant vivement. Je veux tout de suite...

— Ah ! un instant, fit M. Strong, calmons-nous. Il faut savoir d'abord comment Suchapt a accepté les observations qui lui ont été faites.

— Vous paraissiez convaincu tout à l'heure de leur efficacité...

— Sans doute... mais encore est-il bon...

— D'attendre ? Non. Je suis fatigué de cette incertitude. Il faut en finir. J'ai peut-être eu tort de suivre jusqu'à présent vos conseils. Je veux aller trouver Suchapt, et nous verrons bien !

— Permettez... c'est aujourd'hui dimanche, et Suchapt n'est pas chez lui.

— Il est à Puteaux, je le sais. Eh bien, qui m'empêche d'y aller. Il faut, comme vous le disiez, que mon sort se décide.

M. Strong essaya de retenir Laurent, mais après un instant de réflexion :

— Au fait, dit-il, ce n'est peut-être pas hors de propos, ce que vous voulez faire là. Il est bon, comme vous dites en France, de battre le fer quand il est chaud ; Suchapt est encore sous le coup de l'émotion que lui a causée certaine visite... Voilà qu'il est quatre heures.

— Eh bien, donc, je pars, s'écria Laurent. Seulement, un mot au sujet de cette visite et de la personne qui l'a faite.

— Mais non, pas du tout, fit M. Strong. Vous devez paraître ignorer cela et n'y faire aucune allusion. Présentez-vous comme de votre propre mouvement.

— Soit! dit Laurent, et nous verrons bien ce qui résultera de cette démarche ; il sera toujours temps de nous expliquer après.

Il se fit conduire à la gare de la rue Saint-Lazare. Au moment où il descendait de voiture, un des trains remontants venait d'arriver ; les voyageurs sortaient en foule.

Tout à coup Laurent tressaillit. Il venait de remarquer une figure connue, celle de Dacolard !... Mais peut-être s'était-il trompé ? Il courut vers cet individu, qui semblait se dissimuler et fuir ; il l'atteignit et, se plaçant brusquement devant lui, de façon à lui barrer le passage :

— Dacolard ! cria-t-il.

L'individu fit un soubresaut, et sa figure apparut en plein. C'était bien lui. Déjà Laurent s'était élancé sur lui et l'avait saisi à la gorge.

— Malheureux! Qu'est-ce que tu fais? s'écria Dacolard.

Et, d'un mouvement brusque et énergique, il se débarrassa de l'étreinte de Laurent, qui alla rouler à quelques pas sur le trottoir; en même temps, il essayait de fuir.

Mais déjà cinquante personnes étaient accourues à cette scène.

— A l'assassin! au secours! criait Laurent.

Dacolard fut arrêté, et, malgré ses efforts désespérés, vigoureusement contenu. Laurent s'était relevé.

— Qu'est-ce qu'il y a? demandaient les curieux et deux ou trois sergents de ville arrivés en toute hâte.

— Il y a, dit Laurent, que cet homme est un assassin, un voleur... Dacolard, vous connaissez ce nom-là?

— Mais non! ce n'est pas vrai! protestait énergiquement Dacolard, je suis victime d'une fausse ressemblance.

— Vas-tu te taire, misérable! s'écria Laurent. Ce n'est pas toi qui es l'assassin de ma mère..., toi que j'ai poursuivi et arrêté une fois?... mais tu ne m'échapperas pas aujourd'hui!

Dacolard balbutiait des explications et des prières; il jetait à Laurent des regards suppliants, il cherchait à se rapprocher de lui...

— Arrière! s'écria Laurent.

Mais, malgré cette répugnanee si énergiquement manifestée, Dacolard parvint à s'élancer jusqu'à lui,

et il lui jeta dans l'oreille ces mots que Laurent seul entendit :

— Je suis Georges Dalissier, ton père !... Dis que tu t'es trompé !

XXXI

En entendant ces mots, Laurent chancela comme un homme ivre. Il regarda fixement Dacolard, il balbutia quelques mots dans l'hébêtement de la surprise ; et cependant, tous ses souvenirs, ses impressions si récentes affluaient à son cerveau. Cette voix, cette attitude, ce regard qui venait de pénétrer le sien, cette commotion qu'il venait de ressentir, tout lui fit comprendre que c'était la vérité ; ce fut comme un éclair.

— Ah oui ! fit-il, frémissant encore sous cette terrible révélation... Oui... en effet, je crois que je me trompe... Non ! ce n'est pas... Vous n'êtes pas Dacolard.

— Ah ! enfin... ce n'est pas dommage, fit Dacolard en souriant... mais l'erreur n'en est pas moins désagréable pour moi... Voilà pourtant à quoi un honnête homme est exposé tous les jours !...

— En effet, je vois maintenant que c'est une erreur, dit Laurent troublé et confus.

— Erreur ou non, dit un des sergents de ville, on

ne fait pas de ces algarades. Il faut venir au poste, où on s'expliquera.

— Allons au poste, dit froidement Dacolard ; je fournirai toutes les attestations qu'on voudra, et monsieur, ajouta-t-il en désignant Laurent, sera le premier à s'excuser de la désagréable surprise qu'il vient de me causer.

Les sergents de ville se mirent en devoir d'emmener les deux auteurs de cette scène ; la foule s'ouvrait devant eux, quand des cris de femme se firent entendre.

— Arrêtez-le ! c'est lui... l'assassin de l'allée Marbeuf !

En même temps, une femme s'élançait dans le cercle formé autour des sergents et des deux hommes qu'ils entraînaient.

Laurent avait tressailli en entendant cette voix ; il se retourna vivement et reconnut Pulchérie. Elle semblait en proie à une exaltation terrible

— Ah ! enfin ! s'écria-t-elle.

Et, se plaçant devant Laurent :

— Merci, dit-elle, sans toi il échappait. C'est toi qui l'as arrêté... ton père !

— Tais-toi ! s'écria Laurent.

— Que je me taise ?... oh ! non !... C'est ma vengeance, ma joie, et je ne la lâche pas ?... qui sait ?... mon bonheur, puisqu'il n'y en a pas d'autre pour moi !... Oui, messieurs, voila le père, Georges Dalissier..., et voici son fils, qui lui a posé la main sur

le collet au lieu de l'embrasser... ah! ils se connaissent bien... et ils se valent!...

— Tais-toi, misérable! répéta Laurent... Elle est folle...

— Ah! je suis folle! Qu'on me mène devant la justice, et je m'expliquerai.

Deux fiacres venaient d'être requis; les sergents firent monter dans le premier Dacolard et Laurent sous bonne garde, dans l'autre Pulchérie.

Les deux voitures furent expédiées non vers le poste voisin, mais directement à la Préfecture de police. En route, une tentative de rébellion de Dacolard n'aboutit qu'à une répression et à un *resserrement* plus implacable.

Moule était en ce moment retenu à la préfecture ou plutôt aux cabinets d'instruction (car ces vastes réservoirs qui se déversent continuellement l'un dans l'autre sont forcément établis dans la même enceinte), par la suite des affaires de la Chanoisse et surtout de Samuel Richard : l'affaire Lubin était déjà *au point* et portée aux *mises en accusation.*

Le vieil inspecteur de police comprit en un instant de quoi il s'agissait : un coup-d'œil lui avait fait reconnaître Dacolard; quelques mots échappés à l'exaltation passionnée de Pulchérie lui avaient révélé l'implacable vengeance qui poursuivait Laurent.

Il alla droit vers celui-ci, et lui pressant énergiquement la main :

— Mon pauvre ami, je le savais bien, dit-il. C'est

fini maintenant! Il y a des fatalités, voyez-vous! C'est votre père... je le savais! Que faire à cela?

Laurent essaya une sorte de protestation.

— Ne luttez pas, c'est impossible, dit Moule; courbez la tête... et peut-être y a-t-il encore pour vous un avenir... mais, hélas!... pas celui que vous aviez rêvé, que je souhaitais pour vous.

Il resta, par une sorte de parti pris, étranger aux mesures que commandait l'arrivée de ces trois individus; — mais ces mesures s'accomplissaient sans lui : Dacolard fut mis au secret, — Laurent tenu en disponibilité, — Pulchérie, que ses emportements mêmes désignaient pour un interrogatoire immédiat, conduite devant un commissaire de police.

Il ne fut pas nécessaire de la questionner, tant elle était pressée de dire ce qu'elle savait.

— Cet homme, ce Dacolard qui venait d'être arrêté, c'était l'un des assassins de l'allée Marbeuf. Elle le reconnaissait bien! Mais il ne s'appelait pas Dacolard. Son véritable nom était Georges Dalissier!... Voici comment elle avait appris cela : Elle avait à Puteaux une villa contiguë à celle de M. Suchapt; elle y était allée le matin; de la terrasse qui bordait sa maison, elle avait vue sur le parc du banquier; elle était sur cette terrasse, vers deux heures, elle voyait Suchapt errer, tout pensif, sous les arbres du parc, quand on avait introduit un visiteur. Les traits, l'attitude de ce nouveau venu l'avaient fait tressaillir : elle avait cru reconnaître l'assassin du prince X.... Mais non! ce

devait être une illusion! Suchapt et cet homme s'étaient mis à causer; ils s'étaient rapprochés de la haie qui séparait les deux villas; elle était accourue et elle avait surpris une partie de leur entretien : — « Qui « es-tu donc? disait Dacolard. Il te sied bien de re- « procher à Laurent la conduite de son père, toi qui « n'es qu'un misérable colporteur! — Moi? — Oui, « toi... et souviens-toi donc de l'auberge de la *Ro-* « *che-aux-Corbins*, où tu as volé quarante mille francs, « qui t'ont permis, depuis, de faire figure dans le « monde!» — Suchapt, à cette révélation soudaine, était resté comme anéanti; Dacolard avait continué : — « Tu t'appelais alors Michel, tout simplement. L'indi- « vidu qui s'était réfugié ce jour-là dans un hangar « dépendant de l'auberge ne valait pas le diable, soit! « Mais il te valait bien toujours, puisque tu l'as ex- « ploité. — Assez! avait répondu Suchapt; s'il ne « s'agit que de ces quarante mille francs, je vais vous « les rendre.... — Je m'en moque bien! avait répli- « qué Dacolard... garde-les; ce que je veux c'est que « tu cesses de mépriser l'homme que tu as volé...; « et son fils!... — Quoi! vous êtes?... — Oui, « Georges Dalissier..., entends-tu?... Laurent vaut « ta fille, donne-la lui, et qu'il ne soit plus question « de rien! tu ne me reverras plus... sinon... l'au- « bergiste de la *Roche-aux-Corbins* n'est pas si décré- « pit qu'il ne puisse te reconnaître et te signaler « comme un drôle, et, à son défaut, je serais là pour « venger cette vieille injure qui n'est pas aussi pres- « crite que tu parais le croire! »

—

Telle était, en résumé, cette conversation, surprise par Pulchérie ; mais celle-ci était sûre maintenant d'avoir reconnu dans l'homme qui menaçait Suchapt à tort ou à raison, l'assassin de l'allée Marbeuf. Elle était sortie précipitamment ; elle avait envoyé sa femme de chambre pour requérir l'intervention de la police : pendant ce temps, le prétendu Dacolard avait disparu! Pulchérie alors avait pris le premier train qui remontait vers Paris, décidée à porter plainte à la Préfecture : Dacolard, retardé sans doute par quelque alerte imprévue, était monté dans le même train, probablement à Courbevoie ou à Asnières, et ils étaient rentrés ensemble à Paris. On savait le reste.

— C'est le fils, s'écria Pulchérie en achevant sa déposition, qui a arrêté et livré le père.... Ah! ah! c'est charmant! C'est bien un parricide, cette fois! Bravo!

Une joie horrible éclatait sur son visage et dans son attitude.

— Je suis bien vengée! ajouta-t-elle, il est digne de moi!

Dacolard, interrogé ensuite, se tint dans une réserve prudente, n'avoua rien, imagina une fable qui lui permit de gagner du temps, et se récria avec une sorte de dédain quand on lui communiqua la déposition de Pulchérie.

Moule, qui comprenait les angoisses de Laurent, lui évita la honte et les tortures d'un interrogatoire. Il n'eut, pour cela, qu'un mot à dire au commissaire :

— C'est son fils ! — Et il ajouta : — Vous aurez toutes les preuves que vous voudrez en temps et lieu. Je m'en charge. Vingt témoins, mandés de Grenoble, affirmeront l'identité de Dacolard... S'il était possible qu'il fût condamné et exécuté sous ce nom.

— Que dites-vous là ?

— Non, c'est impossible... c'est vrai, je vous demande pardon, ajouta Moule ; cette fille qui a crié ce nom de Georges Dalissier dans la rue et qui sera implacable dans sa vengeance... Et pourtant, ce malheureux qui se débat sous cette fatalité... Enfin ! qu'elle s'accomplisse donc !

Il revint vers Laurent, qu'il trouva plongé dans une prostration effrayante.

— Relevez-vous, lui dit-il... vous êtes innocent.

— Innocent ! fit Laurent avec un sourire amer... vous trouvez que le crime n'a pas assez suinté sur moi !

— Ce sont les crimes de votre père...

— Les miens, quoi que vous disiez et quoi que je fasse. Ah ! je sens une épouvantable responsabilité qui pèse sur moi.

— Ce n'est pas vrai, taisez-vous ! s'écria Moule. Et d'abord, sortez d'ici, réfléchissez, calmez-vous : si horrible que soit votre situation, ne l'envenimez pas par un désespoir insensé.

Il le prit par le bras et sortit avec lui de la Préfecture ; il avait fait signe à Torin, qu'il chargea secrètement de l'accompagner et de veiller sur lui.

Quand il les eut fait monter dans un fiacre :

— Attendez-moi ce soir, dit-il à Laurent, j'irai vous voir... nous causerons... et peut-être comprendrez-vous qu'il y a encore pour vous quelque avenir.

Laurent rentra chez lui, suivi de Torin. Alors seulement il sentit toute l'étendue de son malheur : il était envahi et comme submergé par le crime et la honte ; c'était fini!... Il se laissa tomber sur un siége et resta quelque temps plongé dans une sorte d'anéantissement : Torin veillait à quelque distance et jetait sur lui un regard de commisération.

Tout à coup, il se releva comme s'il avait pris une soudaine détermination :

— Oui, murmura-t-il, il faut que je la revoie! Elle ignore cette infamie. Il faut que je lui dise un éternel adieu ! Allons !

Torin fut effrayé de l'expression de désespoir empreinte sur ses traits :

— Où courez-vous ainsi? dit-il.

— Que t'importe ? Laisse-moi... Ah çà, est-ce que je ne suis pas libre ?

— Non ! je réponds de vous, j'ai promis d'empêcher que vous ne vous portiez à quelque résolution extrême.

— Non ! s'écria Laurent, il ne s'agit pas de cela. Laisse-moi, encore une fois !

Torin parut obéir à cette injonction ; mais, en réalité, il ne le perdit pas de vue, et il le *fila* sans qu'il s'en aperçût.

Laurent se fit conduire à l'embarcadère de la rue Saint-Lazare. Il revit la place, tranquille maintenant et à peine sillonnée par quelques passants, où, quelques heures avant, il avait arrêté Dacolard... son père ! Il poussa un soupir douloureux, et une larme brûlante gonfla sa paupière. Il était huit heures et demie. Il prit un billet pour Puteaux, et Torin, qui le suivait sans qu'il s'en doutât, monta dans le wagon voisin.

Arrivé à Puteaux, Laurent parcourut rapidement le chemin qui menait à la villa de Suchapt. Il eut peine à se faire admettre ; enfin, grâce à son insistance, la porte s'ouvrit.

Suchapt vint à sa rencontre, tâchant de dissimuler sous un sourire agréable le trouble et la perplexité qui l'agitaient depuis le matin : du reste, il avait déjà fait entendre à Mme Suchapt, sans lui indiquer pour quel motif, qu'il serait bon désormais de faire quelque accueil à Laurent Dalissier.

— Ah ! c'est vous, dit-il à Laurent... je ne vous attendais pas... du moins à cette heure...

— Rassurez-vous, dit Laurent, je ne vous importunerai pas longtemps.

Il demanda à être présenté, si c'était possible, à Mme Suchapt et à Emilienne.

— Mais oui, elles sont rentrées au salon, il fait frais ce soir... passez donc, fit Suchapt, qui était assez embarrassé de sa contenance ; elles vous sauront gré comme moi de cette bonne visite.

Mme Suchapt et Emilienne parurent également surprises en apercevant Laurent; mais la rougeur et l'émotion d'Emilienne trahissaient une joie profonde, une sorte de triomphe, qu'elle ne prit bientôt plus la peine de dissimuler.

Elle accueillit Laurent avec une familiarité affectueuse et enjouée; on eût dit, à la voir, qu'aucun trouble n'était survenu, depuis un an, dans l'existence de l'un et de l'autre.

Il refoula au plus profond de son cœur ses angoisses et son désespoir, et il prit, lui aussi, un air souriant, heureux ; il voulait pour la dernière fois s'enivrer d'amour et ravir une heure de joie à cette implacable fatalité qui l'écrasait.

Il ne fut question entre eux que de ces banalités qui sont la menue monnaie de la conversation, comme s'ils eussent tranquillement repris l'entretien où ils en étaient restés la veille; mais l'inflexion de leurs voix trahissait leurs tendresses réciproques. Aucune allusion ne fut faite au passé, si ce n'est un moment à la mort de M. de Mhérac ; ils se hâtèrent d'écarter ce souvenir. Emilienne avouait qu'elle s'ennuyait beaucoup à Puteaux; heureusement l'hiver approchait, on rentrerait définitivement à Paris, et les soirées et les réceptions d'autrefois reprendraient de plus belle. On comptait sur Laurent.

— Je vous ferai de la musique, dit-elle; je vous chanterai cette romance qui paraissait vous plaire si fort... il y a trois ans... Trois ans déjà ! comment

est-elle, cette romance ?... Attendez ! je me la rappelle.

Et, légère comme un oiseau, elle courut au piano et se mit à préluder.

— Oui, c'est cela ! fit-elle joyeusement... Mettez-vous là, monsieur, et écoutez.

C'était une assez plate romance ; mais Émilienne l'avait chantée le soir où Laurent avait été admis pour la première fois dans le salon du Faubourg-Poissonnière ; alors elle avait remarqué cet inconnu fasciné par sa voix et par sa beauté... et elle s'en souvenait.

Il reprit la même place près du piano et elle chanta.

Laurent frissonna et pâlit en l'entendant ; bientôt il ne fut plus maître de son émotion ; des larmes s'échappaient de ses yeux et il faillit éclater en sanglots.

— Comme vous aimez la musique, dit Émilienne en s'interrompant.

— Celle que vous faites, dit Laurent d'une voix altérée.

Elle éclata de rire, car elle avait autant de peine que lui à cacher son émotion.

— Ah ! ah ! je suis une belle musicienne, en vérité, fit-elle... Monsieur Dalisier, vous êtes un flatteur... mais soit ! puisque cette romance vous plaît, nous la reprendrons plus tard... Moi aussi, j'y trouve je ne sais quel charme.

Il était tard, et Suchapt et sa femme, qui n'avaient pris qu'une part assez indirecte à cette entrevue, lais-

saient entendre par leur attitude contrainte et gênée qu'il était l'heure de se retirer.

Onze heures sonnèrent à la pendule, et Laurent se leva pour prendre congé.

— Nous vous reverrons, monsieur Dalissier ? dit Émilienne.

— Sans doute, ajouta Suchapt par politesse.

— Mon Dieu, je le désire... répondit Laurent embarrassé... mais je vais être obligé de faire un voyage de quelques jours.

Il insista sur ce prétendu voyage qu'il ne pouvait remettre, disait-il ; et, comme s'il eût dû courir les plus grands dangers, il fit des adieux émus, attendris.

— Mais qu'y a-t-il donc ? demanda Émilienne alarmée.

— Rien !... oh ! rien du tout, se hâta-t-il de répondre en souriant ; c'est une sorte d'appréhension folle et ridicule... Quand on est heureux, il faut toujours craindre... Pardonnez-moi... Adieu ! fit-il en s'éloignant.

Dès qu'il fut dehors, bien seul, il laissa éclater ses sanglots, et tombant sur un tertre au bord du chemin, il songea amèrement à l'abjection où il était plongé et au bonheur qui lui échappait.

— Allons ! je dois en finir, murmura-t-il ; il ne faut pas que je sois vivant demain, quand elle apprendra l'épouvantable vérité.

Il se leva, et, se rappelant la résolution de suicide

qu'il avait prise six mois auparavant, et dont Moule avait empêché l'exécution, il se dirigea rapidement du côté de la Seine.

— Oh! pourquoi n'en ai-je pas fini alors? murmura-t-il; j'ai vengé ma mère et moi...; oui...., mais à quel prix? Il fallait, d'une façon ou d'une autre, que je fusse un parricide!

Il allait dans une demi-obscurité, presque au hasard, quant tout à coup un homme se dressa devant lui, et une voix forte lui cria :

— Halte-là! monsieur Dalissier.

C'était Torin. Laurent le reconnut.

— Laisse-moi, cria-t-il en s'efforçant de passer.

Mais l'agent de police était plus vigoureux que lui, et il n'eut pas de peine à le contenir.

— Non pas! dit-il; je sais où vous courez comme cela; mais je vous en empêcherai bien, pour ce soir du moins. Après, ça vous regarde. Je vous demande pardon, mais c'est ma consigne. Voyons! après tout, monsieur Dalissier, on ne doit pas faire faux bond à l'existence, sans avoir dit adieu aux amis. M. Moule a promis de venir vous voir ce soir chez vous; je suis sûr qu'il vous attend et qu'il est inquiet. C'est bien le moins que vous lui serriez une dernière fois la main. Allons! rentrons à Paris.

Bon gré, mal gré, il fallut que Laurent se laissât entraîner vers la gare de Puteaux.

Moule, qui l'attendait rue de Penthièvre, n'eut pas besoin d'interroger son agent ni Laurent pour savoir

ce qui venait de se passer ; il le devina sur la physionomie de l'un et de l'autre.

Il s'avança vers Laurent, et, le regardant en face :

— Monsieur Dalissier, dit-il, je ne savais pas que vous fussiez un lâche !

Laurent tressaillit ; il ne se fût pas cru la force de ressentir une injure.

— Ou, du moins, vous venez de vous conduire comme si vous en étiez un, ajouta Moule.

L'inspecteur de police renvoya Torin ; puis, prenant Laurent par le bras :

— Montons chez vous, dit-il ; vous me permettrez bien une courte explication.

Laurent était déjà retombé dans son affaissement, il se laissa entraîner par Moule.

— Que me reprochez-vous? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Ce que je vous reproche !... Vous venez de Puteaux, n'est-ce pas?... qu'êtes-vous allé faire là? Revoir Émilienne... une dernière fois, avant qu'elle sache l'affreuse vérité... lui voler un sourire d'amour qu'elle regrettera demain !...

— Oh! murmura Laurent.

— Il ne s'agit pas de gémir, continua sévèrement Moule, ni de louvoyer avec une situation, il faut l'affronter, et si terrible qu'elle soit, se montrer plus fort qu'elle. Voilà où je reconnais un homme! Au lieu de cela, je vous vois, dans les conjonctures les plus graves, tout affriolé d'un amour ridicule, puis-

qu'il est impossible. Il faut que vous alliez jouer pendant une heure, — trompant vous-mêmes et les autres, — avec des espérances que vous savez désormais flétries.

— Ah! vous osez blâmer cette consolation suprême.

— Oui, jolie consolation! Comment êtes-vous sorti de là? Brisé, pantelant, inerte, sans autre force que celle qu'il faut pour se laisser glisser dans un suicide stupide ; et où trouverez-vous maintenant l'énergie nécessaire pour remplir un dernier devoir?

— Un devoir? Il n'y en a plus pour moi.

— Ah! vous croyez?

— Oui, je le crois. Et tenez! laissez-moi avec vos réprimandes... De quel droit venez-vous me les faire? s'écria Laurent en se levant d'un air exaspéré; que vous importe tout cela? Mon malheur n'est pas assez grand peut-être... et il va falloir que je porte indéfiniment ce fardeau!

— Oui, il le faut, répliqua Moule. Vous parlez de votre malheur et vous ne le connaissez pas encore tout entier.

— Comment? ah!... ah!... par exemple, s'écria Laurent avec un rire sinistre, je ne le connais pas!... et que peut-il y avoir de plus?

— Savez-vous d'où je sortais avant de venir ici? dit Moule... d'une maison bien connue de vous, rue du Faubourg-Saint-Honoré, où j'ai arrêté un drôle qui se cachait sous le nom de M. Strong.

— M. Strong ! fit Laurent stupéfait.

— Oui... Et cette arrestation n'est pas le résultat d'une erreur, pas plus que celle de Dacolard. Je le connais depuis longtemps, ce M. Strong, c'est une de mes vieilles pratiques.

— Ainsi ce n'est pas un négociant anglais ?

— Allons donc!... c'est un ancien tripotier d'affaires, escroc d'abord, puis faussaire, puis voleur et assassin... l'associé de Dacolard et Lubin dans l'affaire de Villejuif... condamné à vingt ans pour ce beau fait d'armes, et tout récemment évadé de la Nouvelle-Calédonie ! Enfin, il s'appelle Pâtine.

Laurent retomba brisé sur sa chaise.

— Oh ! oh ! murmura-t-il en cachant sa tête dans ses mains, c'est trop! Non, non, c'est trop !

— Que voulez-vous ? c'est comme cela, continua Moule ; Pâtine, à peine rentré en France, a rejoint son ancien chef de file et a repris du service sous ses ordres. Dacolard lui a trouvé immédiatement son emploi, en le plaçant auprès de vous. De là cette liaison, puis cette intimité entre M. Strong et vous : il n'était que l'intermédiaire de Dacolard : c'est par lui que Dacolard vous procurait, — à vous, son fils, — aide, conseils, protection, subsides.

Laurent se redressa brusquement et avec une exaltation fiévreuse :

— Eh bien !... à la bonne heure !... s'écria-t-il, c'est complet, cette fois, je pense, je vous défie de trouver mieux !... Ainsi, pendant ces trois mois, j'ai

vécu du produit de vols et d'assassinats que me transmettait ce bon M. Strong!... Le sang de ces victimes, c'est moi qui l'ai bu :... et tout cela me venait de mon excellent père!... ah! ah! ah! c'est admirable et touchant!... Il y a des pères qui se saignent pour nourrir leurs enfants... mon père, à moi, pas si bête! saignait les autres!

Cette ironie et ces sanglots sifflaient dans sa poitrine comme un râle. Moule, effrayé se rapprocha de lui.

— Taisez-vous, calmez-vous, dit-il.

— Que je me calme! fit Laurent avec un sang-froid effrayant, mais je suis calme, mon cher monsieur Moule, voyez donc! et pourquoi serais-je hors de moi? C'est si simple et si naturel, tout cela. Si j'éprouve un peu d'agitation, c'est l'effet de la reconnaissance pour tant de bontés. Ces subsides, ces conseils, comme il m'est doux de les avoir reçus et d'apprendre maintenant d'où ils me venaient!... et ces prévenances, cette protection!... Oh! cette protection!

Ici il s'arrêta tout à coup : un soupçon ou plutôt une certitude terrible venait de lui frapper l'esprit.

— Quoi donc? demanda Moule.

— Rien fit Laurent, ou du moins bien peu de chose. Quoi donc? il fallait bien, cette protection, qu'elle s'exerçât sous toutes les formes... Et elle aurait été incomplète si elle n'avait pas empêché que M. de Mhérac pût me tuer ou me blesser en duel!... Aussi, on y a pourvu!...

— Oh! en effet... cet assassinat... ce duel qui devait avoir lieu!... fit Moule, frappé, lui aussi, de cette idée.

— Eh bien, quoi? Ça vous étonne... ça vous rend tout songeur?... Ah! vous êtes bon là, par exemple! est-ce qu'on s'étonne de quelque chose maintenant?... Moi, je ne m'étonne plus de rien, ça me fait rire, tout ça! c'est même une très-bonne plaisanterie.

Il avait, en parlant ainsi, le sourire et le calme effrayant de la folie.

— En voilà assez, s'écria Moule, je suis allé trop loin, j'ai trop présumé de vos forces. Tâchez de vous remettre un peu, nous reparlerons de cela, de ce qui vous reste à faire, une autre fois.

— Ah! sans doute, fit Laurent, tant que vous voudrez, ce sujet est agréable, et vous me ferez plaisir!

Une fièvre violente s'était emparée de lui.

— Il est tard, dit Moule qui s'efforçait inutilement de le calmer; couchez-vous. Je reviendrai vous voir demain matin.

Quand il fut au lit, l'exaltation de Laurent, au lieu de se calmer, devient plus forte. Moule passa encore près d'une heure à son chevet; puis, rappelé pas ses fonctions, il fit monter le concierge et le chargea de veiller à sa place.

Le lendemain matin, vers huit heures, il revint rue de Penthièvre. L'état de Laurent s'était de plus en plus aggravé. Un médecin avait été appelé et cons-

tatait une fièvre intense accompagnée de délire et un transport alarmant au cerveau.

Pendant un mois, Laurent fut entre la vie et la mort. Moule, dès que ses fonctions lui laissaient un moment de liberté, accourait près de lui, s'asseyait à son chevet, veillant avec une sollicitude infinie à ce qu'aucun soin ne manquât au malade. Pendant ces pénibles stations, que de paroles il recueillit, incohérentes, folles, échappées à la douleur et au délire !

— Oui, se répétait-il tristement, j'ai été trop loin, la force humaine a ses bornes.

Pendant ce temps, l'instruction marchait rapidement contre Dacolard et contre Pâtine ; celle qui concernait Lubin, Samuel et Moïse Richard, et la femme Chanoisse, était à peu près terminée.

Il fut d'abord question de constater régulièrement l'identité de Dacolard.

Dacolard persistait, malgré les affirmations énergiques et réitérées de Pulchérie, à soutenir qu'il était Italien, qu'il s'appelait Antonio Cruzzini. Il s'irritait, de reste, lui-même de ce mensonge dont il sentait l'inutilité. Il suffisait, en effet, de le confronter avec Suchapt et de faire attester par celui-ci la scène qui avait eu lieu dans le parc de Puteaux, et dont Pulchérie, qui l'avait surprise, rapportait jusqu'aux moindres détails. Mais cette honte fut épargnée au banquier. On se contenta, — et cela suffisait amplement, — de mettre Dacolard en présence d'une dizaine de ses compa-

triotes qui l'avaient vu ou fréquenté autrefois à Grenoble.

Dans le nombre, se trouvait son ancien patron, M. T..., dont il avait volé la caisse. Tous le reconnurent sans la moindre hésitation, pour Georges Dalissier.

Dacolard haussa les épaules, grommela une dernière dénégation et déclara que du moment qu'on n'ajoutait aucune foi à ses explications, il était inutile qu'il en fournît d'autres. En effet, il cessa de répondre aux questions du juge instructeur, et même, plus tard, devant la cour d'assises, il déclina toute espèce d'interrogatoire.

Mais qu'importait son attitude dans la procédure et dans les débats? Les divers chefs d'accusation qui pesaient sur lui étaient si nombreux, qu'il ne pouvait se soustraire à une condamnation terrible.

— Quel luxe ! s'écriait un jeune stagiaire en soupesant ce volumineux dossier.

Pâtine, le faux Anglais, était inculpé de rupture de ban et de complicité dans l'affaire de l'allée Marbeuf et dans l'assassinat de M. de Mhérac. Lui aussi, il niait obstinément ou refusait de répondre.

L'instruction fut plus rapidement terminée qu'on ne s'y fût attendu, en présence de la multiplicité des faits et du nombre des accusés; l'affaire fut portée aux assises de novembre. Dacolard refusa énergiquement de conférer avec l'avocat qui lui avait été donné ou plutôt imposé d'office. Moule fut le seul qui par-

vînt à tirer de lui quelques paroles : il venait l'entretenir de Laurent.

— Et comment va-t-il enfin ? demanda Dacolard quelques jours avant l'ouverture des assises.

— Mieux, dit Moule, la jeunesse a repris le dessus.

— Il est toujours dans la maison de santé du docteur Poumey ?

— Oui, j'ai peut-être eu tort de l'installer là ; cela va maintenant lui rappeler de cruels souvenirs. Mais qu'importe, au surplus? Il a bien eu d'autres épreuves depuis ! Il commence à entrer en convalescence.

— Ah ! tant mieux, fit Dacolard.

— Tant mieux ? répéta Moule avec un sourire pénible. Autant vaudrait peut-être qu'il fût mort ; car enfin, le voilà rétabli, je suppose... et après?

— Après ?

— Oui... qu'est-ce qu'il deviendra ?

— Oh ! que ça ne t'inquiète pas, dit Dacolard... il vivra, il saura bien se frayer un chemin quelque part... il a un peu de mon énergie... de mon sang dans les veines !...

Il s'arrêta brusquement comme un homme qui vient de trahir son secret, et il jeta sur Moule un regard perçant.

Moule haussa imperceptiblement les épaules.

— Ah ! ça, reprit brusquement Dacolard, est-ce qu'ils tiennent absolument à me condamner et à m'exécuter sous ce nom de Dalissier ? C'est ridicule. En voilà du formalisme ! Dalissier plutôt que Daco-

lard ou Cruzzini, qu'est-ce que ça leur fait, pourvu qu'ils aient ma tête? Est-ce que vraiment il n'y a pas moyen de les faire revenir là-dessus?

— Si c'était possible, ce serait déjà fait, dit Moule.

— A cause de *lui*, tu comprends? fit Dacolard; car quant à moi, ça m'est parfaitemeni égal! Alors, il n'y faut pas songer?

— Non, dit Moule avec tristesse.

— C'est fâcheux, fit Dacolard, et ça t'attriste, toi aussi, n'est-ce pas? Tu as du bon, je le vois, quoique policier, et je te pardonne bien des choses en considération de ce que tu as fait pour lui. Ainsi, il va mieux; il est sauvé, tu me l'as dit?

— Hum!... sauvé, fit Moule en hochant tristement la tête... sans doute le corps reprend chaque jour des forces; mais le moral, qui le relèvera?

— Moi! dit Dacolard. Amène-le moi un de ces jours. D'abord, tu comprends, il faut absolument que je le voie, c'est la moindre des choses et j'y compte bien. Mille tonnerres! si vous me priviez de lui jusqu'au bout, je me révolterais et je vous secouerais tous... je mordrais le bourreau!

— Tais-toi, dit Moule, et sois tranquille, tu le verras, je te le promets.

— A la bonne heure!

— J'ai même compté sur toi, continua Moule, pour opérer en lui une heureuse révolution, pour guérir le mal que tu as fait.

— Très-bien! Tu as raison.

— Tu es son père, en définitive... Ne m'interromps pas, je me soucie bien de tes inutiles protestations! Tes paroles feront sur lui une impression profonde, après ce qui s'est passé, et dans un moment aussi solennel. Ordonne-lui de vivre.

— Parbleu ! Je crois bien.

— Parle-lui de tes remords... de la nécessité d'une expiation... et, puisque tu ne peux rien par toi-même, supplie-le d'agir à ta place... Au besoin, commande... et dicte-lui son devoir.

— Bon ! bon ! Sois tranquille, fit Dacolard, amène-le-moi, et ici, seul à seul, je saurai bien ce qu'il faut lui dire.

— Je me fie à toi ; l'amour paternel qui s'est réveillé en toi, et auquel tu t'es sacrifié, t'inspirera.

— Sans doute... Mais oui, pardieu! c'est pour cela que je me suis fait pincer et que je meurs, dit Dacolard, et, c'est singulier ! je ne le regrette pas... ou si peu !... Autant finir comme ça, après tout... Et puis... à cause de lui... et par lui, c'est comme une consolation. Ah ça, amène-le-moi le plus tôt possible.

— Après ton procès, que j'aurai soin de lui tenir caché, et, dès que je le verrai en état de supporter ces terribles émotions.

— C'est bien... Je compte sur ta parole, merci !

Cette scène se passait à la Conciergerie, où Dacolard avait été ramené deux jours avant l'ouverture des assises.

Le procès était indiqué pour le 14 novembre : il devait durer vraisemblablement trois jours. La veille, Lubin, qui semblait résigné à son sort et que sa lâcheté bien connue exemptait d'une surveillance spéciale, fut trouvé, vers onze heures du soir, mort dans sa cellule. Avec la pointe d'un vieux clou qu'il était parvenu à se procurer, il avait écrit sur le mur: « Je meurs parce que je suis séparé de *Laurent Dalissier !* » Puis il avait essayé de s'enfoncer ce clou dans le cœur ; mais l'énergie lui avait manqué. Alors il avait déchiré en lanières un de ses vêtements et en avait fabriqué une corde informe avec laquelle il s'était pendu à l'un des barreaux de la fenêtre. Quand on le décrocha, son corps était froid.

XXXII.

La curiosité publique, vivement excitée par ce procès, fut quelque peu déçue ; les débats se trouvèrent simplifiés ou tout au moins raccourcis par la persistance du principal accusé à se renfermer dans une froide et dédaigneuse réserve : Dacolard refusa de répondre aux questions du président ; il essaya même, à la fin des débats, *et pour en finir plus vite*, d'imposer silence à son avocat.

Pâtine, sans trop savoir pourquoi — sans doute par un reste de discipline et d'habitude — singea tant bien que mal cette attitude de son chef.

Un des principaux témoins, Mariette, fit défaut; quelques jours avant, en acquérant la certitude de l'horrible duperie dont elle avait été victime, elle avait été prise d'un accès de folie furieuse, et on l'avait conduite dans une maison d'aliénés, sans espoir de guérison.

La fin de la première audience et la matinée du 15 furent principalement occupées par les gémissements et les protestations d'innocence de Moïse, et par les ergoteries de Samuel... à ce point que Dacolard, impatienté, rompit brusquement le silence qu'il s'était imposé.

— Voyons donc !... assez de verbiage comme cela pour rien, s'écria-t-il ;... ton affaire est claire, Samuel, pourquoi cette mauvaise grâce ?... Il était mon dépositaire habituel, nous étions en compte courant... cherchez sur ses registres le n° 52, c'est le mien... vous trouverez à mon actif cinq mille et quelques cents francs... dont je lui donne quittance... Laisse-toi condamner, que diable! sans nous étourdir davantage... je ne produirai pas à ta faillite... le temps me manquerait d'ailleurs !

Cette boutade contribua encore à écourter les débats, et l'arrêt put être rendu dans la nuit du 15.

Furent condamnés :

Georges Dalissier, dit Dacolard, — à mort;

Clairbassin, contumace, — à mort;

Pâtine, Moïse et Samuel Richard, aux travaux forcés à perpétuité (cette peine se transformant pour Moïse, sexagénaire, en une détention perpétuelle);

François Houssdal, dit Gousse-d'Ail et Fauvette (ce dernier contumace) — à vingt ans de travaux forcés;

Anne Goreau, veuve Chanoise, — à sept ans de travaux forcés; son commis, à cinq ans de réclusion.

— A la bonne heure! fit Dacolard en entendant cet arrêt... ce n'est pas dommage, enfin!... sortons de cette pétaudière.

Il fut reconduit à la Conciergerie, et, tandis qu'on prenait à son égard les mesures prescrites par les règlements et que le suicide de Lubin semblait recommander plus spécialement, il aperçut Moule parmi les agents qui l'entouraient; son œil, morne et indifférent jusque-là, s'éclaira tout à coup.

— Dis-donc, toi? fit-il, tu sais ce qui me tracasse en ce moment... J'ai ta parole.

— Sois tranquille, dit Moule, je n'y manquerai pas.

— Bien! Je n'ai plus que cette pensée-là, vois-tu; je veux le voir, lui parler.

— C'est convenu, dit Moule, quand il pourra se tenir, supporter les émotions.

— Comment! s'écria Dacolard, quand il pourra se tenir?... Mais je n'ai pas le temps d'attendre, moi!... Combien ai-je devant moi?... quinze jours, trois semaines, plus ou moins?...

— Cela suffira.

— Ah! mais, non! Je veux être sûr. J'ai refusé de me pourvoir tout à l'heure, parce que c'est une lâcheté, ou que ça en a, du moins, joliment l'air; mais, du

moment qu'il s'agit de gagner du temps, halte-là... je suis dans mes trois jours, et je me pourvois... Qu'on m'amène un juge, un greffier, n'importe quoi... et vite !

Un pourvoi en cassation fut dressé, et il s'empressa de le signer : *Antonio Cruzzini, dit Dacolard, dit faussement Georges Dalissier*.

— Maintenant, ajouta-t-il en s'adressant à Moule, voilà mes affaires en règle ; je compte sur toi.

— C'est bien, dit Moule.

Pendant que ceci se passait à la Conciergerie, une scène d'un autre genre avait lieu, rue du Faubourg-du-Temple, dans la maison de santé du docteur Poumey.

Laurent, même depuis qu'il était entré en convalescence, avait continué à habiter cette maison. Il n'avait pas demandé qu'on le ramenât chez lui : ici ou là, peu lui importait ; il restait sombre, absorbé, calme en apparence.

Moule lui faisait de fréquentes visites. Il évitait avec soin de lui rappeler les douloureuses péripéties par lesquelles il avait passé ; Laurent, du reste, n'évoquait aucun souvenir de ce genre, ne faisait aucune question : on eût dit que la curiosité même était émoussée en lui ; on causait de choses indifférentes.

Cette prostration et ce détachement étaient plus alarmants peut-être que l'exaltation passionnée qui avait précédé et amené cette crise ; mais les forces revenaient chaque jour au malade, et Moule espérait

que leur complet retour l'aiderait à triompher de nouvelles défaillances morales. C'est pourquoi il lui avait laissé ignorer la fin de l'instruction et l'ouverture du procès criminel. Maintenant il comptait le préparer peu à peu à apprendre la terrible condamnation ; mais une révélation aussi brusque qu'inattendue vint faire échouer ses calculs et ses ménagements.

Pulchérie, dès le lendemain de l'arrestation de Dacolard, avait essayé de se rapprocher de Laurent. Elle était allée rue de Penthièvre ; mais déjà Laurent, en proie à une fièvre ardente, avait été transporté dans la maison de santé du docteur Poumey, et elle avait inutilement insisté pour savoir sa nouvelle adresse ; ses recherches, depuis, avaient échoué.

Enfin, après avoir déposé dans l'instruction relativement à l'affaire de l'allée Marbeuf et à la scène du parc de Puteaux, elle venait d'être interrogée devant la cour sur les mêmes faits, et elle attendait, confondue dans la foule, l'issue du procès, quand tout à coup elle avait tressailli. L'avocat de Dacolard achevait sa plaidoirie, fréquemment interrompue par les murmures d'impatience de son client; il s'efforçait, en terminant, d'attirer la compassion du jury, sinon sur Dacolard, du moins sur un malheureux jeune homme, qui languissait dans une maison de santé du faubourg du Temple, et qu'une condamnation suprême tuerait du même coup ! Ç'avait été pour Pulchérie une révélation : « Il est dans la maison de santé du docteur Poumey, où était Mariette ! » pensa-t-elle. Si la foule

eût été moins pressée autour d'elle, elle se fut élancée aussitôt. Elle attendit avec impatience la fin du procès; enfin, elle put sortir, et elle se fit conduire en toute hâte rue du Faubourg-du-Temple.

A mesure qu'elle approchait, elle sentait redoubler son trouble et son anxiété : cette entrevue allait être décisive pour elle.

Il fallut qu'elle insistât pour être admise auprès de Laurent; enfin, sur l'assurance qu'elle apportait une heureuse nouvelle et des paroles de consolation, elle fut introduite.

Elle frisonna en l'apercevant. Il était là, pâle, amaigri, enfoncé dans un fauteuil, au coin d'un grand feu sur lequel il fixait un regard morne : à peine détourna-t-il la tête pour voir qui entrait. Mais dès qu'il l'eut reconnue, il tressaillit et se redressa brusquement; ses joues se colorèrent, et un éclair de fureur brilla dans ses yeux.

— Pulchérie ! s'écria-t-il. Que viens-tu faire ici ?

Mais déjà elle s'était élancée vers lui, et tombant à genoux, éplorée:

— Pardon ! dit-elle, oh ! je vois le mal que j'ai fait... que j'ai aggravé, du moins... et j'ai bien regretté, j'ai bien versé des larmes...

— Laisse-moi, va-t'en ! s'écria Laurent en la repoussant brutalement du pied... Vas-tu m'insulter encore?

— J'ai eu tort, je le sais.

— Je suis le fils d'un assassin ! continua Laurent

avec une exaltation croissante... Eh bien, oui!... on le sait bien... tu l'as crié assez haut...

— Ah! j'aurais dû me résigner; ne pas céder à mon emportement, sanglota Pulchérie; mais le pouvais-je? Je n'ai pas réfléchi, la jalousie me rendait folle...

— La jalousie!...

— Oui, je t'aimais, et j'étais avilie... et tu étais à jamais perdu pour moi... Tiens! j'ai parlé d'emportement, ce n'est pas vrai! il y avait longtemps que je rêvais cela : te voir aussi bas, plus que moi, si c'est possible, afin que tu pusses revenir à moi sans honte... Tu vois? je suis franche, je te dis tout. Aussi avec quelle ardeur ai-je saisi cette occasion!

— Ah! c'est ainsi que se traduit ton amour! s'écria Laurent; merci! que serait ta haine?

— Oui, murmura-t-elle, je vois que je t'ai perdu sans retour... et pourtant...

— Et pourtant, tu viens chercher le prix de tes persécutions, n'est-ce pas?

— Non... mais ton pardon... ta pitié du moins... Si tu savais tout ce qu'il m'a fallu souffrir pour en venir là... Écoute-moi.

— Tais-toi, et va-t'en! s'écria Laurent. Misérable créature!

— Oh! Laurent,

— Laisse-moi!... Ah! tu dis que tu as souffert... par amour pour moi!... C'est superbe!... Tu me-

nais pourtant, ce me semble, assez joyeuse vie... Tu t'es jetée au cou du premier venu, non! du premier payant... par amour pour moi, toujours!

Elle se releva lentement, et fixant sur lui un regard sombre et terrible :

— Tu sais pourtant bien, dit-elle lentement, que c'est vrai, ce que je te dis là... ou bien tu n'as donc pas de cœur?

— Si! fit-il avec un sourire ironique, j'ai du cœur... Il faudrait n'en pas avoir pour ne pas sentir ces choses-là... Allons! ça suffit... Laisse-moi...

— Oh! mon Dieu! dit-elle accablée.

— Oui, c'est bon! fit-il en se rasseyant. Tu as mon pardon, ma pitié, tout ce que tu voudras; mais finissons-en. En voilà assez!

Ce dernier sarcasme, ces dédains achevèrent de l'exaspérer. Elle releva la tête fièrement, et l'œil étincelant :

— Eh bien, oui, s'écria-t-elle, tu as raison... finissons-en. Je te parlais de mes regrets tout à l'heure? c'est vrai. J'étais assez sotte pour en éprouver; mais maintenant... Ah! je te connais, et je m'applaudis de ce que j'ai fait.

— Assez! s'écria Laurent.

— Oh! sois tranquille, je ne t'importunerai pas longtemps. Il est bien éteint, je le sens, ce lâche et stupide amour... Mais, Dieu merci! je n'ai pas pour cela laissé échapper ma vengeance... est-elle assez complète, qu'en dis-tu? Je n'ai pas eu le bonheur de

faire arrêter ton père, l'assassin, mais tu t'es chargé pieusement de ce soin, toi, son fils, c'est charmant! seulement tu faisais tes petites réserves, tu voulais que le nom fût intact... Sybarite, va! Mais ça ne m'allait pas, à moi... j'aime la franchise, vois-tu! et j'ai mis le nom au bas du masque.

— C'est l'infamie que tu as commise.

— Ah! ah! fit-elle en ricanant, monsieur parle d'infamie, bravo! et il se donne des airs de dédain. Je conçois ça, du reste; quand on est fils de guillotiné... c'est l'aristocratie du crime!

— Fils de guillotiné! balbutia Laurent avec stupeur.

— Oui, mon bel ami, ou du moins c'est tout comme... car je ne pense pas qu'on laisse traîner plus de quinze jours ou trois semaines l'arrêt qui vient d'être rendu. Le temps de monter la machine, quoi!

Laurent ouvrit des yeux effarés.

— Quel arrêt? demanda-t-il. Est-ce que l'instruction... le procès seraient déjà...

— Terminés? mais oui... Il n'y a pas deux heures que l'arrêt est prononcé et Georges Dalissier, ton père, condamné à mort. J'étais là, comme témoin, et puis, par curiosité!

Laurent s'affaissa sur son fauteuil.

— Ah! tu ne savais pas cela? tant mieux! J'ai le plaisir de te l'apprendre. Est-ce que par hasard ce résultat t'étonnerait? Naïf jeune homme!... tu pensais qu'on allait faire à ton père des excuses, des compli-

ments même... Ah! ah! il faut en rabattre, mon petit... Allons! à mort l'assassin, le brigand, le voleur... le Dalissier! Et je serai là, entends-tu? pour le voir monter sur l'échafaud... Ce sera fête pour moi. Oh! non, je n'y manquerai pas! Toi, ce dénoûment te contrariera bien un peu, mais bah! tu trouveras des distractions, des consolations... Et d'abord, la douce et sensible Emilienne, qui accueillera de son plus charmant sourire le fils du guillotiné... Cela jettera peut-être dans le commencement une nuance de mélancolie entre vous, mais vous aurez bientôt repris votre gaieté habituelle. Vous babillerez, vous ferez de la musique... car j'ai appris par son idiot de frère que vous faites de la musique de temps à autre. Eh mais! dis donc, ça se trouve à merveille : ça n'ira certainement pas sans complainte, l'exécution de ton père? Eh bien, vous la chanterez ensemble, cette complainte; c'est un nouveau morceau qui s'ajoute naturellement à votre répertoire!

Laurent, abîmé de douleur, n'écoutait pas ces sarcasmes de Pulchérie; mais ces dernières paroles le frappèrent et il se redressa sous cette sanglante injure :

— Va-t'en, s'écria-t-il en s'élançant vers elle; mais tu crois donc, misérable, que je n'ai plus même la force de t'écraser!

Elle voulut résister, le narguer encore, il la poussa rudement vers la porte.

Au bruit de cette querelle, un domestique accourut,

les sépara, et, après avoir ramené Laurent tout frémissant dans son fauteuil, se mit en devoir de chasser Pulchérie, mais il ne put le faire si vite qu'elle ne lui lançât un dernier trait :

— Je ne te dis pas adieu, fit-elle, nous nous reverrons là-bas, place de la Roquette, car tu y seras : un fils n'abandonne pas son père au lit de mort... singulier lit tout de même !... Au revoir donc !

La nouvelle de la condamnation de Dacolard et cette scène violente n'affectèrent pas Laurent aussi gravement qu'on eût pu le craindre.

Moule, qui vint le voir quelques heures après, le retrouva avec sa physionomie habituelle ; cependant, dès qu'il eût appris la visite et les insolentes sorties de Pulchérie, il s'emporta contre la négligence du surveillant qui lui avait donné accès auprès du convalescent.

— Bah ! laissez donc, fit Laurent, j'ai bien supporté autre chose, sans parler de ce qui m'attend ! Un peu plus, un peu moins, qu'importe ?... Ne songez donc plus à des ménagements, qui sont tout à fait inutiles !

— Eh bien, oui, dit Moule... c'est la vérité ; il faut vous y résigner, quelque affreuse qu'elle soit.

— Je le prévoyais, et j'y étais résigné depuis longtemps, dit Laurent ; seulement vous évitiez de me rien dire, et je ne croyais pas que cette instruction et ce procès seraient sitôt terminés : cela m'a surpris. Maintenant, que voulez-vous faire à cela ?

— Rien, dit Moule, il n'y a aucun remède. En supposant que le pourvoi qui vient d'être formé soit admis, la situation ne ferait que traîner, sans cesser d'être aussi désespérée. Et pourtant, je souhaite de tout mon cœur que cela arrive, à cause de vous.

— A cause de moi?

— Oui. Vous vous reprendriez à vivre pendant ce temps; vous envisageriez avec plus de sang-froid l'avenir.

— Ah ! oui, l'avenir. Parlons-en ! fit Laurent avec un sourire ironique.

— Voyons ! ne parlez pas ainsi, dit Moule d'un ton de reproche, montrez que vous avez quelque courage et ne cédez pas à de lâches défaillances. D'abord, vous avez, ainsi que je vous le disais il y a deux mois, un devoir à remplir.

— Ah! oui... lequel?

— Celui de visiter votre père, de le ranimer par votre présence et de vous fortifier vous-même.

— Précisément, j'y songeais, dit Laurent.

— N'est-ce pas? fit Moule. Il est votre père, et, malgré ses crimes, il vous aime... C'est même cet amour qui l'a perdu.

— Je le sais, dit Laurent d'une voix sombre... Ajoutez aussi que c'est moi qui l'ai livré à la police... Il faut au moins que je lui demande pardon.

— Qu'importe ce que vous avez fait? dit Moule; ce qui est essentiel, c'est que vous provoquiez en lui un

repentir qui le purifiera et qui sera pour vous un allégement, une consolation.

— Soit... Et quand pourrai-je le voir? demanda Laurent.

— Dès que vos forces le permettront.

— Eh bien, demain, si c'est possible.

Moule, le lendemain, vint prendre Laurent et le conduisit place de la Roquette, au *dépôt des condamnés*, où Dacolard avait été transféré dans la matinée.

Dacolard, immédiatement après l'arrêt, avait été revêtu de la camisole de force, et maintenant il était enfermé, sous la surveillance d'un gardien, dans l'une des cellules réservées aux condamnés à mort; l'inspecteur de police l'avait prévenu, le matin, de la visite de son fils, et il attendait avec impatience.

Laurent, encore affaibli par la maladie, tressaillit en franchissant le sombre guichet de la prison, et une sueur froide mouilla ses tempes ; mais il se raffermit et suivit Moule.

La porte de la cellule s'ouvrit, et Laurent, que l'inspecteur de police venait de laisser seul, fit quelques pas dans la demi-obscurité du cachot, puis s'arrêta, incertain, tremblant, oppressé.

Mais Dacolard l'avait reconnu. Une voix, dont le timbre vigoureux le fit frissonner, l'appela d'un des coins du cachot.

— Hé ! c'est toi, Laurent?... A la bonne heure... approche donc... je puis à peine remuer: ils m'ont lié et fagotté comme une momie.

Laurent le vit s'agiter avec effort sur un mauvais grabat. Il s'approcha et l'aida à s'asseoir.

— Mon père !... murmura-t-il d'une voix étranglée.

— Bien ! voilà le mot que j'attendais, fit Dacolard. Merci ! ça me va au cœur. Maintenant, assieds-toi là, à côté de moi, et causons. D'abord, je vois avec plaisir que tu ne me renies pas. Ça te serait difficile, du reste : toute dénégation ne serait plus aujourd'hui qu'une ridicule plaisanterie ; pour tout le monde comme pour toi, je suis Georges Dalissier, ton père. Ça t'a fait un rude effet, sur le coup, hein ? Pauvre garçon ! Il paraît que tu en as fais une maladie. Mais c'est fini maintenant, n'est-ce pas ? Comment vas-tu ?

— Mieux. Oui, j'ai été malade, dit Laurent, sans quoi je serais venu plus tôt vous voir...

— Vous voir ?... Voilà que tu me dit *vous*, maintenant ?

— Mais...

— Vas-tu bien finir ! avec ça, que tu te gênais, quand tu m'as abordé dans la Nièvre, et ensuite rue Saint-Lazare, pour me dire *tu ?* Qu'y a-t-il donc de changé, entre nous ?... Parce que je suis ton père, le respect ne t'étouffe pas, j'imagine ? A moins que la maladie ne t'ait ramolli... et en effet, je te trouve un air tout singulier.

— C'est possible, dit Laurent. Laissons cela. Ce que je voulais d'abord, en te revoyant, c'est te demander pardon.

— Pardon... de quoi ?

— Mais... de t'avoir arrêté, rue Saint-Lazare.

— Eh bien, après ?

— Tu ne m'en as pas voulu ?

— Ah ! ah ! fit Dacolard en riant, est-il simple ! Et pourquoi diantre t'en aurais-je voulu ? Tu reconnais l'assassin de ta mère qui passe dans la rue, tu cours à lui et tu lui poses la main sur le collet... C'est tout naturel, et il n'y a pas de fils qui n'en eût fait autant, — moi tout le premier !... — A qui la faute? continua Dacolard ; à moi seul, à moi qui, là-bas..., tu sais ? dans cette plaine, quand tu t'es élancé sur moi, armé de ton couteau... ne t'ai pas serré et enlevé dans mes bras, en te criant : « Mon fils ! tu es mon fils ! » Ah ! ce cri, je l'ai senti dans ma gorge, et je ne sais comment je l'ai contenu. Car tu venais de m'apprendre, sans t'en douter, que tu étais mon fils. Et comprends-tu ma joie? toi, que je venais de voir si beau, si courageux, osant m'affronter et soutenant mon regard... Ah ! j'en ai frissonné jusqu'aux moelles, et je ne me doutais pas que ce fût cela, d'être père. C'est une chose bien forte et bien douce !... Bon ! voilà que j'en suis comme attendri. Viens ici, voyons ! Tu as les bras libres, toi... et ce baiser, que j'ai retenu alors... donne-le-moi...

Laurent tressaillit.

— Non ! s'écria-t-il avec force, je n'embrasserai jamais l'assassin de ma mère !

Dacolard fronça le sourcil.

— Ah! oui, je comprends, dit-il. Et pourtant, qu'importe?

— Comment, qu'importe!

— Sans doute. Ne sais-tu pas que c'est une erreur! Et crois-tu donc que j'eusse frappé si j'avais seulement soupçonné que ce fût elle? Non, certes! C'était une brave femme... je lui avais fait assez de peine dans le temps! Et puis, elle m'avait aimé... ah! dame! follement; ça m'était bien égal, mais on se souvient toujours un peu de ces choses-là.

— O mon Dieu! s'écria Laurent en sanglotant, comme il parle de cela!

— Eh! comment diable, veux-tu que j'en parle? fit Dacolard avec impatience; je te répète que c'est une erreur et que je la déplore. Qu'est-ce que tu veux que je fasse de plus?

— Rien! oh! rien du tout, s'écria Laurent avec une ironie poignante. Il assassinait et volait au hasard, sans s'informer des noms et des personnes. Sa femme s'est rencontrée là, comme qui dirait dans le tas, tant pis? A qui la faute? il n'en savait rien... il n'avait pas le temps de s'informer, vous comprenez! C'est un malheur, voilà tout!

Il retomba accablé sur le grabat.

Dacolard garda pendant un instant un silence farouche.

— Je crois, dit-il gravement, que nous aurons de la peine à nous entendre. Quand on s'arrête à de pareilles misères.

— Des misères ! s'écria Laurent exaspéré.

— Oui, des misères... des détails, quoi? Est-ce une raison, parce qu'un fait nous touche au cœur, pour le grossir et lui donner une importance qu'il n'a pas? Je le répète, c'est une erreur... un malheur, comme tu voudras, et rien de plus... Maintenant, cet emportement auquel tu viens de te laisser aller me prouve une chose, c'est que tu n'es pas aussi fort que je l'avais cru de prime abord... je te mesurais à ma taille et j'en étais tout fier!... Mais il faut en rabattre... Au reste, j'ai eu presque tout de suite comme un pressentiment de cela. C'est ce qui m'a empêché de te sauter au cou. Je sentais vaguement que tu ne me comprendrais pas. Je me suis dit : — Sans doute, il a une partie de mon énergie et de mon audace; mais n'a-t-on pas maté ces qualités par une sotte éducation, assoupli cette virilité au joug des préjugés et des convenances? Ce père, qui surgit tout à coup devant lui, et qui n'est pas *comme il faut*, il va le renier, le repousser. Et, en effet, cela n'aurait pas manqué n'est-ce pas? Tu te serais enfui avec horreur?

Laurent garda le silence.

— Ah! continua Dacolard avec un sourire amer, il y a vingt-quatre ans, ce n'étaient pas les quarante mille francs de M. T... que je devais emporter de Grenoble, — c'était toi, tout vagissant, dans un pli de mon manteau. Je t'aurais nourri, traîné comme j'aurais pu; mais tu aurais vécu de ma vie plus tard,

tu te serais fortifié près de moi dans l'air libre et les aventures de la montagne. Cette idée, ce regret m'ont tracassé souvent; et pourtant, que me manquait-il? Rien: j'avais la vie pour laquelle j'étais né; mais, dès cette époque, cet étrange sentiment commençait à sourdre en moi. Tu n'étais pourtant qu'un méchant marmot!... Oui, quand je me reporte aux causes qui m'ont fait revenir en France, je ne vois en définitive que toi : je voulais te revoir, te reprendre et t'accaparer, surtout si tu en valais la peine. De là, cette lettre que j'ai fait écrire par Cruzzini, un de mes hommes, — fusillé depuis à Porda par des gendarmes pontificaux, — et par laquelle j'informais de mon prétendu décès. Je prenais mes précautions. Vous aviez depuis longtemps déguerpi de Grenoble... maintenant cherchez donc dans Paris ! La police, tu comprends, était plutôt à mes trousses qu'à mes ordres. Alors, j'en ai fait mon deuil, et j'ai vécu... à ma guise, jusqu'au jour que tu te rappelles.

Ici, Dacolard parla de la secousse extraordinaire que lui avait causée cette première rencontre avec Laurent.

— Ah! ça, et toi? dit-il, est-ce que ça ne t'a pas fait quelque chose, de ton côté?

— Si! j'ai éprouvé un trouble, une émotion inexplicables.

— Vois-tu! fit Dacolard, ce n'est peut-être pas absolument une chimère, ce qu'on appelle la voix, les liens du sang... Moi, d'abord, cela m'a révolutionné...

Te souviens-tu de cette lutte en plein champ? Pauvre garçon! avec tes vingt-cinq ans, j'en aurais *effondré* quatre comme toi; mais il n'y avait pas de danger, et si tu as eu une égratignure, rappelle-toi, c'est toi qui te l'es faite... Je me suis trouvé bientôt aux mains de cette police en sabots, que faire? m'évader? Oui, mais il y avait quelque chose de plus pressé : c'était de te laver complétement de cette stupide accusation de parricide; aussi tu as entendu mes aveux, et tu me rendras cette justice : Ont-ils été assez spontanés, assez précis, assez complets? et ce brave juge de paix qui prenait cela pour du remords!

— Oui, fit Laurent, je le sais, c'était une généreuse abnégation, tu te sacrifiais pour moi, et cela, à mes yeux du moins, doit racheter bien des crimes.

— As-tu fini, avec ton sacrifice et tes crimes! fit Dacolard; d'abord j'étais sûr de m'évader, voilà qui fait pâlir joliment mon auréole, hein? Mais il s'agit bien de tout cela! J'avais mes idées sur toi, car en un instant tu étais devenu ma joie, mon amour, mon ambition; je m'étais fondu en toi!... Ah! c'était un grand et beau rêve! Te le confier alors, t'associer à mes projets, c'était impossible... Tu te serais indigné, révolté. Non! il fallait te laisser dans ton ignorance. Georges Dalissier était mort pour toi comme pour tout le monde; ses vieilles peccadilles de Grenoble étaient prescrites et oubliées, et la honte n'en pouvait réjaillir sur toi; tu rentrais dans le monde, le front haut et pur de l'écla-

boussure qui l'avait un moment souillé, il ne restait plus qu'une sorte de rayonnement de victime... On t'acceuillait, tu reprenais ta place, tu essayais de progresser et de grandir... Mais seul, à quoi pouvais-tu aboutir?... Seul, fit Dacolard en manière de réflexion, on n'édifie rien de grand, c'est ma conviction ; il faut être deux, l'un en haut, l'autre en bas. Redevenez donc sublime après vous être ravalé aux détails de la vie ! Il n'y a si grand homme, vois-tu, qui ne piétine dans la boue!... Oui! continua-t-il avec exaltation, j'eusse été là, près de toi, invisible et infatigable, déblayant, écartant les obstacles sur ton passage... Un rude ouvrier, va!... et déjà j'avais commencé...

— Oui, pour mon malheur, je le sais, s'écria Laurent, des crimes, toujours des crimes!

— Vas-tu bien te taire avec tes crimes! Tu n'as que ce stupide mot à la bouche. Ah! tu en aurais bien vu d'autres!

— O mon Dieu! murmura Laurent accablé.

— Justement, continua Dacolard, je te trouve en relations avec cette vieille sacoche de Suchapt... Sa fille et toi, vous vous aimez. C'est comme une providence!... Comprends donc cela, tu l'épouses... et dès lors, à quoi n'arrives-tu pas avec les millions de Suchapt! car ils sont à toi ces millions, à toi seul... Tu penses bien que je n'aurais pas tardé à *écheniller* ce mauvais crevé d'Emery.

Laurent, révolté, se redressa brusquement.

— Ah! tais-toi à ton tour, s'écria-t-il. Misérable!

il faut que je le dise... Quoi? ce n'était pas assez d'infamies comme cela!... Tu rêvais encore... et toujours de nouveaux crimes ! Et tu crois que j'aurais consenti à en hériter... Ah ! si j'avais su... C'est trop de sang versé... versé pour moi! Il m'étouffe, entends-tu? Et il voulait continuer!... Ah! Dieu merci, tu ne le pourras pas... C'est fini maintenant... Oui, cette arrestation, cette condamnation que je déplorais, j'en suis heureux à cette heure!... Ah ! tant mieux, tant mieux!

Il cacha son visage dans ses mains en sanglotant.

Dacolard resta impassible, seulement un pâle sourire effleura ses lèvres.

— Merci! fit-il. Voilà ma récompense. Il ne fallait pas t'excuser si fort tout à l'heure pour en arriver maintenant à t'applaudir de ce que tu as fait.

— Moi! fit Laurent consterné, je m'applaudis?

— Pardieu! n'es-tu pas le bras de la Providence qui a mis un terme à mes crimes? Tu viens de t'en vanter; et, en effet, c'est un rôle glorieux. Tu as livré ton père coupable à la société outragée. C'est beau cela! Prends ma tête tout à l'heure quand elle sera tombée, et va réclamer la prime... On serait bien ingrat de te la refuser!

Laurent frissonna sous cette épouvantable ironie.

— Je meurs de t'avoir aimé, continua Dacolard. Cela valait peut-être la peine de passer sur quelques divergences d'opinion... mais tu n'es pas de cette force-là. Je m'en étais bien un peu

douté tout d'abord : ta mère avait dû te transmettre quelque chose d'elle... j'en suis sûr maintenant : tu es son fils encore plus que le mien...Peu m'importe, après tout, je ne regrette rien de ce que j'ai fait. J'ai cinquante-deux ans, je commençais à m'ennuyer de cette interminable série de coups de main, d'aventures et de jouissances sans but... Tu es venu, et ça été pour moi comme une révélation, une vie nouvelle. Je t'ai dit ce que j'avais rêvé : ce n'était qu'un rêve, puisque tu devais, au premier jour, fuir sous ma main ; mais j'ai eu cette illusion pendant quelques mois, et j'en ai été heureux... Oui ! je t'ai bien aimé sans que tu t'en doutasses; j'étais là, près de toi... chez Pâtine, rue du Faubourg-Saint-Honoré, tu n'y allais pas une seule fois, que je ne fusse caché quelque part, derrière une porte, dans un coin; j'aspirais chacune de tes paroles, et, moi, qui ne pleure guère, je pleurais ! Un jour, ou plutôt une nuit... tu devais le lendemain envoyer tes témoins chez M. de Mhérac... j'étais inquiet, tremblant, — oui, tremblant.. pour toi. Il fallait que je te visse... Vers deux heures du matin, je pénètre chez toi, rue de Penthièvre, avec Pâtine. Nous avançons doucement, lui le premier, dans ta chambre à coucher... nous distinguons un souffle égal et régulier : tu dormais doucement, comme un enfant ! J'ai senti alors un tressaillement inconnu... tu étais bien mon fils ! Je me suis approché, et, sans que tu t'en aperçusses, j'ai déposé sur ton front un baiser... que tu ne me rendras jamais !

— Eh bien, non! tu te trompes, s'écria Laurent ému, hors de lui, — je te le rendrai, ton baiser.

Et se précipitant sur Dacolard, il l'étreignit avec force et l'embrassa à plusieurs reprises sur le front.

— Tu m'as aimé, en définitive! balbutiait-il tout égaré et sanglotant... tu as un cœur, et ce cœur a battu pour moi, tu m'as protégé... à ta façon! mais enfin, tu t'es sacrifié, tu meurs pour moi... je ne puis pourtant pas l'oublier!

Des larmes brûlantes avaient coulé du visage de Laurent sur celui de Dacolard. Ce fut comme une rosée qui ranima l'aride tristesse du condamné.

Et je suis lié! s'écria-t-il, et je ne puis pas te serrer sur ma poitrine! Encore!... encore!... fit-il tout haletant sous cette caresse, avant que l'horreur et le dégoût ne te reviennent.

Et tout à coup se redressant, comme transfiguré :

— Et pourquoi te reviendraient-ils? N'es-tu pas mon fils? Tu viens de l'avouer ; c'est comme des fiançailles entre nous, cette étreinte à laquelle je n'ai pu répondre. Je me trompais tout à l'heure; tu es mon sang, je le vois bien... il te subjugue et t'entraîne malgré toi. Ah! rien n'est perdu alors. Écoute-moi.

Et avec quel enthousiasme terrible, il se mit à expliquer ce qu'il entrevoyait, ce qu'il fallait faire!

S'évader d'abord, ce n'était pas si difficile que cela en avait l'air; il percerait plutôt les murs de ce cachot... Laurent l'aiderait. Qu'il gardât soigneusement son air résigné et contrit... les délais du pourvoi

suffiraient pour concerter et exécuter un plan d'évasion ; les débris de l'ancienne troupe de Dacolard n'étaient pas tellement disséminés qu'on ne pût les réunir à temps : il avait aussi ses amis de Paris... et, pendant ce temps, Laurent ménagerait la confiance, l'amitié de ce vieil inspecteur de police ; cela pouvait servir.

En quelques minutes ce fut tout un plan d'évasion conçu, combiné. Laurent écoutait, attentif et presque effrayé de cette intelligence et de cette énergie.

— Bien ! fit-il, cela réussira, je l'espère, et je m'y emploierai de mon mieux ; mais après ?

— Après ! cela va tout seul, s'écria Dacolard... d'abord, les amis rassemblés pour mon évasion forment un joli noyau de troupe... En un clin d'œil j'organise cela, tu verras... Nous commençons par rançonner Suchapt, quel coup de filet !... pour cela il faut enlever sa fille... rien de plus facile, elle t'aime...

— Mais...

— Quoi ! voilà que tu hésites ! Ça ne te va pas cet enlèvement? Tu l'aimes, toi aussi, cette petite, ce me semble ? Et d'ailleurs, quand tu ne l'aimerais pas, en affaires, qu'importe?

Il continua à exposer ses projets : — La fille séduite, enlevée, on avait le père, c'est-à-dire des millions à sa discrétion. Maintenant il ne fallait plus, avec ce nom de Dalissier, après ce procès et cette condamnation à mort, compter faire figure dans le

monde officiel et régulier. Non! mais le beau malheur! n'y avait-il pas, à côté de celui-là, un monde innommé, souterrain, occulte et terrible qu'on pouvait envahir et subjuguer?

Et Dacolard, poursuivant son rêve favori, se mit à organiser un banditisme effroyable, enserrant l'Europe entière : Suchapt était le bailleur de fonds et le caissier de l'association.

Mais, à mesure qu'il parlait, Laurent baissait tristement la tête. Enfin, n'y pouvant plus tenir :

— Assez! je t'en supplie! s'écria-t-il. Oh! mon Dieu! toujours les mêmes ignominies.

Cette exclamation douloureuse fit l'effet d'une douche glacée sur Dacolard.

— Ah! fit-il en s'interrompont brusquement, ça ne te va pas?

— Réfléchis donc, dit Laurent, c'est infâme, c'est monstrueux, ce que tu projettes-là!

— Allons, c'est bien! dit froidement Dacolard; j'ai parlé en pure perte, mettons que je n'aie rien dit. J'ai eu tout à l'heure comme une lueur d'espoir, c'était une illusion. Tu es incurable.

— Hélas! non. C'est toi.

— Convenons que nous le sommes tous deux, pour ne pas disputer. Ce qui est certain, c'est que nous ne nous entendrons jamais. Alors je ne vois pas pourquoi je persévérerais dans le pourvoi que j'ai formé.

— Tu veux t'en désister?

— Sans doute. J'ai signé ce pourvoi à cause de toi;

maintenant je n'ai rien à attendre et à espérer : il faut en finir le plus tôt possible.

Vainement Laurent le supplia de revenir sur cette détermination, il fut inflexible.

— La vie ne me souriait qu'aux conditions que je t'ai dites, ajouta-il, mais ces conditions sont au-dessus de tes forces. N'en parlons plus... c'est rasé!

Quant à toi, fit-il avec un singulier mélange de dédain et d'attendrissement, avec les belles idées que je te connais et dont tu ne te départiras pas, je ne vois que deux partis entre lesquels tu puisses choisir : te tuer, — ou te faire agent de police. Je n'ai pas besoin de te dire de quel côté sont mes préférences... c'est ton affaire, avant tout. Mais je sais d'avance ce que tu prendras. Tu as déjà tâté de la police, et le goût t'en est resté.

— Tu te trompes, dit Laurent.

— Je ne me trompe pas. D'ailleurs, quand même il te resterait quelques répugnances, ce sournois d'inspecteur, qui t'a amené ici, saurait bien les dissiper et t'enrôler de nouveau sous ses ordres : les prétextes spécieux ne lui manqueront pas, et je l'entends, d'ici, parler de réparation, de réhabilitation, de sanction... un tas de niaiseries qui produisent toujours leur effet sur des cerveaux comme le tien!... Heureusement, je ne serai plus là.

— Je te répète, insista Laurent, que cela ne sera pas.

— Alors, tu te tueras? C'est bien. Si tu as ce cou-

rage, je t'en fais mon compliment d'avance. En tout cas, mon exemple ne te fera pas de mal. Viens ici de temps à autre voir comment un homme attend la mort; et, au jour de l'exécution, sois là !... tu verras comment il l'affronte et la subit.

— Soit, dit Laurent, il sera fait comme tu le désires.

Au sortir de cette pénible entrevue, Laurent était plus sombre et plus affaissé que Moule ne l'avait encore vu. L'inspecteur de police essaya de lui faire reprendre quelque courage ; puis il commença sur lui cette tentative qu'avait pressentie Dacolard :

— Toutes les carrières qui vous étaient naguère ouvertes, dit-il, sont maintenant fermées devant vous : vous savez cela aussi bien que moi. Une seule est encore possible... celle où une fatalité terrible vous a jeté un instant. Pourquoi ne la reprendriez-vous pas?

Et, comme Laurent faisait un geste de dénégation et d'ennui, Moule prononça, en effet, ces mots d'*expiation* et de *réparation*, qui offusquaient si fort Dacolard: il s'anima et parla avec une sorte de passion de la solidarité qui unissait les membres d'une famille, et de l'obligation pour les uns de réparer le mal que les autres avaient fait.

— Vous ne seriez peut-être pas le premier, dit-il enfin, qui ait senti sur ses épaules ce lourd fardeau... d'autres l'ont porté avant vous! Et, croyez-moi, quand on a eu le malheur d'hériter d'une de ces dettes de honte et d'iniquité, c'est une consolation, à la fin, de

pouvoir se rendre ce témoignage qu'on l'a acquittée au centuple!

Il venait évidemment d'évoquer de douloureux souvenirs personnels. Laurent, ému de cet accent, se rapprocha de Moule et lui serra la main.

— Oui... je comprends cela, dit-il. Plus tard, nous en reparlerons.

Le lendemain et les jours suivants, Laurent retourna au *Dépôt des condamnés.*

Dacolard s'était désisté de son pourvoi.

— Quand on a pris une résolution, dit-il à Laurent, il faut l'exécuter sans retard, je ne connais que ça!

— Je n'ai pas la force de te blâmer, dit Laurent; car il est probable que tu as abrégé ma souffrance en même temps que la tienne.

— Ah! fit Dacolard, c'est donc à cela que tu t'arrêtes, décidément? Eh bien!... ça me fait comme un froid au cœur, mais n'importe! comme je te connais parfaitement, je ne puis, par raison, que te féliciter... C'est triste pourtant! mais mieux vaut la mort que l'existence plate et honteuse à laquelle tu te vouerais fatalement.

Nous n'avons pas à rapporter ces longs entretiens entrecoupés d'explosions de tendresses et d'aigres discussions.

Laurent s'était imposé la difficile tâche d'amener le condamné au repentir de ses crimes : il ne faisait, par ses observations, par ses allusions à ce sujet, que l'irriter.

Un jour même, Dacolard se laissa emporter à la plus violente colère.

— Fais-toi donc prédicateur, directeur de conscience! s'écria-t-il; c'est donc ça que j'ai aimé! Vous croyez avoir semé un homme et vous ne récoltez qu'un capucin... Bien! va-t'en!

XXXIII

A part ces scènes violentes, les jours se traînaient dans une morne et implacable tristesse. Parfois l'impatience saisissait Laurent, et il se prenait à souhaiter que cette lente et cruelle agonie se terminât.

Enfin le jour marqué pour le terrible dénouement arriva. Un soir, vers cinq heures, Moule entra dans la chambre de Dalissier : il était plus sombre et plus grave que d'habitude.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Laurent.

— Hélas! ne vous en doutez-vous pas?

— C'est pour demain?

— Oui, à six heures.

Quoique préparé à cette nouvelle, Laurent pâlit et frissonna. Mais il se remit bientôt, et, se levant brusquement.

— C'est bien, dit-il; je vous remercie.

— Mon pauvre enfant, dit Moule presque aussi ému que lui, aurez-vous le courage nécessaire pour cette terrible épreuve?

— Je l'aurai, soyez tranquille! dit Laurent. Il y a longtemps que je suis prêt, et je ne faillirai pas au dernier moment.

Il descendit et se fit conduire avec Moule à la prison de la place de la Roquette. C'était une soirée d'hiver, froide et brumeuse. Laurent, en descendant de voiture, jeta un regard craintif et anxieux autour de lui; il s'attendait à voir dressé près de là l'instrument du supplice; mais non! la place avait son aspect accoutumé; aucun sinistre poteau ne s'élevait au milieu des arbres rabougris dont elle est parsemée, on ne remarquait aucun attroupement.

— Allons! pensa-t-il, il paraît que la nouvelle ne s'est pas encore répandue.

Il franchit le guichet de la prison et passa au greffe, où il fut fouillé avec un soin minutieux. Il subit cette formalité, à laquelle il paraissait, du reste, s'attendre, sans dire un mot; et, comme Moule s'excusait en quelque sorte et parlait de la rigueur du règlement, il indiqua par un signe que cela lui était égal.

Dacolard, en apercevant Laurent, se redressa et fronça le sourcil.

— Tiens! c'est toi? fit-il; qu'est-ce que tu viens faire à pareille heure?

Laurent avait prévu cette question, et il avait imaginé un prétexte pour expliquer sa visite.

— Mais Dacolard l'interrompit.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là! s'écria-t-il; me prends-tu pour un idiot? Il y a une heure que j'en-

tends des allées et venues dans les corridors, mon gardien a eu ce soir pour moi des égards extraordinaires; voilà que tu arrives, toi, balbutiant un mauvais prétexte... Allons ! en voilà assez ; on sait ce que ça veut dire...

Laurent voulut insister; mais Dacolard se fâcha.

— Ah ça ! qu'est-ce que signifient ces ménagements? s'écria-t-il ; me prend-on pour une femmelette? C'est pour demain matin... ah ! bien, tant mieux ! je commence à m'ennuyer dans cette boîte de pierre. Ce n'est pas la peine de m'enguirlander le couperet de la guillotine, je vous en dispense.

Puis à Laurent :

— Voyons ! assieds-toi là, toi, et causons, je n'ai pas envie de dormir, d'ailleurs, je me rattraperai demain !... Ah ça, est-ce que tu vas me faire cette vilaine grimace, pour la dernière fois que nous nous voyons? De la gaieté, sacrebleu ! ou bien alors laisse-moi tranquille !

Le gardien et Moules s'éloignèrent, et laissèrent Laurent seul avec Dacolard.

Cette dernière entrevue ne différa guère des précédentes, si ce n'est que Laurent était absorbé et taciturne, tandis que Dacolard parlait avec un entrain et une volubilité extraordinaires.

Dacolard en fit lui-même la remarque.

— C'est toujours comme ça, dit-il. J'ai vu plusieurs condamnés, un notamment à Civita-Vecchia ; la veille de l'exécution, ça *jabottait*, ça *jabottait*... Du reste,

c'est bien naturel, ajouta-t-il en riant, il est inutile, dans ces cas-là, de garder sa salive pour le lendemain.

Toute la soirée se passa ainsi. Dacolard fit de fréquents retours sur sa vie ; il en raconta divers épisodes. Ce fut pour Laurent un prétexte de faire un suprême appel à la conscience du condamné ; mais cette conscience resta muette, comme toujours. Tout ce que Dacolard concéda, ce fut le regret d'avoir appliqué son intelligence et son énergie à des choses qui n'en étaient pas dignes.

— C'est vrai, dit-il, je portais plus loin que ça. En choisissant mieux mon théâtre et avec un peu de tenue, j'aurais fait une certaine trouée dans le monde. Mais bah ! ajouta-t-il, une fois qu'on a tourné l'œil, un peu plus tôt ou un peu plus tard, dans un cabanon ou dans un palais... quelle différence y a-t-il ?

Il éprouvait une violente sécheresse à la gorge, et cherchait, comme on dit, sa salive : à deux reprises, il avait demandé de l'eau au gardien.

— C'est encore comme ça, fit-il en constatant sur lui-même les symptômes qu'il avait observés sur d'autres condamnés. Ce n'est pas que le cœur défaille, oh non ! mais la *pauvre bête* a son instinct, elle gémit et proteste à sa façon, elle sent bien que c'est là que la mort lui enfoncera son coup de dent !

Onze heures sonnèrent à l'horloge de la prison. Dacolard compta les coups l'un après l'autre.

— Onze heures ! fit-il, eh ! eh ! j'ai encore un cer-

tain avenir devant moi, d'ici à demain matin!... A propos, nous parlions de coups de dent tout à l'heure, c'est moi qui en donnerais bien un, un coup de dent, j'ai une faim!... Si nous faisions une collation, qu'en dis-tu?

Sans attendre la réponse de Laurent, il appela le gardien.

La collation fut servie : une liberté relative fut rendue à Dacolard qui s'assit en face de Laurent.

— Là! dit-il, mangeons tranquillement... comme deux bons bourgeois, comme deux amis, en prolongeant une causerie agréable... Tiens! qu'est-ce que c'est que çà?

Il montrait une fourchette de bois : il n'y avait sur la table aucun couteau, aucun intrument de fer.

— Plus que ça de luxe dans les établissements nationaux! fit Dacolard en riant... Bon! je comprends... passe pour moi! mais toi, tu as le droit de réclamer contre cette indigne lésinerie.

Laurent sourit tristement.

— Mais non, fit-il, la précaution est bonne pour tous deux.

— Bah! comment l'entends-tu?

— Dame! tu le sais bien... est-ce que nous ne sommes pas ici deux condamnés à mort?

Dacolard fit un mouvement de stupéfaction et laissa retomber ses deux bras sur la table :

— Mais, c'est vrai! s'écria-t-il. Cette résolution dont tu m'as parlé, de ne pas me survivre, est donc sérieuse?

— Mais sans doute...

— Et moi, qui ne suis occupé, depuis deux heures, qu'à caqueter comme une vieille commère et à me tâter le pouls... tandis que toi tu es calme, froid, impassible. Ah! çà, est-ce que je vais recevoir des leçons de courage, maintenant? Ah! mais non, je n'en ai pas besoin, Dieu merci! Voyons, à table gaiement, et causons de toi.

Il se mit à combattre cette résolution de Laurent. Pourquoi, puisqu'il était doué de cette énergie, ne prenait-il pas le parti que lui avait indiqué Dacolard?

— Chacun a ses idées, dit froidement Laurent; tu t'obstines dans les tiennes, il m'est bien permis d'en faire autant de mon côté.

— Sans doute, fit Dacolard... mais c'est que... c'est ridicule... Enfin! si tu y tiens absolument...

Il mangeait avec une sorte d'avidité, affectant la bonne humeur, l'entrain. Tout à coup il s'arrêta

— Tiens! qu'est-ce que j'entends là? fit-il.

Une sourde et vague rumeur se faisait entendre.

— Ce n'est rien dit Laurent... le vent qui gronde dans les corridors de la prison.

— Tu me la contes belle, avec ton vent... Eh! pardieu! j'y suis : c'est le public qui s'assemble et fait queue à la porte... comme au spectacle!

— Mais non, tu te trompes.

— Je te dis que si! Crois-tu donc que ça me gêne? Ah! par exemple! au contraire, je suis enchanté de

savoir qu'il y aura foule...je vaux bien ça!...Accourez, messieurs les amateurs, fit-il avec un rire forcé et en imitant le ton dont il débitait autrefois son boniment, — il y aura place pour tout le monde; la représentation va commencer; elle ne sera suivie d'aucune autre! Prenez vos billets! Seulement, je vous préviens que la salle n'est pas chauffée... Gare aux rhumes! J'en serais désolé pour vous, car, pour moi, ça m'est bien égal!

Il continua de manger, mais machinalement : les morceaux ne passaient qu'avec peine.

— Ah ! ça m'ennuie, dit-il en repoussant la table... Garçon, enlevez!

— Tu ne veux pas de dessert? dit Laurent.

— Du dessert?

— Oui, j'en ai apporté.

En parlant ainsi, Laurent montrait un petit flacon de verre hermétiquement bouché qu'il était parvenu à soustraire aux perquisitions des gardiens.

— Qu'est-ce que c'est ça ? fit Dacolard.

— Une liqueur généreuse dont quelques gouttes suffiront pour t'éviter l'ennui de monter sur l'échafaud... Nous allons partager.

— Du poison ?

— Oui, il y en a plus qu'il n'en faut pour deux.. En quelques secondes, tout est fini.

Dacolard fronça le sourcil, puis secoua la tête.

— Non ! dit-il, garde ça pour toi. Ce serait de ma part une lâcheté.

— Es-tu bien sûr que ce ne soit pas ton refus qui soit une lâcheté ? dit Laurent.

— Tonnerre de Dieu ! qu'est-ce que tu viens de dire là ? s'écria Dacolard. Quelle idée te fais-tu donc de moi ? crois-tu que je veuille disputer à la mort quelques misérables heures ?

Il s'était levé et parlait avec une violente animation.

— Allons ! ne te fâche pas, dit Laurent. Je te demande pardon. Au fait, c'est toi peut-être qui as raison.

— Mais certainement j'ai raison, continua Dacolard ; veux-tu donc qu'on dise que je n'ai pas eu la force d'affronter l'échafaud ? Ah ! mais non ! Trouve-toi là, dans quelques heures, au moment décisif. Tu me l'as promis, du reste ?

— Je ne l'oublie pas, et je tiendrai parole.

— Il fallait louer une fenêtre, je te l'avais recommandé.

— J'ai suivi tes ordres.

— Ah ! bravo ! Et où est-elle, cette fenêtre ?... elle a dû te coûter cher ?

— Trop cher, malheureusement. Elle est au second à droite en sortant d'ici ; il y a un marchand de vin au rez-de-chaussée.

— Bien ! tiens-toi droit à cette fenêtre, je la reconnaîtrai. Je veux que mon dernier regard soit pour toi ; car je t'ai bien aimé, je t'aime toujours, quoique nous n'ayons pas pu nous entendre...

Il s'interrompit.

— Allons, bon ! voilà que je m'attendris... et toi aussi. Eh bien ! viens m'embrasser... et que ça finisse.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Assez !... fit Dacolard au bout d'un instant, ces émotions-là vous amollissent le cœur, et il faut le garder intact... toi aussi, tu as besoin du tien.

— Oh ! moi, sois tranquille.

— Eh bien, et moi, donc ? penses-tu que je faiblisse ? Non, certes... tu me verras sur la plate-forme.

Le gardien rentra et vint les interrompre. Il était trois heures du matin, et le reste de la nuit devait être employé aux préparatifs de l'exécution ; l'aumônier et le greffier attendaient ; l'exécuteur ne tarderait pas à arriver.

— C'est juste ! fit Dacolard, la lecture de l'arrêt, les exhortations du curé et la *toilette*... il faut que le colis soit expédié proprement et dans les formes... le diable n'aurait qu'à le refuser ! Allons, fils ! un dernier baiser... et adieu !

Laurent sortit frisonnant, et le cœur serré comme dans un étau. Dans le couloir, il retrouva Moule.

— Eh bien, mon pauvre enfant, dit l'inspecteur de police, qu'allez-vous devenir d'ici à demain ? Voulez-vous que je vous fasse conduire et accompagner chez moi ?

— Non, merci. J'ai promis d'assister à cette exécution, et j'y assisterai.

— Mais c'est affreux ! le courage vous manquera.

— Il ne me manquera pas. Faites-moi sortir promptement d'ici.

A mesure qu'ils approchaient du guichet de la prison, la rumeur que Dacolard avait entendue du fond de son cabanon devenait plus forte : on distinguait des cris, des exclamations... parfois, des éclats de rire.

— Il faut que je me hâte, dit Laurent, d'aller prendre ma place : on me la volerait.

— Votre place ? Où ça ?

Laurent donna à Moule l'indication qu'il avait donnée à Dacolard.

— Vous serez là, dit Moule, au moment de l'exécution ?

— J'y serai.

— Soit. J'irai vous y trouver. Vous m'attendrez ?

— Je vous attendrai, je vous le promets.

Laurent sortit. Il hésita un instant, sur le seuil de la prison. La place, silencieuse et morne quand il était arrivé, était maintenant pleine de curieux, d'agents de police, de soldats : tout cela remuait, clabaudait, criait dans le brouillard et la nuit, sous les rares becs de gaz qui laissaient entrevoir, çà et là, une lueur rougeâtre et funèbre ; à quelques pas de la prison, un grand cercle où s'agitaient et travaillaient quelques hommes, à la clarté de torches errantes, sorte de moyeu où convergeaient des empressements et des curiosités étranges, incessamment refoulés par les jurons

et les rebuffades des soldats. C'est là qu'on montait la machine.

Laurent franchit, à droite, la double haie qui empêchait l'accès de la prison, et se trouva mêlé dans la foule. Une sorte de satisfaction le prit à se sentir ainsi hors de tout regard, ignoré et perdu.

Il s'arrêta : il voulut être, lui aussi, pour un moment, un curieux, un amateur... sauf à reprendre tout à l'heure son rôle! Reprendre son rôle, c'est-à-dire mourir. Pourquoi? Qui l'y forçait? N'était-il pas jeune, plein de vie? Qui l'empêchait de fuir, de se cacher, de recommencer sous un autre nom une nouvelle existence? Mais, hélas! laisserait-il derrière lui ses souvenirs, le sentiment de sa honte? Son cœur ne le suivrait-il pas, plein de l'image d'Emilienne, perdue à jamais pour lui?

Il ne s'absorba pas longtemps dans ces réflexions. Une douzaine de voyous, qui débouchaient sur la place par la rue Gerbier, le heurtèrent et l'entraînèrent; la hideuse bande riait, chantait, bousculant tout sur son passage.

Laurent fut refoulé contre la maison qui se trouve au coin de la rue Gerbier et de la rue de la Roquette. Il jeta machinalement les yeux sur la devanture du rez-de-chaussée, lut en grosses lettres jaunes : *Fabrique de tombes en tout genre*, et il songea à cette dernière ironie de la destinée qui plaçait une fabrique de tombes sous les yeux de celui qui n'en

aurait pas. Cependant, à côté de lui, un ouvrier fumait sa pipe et expliquait gravement à son voisin l'agencement de la machine qu'on était en train de monter : il y avait une rainure par-ci, un ressort par là... — Ah ! bien ! faisait le voisin attentif.

La foule augmentait et commençait à se tasser jusque dans les recoins de la place. Laurent vit le moment où il se trouverait enserré ; il se hâta de se frayer un passage et gagna la rue Merlin.

Le débit de vins et de liqueurs était éclairé et regorgeait de consommateurs : toutes les tables étaient garnies, le comptoir d'étain était inabordable : c'était jour de recette. Au moment d'entrer, il vit se détacher cette facétieuse inscription, peinte à l'envers sur une des vitres de la devanture : ECAF NE'UQ XUEIM TSE NO ICI. Ce qui signifiait, en détruisant l'inversion : ICI ON EST MIEUX QU'EN FACE.

— Que d'esprit ! pensa-t-il. Quel dommage de quitter un monde comme celui-là ! *On est mieux qu'en face*... En sont-ils bien sûrs ? Voyons toujours !

Il entra. Il eut beaucoup de peine à parler à la maîtresse de l'établissement ; puis, ce furent des questions pour s'assurer que c'était bien lui qui avait loué une des fenêtres du second.

— Monsieur a bien fait de s'y prendre longtemps à l'avance, dit le garçon en le précédant dans l'escalier, car il est venu, depuis, des amateurs... Nous avons un monde !... vous venez de voir... C'est une des plus belles exécutions que nous ayons eues.

La pièce où Laurent fut introduit était un *cabinet particulier* de bas étage dont l'ameublement spécial s'étalait à l'œil avec une naïve effronterie.

Laurent fit un haut-le-corps de dégoût.

— Monsieur est seul ? demanda le garçon; Monsieur n'a besoin de rien ?

— Non ! va-t-en... ou plutôt attends... donne-moi une bouteille d'eau-de-vie, d'absinthe... tout ce que tu voudras... je me sens défaillir.

Il s'assit avec accablement.

— Ce que Monsieur éprouve, dit le garçon, est assez ordinaire chez les personnes nerveuses, qui n'ont pas l'habitude... Mais on s'habitue...

— Ah ! on s'habitue ! fit Laurent avec un rire terrible. Allons, tant mieux ! Je suis bien aise de savoir ça. Va, mon garçon, et donne-moi ce qu'il faut pour écrire.

Dans l'incertitude et les angoisses de ces dernières heures, son esprit passait avec une mobilité excessive d'un objet à l'autre; il venait de songer à Emilienne et il éprouvait le besoin de lui envoyer un suprême adieu.

Resté seul, le bruit de la place, qui montait à lui par la fenêtre entrebaillée, attira son attention. Il se leva, ouvrit la croisée toute grande et s'accouda, avec une brusquerie furieuse, sur l'appui. Pourquoi donc, quand tout était cynique autour de lui, ne le serait-il pas, lui aussi ? Il regarda.

Des huées s'élevèrent d'en bas et accueillirent son apparition

— Ohé ! le gandin ! à bas le petit-crevé ! ça sort de la Maison d'Or et ça vient fumer ici son cigare !

Laurent rentra vivement, soulagé par ces imprécations. Il souffla sa bougie, puis revint lentement, discrètement reprendre sa place. La populace, calmée par cette déférence, ne fit plus attention à lui.

Quatre heures venaient de sonner à une horloge lointaine.

La place regorgeait de monde. Laurent vit des individus juchés jusque sur le mur d'enceinte de la prison des Jeunes Détenus. C'étaient sans doute quelques prisonniers échappés de leur cellule; pourquoi pas? A ceux-là convenait spécialement cet exemple, cette leçon. — « Et, pensait Laurent, puisqu'il s'agit « de spectacle, n'y a-t-il pas là pour ces jeunes drô- « les comme une répétition de la scène où plus d'un « parmi eux doit jouer, un jour, le principal rôle ! « Il faut maintenir les traditions; tel singera M. La- « cenaire, tel M. Lapommeraye, suivant son tempé- « rament et ses aptitudes... Non ! ce ne peut pas « être le hasard ni la distraction d'un architecte ou « d'un plumitif de ministère qui ait installé ces deux « prisons face à face. Il y a là une idée, une synthèse; « un lien mystérieux rattache l'une à l'autre ces deux « boîtes de granit... ce qui sort de l'une retombe fa- « talement dans l'autre... Ici la semence, là-bas la « moisson. »

Cependant, au milieu de ce bruissement, des paroles distinctes arrivaient à l'oreille de Laurent. Il

crut remarquer, au-dessous de lui, la voix grave et stupidement solennelle de ce précepteur qui avait profité de son acquittement en cour d'assises pour donner à son élève une leçon de latin. En effet, c'était lui, M. Lambert, et il avait amené son élève pour lui rendre familières les émotions fortes.

— Monsieur, disait ce Prudhomme lettré à son voisin, est-il vrai, comme on me l'a assuré, que l'exécution doive avoir lieu à sept heures?

— Mais, je ne sais pas... Il paraît.

— Eh bien, c'est un abus. Le soleil ne se lève, à cette époque de l'année, qu'à six heures trente-quatre minutes, et un acte de haute justice destiné à servir d'exemple aux populations ne doit pas rester enveloppé dans les ténèbres. Ce serait sans doute le cas pour les bons citoyens d'adresser une requête à M. le procureur général, ou, au besoin, une pétition...

Il n'acheva pas. Un coup de poing vigoureux, accompagné de ces mots : « — Vas-tu finir, imbécile ! » lui renfonça son chapeau sur le menton et sa phrase dans la gorge.

Au centre de la place, on distinguait la plate-forme et les deux poteaux de la sinistre machine, maintenant dressée.

Le garçon rentra et déposa sur une table les objets que Laurent lui avait demandés.

Laurent referma la fenêtre, fit plusieurs tours dans la chambre, cherchant dans sa tête troublée quelques mots d'adieu pour Emilienne.

Il s'assit devant la table, griffonna avec un tremblement fiévreux quelques phrases, puis tout à coup s'arrêta, froissa le papier, qu'il jeta dans la cheminée, et s'accouda tristement les yeux humides, en murmurant :

— Hélas ! Que lui dire ?

Enfin, il reprit une autre feuille et y traça lentement ces seuls mots :

Priez pour un malheureux.

LAURENT DALISSIER.

Il plia et écrivit l'adresse.

— C'est probablement Moule qui trouvera ce billet ici, pensa-t-il, et il se chargera lui-même de le remettre.

En ce moment, un nouveau bruit se fit entendre sur la place. Il alla regarder, Deux ou trois fiacres venaient de déboucher des rues voisines et tâchaient de se frayer un passage dans la foule.

— Ah ! oui ! fit Laurent, voilà le beau monde qui arrive... la représentation ne peut pas tarder... Ils ont eu la pudeur de ne pas amener leurs équipages, c'est bien étonnant.

L'un des fiacres s'arrêta sous sa fenêtre ; deux individus, une homme et une femme, en descendirent et entrèrent dans la boutique du liquoriste.

Laurent recommença à se promener dans la chambre et jeta les yeux sur la pendule, qui marquait quatre heures vingt-cinq.

— Allons ! ça approche, pensa-t-il... Tant mieux !

Il tira de sa poche et posa sur la table le petit flacon dont il attendait sa délivrance.

En ce moment, il entendit des pas avinés sur le palier, puis le froufrou d'une robe de soie.

— Garçon, servez-nous tout ce qu'il y a de mieux dans l'établissement, dit une voix d'homme.

— De l'eau-de-vie, quoi ! ajouta une voix de femme avec un éclat de rire ; moi, d'abord, je me grise aujourd'hui.

Laurent se laissa tomber sur une chaise : il venait de reconnaître la voix de Pulchérie et celle d'Emery.

La porte du cabinet contigu au sien se referma. Mais la cloison était mince, et on distinguait de l'un ce qui se passait dans l'autre. Laurent fit tous ses efforts pour s'absorber dans sa pensée, mais il entendait malgré lui.

— On est assez bien ici, dit Emery, mais la place n'est pas suffisamment éclairée... Des lampions, morbleu ! des flambeaux, des torches... une curée chaude aux flambeaux !

Il buvait. Pulchérie riait.

— Dis donc, Pulchérie, c'est ce pauvre Laurent qui doit être dans ses petits souliers... J'en suis bien fâché, car il est mon ami... Je connais une jeune personne qui, depuis un mois, verse toutes les larmes de son corps...

— Ton idiote de sœur, s'écria Pulchérie... tant mieux !... et puisse-t-elle en mourir !

— Oh! oh! fit Emery avec un rire épais, tu es cruelle... de la modération, ma fille...

— Et lui, continua Pulchérie, où est-il, le misérable, le lâche? Il devrait être ici, quelque part... mais il n'a pas eu le courage, je parie, d'assister aux derniers moments de son estimable père... Ah! je voudrais le tenir là, et pouvoir, tout à l'heure, le barbouiller avec son sang!

— Ah! ah! ricana Emery, une gracieuse idée... Pulchérie, mon enfant, tu t'égares... L'âme de la femme est faible et cruelle, ajouta-t-il philosophiquement.

— Tais-toi donc, abruti!

— Mais sans doute, je suis abruti et je m'en vante! Et si je ne l'étais pas suffisamment, voici qui m'achèverait. Buvons! Ce trois-six est un vrai nectar... Je suis capable, tout à l'heure, de voir une exécution double; c'est un avantage, cela!

— Oui, buvons! s'écria Pulchérie... A la santé de messieurs Dalissier et fils!

Laurent tenait sa tête entre ses mains et se bouchait les oreilles pour ne pas entendre.

Mais Pulchérie chantait :

On dénombrerait les cimes
Des arbres d'une forêt
Plus vite qu'on ne ferait
Le compte de ses victimes.
Il frappe, dans sa fureur,
Sa femme, — mais par erreur.

— Oh! la complainte maintenant, s'écria Laurent. Bien! Il faut que rien n'y manque.

— Bravo! faisait Emery; ce gueusard de Marcillot a de l'esprit tout de même.

Marcillot était un des anciens amis de Laurent. Il venait, sans doute, de rimailler ces misérables vers, entre deux bouteilles de champagne.

Pulchérie continua :

Le fils qu'à tort on accuse,
Se disculpe, et puis il dit :
« Le coupable est un bandit:
« Soit par force, soit par ruse,
« Je le dévisagerai,
« Et je vous le livrerai. »

— Hum! ceci est plus faible, fit Emery en se versant un petit verre; mais, dis donc, si on allait commencer sans nous? Attention!

— Sois tranquille, j'ai l'œil sur la machine.

— Bien! tu es une femme d'ordre... Continue, tu m'enchantes.

Dans la police il s'engage,
Flaire et cherche tant qu'enfin
Il empoigne l'assassin;
Mais, en voyant son visage,
Il crie avec saisiss'ment :
— C'est papa qu'a tué maman!

— Ah! ah! bravo!... ce dernier vers est superbe, mais pourtant il me semble qu'il y a là une amphibologie : avec ce *qu'a tué*, on ne sait pas si c'est le papa *qui a tué* la maman, ou si c'est la maman *qui a tué* le papa... Après ça, vous me direz : en poésie...

Il s'arrêta court : la porte du cabinet venait de voler en éclats, et Laurent se précipitait, furieux, terrible.

Un coup de poing abattit Emery, qui roula sous la table et resta étendu comme une masse inerte.

Puis, Laurent courut à Pulchérie, la saisit à bras le corps, et, avec une vigueur surnaturelle, l'emporta comme il eût fait d'un enfant, rentra dans son cabinet et, jetant la malheureuse sur le carreau :

— Toi, vipère, s'écria-t-il, je vais t'écraser, d'abord!

— M'écraser! s'écria-t-elle...

— Oui, tu vas mourir!

— De ta main, fit-elle avec une exclamation de joie... ah! merci!... je n'espérais plus ce bonheur. Viens!... tue-moi... achève-moi!... car tu ne feras que m'achever, vois-tu!... il y a trois ans que je meurs par toi!...

Laurent s'arrêta stupéfait, haletant, devant cette exaltation.

Elle se jeta à son cou, et dans une étreinte furieuse et désespérée :

— Un baiser! s'écria-t-elle, le dernier.... Oh! il s'en défend..., c'est mal! Puisque je vais mourir, qu'est-ce que ça te fait? Oh! tu as beau me repousser... là! c'est fini.

Ses bras se détendirent et elle se laissa glisser à ses genoux.

— Maintenant, dit-elle d'une voix humble et douce, tu peux me tuer, je suis à ta disposition. Je meurs en t'aimant; je n'ai jamais aimé que toi. Allons, hâte-toi... Eh bien? tu hésites?

Il s'éloigna et se laissa tomber, brisé et sanglotant comme elle, sur une chaise. Elle se traîna vers lui, suppliante :

— Mon Dieu ! disait-elle, n'as-tu pas une arme, un couteau ? Je te demande la mort, par grâce ! Je suis trop malheureuse ; il y a trop longtemps que je souffre... tu le sais pourtant bien. Je ne te demande que ce service-là. Pourquoi veux-tu que je vive, puisque tu ne m'aimes plus ? Ah ! je sais, tu m'en veux... Oui ! j'ai été bien cruelle envers toi..., mais tu sais pourquoi : je t'aimais follement... j'étais dévorée de jalousie... et j'avais fait un rêve impossible... te ramener, te ravaler aussi bas que moi, te forcer à m'aimer encore. Je méritais peut-être un regard d'amour pour tant de souffrances !... mais non, je ne l'obtiendrai pas, je le vois bien... Allons, finis-en vite avec moi, je t'en supplie !

Il écoutait, en proie à une émotion violente. Tout à coup son regard tomba sur la pendule : l'aiguille marquait sept heures moins cinq minutes.

Il se leva brusquement, alla vers la fenêtre et regarda : un mouvement inusité se faisait remarquer aux abords de la prison.

— Voici l'heure ! murmura-t-il.

Il revint vivement vers la table, prit le flacon, puis retourna vers la fenêtre.

Pulchérie s'était levée et avait suivi chacun de ses mouvements.

— Qu'est-ce que tu viens de prendre là ? s'écria-t-

elle... du poison... oui... oh! j'en aurai ma part...

Mais, en même temps, son regard tomba sur le billet destiné à Emilienne.

— Oh ! cette lettre ! s'écria-t-elle en se précipitant sur le papier.

Laurent s'était retourné; il courut à elle, mais elle fut plus prompte que lui : elle porta le billet à sa bouche, et, en le mâchonnant :

— Viens me l'arracher ! s'écria-t-elle.

— Malheureuse ! que fais-tu ?

— C'était ton dernier adieu, n'est-ce pas ? Ah ! ah ! fit-elle avec un rire strident, elle ne l'aura pas ! C'est moi qui en hérite !

Sept heures sonnaient à l'horloge de la prison.

Laurent revint précipitamment à la fenêtre, et, après avoir repoussé une dernière fois Pulchérie, se tint droit et immobile, les deux mains posées sur la barre.

A la lueur du gaz, mêlée aux vagues clartés du matin, on parvenait à entrevoir confusément ce qui se passait à la porte de la prison.

Cette porte s'ouvrit. Laurent, l'œil fixe et anxieux, vit un groupe d'hommes sortir : les aides du bourreau sans doute, puis le prêtre et Dacolard.

Le groupe disparut un instant au pied de l'escalier; mais bientôt Laurent le revit, plus distinct, sur la plate-forme.

Dacolard se tenait droit, la tête haute, le regard assuré; il fit un geste d'ennui à l'aumônier qui lui

présentait le crucifix, comme s'il eût eu autre chose à faire en ce moment. En effet, son regard se promenait circulairement sur la place, avec une expression d'inquiétude.... Enfin il tomba sur la fenêtre où se tenait Laurent... les deux regards se rencontrèrent, se fondirent en quelque sorte... Un double salut fut échangé.

En deux secondes, Dacolard fut étendu sur la bascule, bouclé, et le couperet s'abattit. En même temps, Laurent portait à ses lèvres le flacon.

— Laisse-m'en ! laisse-m'en ! s'écria Pulchérie.

Elle avait saisi le bras de Laurent, et, main et flacon, elle portait le tout à ses lèvres avidement.

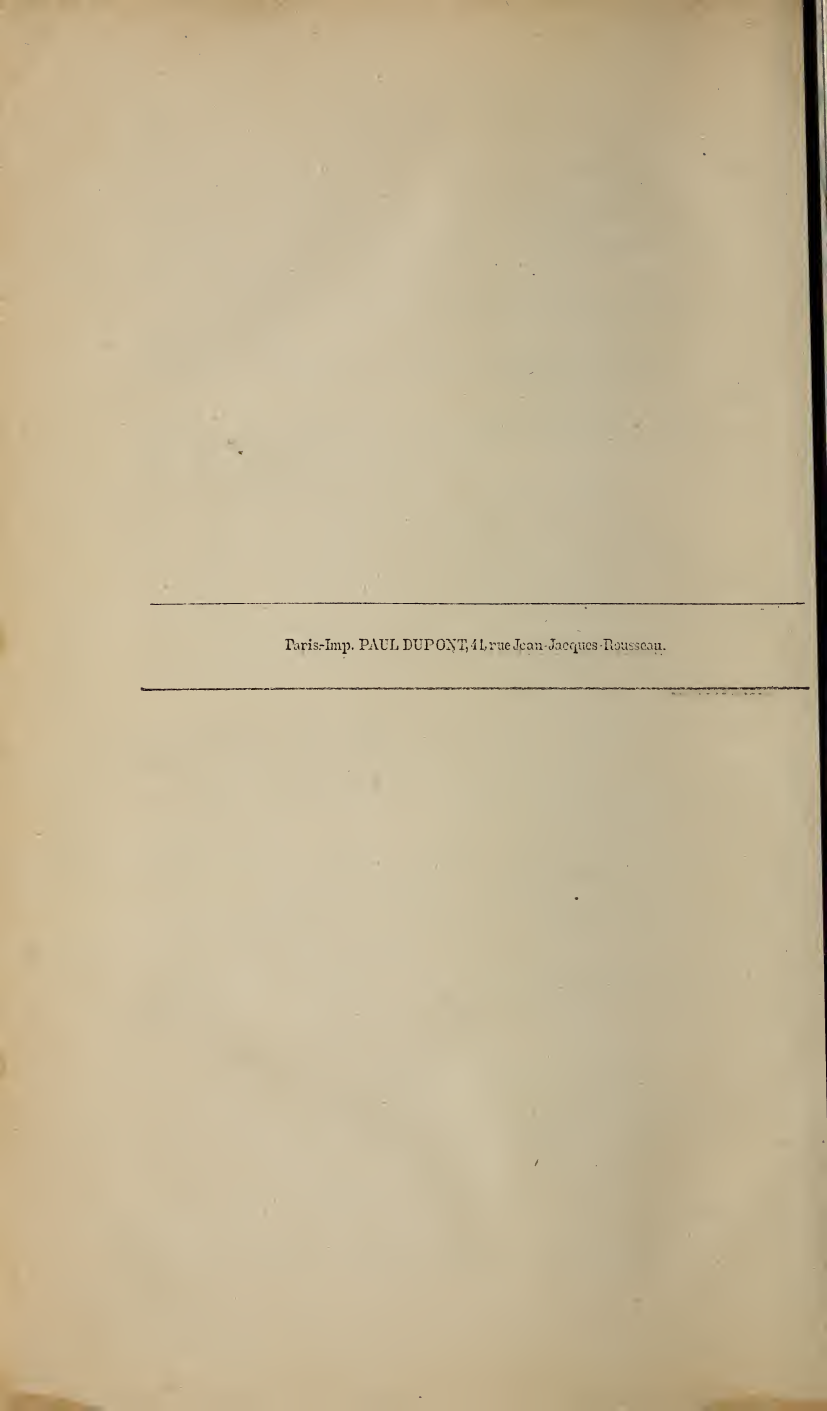
Mais déjà il chancelait ; il tomba tout à coup comme foudroyé.

Elle se précipita sur lui, et, dans une étreinte furieuse, colla sa bouche à la sienne pour aspirer la mort dans un dernier baiser.

Cinq minutes après, Moule, inquiet, entrait dans cette chambre et s'arrêtait, consterné, devant ces deux cadavres étroitement embrassés, — tandis qu'on entendait dans le cabinet voisin une voix d'ivrogne murmurant les derniers vers de cette hideuse complainte devenue populaire :

Dans la police il s'engage,
Flaire et cherche tant qu'enfin
Il empoigne l'assassin ;
Mais, en voyant son visage,
Il crie avec saisiss'ment :
— C'est papa qu'a tué maman !

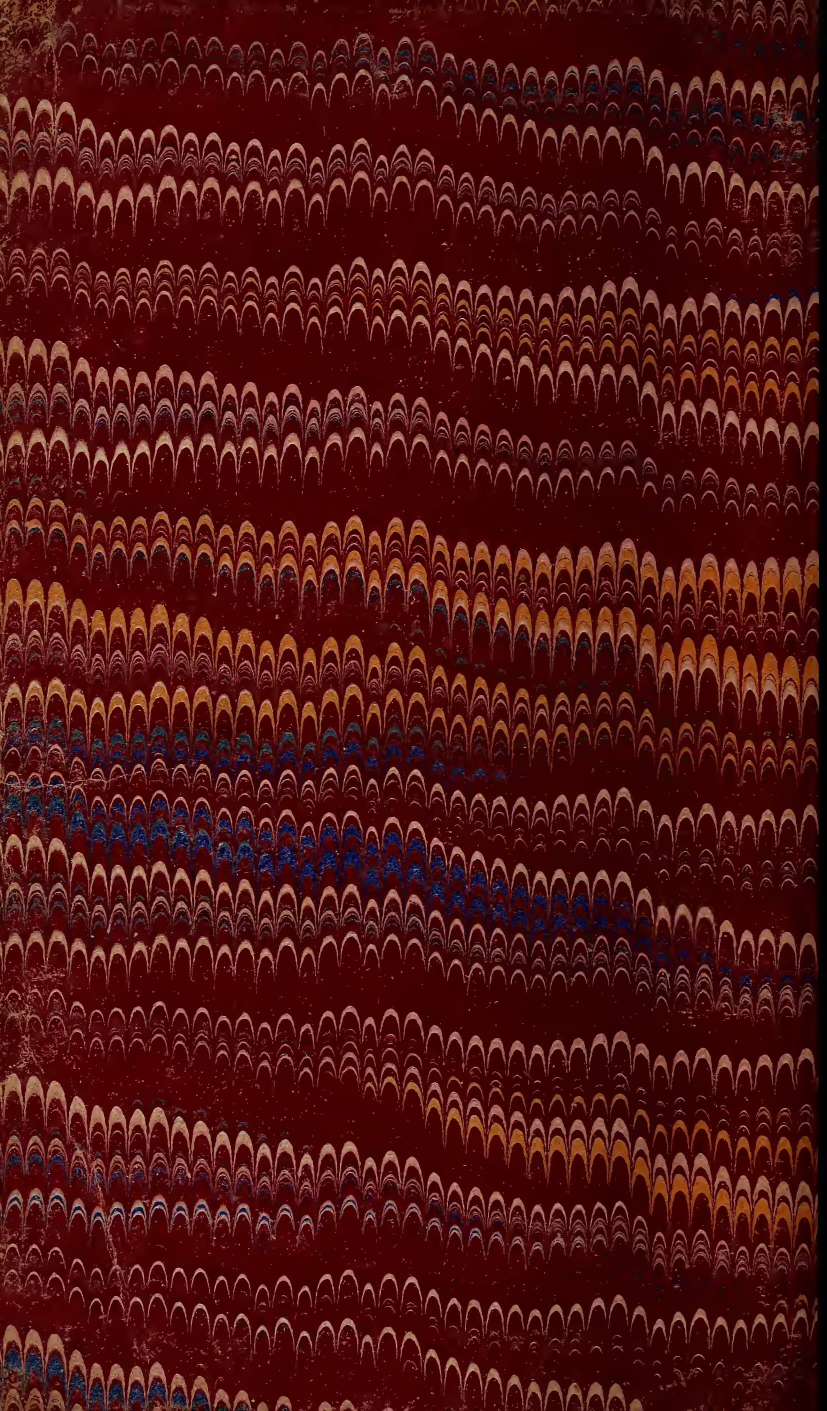
FIN DE DACOLARD ET LUBIN ET FIN DU PARRICIDE

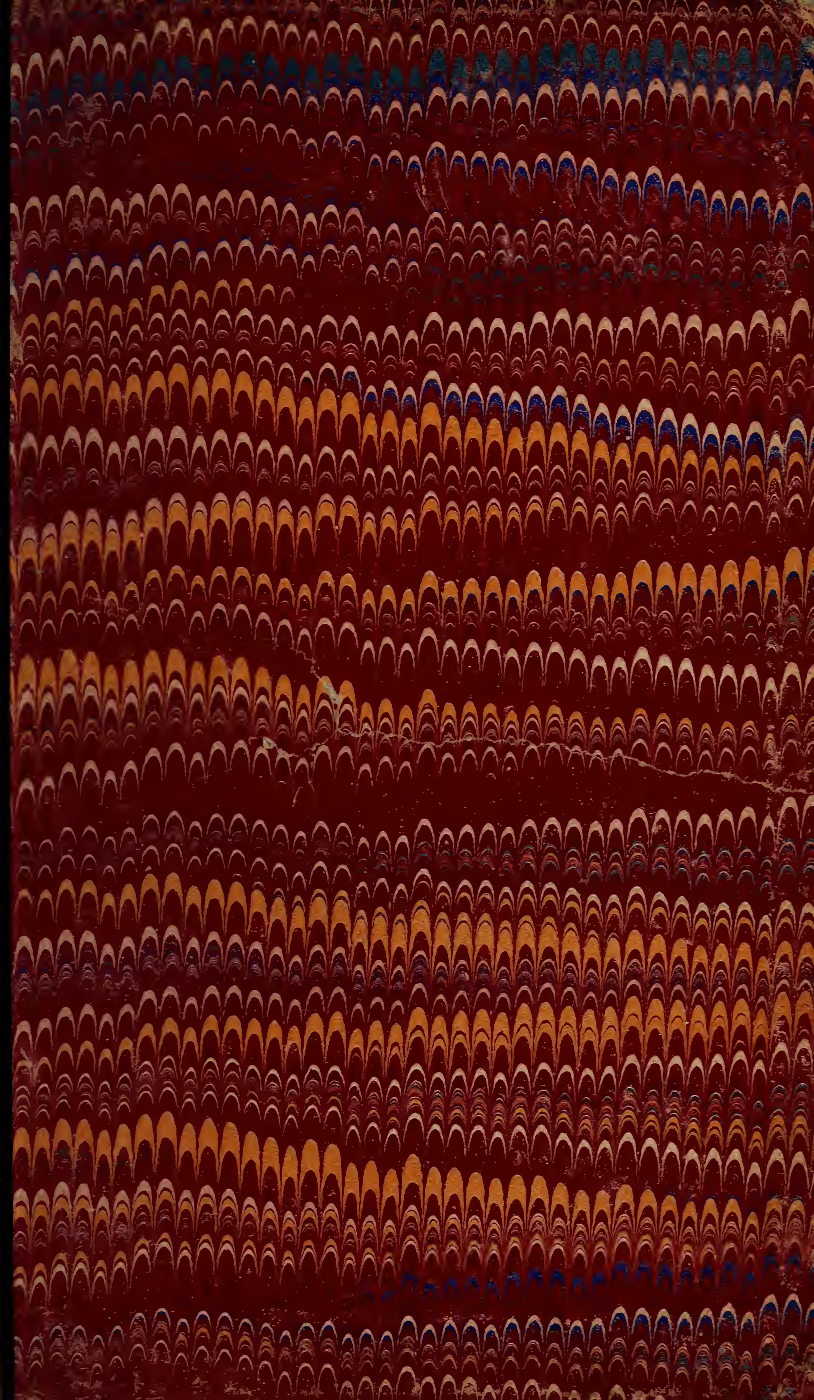


Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

25
5
225
225
450

50 40







LIBRARY OF CONGRESS
0 022 015 798 2